

Fleur Hana

NEW ROMANCE®

ET SI HIER  
N'ÉTAIT QU'UN  
MENSONGE ?



*Follow*  
Tome 2  
NOUVELLE  
CHANCE *me*

Hugo Roman

*Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation. Il est simplement identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.*

*Fleur Hana*

*follow*  
Tome 2  
NOUVELLE  
CHANCE *me*

Hugo ↔ Roman

© Fleur Hana, 2017

Première édition : Hugo et compagnie, 2017  
34-36 rue La Pérouse  
75016 Paris

[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

Ouvrage dirigé par Sylvie Gand  
Collection dirigée par Hugues de Saint Vincent  
Couverture : Laetitia Kalafat

ISBN :

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#) .*

# S O M M A I R E

Titre

Copyright

Playlist

Avant

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Les bonnes adresses de Margaux

Remerciements

# Playlist

---

Prince – *Kiss*

Queen – *Bohemian Rhapsody*

The Rolling Stones – *Paint it, Black*

Elvis Presley – *Blue Suede Shoes*

Chuck Berry – *You Never Can Tell*

Spice Girls – *Wannabe*

Ghinzu – *Cold Love*

Ghinzu – *Take it Easy*

Royal Blood – *Blood Hands*

Buddy Holly – *Peggy Sue*

Morcheeba – *The Sea*

The Beehive – *Freeway*

Halestorm – *I Miss the Misery*

Richard Sanderson – *Reality*

Nirvana – *Where did you Sleep Last Night (unplugged)*

Jeff Buckley – *Mojo Pin*

Jeff Buckley – *Grace*

Jeff Buckley – *So Real*

Guns n' Roses – *Civil War*

Deep Purple – *Never Before*

Deep Purple – *Smoke on the Water*

Dire Straits – *Walf of Life*



Led Zeppelin – *Stairway to Heaven*

Jason Mraz – *I'm Yours*

Bob Dylan & Johnny Cash – *Girl from the North Country*

Massive Attack – *Unfinished Sympathy*

Massive Attack – *Angel*

Massive Attack – *Teardrop*

Guns n' Roses – *Yesterday*

Queen & David Bowie – *Under Pressure*

The Doors – *Alabama Song*

Fred Astaire – *The Way you Look Tonight*

# Avant

---

## **Anthony**

– Je ne bois jamais, pourquoi tu m’as laissé boire ? Je crois que je vais vomir...

Mon nouvel associé rejette la tête en arrière et ferme les yeux. Ses cheveux blonds sont ramassés en un chignon fait à l’arrache, comme toujours, des mèches retombent de tous les côtés et encadrent son visage blafard. Son teint, en revanche, n’est pas habituel. Je ne me souviens pas l’avoir déjà vu dans un si piteux état, en fait. Le faible éclairage du bar n’arrange sûrement pas l’ombre verdâtre que je vois progressivement apparaître sur ses joues.

– Non, ça va, j’ai juste la nausée, soupire-t-il après un moment.

Il me fait à nouveau face et pointe son index vers moi en levant un sourcil :

– Je t’ai raconté pour Lise, à ton tour.

– Mon tour de quoi ?

– Tu as débarqué en ville un jour sans aucune raison. Tu ne connaissais personne. Des écoles d’infirmiers, y en a partout dans le pays. Pourquoi ici ? Pourquoi seul ?

Je préfère Ange quand il n’est pas saoul, il est moins curieux lorsqu’il est à jeun. Lui qui est d’habitude si discret et écoute plus qu’il

ne parle, je le trouve un peu trop perspicace. Je prends une gorgée de ma bière pour gagner du temps. Je suis un type assez facile d'accès pour tout ce qui est en surface. Mais je ne suis pas du genre à étaler ma vie. *Kiss* version acoustique résonne dans le pub. Mêlée au brouhaha des clients, la musique procure aux lieux une ambiance paradoxalement intime, compte tenu du bruit. Comme si le reste du monde était trop occupé pour prêter attention à notre conversation.

– Disons que rien ne me retenait, là où je vivais avant.

– Je vois...

– Il fallait que je change d'air. J'ai pris une carte de France et j'ai visé un peu au hasard. La mer pas trop loin a aidé à choisir, aussi.

Je ne suis pas traumatisé par mon histoire, rien de dramatique dans ce genre. Mais ça m'a appris à être prudent, à me méfier et à me préserver. On ne sait jamais quand une catastrophe va nous tomber dessus, alors je fais attention.

Ange m'observe un moment sans rien ajouter. Je ne suis pas à l'aise pour aborder le sujet et je mise pas mal sur l'amnésie éthylique dont il pourrait être victime demain. Ça m'épargnerait des questions ultérieurement. Mon passé ne me perturbe plus vraiment, mais personne n'aime se rappeler ce genre d'expérience. Je me doute qu'une fois redevenu lui-même, Ange n'essaiera pas d'en savoir davantage, alors je ne m'inquiète pas trop.

Je le fréquente depuis notre première année à l'IFSI. Les mecs sont toujours en minorité dans ces classes et on se retrouve naturellement, instinct de survie, je pense. Alors on s'est mis à traîner dans le même groupe de personnes. Trois ans à l'école d'infirmiers et trois ans en service pédiatrique avec lui m'ont amené à bien le cerner. Il n'insistera pas. Ce soir, c'est particulier, on s'offre une parenthèse qu'on refermera en sortant d'ici. Mais après, il redeviendra le pote un peu torturé et silencieux qu'il est en temps normal.

– Faisons un pacte : on repart de zéro avec le cabinet. Toi, moi, me propose-t-il après avoir marqué une pause : on oublie le passé et on

démarre un nouveau chapitre. Non, mieux : un nouveau livre !

– Toi, moi, et les deux autres. Parce qu’il nous faut absolument deux autres personnes, Ange, on ne s’en sortira pas financièrement sans ça. Si on ne signe pas avec eux, notre livre va faire quatre pages, couverture incluse.

Il plisse les yeux avant de lancer :

– Sofiane avait l’air intéressé ! On peut aussi mettre une annonce pour le quatrième. Et voilà !

Son enthousiasme alcoolisé est contagieux et je lui souris, tout en espérant qu’il ait raison et que ce soit aussi facile de trouver les associés qui nous permettront de monter notre cabinet d’infirmiers. Et qu’il soit viable, surtout. C’est le projet le plus ambitieux auquel j’ai jamais participé, je n’ai pas envie de le louper. J’ai besoin que ça fonctionne. Me prouver que, malgré l’échec de mon plan A, les autres lettres de l’alphabet sont à portée de main.

Je lève mon verre et propose un toast :

– À notre avenir qui commence aujourd’hui !

– Non, mais là, je vais *vraiment* vomir...

Il se précipite aux toilettes du bar. OK, à notre avenir qui commencera une fois qu’on aura cuvé, alors.

D’avoir évoqué la raison de ma présence dans la région me plonge dans une ambiance plutôt morose, maintenant que je suis seul. D’habitude, je suis assez doué pour regarder devant moi et ne pas me laisser démoraliser par le passé. Mais ce soir, la boisson, les confidences, ça joue forcément sur mon humeur. Allez... À mon avenir, sans *elle* . Je trinque avec moi-même et termine ma pinte avant de me lever pour vérifier comment va Ange.

# Quatre ans plus tard

---

## Anthony

Certains jours sont là pour nous rappeler que, malgré tous nos efforts, on ne laisse jamais totalement le passé derrière soi. Il y a toujours un petit détail qui va nous ramener à ce moment qu'on aimerait autant oublier que revivre. Le revivre pour agir différemment, avoir l'opportunité de changer les conséquences. L'oublier parce qu'on sait très bien qu'on ne pourrait en réalité rien modifier. Aujourd'hui, c'est juste *son* anniversaire. Je devrais vraiment n'en avoir rien à faire et profiter de la soirée organisée à l'occasion des fiançailles de Michel et David.

Ils ont invité tous les gens du quartier, un remake de la fête des voisins, en octobre. Ils ont emménagé juste en face, il y a deux mois, et on a tout de suite sympathisé. Il y a une bonne ambiance. Je crois. Je passe à côté, car je n'arrête pas de penser à *elle*. Je me demande ce qu'elle fait. Avec qui elle fête ce jour.

– Tu rumines.

Lise se plante devant moi, une bière à la main qu'elle échange avec la bouteille vide qui se trouve dans la mienne.

- Non, je suis fatigué.
- Ça aussi, mais tu rumines.

Je bois une gorgée en fermant les yeux pour éviter les siens qui me scrutent. Elle a débarqué dans nos vies comme une tornade et, en quelques semaines, nous sommes devenus très proches, elle et moi. Le fait qu'elle passe beaucoup de temps chez nous, maintenant qu'Ange et elle sont à nouveau sur la même longueur d'onde, accentue cette amitié qui nous est tombée dessus sans prévenir. Ses cheveux auburn sont comme d'habitude en bordel, c'est un peu sa signature. Elle est fidèle à son look caractéristique : un t-shirt de Dylan qui tombe sur une épaule, un jean et ses Dr Martens. Même pour une soirée habillée, elle est du genre à s'en foutre et à se fringuer à son idée et pas à celle que les autres attendent d'elle.

– C'est l'anniversaire de quelqu'un à qui j'aimerais ne plus penser, je lui avoue en haussant les épaules.

Je me sens un poil ridicule. Depuis le temps, c'est malsain de continuer à y attacher de l'importance. Logique, mais malsain. Quand on tourne la page, on ne passe pas son temps à la relire.

– Tu n'en parles jamais.

– Y'a rien à dire, en fait. Aujourd'hui, c'est particulier. Le reste du temps, je n'y pense même pas. Si je n'étais pas seul, peut-être bien que cette date me laisserait indifférent. Sûrement, en fait.

Oui, c'est clairement la solitude qui influe sur mon état dépressif de ce soir.

– Et Ambre ?

Je la regarde sans rien dire, une expression neutre sur le visage.

– Oui, pardon. Des fois je dis n'importe quoi. Bon, je t'autorise à te morfondre pendant une soirée, mais pas plus. Être célibataire, ce n'est pas dramatique, tu sais ?

Même regard, même expression.

– C'est sûr, venant de ma part, c'est un peu hypocrite. Fais donc comme si je n'avais rien dit.

– Faisons ça. Et toi, tu souris tellement, ce soir, que j'ai mal aux zygomatiques à ta place. Il se passe quelque chose ?

– Je vais proposer à Ange de venir s'installer avec moi. Tu crois que ça va lui faire peur ? Parce que je vais le faire, hein, même s'il est mort de trouille.

Voilà, Lise, c'est ça : elle fonce, elle sait ce qu'elle veut et elle le prend. C'est ce qu'elle a fait lorsqu'elle est revenue dans la région il y a quelques mois et qu'elle a décidé d'avoir une deuxième chance avec Ange. Qu'il le veuille ou non, d'ailleurs. Mais ça me fait bizarre d'imaginer qu'il va partir, car bien sûr, il va dire oui. Même si c'est dans le coin, ce ne sera plus pareil. Plusieurs années à vivre tous les quatre avec Audrey et Sofiane, ça crée des habitudes. Et je n'aime pas changer mes habitudes. J'apprécie la sécurité du quotidien, la routine rassurante. La colocation à notre âge, ça peut sembler étrange. Sauf qu'on a trouvé nos repères. On a beau être partenaires dans le cabinet d'infirmiers qu'on partage, on ne travaille pas vraiment ensemble, en définitive. Chacun fait sa tournée, chacun a sa zone géographique et ses patients. Et quand on se retrouve le soir, on laisse le taf en dehors de la maison commune. Ça ne sera plus pareil, sans Ange. Mais c'est logique, c'est leur suite évidente. D'une certaine façon, je suis envieux de ce qu'ils ont. De cette évidence.

– Non, il ne flippera pas. Lance-toi. On sait tous les deux comment ça va se terminer.

Lise me sourit et me donne un coup de poing sur l'épaule, comme si elle était un camionneur et moi son collègue. Je renverse une bonne partie de ma bière sur moi et elle écarquille les yeux.

– Désolée ! Je suis tellement contente, je n'ai pas mesuré ma force ! Je vais te chercher...

– Non : je vais à la cuisine. Toi, va voir Ange. Demande-lui. Et épargne ma virilité avec ton histoire de force démesurée, tu seras gentille.

J'avoue profiter de l'occasion pour m'isoler. Elle retrouve son air heureux de petite fille qui s'apprête à obtenir ce qu'elle veut et s'éloigne en faisant un petit bond, façon Charlie Chaplin. Emma déteint sur elle. Ou alors c'est le contraire ? On aurait pu croire que retrouver l'amour de sa vie avec une enfant en bonus aurait refroidi Lise, mais non. Même pas.

J'entre dans la cuisine déserte et en referme la porte. Je sors ma chemise de mon jean pour essayer de la rincer et de limiter les dégâts. Quoi que je fasse, je pense que l'odeur s'est déjà incrustée. Mais ça m'occupe les mains... et l'esprit. Je la passe sous l'eau et l'essore avant d'en secouer les pans pour tenter de la sécher le plus possible. Je pourrais rentrer à la maison et me changer, c'est juste en face. Mais si je fais ça, je doute de trouver la motivation pour revenir. Je me retourne, m'appuie contre le plan de travail et ferme les yeux. Je soupire au moment où j'entends quelqu'un tousser. Je sursaute et une nana émerge de derrière l'îlot central.

– Désolée, j'étais déjà là quand tu es arrivé, mais je ne savais pas trop comment te signaler ma présence sans te surprendre.

Je la regarde en clignant des yeux, comme un abruti, sans rien dire.

– J'étais assise par terre, ajoute-t-elle comme pour se justifier.

– D'accord...

– Je me cachais.

Elle fait le tour du meuble qui nous sépare et s'y appuie, imitant ma pose, juste en face de moi. Elle place ses mains de chaque côté de ses hanches, ses doigts agrippent le rebord dans son dos, et elle me fixe. Elle n'est pas très grande, elle porte une jupe moulante, de celles qu'on voit sur les illustrations de *pin up* des années cinquante. Ça met en valeur ses hanches qui ont l'air d'être faites pour ce genre de vêtement. Le chemisier rouge qui complète sa tenue est totalement froissé. Les premiers boutons en sont ouverts, laissant apercevoir le début de son décolleté. Mes yeux remontent lentement jusqu'à son visage. Ses cheveux blonds retombent en grosses boucles par-dessus ses épaules



jusqu'à ses seins qu'ils recouvrent en un effleurement. Et elle m'observe de la même façon que moi, sans un mot, ses yeux bleus en amande indéchiffrables. Son expression est indéchiffrable. Ses lèvres sont bien dessinées, sans maquillage. Mais ses paupières, elles, sont noircies. Elle donne l'impression d'être une version d'après soirée d'elle-même.

– Je me cachais parce que je ne suis pas censée être là, en fait.

Je cesse de la dévisager pour enfin lui répondre :

– Pourquoi es-tu là, si tu n'es pas censée l'être ?

Je ne sais pas pour quelle raison je lui demande ça. Elle semble avoir besoin de parler, je prends ça comme une distraction bienvenue.

– J'étais invitée, mais je devais travailler, ce soir. J'avais dit que je ne viendrais pas. Je pourrais leur faire la surprise maintenant que je suis là, mais ils me connaissent trop bien. Ils vont tout de suite comprendre que quelque chose ne va pas. Et je ne veux pas leur gâcher la soirée.

– David et Michel ?

– Oui, mes pères.

– Les deux ?

Elle sourit. Et ce simple étirement de ses lèvres illumine tout son visage.

– Rassure-toi, un utérus a bien été impliqué dans l'histoire. Mais oui, les deux.

– Oh. D'accord. Je ne voulais pas...

– Pas de souci, j'ai l'habitude.

– Et donc, tu ne devais pas être à leurs fiançailles ?

– On avait prévu de faire un repas avec mon frère et ma mère, plus tard.

– Et tu te caches.

– Oui.

– Car tu ne veux pas leur gâcher leur soirée.

– Voilà.

– Tu vas attendre que tout le monde soit parti ?

– C'était mon idée.

– Jusqu'à ce que j'arrive.

– Oui. Non. En fait, non. J'aurais pu rester assise par terre, tu ne m'aurais pas vue.

– Alors pourquoi t'es-tu signalée ?

– Parce que j'ai absolument besoin de parler à quelqu'un. Et on dit souvent que se confier à un inconnu, c'est plus facile.

Je croise les bras avant de me rappeler que ma chemise est trempée. Je grimace au contact du tissu collé à ma peau et les écarte.

– Tu sens la bière.

– On m'en a renversé dessus.

– Tu veux que j'aille te chercher de quoi te changer ? Je pense que David fait à peu près ta taille.

– C'est gentil, mais je pourrais aller chez moi.

– C'est loin ?

– De l'autre côté de la rue.

– Je peux t'accompagner, comme ça j'en profite pour te parler. Tu sais, cette histoire de se confier à un inconnu.

Ce moment est complètement surréaliste. Cette fille ne me connaît pas et elle veut m'accompagner chez moi ?

– Je suis peut-être dangereux. Tu n'es pas censée être là, comme tu dis, personne ne saura où tu es ni avec qui.

– Tu es invité aux fiançailles de David et Michel.

Je lève un sourcil un peu moqueur. Comme si le fait d'être invité quelque part faisait de moi une personne sûre et fréquentable.

– Ils ne t'auraient pas proposé de venir s'ils ne pensaient pas du bien de toi. Je leur fais confiance. On y va ?

– Est-ce que tu me proposes de...

J'agite la main dans un geste qui n'illustre pas du tout ce que je sous-entends. Cette fois, elle secoue la tête.

– Absolument pas. Je viens de me faire plaquer. J'ai le cœur en miettes et aucune envie d'un autre homme que celui qui l'a mis dans cet état.

J'ignore la petite pointe de déception que je ressens. Non pas que... mais bon... Oui, je lui aurais dit oui, si ça avait été une proposition. S'aider mutuellement à oublier, le temps d'une soirée, ce n'est habituellement pas mon genre, mais j'aurais été partant. Alors je fais comme si ça ne me touchait pas :

– Le plan, c'est de passer par là ? je lui demande en montrant la porte de la cuisine qui donne sur le jardin.

Elle s'y dirige et sort sans m'attendre ni me répondre. Je la suis.

J'avance sur la pelouse et remarque seulement maintenant qu'elle est pieds nus. Ce n'est pas encore l'ère glaciaire dans la région, mais nous sommes en octobre et il fait tout de même frais, la nuit tombée. Ça ne semble pas la gêner. Ses ongles sont vernis de rouge, comme ceux de ses mains. L'herbe s'écrase sous chacun de ses pas, ses pieds sont fins et délicats. Elle ralentit et s'écarte un peu, ne sachant pas où aller. Elle s'efface et je la précède alors que nous entrons. Je la perçois plus que je ne l'entends marcher derrière moi. Une fois dans mon salon, je lui indique le canapé :

– Assieds-toi, si tu veux. Je vais me changer, j'en ai pour une minute.

Je me dépêche de jeter ma chemise dans le panier de linge sale. Je me rince rapidement et récupère un t-shirt dans mon armoire avant de la retrouver. Elle n'a pas bougé, elle est toujours debout au milieu de la pièce et me regarde arriver. Je m'arrête juste devant elle.

– Tu voulais me parler, je lui rappelle en mettant les mains dans mes poches.

– Tu as déjà été abandonné ? Quitté ?

Je serre les dents et me contente de hocher brièvement la tête.

– Moi, c'est la première fois. Et ça fait vraiment, *vraiment* mal.

– Je sais.

Une larme apparaît au coin interne de son œil droit, je focalise sur cette petite goutte. Je l'observe gonfler, jusqu'à ce qu'elle dégringole le long de son nez et vienne se percher sur le rebord de sa lèvre. Une

autre prend sa place et la pousse par-dessus ce petit précipice. Elle l'essuie rapidement et détourne les yeux. Un geste de pudeur et de mise à distance. Je ne sais pas quoi faire. J'ai cette inconnue au milieu de mon salon, et je reste là, à fixer ses lèvres et le sillon que ces perles d'eau salée ont tracé. Elle fait un pas en arrière avant de chuchoter :

– Quand est-ce que j'aurai moins mal ?

Mon regard glisse sur son visage jusqu'à accrocher ses yeux.

– Ça va s'atténuer.

– C'est quelque chose qu'on raconte pour ne pas se décourager, que le temps guérit tout ? Ou c'est vrai ?

– C'est vrai.

– Toi, tu as encore très mal ?

– Non.

– Mais tu as encore mal ?

– Non. Ce soir, oui, un peu. Mais tous les autres jours, non.

Elle tripote les bracelets sur son poignet, comme un geste machinal dont elle n'a pas conscience.

– Je peux rester un moment ?

– Bien sûr.

On ne bouge pas. Au bout de quelques secondes de silence confortable, je lui propose :

– On peut mettre un film, si tu veux. Pas de comédie romantique. Un film d'action, par exemple. Pour te changer les idées.

Elle me sourit à nouveau. Et à cet instant précis, je décide que j'ai envie de la faire sourire plus souvent.

– Ou alors une comédie bien débile. *Galaxy Quest* ?

Elle sourit encore plus.

– Never give up... démarre-t-elle, et je prends le relais :

– ...never surrender !

Elle rit. Un peu, pas trop. Juste un joli son tout en retenue. J'ai changé d'avis : c'est son rire que je veux provoquer plus souvent. Je me détourne d'elle et vais installer le DVD pendant que je l'entends aller

vers le canapé. Quand je la rejoins, je la trouve recroquevillée contre l'accoudoir, les jambes repliées sur le côté dans une posture élégante qui va bien à sa jupe.

– Merci, je lui dis en prenant place de l'autre côté du sofa.

Elle me regarde et attend.

– Je n'étais pas très en forme, ce soir. J'avais besoin... de penser à autre chose, je précise.

– Demain, ce sera à nouveau *tous les autres jours* .

– Oui.

Nous cessons de parler et regardons l'écran. Je ne m'arrête pas pour réfléchir à la situation, je sais que c'est étrange, et que ça va à l'encontre de tout ce qui me rassure. Et pourtant, elle a réussi à me distraire. Je ne fais pas trop attention au film, je me laisse doucement emporter dans une somnolence bienvenue. Comme si je venais de lâcher un poids.

Lorsque j'ouvre les yeux, un moment après, je prends conscience de plusieurs choses : la télé est éteinte, je suis allongé sur le canapé, et je suis seul. Je me redresse lentement et réalise que je ne connais même pas son prénom.

Je me demande si je l'ai rêvée.

## Anthony

Cette gamine me tue. On pense qu'on finit par s'habituer, rien n'est plus faux. Je ne juge jamais les patients, chacun gère sa propre situation à sa façon. Nous avons tous un seuil différent de tolérance à la douleur, à la maladie. C'est personnel, subjectif, et je ne suis pas là pour condamner qui que ce soit. Mais cette adolescente est la personne la plus courageuse que je connaisse. Si elle savait que je pense ça, elle se mettrait probablement en colère. Très en colère. Elle ne supporte pas que les gens lui disent qu'elle est courageuse. Je me souviens de la première fois où j'ai commis cette erreur...

*– Vous pensez que c'est du courage ? Le courage, c'est quand on a le choix, quand on décide d'affronter quelque chose ou de le fuir, si on n'a pas de courage, justement. Si vous trouvez un jour un moyen de fuir la leucémie, faudra me le dire. Parce que j'ai cherché, j'ai pas trouvé. C'est pas du courage, ça. C'est soit je reste à déprimer dans mon lit, soit je me lève et je vis. Tant que je peux.*

C'était notre rencontre. Ce jour où elle a décidé de « finir de vivre », comme elle le dit, chez elle, et pas dans un hôpital. Alors, oui, j'ai souvent été confronté à des cas similaires, mais Aurélie me touche particulièrement. C'est elle qui remonte le moral de ses parents. C'est

elle le ciment dans cette famille, et je suis presque plus inquiet pour eux que pour elle.

– Vous êtes silencieux.

Elle lève ses yeux bleus vers moi et attend. Deux mois à venir la voir tous les jours et elle a réussi à s'imposer dès le premier instant. Dès ce moment où elle m'a donné une leçon sans même en avoir conscience.

Je retire mes gants. J'ai dans l'idée qu'elle me drague parfois, malgré nos quinze ans d'écart. Et je flirte innocemment pour le plaisir de voir ses joues se colorer légèrement. Juste légèrement. C'est tellement rare sur sa peau pâle que ça me fait du bien chaque fois que ça se produit. Je me dis « elle est encore en vie ».

– Alors, ces fiançailles gay, c'était bien ? me demande-t-elle en souriant.

– Comme des fiançailles hétéro.

– Oui, mais c'était votre baptême.

– Je ne suis pas sûr qu'on appelle ça comme ça.

Elle repose la tête contre son oreiller, sur son fauteuil médicalisé. Elle fatigue tellement vite, maintenant.

– Ils se sont embrassés ?

– C'est quoi cette question ?

Je m'assois sur la chaise à côté d'elle, comme après chaque soin. Son regard fuit.

– Je n'ai jamais été embrassée.

Son murmure parvient jusqu'à moi. Je n'ai pas l'occasion de répondre, sa mère nous interrompt.

– Aurélie, ma chérie, c'est mamie sur Skype.

Je me lève et tapote sa main avant de sortir de sa chambre. Lorsque j'arrive dans le salon, madame Sergent se place devant moi :

– Elle commence à avoir ce genre de pensées.

– C'est normal.

– Elle a toujours été tellement forte...

– Et l'association, ça a donné quelque chose ? je tente, pour changer de sujet.

– Oui, heureusement, oui ! La semaine prochaine, tout est arrangé. Vous serez là ?

– Dites-moi quand et je viendrai, bien sûr.

Nous savons tous que la fin est proche, mais ce n'est évident pour personne. Même pas pour moi qui suis censé encaisser ce genre de chose.

– Elle parle beaucoup de vous, reprend-elle alors que je commence à ramasser mes affaires.

– Nous nous voyons tous les jours.

– Je pense qu'elle a le béguin.

Je ne me souviens pas de la dernière fois que quelqu'un a utilisé le mot « béguin » devant moi. Et oui, je vois qu'Aurélie... Je pourrais... Je ne sais pas, ça me semble complètement déplacé. Mais d'un autre côté...

Je tousse un peu pour m'éclaircir la voix et range les papiers dans mon sac, tout en murmurant :

– Je pourrais l'embrasser. Sans arrière-pensée. Sans la langue aussi, hein. Juste...

– Pour lui donner un peu de bonheur avant de partir.

Je ne gère pas bien du tout les gens qui pleurent. J'aurais presque préféré qu'elle me traite de pervers et me mette à la porte en me jetant des assiettes dessus. Alors je hausse les épaules, comme si ce n'était pas important, mais je croise son regard et la gratitude que j'y lis m'interdit de minimiser la valeur de ce geste, pour sa fille.



– Tu viens, samedi soir ?

– Où ?

Je pose ma sacoche à côté du canapé, trop fatigué pour faire un pas supplémentaire, et je m'affale dessus. Audrey me rejoint et se tourne



vers moi :

– L'inauguration du club, ça te dit quelque chose ?

– Mince... j'avais oublié.

– Eh bien maintenant, tu t'en souviens. J'ai rencontré la fille de David et Michel, ce matin. Tu savais qu'ils avaient une fille ?

– Oui. Enfin non. Je l'ai su l'autre soir, aux fiançailles.

– Elle s'est installée chez eux et c'est elle qui est venue nous inviter pour l'ouverture.

J'ai envie de lui demander son nom, mais je veux en même temps conserver un peu de mystère. La garder juste pour moi, quelques instants.

– Heu... les gars ?

On se retourne vers Ange qui se tient debout au milieu du salon, pas très à l'aise.

– Yep ! lance Sofiane en allant s'asseoir sur l'un des fauteuils en face de nous.

– Alors... le truc... voilà... Ça m'ennuie de vous faire ça, mais Lise m'a proposé de vivre avec elle. Et bon... ben... j'ai dit oui.

Audrey se lève d'un bond et le félicite en le prenant dans ses bras. Sofiane lance un poing victorieux dans les airs et déclare :

– Je prends ta chambre !

Je me contente d'adresser un signe de tête à Ange et de lui montrer que je suis heureux pour lui. Pour eux. Il sait que Lise me raconte tout et que j'étais déjà au courant, il avait juste besoin d'être sûr que nous étions d'accord avec ça. Pas avec le fait qu'il parte vivre chez sa copine, on n'a rien à dire là-dessus. Mais on va devoir soit se partager sa part du loyer, soit trouver un autre colocataire. Cette dernière idée ne me branche absolument pas.

Un moment après, on sonne à la porte. Sof est devant son jeu vidéo, pour changer, et Ange et Audrey sont à la cuisine où ils nous préparent sûrement un repas sain et équilibré. Je vais donc ouvrir malgré mon envie de ne pas bouger.

Elle est là, pas très grande, dans une robe encore une fois sortie tout droit des années cinquante : noire, manches longues, et aujourd'hui elle porte des chaussures à talons. Ses cheveux blonds sont coiffés, contrairement au soir de notre rencontre, et ils complètent le look rétro. Elle est un joli anachronisme.

– Salut.

Je reporte mon attention sur son visage et ses lèvres rouges s'étirent légèrement. Automatiquement, je me sens mieux. Ce qui est ridicule.

– Salut.

Nous nous observons quelques secondes qui me semblent durer des heures, et elle reprend enfin la parole :

– Je voulais te remercier. Encore.

– Aucun problème.

– C'était...

Elle regarde ailleurs et revient finalement vers moi sans tout à fait se souder à mes yeux :

– Je ne suis pas cette fille qui a besoin de s'épancher.

– D'accord.

– Juste... que tu le saches. C'était une soirée particulière.

– Pour moi aussi.

Elle semble soulagée et reprend :

– Je sais qu'Audrey devait te parler pour la soirée. Mais j'ai voulu venir t'inviter moi-même.

– C'est gentil. Tu veux entrer ?

– Non, merci, il me reste beaucoup de choses à faire pour samedi.

– Tu travailles avec David et Michel ?

– Je supervise les mises en place des nouveaux clubs.

– Quel genre de clubs ?

– Des endroits sélect pour boire un verre, danser, certains font aussi restaurants.

– Club VIP ? je lui demande pour voir si j'ai tout saisi.

– Voilà, en synthèse.

Ça a l'air important, même si je ne suis pas certain de comprendre en quoi ça consiste exactement. Je n'ai jamais eu l'âme d'une VIP, en fait.

– Alors, tu viendras ? Je voudrais en profiter pour te remercier. À nouveau.

– Je serai là. Merci.

– Les enfants peuvent venir, aussi. Je te dis ça parce que j'ai vu que tu jouais avec une petite fille, l'autre jour, sur la pelouse. Et en le disant, je réalise que ça donne vraiment l'impression que je t'espionne. C'est juste que le bureau est là : je lève la tête et je vois ta maison.

Elle indique d'un geste vague l'autre côté de la route et ses yeux regardent partout sauf vers moi. Elle a une peau de poupée de porcelaine, son maquillage est parfait, on le dirait photoshopé. Elle est tellement en contraste avec la personne que j'ai vue complètement froissée et décoiffée que j'ai l'impression de la rencontrer pour la première fois.

– Donc, si tu veux venir avec ta fille...

– Emma ? Non, ce n'est pas ma fille. C'est celle d'Ange. Je pourrais te le présenter si tu voulais venir une minute. Ou pas. Comme tu veux.

C'est bien, je sens que mon éloquence prend du galon à chaque mot que je prononce.

– D'accord, une minute.

Je me pousse et elle entre. En marchant derrière elle, je regrette presque qu'elle ne porte plus cette jupe moulante de l'autre soir. Presque. Parce que sa taille serrée dans cette robe est aussi agréable à regarder. Elle a une démarche quasi royale, elle se tient bien droite et son déhanché est... Si elle avait peur de passer pour une détraquée, vu ce que je suis en train de penser, elle est loin d'être aussi déplacée que moi. Je suis tellement absorbé par mon observation que je manque lui rentrer dedans quand elle s'arrête à l'entrée du salon. Sofiane la regarde, me regarde, attend.

– Heu... Sofiane, c'est...

Je me tourne vers elle et écarquille les yeux en réalisant que je ne sais toujours pas comment elle s'appelle. Elle tend la main en s'avançant vers lui :

– Margaux. Enchantée.

– Ah ! Margaux, la fille des voisins dont m'a parlé Audrey. Bienvenue dans le quartier.

Ils échangent une poignée de main et je n'aime pas le petit air satisfait que Sofiane lui lance. Il a un charme naturel, d'après Audrey et Lise, qui pourrait lui ouvrir pas mal de portes. Malgré ses vingt-six ans, il est surtout resté un grand gamin et, personnellement, je ne vois pas de charme. De toute façon, elle a été très claire sur le fait qu'elle n'était pas en quête de quoi que ce soit d'autre qu'une épaule pour pleurer et une oreille pour l'écouter. Pourquoi suis-je en train de penser à tout ça, d'ailleurs ?

## Margaux

– Je savais bien que j'avais entendu parler ! Tu restes manger ?

Audrey se plante en face de moi et attend la réponse avec un air bienveillant.

– Non, merci, je dois encore...

– Il se passe quoi, ici ? Ah, bonsoir.

J'adresse un signe au nouvel arrivé. Il est grand, ses cheveux longs sont blonds, comme la barbe qui couvre une partie de ses joues. Ses yeux bleus ne me mettent pas à l'aise comme ceux de son ami, ils me donnent l'impression de me juger silencieusement. Ce qui n'est sûrement pas le cas, mais cela ajoute au charisme de cet homme qui n'en avait pas besoin vu sa carrure. Mon confident termine les présentations :

– Ange, voici Margaux, c’est la fille de Michel et David. Margaux, c’est le père d’Emma, la petite fille avec qui tu m’as vu jouer.

*Margaux.*

Ça me fait bizarre qu’il prononce mon prénom. Il vient de passer de « type rassurant à qui je peux me confier sans crainte de jugement » à « mon nouveau voisin ». Dont j’ignore toujours le prénom, d’ailleurs.

Je décline encore une fois l’invitation d’Audrey à rester dîner et je suis mon inconnu jusqu’à la porte. Quand je l’ai vu, l’autre soir, il m’a rappelé Hugh Dancy à l’époque où il faisait cette campagne pour Burberry : cheveux bruns, bouclés qui retombent un peu sur son front et sur sa nuque, visage fin et yeux verts. J’ai eu le temps de les observer quand j’ai craqué et que je me suis mise à pleurer devant lui. Ils sont vert foncé, de loin on peut croire qu’ils sont marron, mais de près j’ai remarqué les petits éclats plus clairs. C’est son regard rassurant qui m’a encouragée à me confier alors que je ne le connaissais pas.

Je sors et il se tient dans l’encadrement de la porte.

– Tu es sûre que tu ne veux pas rester ? Bien qu’entre nous, je te conseillerais plutôt de revenir un soir où Sofiane cuisine.

– Et toi, tu ne cuisines pas ?

– Non, pas du tout. Je fais la vaisselle, je débarrasse, c’est notre arrangement. Mais à manger ? Non, et c’est mieux pour tout le monde.

J’ai l’impression que cette confession l’embarrasse un peu.

C’est un petit détail, mais j’aime bien en apprendre sur lui tout en ignorant toujours son nom. Il n’y a aucune logique à tout ça, mais ça me plaît...

– À samedi, alors ?

– À samedi, Margaux.

Je sens ses yeux me suivre jusqu’à ce que je referme la porte de chez mes pères. Et je pose la main sur mon cœur qui bat plus vite, en me rappelant l’effet que son regard me faisait. Avant qu’il ne me regarde plus. Je me rends compte que j’envie presque cet inconnu. J’aimerais que tous les autres jours arrivent, pour moi aussi, comme pour lui.

## Anthony

– J’ai vu comment tu l’as regardée.

Je fais semblant de n’avoir pas entendu la remarque de Sofiane. Avec un peu de chance, il sera bien trop occupé à râler sur le contenu de nos assiettes quand il prendra conscience de ce qui s’y trouve pour insister. Mais bon, je ne suis pas réputé pour avoir une chance incroyable.

– Elle te plaît, insiste-t-il.

Je finis de poser les verres à table et m’installe à ma place. Audrey et Ange arrivent avec le repas et tout le monde s’assoit.

– Je disais à Anthony qui m’ignore que j’ai noté son intérêt pour notre nouvelle voisine.

– Sof, tu es vraiment lourd.

– J’ai aussi remarqué ça, enchaîne Ange.

J’essaie de me rappeler pourquoi j’aime tant vivre avec eux. Tout de suite, j’ai une absence. Impossible de me remémorer les raisons qui me poussent à ne pas déménager.

– Laissez-le tranquille. En plus, elle ne va pas venir vivre ici pour de bon, intervient Audrey.

– Ah non ?

Qui a posé cette question ? Moi ? Bien joué pour feindre l’indifférence.

– Non, elle vit à Paris. Là je crois qu’elle est juste venue aider ses pères à ouvrir le club. Tu sais qu’ils en ont un peu partout en France, et son job à elle, si j’ai bien compris, c’est de superviser les installations, et après elle voyage pas mal pour vérifier que tout se déroule bien.

Comment se fait-il qu’Audrey en sache déjà plus sur elle que moi ? Je l’ai vue le premier, quoi, un peu de logique !

– Sérieux, au risque de me la jouer maître d’armes dans *Kaamelott* : c’est quoi ces graines ?

Sofiane lève sa fourchette d'où plusieurs petits trucs marron retombent effectivement dans son assiette.

– Du sésame. Tu as déjà entendu parler du sésame, non ? Bien que je doute que ce soit évoqué dans un de tes jeux vidéo.

C'est parti. Quand ces deux-là s'y mettent, on tente, Ange et moi, de faire abstraction. Ça peut durer un moment et devenir tellement buté de chaque côté que c'est sans aucun intérêt. Au début, on essayait de les arbitrer, et on a vite compris que ça ne servait à rien. Ils s'adorent, mais ils sont d'accord sur tellement peu de choses que c'est à se demander comment ils font pour rester dans la même pièce plus de dix minutes sans... ah oui, pardon, ils en sont incapables.

– Tu penses que le déménagement aura lieu quand ? je demande à Ange avant de prendre une bouchée.

Ce n'est pas mauvais. C'est sûr, on sent que c'est bon pour la santé. Mais ça se mange.

– Dès que possible. Pas ce week-end, avec l'inauguration on sera crevés. Mais celui d'après, sûrement.

– Et tu le sens bien de t'installer juste à côté de chez tes parents ?

– Oui, franchement, sans souci. Je veux dire... je passe déjà tellement de temps chez Lise que ça ne va pas changer grand-chose. Puis c'est pratique, pour Emma.

Parfois, j'oublie qu'on peut être proche de sa famille et envisager de le rester.

L'appartement des parents d'Ange et celui qu'occupe Lise sont mitoyens, ils partagent même presque un balcon. Question proximité, on peut difficilement faire plus sans être les uns sur les autres. Et pourtant, ça ne les dérange pas.

– Emma a décidé que la chambre de Loïc serait la sienne, par contre, ajoute Ange en souriant.

Loïc est le collègue de Lise dans le journal musical où ils bossent tous les deux. Il est resté à Lyon, mais il est déjà venu plusieurs fois dans le Sud. Quand Lise a emménagé dans l'appartement de celle

qu'elle considère comme sa grand-mère et qui est partie en maison de retraite, elle avait pour consigne de totalement se réapproprier les lieux. Et comme Loïc était avec elle et qu'il l'a aidée à tout gérer, elle l'a autorisé à investir la chambre d'ami. Ça va être sympa quand il va y découvrir une déco 100 % Violetta. Je me demande ce qui est plus inquiétant : que je sache qui est Violetta ou que je connaisse les goûts d'une petite fille de six ans.

- Je veux être là la prochaine fois qu'il descendra chez Lise.
- Je filmerai, au pire, ne t'en fais pas. Ça va être épique.
- Mythique.
- Voilà.
- Ta fille est un petit tyran.
- Elle te mène aussi par le bout du nez.
- C'est pas faux.
- Et donc, Margaux ?
- Je vais faire comme si je n'avais rien entendu.



## Anthony

Je suis sur le chemin de la maison quand je reconnais la voiture de nos voisins sur le bord de la départementale. Michel est penché au-dessus du moteur, d'où une fine fumée noire s'échappe. Je m'arrête sur le bas-côté et le rejoins.

– Un souci, on dirait ?

Il se redresse trop vite, sa tête cogne sur le capot et il jure avant de se tourner vers moi en se frottant le crâne.

– Désolé, je pensais que tu m'avais entendu arriver.

– Anthony. Tu tombes bien. C'est toi le passionné de mécanique, non ?

– Ah non, désolé. Ça, c'est Ange.

– Ce vieux tas de ferraille m'a encore lâché.

– Je te ramène ? On pourra venir te remorquer demain et il jettera un œil avec plaisir, j'en suis sûr.

– Je ne dis pas non. Tu vois, j'adore habiter en dehors de la ville, mais tu ne serais pas passé, j'aurais dû appeler David. Et la veille d'une ouverture, je préfère garder mes distances.

Il referme tout et me suit jusqu'à ma voiture.

– À ce point ?

– Depuis que Margaux est là, c'est pire. Ils sont maniaques du moindre détail.

– Et toi, tu es plus dans l'impro ?

– Exactement ! me lance-t-il en s'installant à côté de moi. Enfin quelqu'un qui comprend ma méthode. J'aime les petits imprévus, l'adrénaline du plan B qu'on n'avait pas planifié, justement. Avec eux, tout doit être réglé comme du papier à musique. Ça enlève un peu de son charme à l'inauguration, je trouve. Mais ils sont en supériorité numérique, là, alors...

– Je connais ça, à la maison. Audrey est... Comment dire ça sans être insultant ? Très organisée. Voilà. Mais elle fait ça bien, je dois le reconnaître.

Je m'abstiens de préciser que ça me rassure, qu'elle fasse en sorte que nos habitudes soient bien rodées.

– C'est une chouette fille. Un peu secrète, non ? me demande-t-il.

– On a tous quelque chose dans notre vie qu'on préfère garder pour soi, je crois. Pas toi ?

– Si, tu as raison. Mais à mon âge, on lâche les poids, on avance.

– Tu parles comme si tu étais grabataire. Tu as quoi... quarante ?

– C'est sympa, mais ajoute presque dix et tu auras le compte.

Ah oui, quand même. Non pas que ce soit effectivement un âge décrépit, mais il ne les fait pas du tout.

– Et David ? Si ce n'est pas indiscret, bien sûr.

– Pareil, on s'est rencontrés en terminale.

– Ah oui ! Ça fait un bail, du coup.

– Certains doivent se dire que c'est ridicule de se marier maintenant, je suppose. Après tout ce temps, qu'est-ce que ça va changer ?

– Je ne suis pas de cet avis. Et puis, c'est symbolique aussi.

– C'est ça.

Je me gare à ma place de parking devant chez nous et nous descendons.

– C’est l’heure de l’apéro : je t’offre un verre pour te remercier ! me lance Michel en me faisant signe de le suivre.

Je suis tenté de rentrer me reposer. J’ai eu une journée chargée. Comme tout le temps, cela dit... Sauf que j’ai envie de la revoir. C’est du masochisme, sachant qu’elle sort d’une relation dont elle n’est pas encore remise. Mais j’ai aussi envie de voir comment elle est habillée aujourd’hui. Je l’ai aperçue l’autre soir, elle rentrait avec des courses et elle portait une robe comme on en voyait dans la série *Happy Days*, bleu clair avec des motifs colorés que je n’ai pas pu identifier à cause de la distance. Pas de talons, ce soir-là, des ballerines toutes simples. Et ses cheveux étaient remontés en queue-de-cheval. Tous ces détails confirment vraiment que je ne devrais pas accepter l’invitation de Michel. Parce que d’ordinaire, qui porte quoi ne m’intéresse pas plus que ça. Mais avec elle, c’est différent.

Michel constate que j’hésite et ajoute :

– Dis-toi que tu me rends service en m’accompagnant à l’intérieur, car les deux obsédés des derniers préparatifs seront plus cléments avec moi si tu es là.

– Bouclier humain ?

– Voilà.

Je lui emboîte le pas en riant et il m’indique de m’installer au salon.

– Je vais les avertir que nous sommes là et je t’apporte une bière, ça te va ? Tu préfères autre chose ?

– C’est parfait, merci.

## Margaux

*Anthony.*

Michel a lâché l’information sans avoir conscience de l’effet qu’elle me ferait.

Je ne voulais tellement pas connaître son prénom que celui-ci n'a aucun sens. Alors je me le répète mentalement pour lui en donner un.

Je ne sais pas si je vais réussir à lui parler à nouveau. Et pourtant, j'avais vraiment besoin de pouvoir continuer à me confier à un inconnu. J'en voudrais presque à Michel de l'avoir invité. C'est stupide, ma réaction est vraiment stupide.

– Ça va ?

Je relève les yeux et David m'observe. Des deux, il a toujours été celui qui faisait attention aux moindres détails, aux petits signes que personne ne remarque.

– Oui.

– Tu pensais à Xavier ?

Bizarrement, non. Mais cette explication me semble plus logique que « je pensais au besoin que j'ai de raconter ma vie à un type que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam ».

## **Anthony**

Quand Michel revient seul avec un plateau chargé de nos bières et de chips, je suis un peu déçu. J'aurais voulu qu'elle s'arrête de travailler pour me dire bonjour. Qu'elle me sourie encore. Et qu'elle ait cette jupe du premier soir. Je porte la bouteille à mes lèvres et m'installe un peu plus confortablement.

– Dure journée ? me demande Michel en imitant ma pose en face de moi, sur un fauteuil.

Je le regarde quelques secondes en silence, et puis je me mets à parler, sans réfléchir :

– Je m'occupe d'une gamine à qui il ne reste plus longtemps. C'est dur de la voir s'affaiblir un peu plus chaque jour.

– Ah oui, j’ai du mal à imaginer, mais je me suis toujours dit que c’était un métier incroyable, celui que vous faites tous les quatre.

– Incroyable, je ne sais pas. Mais il y a des moments où je me demande pourquoi je m’inflige ça, tu sais ? Et puis je culpabilise de me poser cette question, parce que je sais très bien pourquoi.

– Personne ne peut être au top tout le temps, Anthony. Avoir des faiblesses, c’est juste une preuve d’humanité.

Je me redresse et pose les coudes sur mes cuisses. Je joue avec le goulot de ma bière que je fixe distraitement.

– D’habitude, je suis assez doué pour compartimenter. Rentrer à la maison et laisser le travail derrière moi. Mais avec cette fille... Ça me met en colère, en fait.

L’exprimer pour la première fois à haute voix est assez perturbant. Michel me laisse parler et je réalise à quel point j’en avais besoin. Décharger mon amertume sur Audrey, Sofiane ou Ange... je ne m’en sens pas le droit, parce qu’ils vivent la même chose au quotidien. Cette opportunité que m’offre mon voisin de lâcher du lest est plus bienvenue que je ne l’imaginai.

– L’autre jour, elle m’a dit qu’elle n’avait jamais été embrassée. J’en ai parlé avec sa mère, parce qu’Aurélie, c’est le nom de ma patiente, me regarde comme si elle voulait que ce soit moi qui l’embrasse. C’est glauque, non ?

Je relève les yeux et Michel secoue la tête.

– C’est beau. Pas glauque.

Je soupire de soulagement. Car depuis que j’ai discuté avec la mère d’Aurélie, je me répète que ce n’est pas ma place de faire ça. Je suis son infirmier. J’ai quinze ans de plus qu’elle. Ce n’est pas pro.

– Tu trouves vraiment ?

– Cette petite, il lui reste combien de temps ?

– Quelques semaines, tout au plus.

– C’est triste.

– Oui. Ça l’est.

– Tu peux te blinder, et tu dois sûrement te blinder. Mais je pense que si tu étais insensible, c'est ça qui ferait de toi quelqu'un de glauque. Là, tu compatis, et tu peux l'aider.

– Il y a cette association, déjà, *Make a wish*, ils ont réussi à faire venir l'un de ses acteurs préférés. Il va lui rendre visite la semaine prochaine. Qu'elle vive quelque chose de bien, avant de mourir.

– Et toi, tu l'embrasseras.

– Oui, je vais le faire.

Un petit bisou furtif sur les lèvres, innocent pour moi, important pour elle. En répondant à Michel, je sais que je viens de prendre ma décision. Sofiane me dirait de ne pas m'impliquer plus que je ne le suis déjà. Et il sait que suivre un patient en fin de vie nous oblige à nous impliquer un minimum. Ange me dirait de faire ce que je pense devoir faire. Et Audrey me soutiendrait en me confirmant que j'ai fait le bon choix.

Mais Michel, lui, il est totalement objectif. Et c'est de ça que j'avais besoin.

– Margaux avait raison, je lance en me détendant un peu.

– À quel sujet ?

– Parler à un inconnu, c'est plus facile. Enfin, tu n'es pas totalement un inconnu, mais presque.

– Tu as discuté avec ma fille ?

– Un peu.

J'ai peur de faire une gaffe. J'ignore s'il est au courant de sa présence le soir de leurs fiançailles à David et lui. J'aurais mieux fait de me taire. En même temps, on aurait pu se voir à un autre moment, elle et moi, nous rencontrer dans la rue, quelque chose comme ça. Pourquoi je panique ?

– On s'est croisés, oui, intervient Margaux en entrant au salon.

Pantalon noir dont la taille serrée lui arrive assez haut, presque sous les seins, chemisier bordeaux et ballerines noires. Ses cheveux sont

lâchés, mais les grosses ondulations qui retombent sur ses épaules n'ont rien en commun avec leur aspect sauvage qui me manque déjà.

*Qui me manque ?*

Sofiane a raison. Complètement raison. Elle m'obsède déjà, c'est trop tard pour prétendre jouer la carte de l'indifférence ou faire comme si je n'étais pas totalement sous son charme.

Elle vient s'asseoir à l'autre bout du canapé et attrape une chips entre ses doigts manucurés. De rouge, encore. Je regarde avec une fascination déconcertante ses lèvres s'entrouvrir et détourne les yeux... pour réaliser que Michel n'a rien perdu de mon intérêt. Il ne manifeste aucune émotion sur son visage. Je me sens extrêmement mal à l'aise et, au moment où je m'apprête à me lever pour m'éclipser le plus dignement possible, c'est lui qui le fait.

– David est fréquentable ? demande-t-il à Margaux.

– Pas plus que d'habitude.

Il secoue la tête :

– Je vous abandonne un peu.

Une fois que nous nous retrouvons seuls, je suis captivé par l'étiquette de ma bière.

– Anthony.

Je tourne la tête vers elle d'un coup, un peu trop vite.

– Michel m'a dit comment tu t'appelles. Il n'a pas fait exprès, en fait.

Je la fixe en silence, je sens qu'elle veut me dire quelque chose.

– Je préférerais ne pas savoir.

J'ouvre la bouche pour répliquer, et je me mets à m'étouffer avec ma salive. Heureusement que je sais que je n'ai aucune chance de la séduire, étant donné que je suis en train de m'étrangler dans ma bave... Elle se penche vers moi et me tape dans le dos, j'ai sa poitrine à quelques centimètres de ma bouche. Je doute de récupérer mes facultés respiratoires si elle ne s'éloigne pas un peu.

Lorsque je réussis à respirer sans tousser, je recule discrètement. Pas assez. Elle remarque mon geste et reprend sa place un peu plus loin de

moi.

– Désolé.

– Mauvais trou ? me demande-t-elle.

Sérieux ?

– C'est juste ce que tu as dit. Je ne m'attendais pas à ça.

– Alors c'est moi qui suis désolée.

J'essaie de la jouer cool et prends une gorgée de ma bière qui a miraculeusement survécu à mon étouffement. Trop tôt. Ça a du mal à passer. Je pense que le moment est idéal pour que je m'en aille afin de m'apitoyer sur mon attitude pathétique. Elle, de son côté, se tient assise le dos bien droit, les mains sagement croisées sur ses genoux. Composée. Maîtrisée. Presque artificielle.

– Tu veux un verre d'eau ? me propose-t-elle.

– Non, merci. Je vais rentrer chez moi et aller m'étouffer un peu plus dignement. Dans la solitude.

– Je voulais te parler, encore.

Je suspends mon geste et me rassois avant de la regarder. Ses yeux sont ourlés d'un épais trait noir qui se termine en une pointe délicate. Ils sont naturellement en amande, mais son maquillage lui donne un regard félin très sexy.

– Tu sais, quand je ne connaissais pas ton nom, j'avais l'impression que tu n'existais pas vraiment. Alors je pouvais te confier tout ce que je voulais, ça n'avait aucune répercussion : tu n'existais pas.

En effet, c'est aussi peu flatteur que ça en a l'air.

– Maintenant, tu es Anthony. Le voisin.

– Renard.

– Pardon ?

– Je ne suis pas « Anthony, le voisin », je m'appelle Anthony Renard.

J'existe. Et je veux le lui prouver. C'est sûrement pour ça que j'insiste lourdement sur mon nom de famille. Alors que, objectivement, c'est juste un nom. Mais c'est le mien.



Elle me tend la main, comme si nous venions de nous rencontrer :

– Marguerite Chanel, mais tout le monde m'appelle Margaux.

Je glisse ma paume contre la sienne et mes doigts entourent délicatement les siens. Elle a les mains fraîches et douces. Mon pouce s'attarde une seconde de trop sur la bague qu'elle porte à l'index et je romps rapidement le contact.

– Chanel, comme Coco ?

– C'est un nom beaucoup plus répandu qu'on ne le croit. Je n'ai aucun lien de parenté avec elle.

J'aurais pu m'y tromper, car elles sont aussi élégantes l'une que l'autre. Non pas que je sois passionné de mode, mais je sais reconnaître quelqu'un qui prend soin de son look et quelqu'un qui s'en fout. Lise s'en fout, et ça lui va très bien. Je fais attention à ça pour moi et j'admets que la classe des tenues dans lesquelles j'ai vu Margaux jusqu'à présent ne me laisse pas complètement indifférent. Mais je l'ai aussi rencontrée la première fois sans la plupart de ces artifices, où subsistaient simplement quelques restes de ceux-ci, et je la trouvais déjà belle.

– J'ai couché avec le mec de ma meilleure amie.

Elle a le sens du dramatique, je dois lui accorder ça. Parce que je la regarde en clignant des yeux sans comprendre d'où vient cet aveu ni ce que je pourrais bien y répondre.

– D'accord, je finis par lui dire.

– Il fallait que j'en parle à quelqu'un.

– Pas de souci.

– Je ne parle jamais de ça à personne.

– Je comprends.

– C'est encore tombé sur toi.

– Tu te sens mieux, de l'avoir dit ?

– Absolument pas.

– Tu veux encore en parler ?

– Tu veux encore m'écouter ?

## Anthony

– Ce soir, c’est vendredi, je lui dis sans transition.

Elle me regarde en haussant un sourcil.

– Le vendredi, on a souvent Emma à la maison. Et comme c’est le dernier week-end où Ange vit avec nous, on se fait une soirée ciné.

Elle attend et je continue à raconter ma vie :

– Quand je dis « soirée ciné », en fait on met un film. Sofiane a une collection de DVD incroyable. Mais on doit choisir un titre « Emma-proof », du coup. Audrey fait du pop-corn avec du maïs bio et Lise ramène des bonbons bien chimiques. On mate un film. En mangeant des conneries.

Elle attend toujours. Je commence à me sentir mal à l’aise. Comment fait-elle pour me donner l’impression d’avoir à nouveau quinze ans, juste en me regardant ?

– Tu devrais venir.

Voilà, je l’ai invitée. Ce n’était pas difficile. Elle va sûrement me dire non. Elle a encore du travail et...

– Merci, avec plaisir. À quelle heure ?

Cette fois, c’est moi qui reste muet quelques secondes avant de me reprendre :

– Vingt heures, c’est bon ?

– C'est parfait.

– Je vais y aller, alors... pour... me doucher. Ce genre de chose...

Pourquoi je lui expose mon planning de la soirée ? Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

– Et on pourra parler. Après. Si tu veux toujours parler.

Elle me suit jusqu'à la porte d'entrée.

– À ce soir, Anthony Renard.



– Quoi ?

– Je n'ai rien dit.

– Je t'entends penser d'ici, Lise...

– C'est juste que tu invites cette fille. Et tu n'as jamais invité de fille.

– On se connaît depuis quelques mois, comment peux-tu affirmer que je n'ai jamais invité de fille ?

– Je parle avec Ange, tu sais.

– Vous donniez l'impression de faire surtout autre chose.

– Oh, ne sois pas jaloux, cette couleur ne te va pas au teint.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans le fait d'inviter la voisine, qui vient de s'installer et qui doit avoir à peu près notre âge, à une de nos soirées ciné.

– Ce qui est intéressant, c'est la longueur de cette phrase.

– Ne sois pas sarcastique, ça ne te va pas au teint.

– Tu veux régler ça à la console ?

Cette petite peste sait qu'elle me met une raclée à *Guitar Hero* et ne manque jamais une occasion de me le rappeler. Oui, je crains à ce jeu, mais c'est mon objectif : réussir à ne plus trop craindre. Et un jour, je lui mettrai une raclée. Sur *Bohemian Rhapsody*, en particulier. Ce sera la revanche ultime.

– En plus, tu dis qu'elle a à peu près notre âge. Le mien, oui, le tien, non, poursuit-elle.

– Comment ça ?

– Elle a vingt-quatre ans.  
– Pourquoi tout le monde est au courant de tout avant moi ?  
– C’est Audrey qui me l’a dit.  
– Bien sûr que c’est Audrey qui te l’a dit. Enfin, elle n’est pas si jeune que ça.  
– Non, non. Pas si jeune que ça.  
– C’est quoi ce petit ton ?  
– Je ne la sens pas, cette fille.  
– Tu l’as vue combien de temps ? Quelques minutes ?  
– J’ai toujours été très bon juge de caractères.  
– C’est cela, oui...  
– Et je la trouve trop... froide, continue-t-elle comme si je n’avais pas mis en doute ses qualités sociales.

– Elle est peut-être moins accessible que la moyenne, je te l’accorde.

– Et je parie que c’est ça qui te donne envie de mieux la connaître.

Elle m’agace. Je l’ignore et finis de débarrasser toutes les manettes de Sof afin d’installer sur la table basse ce qu’on a prévu à grignoter. Audrey n’est pas encore revenue de sa tournée qui se termine tard, Sofiane est sous la douche et Ange aide Emma à apprendre une chanson pour l’école. C’est le calme avant la tempête de la soirée et je dois me coltiner l’interrogatoire de Queen.

– Tu n’as rien de mieux à faire ? je lui lance quand elle m’observe en silence.

– J’ai bouclé tous mes articles.

– Et Voldemort ne t’a pas donné un truc à faire de dernière minute qui pourrait t’éloigner de moi ?

Voldemort est le petit nom sympathique que les journalistes de *Rock Your Soul*, le magazine où bosse Lise, ont donné à leur rédac chef. Je n’ai jamais eu le plaisir de rencontrer celui-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom, mais c’est une légende dans le milieu.

– Justement, non. J’ai tout mon temps libre pour toi.

– Quel petit chanceux je suis !

– Pourquoi tu es chanceux ? m’interroge Emma en entrant au salon, traînant derrière elle son affreux doudou grisâtre.

– Parce qu’il m’a comme amie, bien sûr ! déclare Lise.

– Mais moi aussi je suis ton amie, Anthony !

– Oui, tout le monde est ami avec tout le monde, ici, Emma, intervient Ange.

Papa-bonne-éducation arrive.

– Alors, on se mate quoi, ce soir ? lance Sofiane en débarquant, fraîchement douché.

– C’est quoi cette odeur ? je lui demande en m’approchant de lui pour vérifier que j’ai bien senti.

– Je n’avais plus de shampoing, j’ai pris celui d’Audrey.

– Son truc bio qui coûte un bras ?

– Voilà.

– Alors que tu as le crâne rasé ?

– Hé, même si je n’ai que quelques millimètres de cheveux, je dois me laver la tête !

– Elle va être ravie d’apprendre que tu utilises son shampoing à trente-six euros la bouteille pour laver les trois poils que tu as sur le caillou.

– Elle ne le saura pas. Et il ne coûte pas aussi cher.

– Arrête, je te sens d’ici. Tu pues la gonzesse ! Bien sûr qu’elle le saura ! se marre Lise de l’autre côté de la pièce.

– C’est quoi une gonzesse ? demande Emma.

Audrey entre à ce moment, suivie par Margaux. Et d’un coup, toutes les conversations autour de moi s’estompent. Je préfère largement me faire du mal et mater cette fille inaccessible plutôt qu’écouter Lise tenter d’expliquer quelque chose à Emma, ou Audrey engueuler Sofiane pendant qu’Ange essaye de censurer les gros mots.

Margaux a passé une petite robe verte qui me rappelle plus les années soixante-dix, elle lui arrive au-dessus du genou, à manches longues évasées, comme on en voit dans *Austin Power* . Elle a des

ballerines de la même couleur et ses cheveux sont ramassés en un gros chignon sur le sommet de sa tête. Quelques mèches s'en échappent et je me répète que, non, ça ne se fait pas d'aller en saisir une pour la replacer dans la coiffure.

– C'est bruyant, pour une soirée ciné, me fait-elle remarquer.

Elle me tend un plat recouvert d'aluminium :

– J'ai fait des feuilletés à l'emmental, ce n'est pas très élaboré. Je n'avais pas prévu. J'ai improvisé avec ce que j'avais.

– Pour moi, tu as conscience que c'est de la grande cuisine ?

– Je pourrais te montrer comment faire, il n'y a rien de plus facile.

Elle a raison, c'est bruyant, on a du mal à s'entendre parler. Nous sommes côte à côte sur le seuil du salon. Sofiane et Audrey se prennent le chou, Emma hoche la tête face à ce que lui raconte Lise qui est de toute façon parole d'Évangile. Et Ange s'approche de nous. Heu... je ne le sens pas, ce fourbe.

– Bonsoir, Margaux. Tout se présente bien pour demain ?

– Bonsoir. Oui, on sera prêts.

– Y'a la fée Clochette ! hurle Emma en courant.

– Elle a raison, enchaîne Lise, tu ressembles à la fée Clochette, là.

– Merci, c'est un peu fait exprès, j'avoue.

Pourquoi je n'ai pas vu ça, moi ? Alors je connais Violetta, mais je ne capte pas la fée Clochette ? Je préfère ne pas réfléchir aux implications de ce constat, Freud aurait sûrement un tas de trucs à dire que je ne veux pas savoir.

Emma se plante en face de Margaux et la regarde avec ses yeux d'enfant psychopathe. À savoir qu'elle va passer la soirée à lui parler, s'asseoir à côté d'elle, devenir son ombre et prendre modèle sur tout ce qu'elle va dire ou faire. Et Margaux lui sourit. Pendant une seconde, j'ai l'impression de la découvrir sous une autre facette, mais son masque imperturbable revient vite en place. Comme l'autre soir, lorsqu'elle a effacé cette larme qui semblait presque l'offenser.

– On pourrait regarder la fée Clochette ? propose Emma.

Sofiane intervient et s'accroupit à côté d'elle :

– J'avais prévu autre chose.

Il est adorable avec elle, mais comme en âge mental, finalement, ils n'ont pas beaucoup d'écart, il a parfois du mal à se plier à ses volontés.

– Oui, mais moi j'aime bien la fée Clochette.

– Oui, mais moi j'avais pensé à *Kuzko* , c'est vachement plus drôle.

Je vois Emma réfléchir et les filles aller s'installer sur le canapé. Audrey a son assiette sur les genoux étant donné qu'elle n'a pas encore dîné. Elles l'ont bien joué de se dépêcher, maintenant il ne nous reste que deux fauteuils, un pouf et le tapis. Je profite qu'Ange supervise ce que Sof dit à sa fille pour foncer sur l'un des fauteuils. Celui le plus près de Margaux, par un pur hasard, bien entendu. Ange réalise qu'il ne lui reste plus qu'une chance d'être bien assis, mais Lise se lève et se jette sur le dernier fauteuil.

– Ben quoi ? Sof va sur le canapé, Anthony prend Emma sur ses genoux et Ange et moi on...

– Vous allez vous peloter tranquillement.

– C'est quoi peloter ?

– Merci, Sofiane, merci beaucoup, s'agace Ange en soulevant sa fille.

Tu veux du pop-corn, Emma ?

Heureusement, cette gamine n'a aucune capacité d'attention. Il me la colle dans les bras et je capte le regard attendri d'Audrey. Ce n'est un secret pour personne qu'elle aimerait fonder sa famille. Mais vu où se situent ses exigences, notées scrupuleusement sur une liste, je doute qu'elle trouve rapidement l'heureux donneur de sperme. Je laisse mes yeux glisser jusqu'à Margaux qui, elle, est focalisée sur l'écran. Je ne sais même plus ce qu'on regarde. Emma chante sur mes genoux et met des grains de pop-corn un peu partout, mais je n'essaie pas de la calmer. Je profite de pouvoir observer Margaux.

Elle a un air un peu triste, sûrement l'air post-rupture. Je n'ai jamais eu de relation sérieuse, alors je ne me rends pas trop compte. Je ne vis pas reclus, mais j'ai beau me moquer d'Audrey, j'aimerais bien

trouver quelque chose de fort comme la relation de Lise et d'Ange. Qui sont sûrement en train de se peloter, effectivement. Je vais faire comme si je n'avais rien remarqué, c'est difficile de leur en vouloir après toutes ces années où ils ont été séparés. Je préférerais quand même ne pas être témoin de leur vie intime, merci.

Maintenant que j'y pense, je me rappelle que l'air de Margaux, c'est un peu celui qu'avait Ange, avant. Tout le temps. Parce qu'il ne s'était jamais remis de la séparation d'avec Lise. Et si c'était ce qui arrivait à Margaux ? Qu'elle vienne de perdre le grand amour de sa vie et qu'elle ne s'en remette jamais ?

– Tu me fais un peu mal...

Je réalise que je serrais trop les doigts sur la petite taille d'Emma.

Je tourne la tête pour essayer de suivre un peu le film et je remarque que Lise et Ange me fixent bizarrement. Okayyy... Ce n'est pas du tout inquiétant. Ils ne peuvent pas se remettre à se tripoter et faire comme si je n'existais pas ?

– Je suis navré, mais vous avez pourri le groove de l'empereur ! récitent Emma et Sofiane en stéréo.

Margaux laisse échapper ce petit rire discret que j'ai déjà surpris chez elle. Emma, comme prévu, saute de mes genoux et va s'installer naturellement entre Audrey et Margaux.

Mais c'est quoi leur souci aux deux autres, là, à me scruter comme ça ? Je me lève et vais m'enfermer à la cuisine. Je me sors un Coca du frigo et en bois un peu avant d'entendre la porte dans mon dos. Bien sûr, elle ne pouvait pas être plus subtile.

– Sérieux, Lise, pas maintenant.

– En fait, je voulais juste voir si je pouvais aussi avoir quelque chose à boire.

Je me retourne d'un coup et je crois que j'ai du Coca sur le menton. Je m'essuie du revers de la main. En effet, j'en avais. Ça serait bien que je cesse d'avoir des soucis de motricité fine devant Margaux.

– On a de la bière, du Coca ou du jus de fruits. Ou de l'eau.



Il ne me reste plus qu'à lui proposer d'aller traire une vache si elle préfère du lait, au point où j'en suis. Je parle trop.

– Je veux bien comme toi, s'il te plaît.

Je l'ouvre avant de le lui tendre.

– Désolé, l'habitude avec Emma. Sinon elle refait la déco des murs chaque fois.

– Elle est mignonne.

– Oui, mais ne te laisse pas avoir par ses jolies boucles.

– Toi aussi, tu as de jolies boucles.

## Margaux

C'était quoi, ça ? À quoi je joue ? Je flirte alors que je n'en ai même pas envie. Et je vois bien que lui, oui.

J'essaie de me prouver quoi ? Que même si Xavier ne voulait plus de moi, je peux plaire à quelqu'un d'autre ? Et après ? Je lui dirais « merci d'être entré dans mon jeu, mais je ne suis toujours pas intéressée » ? Je ne suis pas cette garce. Je veux qu'il pense que je le suis, mais je ne veux pas vraiment l'être. Maintenir les distances que je m'impose m'épuise parfois.

– J'étais amoureuse, tu sais. Je le suis toujours, d'ailleurs.

Voilà, ça sort de nulle part, c'est totalement hors sujet, mais comme ça je ne lui laisse pas le temps de répondre à ma piètre tentative de séduction, ridicule et déplacée.

– Heu... d'accord.

– Je n'ai pas juste couché avec le copain de ma meilleure amie parce que je suis une salope. C'est ça que je veux dire.

Aussi bizarre que ça puisse sembler, quand je suis face à lui, j'arrive à exorciser tout ce que je n'ai jamais dit à personne. Même pas à mes

pères. Surtout pas à ma mère. Et j'ai cette attitude contradictoire de me justifier tout en le mettant en garde contre moi.

Je pensais que le connaître un peu plus supprimerait cette impression de sécurité que j'ai eue à me confier à lui le premier soir. Je croyais que c'était cette histoire de parler à un inconnu qui m'avait mise à l'aise et avait ouvert les vannes. En réalité, c'est peut-être juste lui. Il n'a pas l'air de me juger, il m'écoute.

– J'étais sûre qu'il m'aimait aussi, sinon je n'aurais jamais franchi cette limite.

– Et ton amie ?

– Elle me déteste.

J'essaie de sourire. À mon avis, c'est loupé.

## **Anthony**

– Tu peux me parler, Margaux, quand tu veux. Sans sous-entendu.

Je ne sais pas d'où me vient cette maturité soudaine. Mais je sais que je me sens mieux après lui avoir proposé de l'écouter.

Elle s'appuie contre le plan de travail et nous nous retrouvons dans la même posture que lors de notre rencontre, il y a deux semaines.

– Tu ne te dis pas que je mérite ce qui m'arrive ?

– Je n'ai pas à te juger.

– Dis-moi honnêtement ce que tu penses de mon histoire.

Je pose ma cannette et croise les bras en fronçant les sourcils.

– Allez, pas de censure. On ne se connaît pas, tu ne risques rien.

– Tu me demandes de te juger alors que je ne te connais pas, justement. Je ne connais pas le contexte, ni tes amis non plus. Peut-être bien que tu l'aimais et alors j'imagine que ça te donne des circonstances atténuantes.

– Je l'aimais. Et je l'aime toujours, je te l'ai dit.

– Et elle ?

– Quoi, elle ?

– Ton amie, elle l'aimait ?

– Ça changerait quelque chose ?

– Je pense que sur l'échelle de la trahison, ça atténuerait peut-être un peu la culpabilité que tu ressens. Tu ressens bien de la culpabilité ?

Elle me fixe bizarrement, comme si elle pesait parfaitement ses prochaines paroles.

– Elle n'était pas amoureuse de lui. Elle me l'avait dit, et ça se voyait. Mais sur mon échelle de la culpabilité, ça n'entre pas en ligne de compte. Je me suis raccrochée à ça, au début. Tu sais, pour justement me donner un alibi, avoir moins l'impression de prendre ce qui m'était interdit pour tout un tas de raisons. Et j'en suis venue à la conclusion que, même si elle ne l'aimait pas, même si moi j'étais sincèrement amoureuse de lui, j'ai mal agi.

Elle marque une pause et reprend :

– Tu m'aurais tourné le dos ?

– Aucune idée. Je peux écouter ce que tu as à dire, car tu as visiblement pas mal de choses à dire. Ça me fait plaisir de t'aider de cette manière. Mais il me manque trop d'informations, et puis c'est aussi une question de personnalités. Je sais que tu aimerais que je te réponde oui ou non, mais ce n'est pas ma place.

– Je leur en veux, à tous.

– Je comprends.

– Mais tu n'es pas forcément d'accord ?

– Je te l'ai déjà dit, je ne te juge pas.

– Si tu couchais avec Lise...

– Heu... Non.

– Admettons que...

– Non, sérieusement, ne va pas par là. Ça me met super mal à l'aise.

– Ça répond à ma question.

Je sens qu'elle est vexée. Enfin, même si je ne la juge effectivement pas, elle a eu une aventure avec le mec de sa meilleure amie. Pardon, mais il y a forcément des conséquences à ce genre d'acte.

Oui, en fait, je la juge un peu.

– Je m'en veux, aussi. Olivia était mon amie, depuis longtemps. Elle ne m'aurait jamais fait le dixième de ce que je lui ai fait. C'est comme si j'avais été quelqu'un d'autre durant des mois, tu vois ? Cette fille qui méprisait tout le reste parce qu'elle était amoureuse. Parce que je suis amoureuse.

## Anthony

La maturité a ses limites, parce que l'entendre me répéter qu'elle l'aime encore m'agace. Ce n'est pas rationnel, je le sais bien, mais elle est venue vers moi avec le besoin d'être rassurée, écoutée, et forcément, je me sens un peu investi d'une mission.

*Tu ne peux pas sauver la Terre entière*, me balance mon subconscient en me rappelant que je m'implique déjà trop avec mes patients. Je l'ignore. Margaux, ce n'est pas pareil. Je peux l'aider à se changer les idées, comme là avec la soirée ciné. Ce genre de chose. Et puis, on finit toujours par se remettre d'un chagrin d'amour, non ?

J'ai conscience de ne pas pouvoir aider tout le monde. Aurélie, je sais parfaitement que le mieux que je puisse faire, c'est être à ses côtés. Mais Margaux... je peux faire plus.

– On devrait retourner au salon, me fait-elle remarquer.

Pourtant, elle ne bouge pas. Comme si elle attendait que je décide. Mais je vois bien que toutes les barrières sont à nouveau en place. J'ai aperçu quelques secondes sa vulnérabilité, juste quelques secondes. Je tente de la remettre en confiance :

– Ou alors, tu peux encore vider ton sac.

Je m'installe à la table de la cuisine et elle me fait face. Elle pose sa cannette devant elle et l'observe un moment en silence. J'en profite

pour la regarder un peu. Encore. Comme le type obsédé et malsain que je suis en train de devenir. Elle donne une image d'elle presque trop parfaite. Une coiffure étudiée, probablement laquée au point de faire un trou dans la couche d'ozone, et d'où aucun cheveu n'ose s'échapper sans en avoir la permission. Ce qui semble être le cas des quelques mèches savamment ondulées et symétriques qui retombent autour de son visage et que j'ai envie de toucher depuis qu'elle est arrivée. Une tenue qui a l'air d'avoir été faite pour elle, à ses mesures et qu'elle porte avec beaucoup de classe. Son maquillage ne déroge pas à cette règle qui donne l'impression de régir toute son apparence : net et précis. La fille que j'ai rencontrée me manque, elle était moins protégée, moins dissimulée. J'ai envie de passer la main dans ses cheveux et de lui rendre son aspect un peu sauvage, un peu perdu.

Mon téléphone sonne dans ma poche arrière. Le pro. À cette heure tardive, ça ne peut être que madame Boulon. Je fais signe à Margaux que je dois répondre, elle se lève mais je lui indique qu'elle peut rester.

– Madame Boulon, bonsoir.

– Ah, Anthony, mon petit. Vous tombez bien !

Je lève les yeux en souriant, mais je ne lui fais pas remarquer que c'est elle qui m'appelle.

– Alors, que puis-je faire pour vous ? me demande-t-elle d'un ton un peu impatient.

– Pardon ?

– Oui, parce que vous m'appellez, donc vous voulez me dire quelque chose ?

– Heu...

– Non, mais tant que je vous ai sous la main, je vais en profiter. Dites-moi : demain, vous venez à quelle heure ?

– Comme toujours, Madame Boulon, en fin de matinée.

– Ah, voilà, je le savais. Ce sera tout ?

– Je pense, oui, je lui réponds en me souvenant qu'il ne faut jamais contrarier les fous.

– Parfait, à demain ! Bonne soirée, Monsieur Renard !

Je raccroche et fixe un moment mon portable en pensant que ces coups de fil surréalistes arrivent de plus en plus souvent. Rien de surprenant, cela dit. Cette femme a toujours été farfelue, l'âge n'arrange pas sa folie douce.

– Je t'ai entendu parler de ton travail à Michel, lâche soudain Margaux.

Je me rappelle que je ne suis pas seul et me redresse sur ma chaise.

– Je ne veux pas te mettre mal à l'aise, ajoute-t-elle sûrement pour combler le blanc qui a suivi son aveu.

– Je ne sais pas quoi te dire de plus que ce que j'ai effectivement dit à ton père.

– Cette fille...

– Aurélie.

– Aurélie. Elle va mourir ?

– Oui.

– Bientôt ?

– Oui.

– Elle souffre ?

– Oui.

– Alors ce qui m'arrive n'est vraiment pas important. Tu ne trouves pas ça complètement déplacé que je sois là, en train de m'apitoyer à cause d'un mec ? Pendant qu'Aurélie vit les derniers instants de sa vie ?

– C'est subjectif. Ce que tu vis en ce moment, c'est ce qui est le plus important pour toi. Ce qu'Aurélie vit, c'est le plus important pour elle. On ne peut pas décider ce qui vaut la peine de se prendre la tête, souffrir, ou pas.

– D'accord, mais quand même...

– Évidemment, ce qui arrive à Aurélie est bien plus grave. Car elle ne pourra pas s'en remettre. Et toi oui. Mais on ne peut pas comparer le degré de souffrance émotionnelle que chacun ressent.

– Je pense que je vois ce que tu veux dire, mais je ne suis pas de ton avis.

Je ne suis pas de mon avis non plus. Je voulais essayer de lui donner l'impression qu'il ne faut pas minimiser les problèmes qu'on a par rapport aux autres. Mais j'aime qu'elle en vienne d'elle-même à cette conclusion.

– Et ton avis, c'est quoi ? je lui demande alors.

Elle fait un peu tourner son soda dans ses mains et attend quelques instants avant de prendre son inspiration et de me regarder à nouveau dans les yeux, que j'ai du mal à détourner.

– Il faut relativiser.

– Bien sûr.

– Habituellement, on a du mal. Mais toi, avec ce que tu vois tous les jours, tu dois être fort à ça, non ?

Je hausse les épaules. Honnêtement, on essaie vraiment de faire la part des choses, dans notre boulot. Et on échoue la plupart du temps. Après, nous ne sommes pas des surhommes et notre capacité à occulter cet aspect de notre travail, c'est ça aussi qui montre que nous ne sommes pas parfaits. Car personne ne l'est, bien entendu. On arrive à mettre de côté la souffrance à laquelle nous sommes confrontés, à la réduire à une image clinique et froide. Pour se préserver. Parce qu'on arrêterait de vivre si on était incapable de se détacher un minimum. Et puis il y a toutes les « madame Boulon » qui équilibrent un peu l'ensemble.

– Être infirmier ne fait pas de moi un saint, Margaux.

– Depuis notre rencontre, tu m'écoutes, alors que tu ne me connais pas vraiment. Ce soir, tu es là, à discuter dans la cuisine avec moi, au lieu de profiter de la dernière soirée avec Ange en tant que colocataire. Tu n'essaies pas de profiter de la situation pour me mettre dans ton lit. Crois-moi, tu n'es pas si loin que ça de la canonisation.

– Pause pipi ! hurle Emma en débarquant dans la cuisine. Sofiane il a dit que je devais venir vous chercher parce que Kuzko il est



transformé en lama et que vous allez tout louper sinon. Alors moi j'ai dit on va faire la pause pipi parce que j'ai envie de faire pipi. Mais j'ai pensé peut-être que Clochette aussi elle veut faire pipi. Alors, tu veux ?

Et c'est le moment de m'éclipser au salon comme si de rien n'était... Parce la réaction instantanée de mon corps à l'évocation de Margaux dans mon lit confirme que je suis loin, très loin d'être un saint.



– Tu sais que je peux traverser la rue toute seule ?

– Il fait nuit.

Elle me regarde et attend, comme si mon explication n'était pas suffisante. Alors que, quand même, ça me semble logique.

– C'est un peu macho ça, comme réponse, non ?

– Non, au contraire, c'est galant.

– Galant ?

– Oui. Maintenant, avance.

Elle me bloque le chemin à la porte d'entrée. Ça fait cinq minutes qu'elle argumente pour que je la laisse partir seule.

– Si tu m'avais laissé te raccompagner, tu serais déjà chez toi et moi chez moi et...

– Admettons que moi, je trouve que ce soit dangereux de te laisser rentrer seul, il faudrait que je te raccompagne, tu es d'accord ? Car une femme peut être galante, n'est-ce pas ?

– Ça n'a rien à voir. Tu étais mon invitée, ce soir. Tes pères t'ont confiée à moi.

– Mes pères ne me confient à personne.

– Alors, explique-moi pourquoi ils sont tous les deux en train de regarder par la fenêtre qui donne sur la rue.

Elle se retourne et repère aussitôt leurs silhouettes. Ils n'essaient même pas d'être discrets, la lumière est allumée dans la pièce et ils n'ont pas tiré les rideaux. Je voudrais ne pas les remarquer, je ne

pourrais pas. Surtout que maintenant ils nous adressent des signes enthousiastes.

– Ils ne sont pas sérieux... soupire-t-elle.

Elle me regarde à nouveau et se met à rire.

– Tu vois, si je ne te raccompagne pas, de quoi vais-je avoir l'air ?

– De quelqu'un de normal, contrairement à eux, dit-elle en pointant le pouce par-dessus son épaule.

– Je trouve ça sympa qu'ils s'intéressent à toi, non ?

– Ils m'espionnent. Ça n'a rien à voir avec de l'intérêt ni même une conscience parentale, crois-moi.

– Ils s'assurent que tu rentres bien.

– Non, ils attendent tous les détails de ma soirée.

– Je te trouve un peu cynique. Maintenant, allons-y, je suis du week-end, cette semaine, et je me lève tôt.

– Tu viendras quand même à l'inauguration ?

– Oui, je n'ai pas changé d'avis.

Elle semble soulagée. Ou alors, c'est moi qui m'imagine des choses. Ce n'est pas impossible.

– C'est la solitude qui me pèse le plus, lâche-t-elle sans faire mine de bouger.

Je prends appui contre la porte d'entrée dans mon dos et attends. Je commence à comprendre son mode de fonctionnement. Elle fait le premier pas, sans réfléchir, elle balance une phrase qui est le déclencheur d'une confession qui lui fera du bien.

– On était une bande d'amis, en terminale. On s'était dit qu'on allait tous se retrouver à Paris, ne pas se perdre de vue, ne pas s'éclater aux quatre coins de la France, chacun dans une fac. C'est ce qu'on a fait, on est restés soudés. Et puis il y a eu cette histoire, et d'un coup, je suis devenue la brebis galeuse. Alors qu'on était deux à agir, mais c'est moi qu'on a commencé à éviter. Je me suis retrouvée dans cette ville immense où je n'avais jamais cherché à me faire d'autres amis, étant donné que j'avais déjà les miens. C'était un peu malsain quand j'y

pense : on s'enfermait dans notre petit cercle. Mais ça n'en a pas moins été dur lorsqu'ils ont décidé qu'ils prenaient le parti de Xavier. Je sais que j'ai mérité cette sorte d'excommunication, mais lui ? Pourquoi lui, qui a trompé sa copine, n'a pas été délogé ? Je ne vois pas en quoi ce que j'ai fait est plus condamnable que ce qu'il a fait. J'ai trahi ma meilleure amie, il a trompé sa copine. Si je me souviens bien, il était aussi volontaire et consentant que moi. Alors pourquoi c'est moi la condamnée, dans cette histoire ?

Elle attend, comme si j'allais miraculeusement lui sortir une explication rationnelle. Le silence s'étire entre nous et, pour la première fois, je la vois plus en colère que déprimée. Ça me rassure, qu'elle ne se laisse pas aller. Et je préfère ne pas répondre, car je n'ai rien de très intelligent ou perspicace à dire. Elle soupire et m'offre un faible sourire :

– Merci pour la soirée. À demain, Anthony.

Elle tourne les talons et, comme Michel et David sont toujours à la fenêtre, je n'insiste plus pour la raccompagner. Ce qui était de toute façon un prétexte pour rester un peu plus longtemps avec elle.



– Tu recommences avec ton syndrome du super héros.

– Quoi ?

Je m'assois sur le canapé où Sofiane m'attendait manifestement. J'ai juste envie d'aller me coucher, surtout que le réveil va sonner dans moins de six heures pour ma tournée du samedi. Mais non, il ne me lâchera pas.

– Il y a quelques mois, c'était Lise et Ange que tu devais sauver. Tu as soutenu Lise, tu t'es mêlé de ce qui ne te regardait pas. Tu as récolté un coup de poing dans la manœuvre. Et aujourd'hui, c'est la voisine que tu as décidé de secourir.

– La voisine a un nom.

– Tu la défends déjà comme si c’était une amie, alors que tu la connais à peine. Elle est tellement...

– C’est quoi ton souci, là ? Parce que je suis fatigué et je voudrais dormir. Va au bout de ta pensée.

– Elle n’est pas disponible. Elle va t’utiliser pour faire sa thérapie, elle va aller mieux, tu vas devenir son meilleur pote et tu l’auras dans l’os. Et entre nous, je pense que l’ère glaciaire qui a anéanti toute une espèce il y a quelques millions d’années était plus chaleureuse que ta nouvelle lubie.

Malgré l’envie que j’ai de lui demander de la boucler, je dois admettre que son résumé est assez représentatif de mon histoire avec les filles en général. Et de l’impression que Margaux peut donner au premier abord.

– Je ne vois pas où est le problème.

Mais je suis de mauvaise foi.

– Elle te plaît. Voilà où est le problème.

– Elle me plaît peut-être un peu, oui. Mais elle a été claire, je sais qu’elle n’est pas intéressée.

– Tu en es sûr ?

Je le regarde en serrant les dents pour m’éviter de m’enfoncer et de devenir vraiment désagréable. J’ai de bonnes intentions, j’ai décidé d’être ce que Margaux avait besoin que je sois. Mais clairement, on a du mal à s’en convaincre, ma libido et moi.

– Je ne te dis pas tout ça pour te prendre la tête, Anthony. Mais je t’ai déjà vu après une déception du genre. Tu fais comme si tout allait bien, alors qu’on sait tous les deux que tu encaisses mal quand elles passent à autre chose et qu’elles n’ont plus besoin de toi.

– Ce n’est pas non plus comme si ça arrivait toutes les semaines.

– Non, mais je peux t’en citer au moins une par an depuis que je te connais. Tu donnes tout son sens à l’expression « trop bon, trop con ».



## Margaux

– Tu lui plais.

– On discute, tous les deux, c'est tout.

– Arrête de faire l'âne pour avoir du son, Marguerite, tu sais que ça m'agace.

– Ne m'appelle pas comme ça, tu sais que ça m'agace.

– C'est un type bien.

– Oui, il a l'air.

– Qu'est-ce qui t'a rendue si...

– Distante ? complète David en haussant les épaules.

– Je ne suis pas distante.

– Ton cœur a percuté une Gorgone, alors ?

Je préfère ne rien répondre.

– Je pense qu'Anthony mériterait que tu lui montres la vraie Margaux, poursuit Michel en prenant ma main dans la sienne.

– Et moi je pense que vous devriez vous mêler de ce qui vous regarde.

– Distante, c'est ce que je disais, répète David.

Quand on s'est tapé le copain de sa meilleure amie, forcément, il y a des conséquences. Et même David et Michel me voient comme ça, maintenant. Cette nana inaccessible et insensible que je fais semblant d'être pour ne pas montrer à quel point je suis brisée, à l'intérieur. Sur le papier, c'était vraiment pas mal comme idée de descendre dans le Sud, de recommencer de zéro. Sur le papier, uniquement. Dans les faits, ils arrivent si bien à lire en moi que ça me fait peur. Et ils n'aiment pas cette version de leur fille. Pas plus que je n'en suis fan.

– Je lui ai dit que je n'étais pas intéressée.

– Crois-moi, insiste Michel, il n'a pas eu le mémo.

Je préfère ne rien ajouter. Ils ne comprennent pas. Anthony m'écoute, il reste neutre. Je sais qu'il doit avoir son opinion, mais il la

garde pour lui et ça me donne l'illusion qu'il ne me juge pas. Et c'est ce dont j'ai besoin en ce moment.

– Et ces échantillons de gâteaux, alors ? je leur demande pour changer de sujet.

– David, ta fille essaie de noyer le poisson.

David baisse les yeux sur l'écran de son téléphone posé devant lui et déclare très sérieusement :

– Jusqu'au lever du soleil, c'est ta fille.

– Dis donc, tu n'aurais pas piqué cette réplique au *Roi Lion* ?

Je les laisse argumenter sur la notion de plagiat et vais m'enfermer dans ma chambre, où personne ne me dira si le voisin m'aime bien ou pas.

## Anthony

Mon téléphone sonne pendant un soin. Je l'ignore, bien sûr, et finis de changer le pansement de ma patiente. C'est seulement une fois dans la voiture que je prends le temps de vérifier mes appels. Je reconnais le numéro et compose celui de ma messagerie. Comme toujours, j'efface le message sans l'écouter. Je sais que c'est *elle*. Je n'ai pas besoin de l'entendre pour savoir ce qu'elle me dit. Il y a longtemps que ça ne m'intéresse plus.

Je démarre et emprunte la route pour aller chez Aurélie. J'essaie de me mettre en condition, c'est de plus en plus difficile. C'est aussi la première fois que je pratique ce genre d'accompagnement. Habituellement, c'est avec des personnes âgées, dont la vie est derrière eux, qui l'ont bien vécue. Non pas que la mort soit plus agréable à observer, bien entendu, mais elle est plus logique. Elle est plus acceptable. Pour une adolescente qui avait encore tout à vivre, tout à découvrir, c'est moins évident. Nous sommes formés pour ça, surtout lors des trois ans que nous avons effectués en pédiatrie avant de monter le cabinet. Mais je crois qu'on ne s'habitue jamais à voir des enfants mourir.

Lorsque j'arrive, madame Sergent m'attend déjà dans l'allée. Je la rejoins et, après les salutations d'usage et mécaniques, elle lève ses

yeux rougis vers moi.

– Ce n'est pas un bon jour... me dit-elle avant d'entrer.

– Depuis combien de temps ?

– Une petite heure, environ. Je pense que ça a commencé avant, mais elle savait que vous veniez, alors je la soupçonne de n'avoir rien dit.

Son air aurait suffi à ce que je le devine. « Pas un bon jour » signifie qu'Aurélie souffre. Dans le protocole d'accompagnement de fin de vie, nous sommes autorisés à administrer des calmants un peu plus forts. Des médicaments qui ont été prescrits par précaution et que nous donnons en ajustant la dose. Comme aujourd'hui.

Je me rends seul dans sa chambre. Tout le monde sait qu'elle n'aime pas que sa famille subisse son état. Car lorsqu'elle a vraiment mal, elle ne se contrôle plus vraiment. Et comment lui en vouloir ? La souffrance fait ressortir toute sa rancœur, sa colère, sa rage, même. C'est logique, compréhensible. Mais elle se déteste dans ces moments-là. Avec moi, c'est différent. Je reste un étranger.

Je prépare rapidement le calmant en intraveineuse, qui sera bien plus efficace qu'un simple comprimé. Je branche une seringue de NaCl 0,9 %, injecte un peu de produit et retire le piston afin de vérifier s'il y a bien un reflux. Elle n'est pas systématiquement branchée en perfusion, mais je dois m'assurer que le site implantable n'est pas bouché. Dès l'injection de morphine effectuée, les traits crispés sur le visage d'Aurélie se détendent. D'ordinaire, elle se pomponne un peu quand je viens. Elle porte sa perruque, se maquille légèrement, juste de quoi lui donner plus ou moins bonne mine. Mais quand elle a mal comme ça, rien ne compte plus vraiment. Un bonnet recouvre son crâne et elle est en pyjama. C'est dans ces moments-là qu'elle ressemble le plus à ce qu'elle est encore : une adolescente atteinte de leucémie en phase terminale.

– Inspire...

Je la vois gonfler la poitrine, bloquer, et je pique l'aiguille dans le petit boîtier qui n'a jamais quitté son épaule depuis sa première



chimiothérapie. Je tire sur le piston et un peu de sang pénètre dans la seringue, preuve que tout fonctionne normalement.

– Vous savez que mon acteur préféré va venir me voir ?

– Ta mère me l’a dit, tu te sens comment à l’idée de le rencontrer ?

Je discute tout en lui collant un petit pansement à l’endroit où je l’ai piquée, puis je retire mes gants et mon masque.

– J’ai hâte, me répond-elle après avoir retiré le sien, qu’elle me tend.

Je ferme le petit sac jaune où j’ai jeté tout le matériel. Sa voix est faible, un peu cotonneuse. D’ici dix minutes au maximum, elle dormira. Je l’observe, ses yeux fatigués croisent les miens. Un peu brillants, un peu tristes. Alors je ne réfléchis pas trop, sinon je sais que je vais me dégonfler. J’approche la main et me penche vers elle, mes doigts effleurant sa joue. Elle me fixe, pétrifiée, jusqu’à ce que je pose les lèvres sur les siennes. C’est furtif, à peine un baiser d’enfants, un contact de sa peau contre la mienne. Pas de sensualité, pas de sous-entendus. Sa première fois n’en est pas vraiment une. J’essaie de ne pas penser au fait que c’est également sa dernière fois. Mais lorsque j’éloigne mon visage du sien et que je distingue l’ombre d’un sourire étirant sa bouche et une larme rouler sur sa pommette, je sais que j’ai bien agi. Elle s’endort paisiblement et je me dis que peut-être elle va croire à un rêve, que rien ne s’est vraiment produit. Je sors discrètement de la chambre et m’en vais en souriant à mon tour.



Trois coups de fil dans la même journée, c’est une première. Je ne fais même pas semblant de m’y intéresser, je me contente de basculer l’appel sur ma messagerie. Systématiquement, un message vocal est annoncé. Systématiquement, je n’y prête aucune attention.

Le samedi est une journée particulièrement chargée quand je suis de garde, car je récupère les tournées quotidiennes des autres. Le dimanche est un peu plus calme, et encore... J’ai une perfusion à

changer ce soir et demain matin, ça m'oblige à me lever très tôt. Mais la fin de journée est moins speed. Pour l'instant, j'ai vu tous les patients et, après m'être assuré que personne ne m'avait laissé de message, à part elle, je rentre me préparer pour la soirée. Je ne vais pas y rester longtemps, juste une apparition parce que je l'ai promis à Margaux. J'ai aussi envie de voir ce fameux club que David et Michel montent en ville. Si j'ai bien compris, c'est un lieu assez haut de gamme qui propose un restaurant gastronomique d'un côté et une boîte de nuit de l'autre. Pas du tout le genre d'endroit où j'irais. Je suis plutôt versé dans le rock, comme Lise, et c'est ce qui nous a rapprochés au départ. Tout ce qui est roots, pas prise de tête. Je monte le son dans la voiture et *Paint It, Black* des Rolling Stones envahit l'habitacle. Sans ce type de rituel, j'aurais trop de difficultés à établir la rupture entre ma journée de travail et le retour à ma réalité. Je décharge ma frustration, ma fatigue, et je pense à ce qui m'attend pour la soirée. Un moment de détente, retrouver les autres, voir Margaux...

J'arrive à la maison vers vingt heures trente, les autres sont déjà partis à l'inauguration. Si je me bouge, je pourrai y être pour dans une heure et, avec un peu de chance, il me restera quelques trucs à manger.



Ce n'est pas la première fois que je vois le bâtiment où se situe le club. En revanche, c'est la première fois que je l'aperçois de nuit. Toute la façade est noire, avec seulement le nom du club dessiné en un fin néon turquoise, élégant et discret, juste à côté de la porte : *Blue Suede Shoes*.

Un maître d'hôtel se tient dans le petit hall derrière l'entrée que je franchis sans encombre. J'aurais cru qu'un videur avec une oreillette m'aurait arrêté, quelque chose dans le genre. Je regarde probablement trop la télé... Il est vêtu d'un costume trois-pièces très classe et je me

sens à côté de la plaque avec mon jean noir et ma chemise sans cravate.

– Monsieur, bienvenue au *Blue Suede Shoes* .

– Bonsoir, je dois être sur la liste. Renard. Anthony Renard.

Voilà, j'ai toujours rêvé de me présenter comme James Bond. Un élément à barrer de ma *bucket list* . Il regarde son écran plat d'ordinateur sans relever le ton « agent secret » que j'ai employé, avant de hocher la tête. Une jeune femme débarque de je ne sais où.

– Je vous prie de bien vouloir me suivre, Monsieur.

Elle tourne les talons et je lui emboîte le pas après avoir salué le type à l'accueil. Je ne me sens pas du tout à ma place, ici. C'est un poil trop guindé et maniéré pour que je sois à l'aise. Le couloir que nous empruntons est aussi noir que la façade avec, le long du mur, de chaque côté, un autre néon turquoise. Au cas où on se perdrait, je suppose.

– Souhaitez-vous déposer votre veste aux vestiaires ?

Elle s'arrête devant une porte et attend, bien droite et souriante, que je réponde. Ma veste, c'est mon blouson en cuir qui date de Matusalem et qui est élimé un peu partout. Je le lui tends, presque honteux, comme si mon blouson et moi étions des imposteurs. Je n'aurais jamais imaginé ce genre de club, car David et Michel ne sont absolument pas élitistes. Et pourtant, tout dans l'atmosphère des lieux me donne la sensation d'être un intrus. L'hôtesse ne cille pas lorsqu'elle attrape mon cuir usé et disparaît quelques secondes derrière la porte noire. Elle en ressort avec un discret petit badge numéroté qu'elle me tend. Je le glisse dans ma poche et elle reprend son avancée jusqu'à une double porte capitonnée. Elle en ouvre une des deux et s'efface en me souhaitant une bonne soirée.

La première chose que je constate en entrant est que la soirée est vraisemblablement passée au stade... eh bien, de soirée. Devant moi, un long couloir, assez large, dont les parois sont en verre. À droite, la partie club. À gauche, la partie restaurant, presque vide.

L'insonorisation de la boîte est excellente, car je vois des gens danser mais n'entends aucune musique, pas même des basses. Je reste quelques instants comme un con, jusqu'à ce que j'aperçoive Ange à l'une des tables du restaurant. C'est pratique qu'il soit grand et blond, comme repère. Une sorte de « vous êtes ici » humain. Je me dirige vers la porte vitrée y menant, qui s'ouvre dès que je m'y présente. Je sursaute. Un homme qui pourrait être le clone de celui de l'entrée regarde poliment ailleurs et attend patiemment que je me bouge. Je suis accueilli par une musique assez discrète et par le bruit de discussions feutrées. C'est beaucoup trop calme pour que personne ne remarque mon arrivée.

## Margaux

Il reste quelques instants au milieu du couloir, un peu perdu, et finit par se décider à faire un pas dans le restaurant. Il s'arrête lorsque Maxence, le maître d'hôtel, lui souhaite la bienvenue et referme la porte qu'il tenait ouverte pour lui. Anthony a l'air complètement... décalé. Je l'observe depuis le bar lorsqu'il semble expliquer à Maxence qu'il a repéré ses amis et qu'il les rejoint. Lise se lève et lui dit quelque chose qui le fait rire. Ils ont tous l'air mal à l'aise.

– Tout se passe comme tu le souhaitais ?

Je me retourne vers Michel, détendu, qui m'observe depuis l'autre côté du bar.

– On dirait. Et toi ? Satisfait ?

– Je ne doutais pas que ça se déroulerait exactement selon vos plans à David et toi.

Il m'adresse un clin d'œil et je lève les miens au plafond. Dans leur couple, l'équilibre se fait naturellement : David est l'obsédé de la perfection, Michel prend tout à la légère. Parfois, c'est à se demander

comment ils font pour trouver un terrain d'entente. Mais en réalité, c'est logique. Je n'ai jamais retrouvé ailleurs une telle évidence dans un couple. L'un anticipe toujours les gestes et les réactions de l'autre. Ils fonctionnent vraiment en équipe. Et quand j'y pense, je n'ai jamais eu ça avec Xavier. Il me disait où et quand. Je venais. On faisait l'amour et il devait partir.

Je grimace.

Comment ai-je pu croire à l'amour ?

Comment puis-je être encore amoureuse de lui ?

– Tu as pris un moment pour toi ?

Je reviens dans l'instant présent et secoue la tête.

– Je n'ai pas eu le temps.

– Tu l'as, maintenant. Et les voisins sont tous là.

– Ça veut dire quoi, ça ?

Je croise les bras et le fixe en plissant les yeux. Je n'aime pas trop le ton qu'il prend pour me parler. Comme s'il savait quelque chose que j'ignore.

– Rien, juste que nous les avons invités, ce serait bien que l'un de nous aille passer un peu de temps avec eux. J'y vais, si tu préfères.

– C'est bon, je m'en occupe.

Je n'arrive pas à interpréter son petit air mystérieux et son sourire entendu. Je me détourne pour rejoindre la salle.

## **Anthony**

– Merci de m'avoir gardé à manger, les gars.

Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais faim. La nourriture est franchement bonne, ce n'est pas juste de la déco esthétique dans une assiette comme on s'attend à en trouver dans les restaurants haut de gamme. Je suis en train de mâcher quand je la vois

arriver vers nous. Et je m'étouffe. Ça faisait longtemps. Ange me tape dans le dos, merci la muscu, je crois qu'il vient de me décrocher un ou deux organes vitaux... Audrey se précipite et me sert un verre d'eau pendant que Sofiane et Lise se foutent de ma gueule. Ils sont tous les deux orientés de la même façon que moi à table et savent très bien pourquoi je suis incapable, d'un coup, de m'alimenter sans risquer ma vie.

Margaux porte à nouveau une jupe noire qui descend jusque sous ses genoux, épousant chaque courbe de son corps comme une seconde peau. C'est une robe, je crois, avec des manches courtes bouffantes et un décolleté presque indécent. Avec une poitrine comme la sienne, j' imagine que le moindre décolleté frise l'indécence. À mes yeux en tout cas, et je parle d'une indécence positive. Si ça existe. On va dire que oui.

Elle chaloupe gracieusement jusqu'à nous et se poste entre Lise et Audrey.

– Tout se passe bien ?

La question a l'air générale, mais ses yeux sont posés sur moi. Je n'ose plus manger. Je ne suis pas téméraire et j'en ai un peu marre de me ridiculiser devant elle. Tout le monde lui répond, ils se mettent à parler avec elle, et moi, je me répète mentalement cette phrase comme un mantra : « Elle n'est pas disponible, elle n'est pas intéressée. »

– Tu baves un peu.

Je me retourne vers Sofiane et passe machinalement la main sur mes lèvres. Rien. Trou du cul. Il se marre à nouveau, l'air très content de lui. Je ne suis quand même pas aussi peu discret que ça, si ?

– Je te fais visiter ?

Quand personne ne répond, je comprends que c'est à moi que Margaux s'est adressée. Je dois être le seul qui n'a pas encore eu droit au tour du propriétaire. Je me lève sans rien faire tomber, ce qui n'est pas si anodin que ça et, au moment où elle se tourne, je prends appui sur le dossier de ma chaise. Je me penche vers Sofiane et chuchote :

– Tu as vu ses jambes ?

– Toi, oui, me répond-il en continuant de rire.

Je suis foutu.

Sérieusement, ça existe encore ces collants avec un trait sur l'arrière, comme ça ?

– Ce sont des bas couture, non ? m'informe Audrey qui n'a rien loupé de notre échange.

– Ça peut s'appeler comme ça ou pas, honnêtement, je m'en fous pas mal.

– On a perdu Anthony, fait remarquer Ange avant de jeter un œil à Margaux et de se prendre un coup de coude de Lise.

– Tu veux des jumelles ?

– Hé, je m'intéresse à ses vêtements, pas à...

Je me décide à bouger et à suivre Margaux en ignorant la pseudo-dispute. Mais je suis de l'avis d'Ange, clairement : avec l'allure qu'elle a, je la suivrais n'importe où.

## Anthony

– Ah ouais...

Nous sommes devant la baie vitrée qui donne sur les cuisines. Tout dans ce bâtiment est ouvert au maximum et donne une impression d'immensité un peu déconcertante. Je regarde les cuistots et les commis s'activer pour ce que Margaux m'a indiqué être le deuxième service. Moi qui m'inquiétais de ne plus rien avoir à manger...

– Je sais que la cuisine ce n'est pas trop ton truc, mais ça reste quelque chose de sympa à voir.

– En effet, c'est énorme.

– Viens, j'ai encore mieux.

Je me détourne de la fourmilière pour la suivre à nouveau. Elle manifeste un enthousiasme de petite fille en contraste total avec l'image papier glacé qu'elle renvoie d'elle. J'aime la voir comme ça.

– David est un peu mégalomanie, il s'est fait faire un bureau assez... tu verras.

Nous montons des escaliers aux murs noirs, toujours, avec ce néon turquoise qui court cette fois le long des marches. L'éclairage est assez fort pour qu'on évite de tomber, mais assez feutré pour conserver cette ambiance confidentielle qui règne dans le club. Une fois à l'étage, elle ouvre une porte et me laisse passer devant. Le bureau est effectivement



immense. Il est dans le ton du reste de l'établissement : moderne, design, mêmes couleurs et même impression de luxe. Pas du tout ma scène.

– Viens, ce n'est pas le bureau que je voulais te montrer.

Elle ouvre une autre porte que je n'avais pas remarquée. Je reste sans voix. Elle referme doucement dans mon dos. La pièce où nous nous trouvons surplombe le club. Les parois sont vitrées, le sol l'est également. Seuls le plafond et le mur mitoyen avec le bureau sont pleins. C'est bizarre de voir des gens en train de danser sous ses pieds.

– Le verre est une sorte de miroir sans tain, sauf que ce n'est pas un miroir de l'autre côté. Je serais incapable de t'expliquer comment ça fonctionne, mais en gros on les voit, ils ne nous voient pas.

– Impressionnant.

On n'entend aucun son, mais on distingue tout. J'aperçois Audrey et Lise qui sont à présent sur la piste de danse et je ne tarde pas à repérer Sofiane et Ange au bar de la boîte.

– Je me sens un peu voyeur...

– Oui, ça me fait ça aussi. Mais je trouve que c'est marrant, cette vue.

Je me retourne vers elle, elle regarde du côté des tables en souriant.

– Ton truc à toi, en fait, c'est le restaurant, non ?

Son sourire s'élargit et elle me répond, ses yeux toujours sur l'objet de son attention :

– J'aime organiser, gérer, diriger... et j'aimerais le faire dans mon propre restaurant, oui.

Elle tourne enfin son visage vers moi et ajoute :

– Ça sonne un peu « pauvre petite fille riche ».

– Je te l'ai dit : je ne suis pas là pour te juger.

– Alors pourquoi es-tu là, Anthony ? Tu ne me connais pas. Tu ne me dois rien. Et tu m'écoutes me plaindre sans te lasser. Je suis curieuse, étant donné que je t'ai déjà dit que je n'étais pas disponible.

Je m'appuie contre la paroi en espérant qu'elle soit aussi solide qu'elle est censée l'être, vu qu'on est un peu comme qui dirait au-dessus du vide. En plus, ça casserait mon effet nonchalant. Je croise les bras.

– Un mec qui est attentif à une fille est forcément intéressé par autre chose que juste l'écouter ?

Je vais faire comme si ma conscience n'était pas en train de m'envoyer des tas de signaux me rappelant que, malgré toutes mes bonnes intentions, je suis attiré par Margaux. Je réglerai ce détail avec moi-même le moment venu. Sauf qu'elle n'a pas le temps de répondre, un bruit sourd retentit derrière la porte. Nous sursautons tous les deux et, lorsqu'elle s'apprête à ouvrir, sa main s'arrête sur la poignée en même temps que nous entendons :

– Dépêche-toi, on n'a pas le temps si on veut redescendre avant qu'on ne s'aperçoive de notre absence.

– Margaux peut s'occuper du club sans nous quelques instants.

– Hum... continue ça...

Je la regarde.

Elle me regarde.

J'ouvre la bouche.

Elle se couvre les oreilles en écarquillant les yeux.

OK. David et Michel sont en train de s'envoyer en l'air de l'autre côté du mur. Et si les parois vitrées sont parfaitement insonorisées, ce n'est pas du tout le cas de ce mur.

– On pourrait aller dans l'observatoire...

Là, je panique. Parce que je suppose que l'observatoire, c'est précisément l'endroit où nous nous trouvons. Et je n'ai pas du tout envie de voir mes voisins probablement à moitié à poil sur le point de fêter à leur façon l'ouverture de leur club.

Je secoue la tête, comme si ça allait les convaincre de rester dans le bureau.

– Pas le temps, j'ai envie... maintenant...

C'est toujours ça de pris. On va dire que ça pourrait être pire.

Elle s'approche lentement de moi et vient se placer à ma droite, n'ayant pas fait un bruit. Elle se laisse glisser le long de la paroi et je l'imite avant de mettre aussi mes mains sur mes oreilles. En fermant les yeux, j'arrive plus ou moins à faire abstraction. J'évite de la regarder, je suis trop mal à l'aise. Cette situation est ubuesque. De temps en temps, j'entends un coup contre la porte. Je ne veux même pas savoir qui, quoi, comment... Je me chante mentalement *Cryin'* d'Aerosmith, le dernier morceau que j'ai mis dans la voiture en venant et qui est donc le premier qui me vient à l'esprit. J'essaie d'imaginer la musique dans ma tête, avec mes paumes appuyées sur mes oreilles, je me donne l'illusion que mes voisins ne sont pas en train de... faire ce qu'ils font, à un mètre de moi, environ.

Au bout de trois chansons complètes, Margaux me donne un petit coup de genou.

– Je crois qu'ils sont partis.

Je la regarde.

Elle me regarde.

J'éclate de rire.

Impossible de m'arrêter. Un vieux fou rire nerveux s'empare de moi et j'en ai mal au ventre tellement je ris. Elle résiste un peu mais finit par se joindre à moi. Je commence à m'étouffer quand elle a le hoquet en plein milieu de son fou rire. Elle plaque la main sur sa bouche, mais c'est de pire en pire. Je ne me souviens pas avoir déjà ri comme ça, en fait.

Elle se relève péniblement et j'arrive à me calmer pour la suivre. Elle entrouvre la porte et me confirme que la voie est libre. Ça vaut mieux, vu comment on vient de se marrer. Question discrétion, on repassera. Aucun de nous ne prononce un mot pendant que nous retournons dans le club. Je suis secoué de petits résidus de rires et, chaque fois que ça arrive, je vois ses épaules tressauter, comme si elle était elle aussi sur le point de craquer à nouveau. Elle garde le contrôle et moi aussi. Difficilement, mais je le garde.

– Un verre s'impose, m'annonce-t-elle en se dirigeant vers le bar de la boîte.

Ange et Sofiane y sont toujours. Ils me regardent de leur air de conspirateurs. Je suis persuadé qu'ils s'imaginent des tas de trucs pour justifier notre longue absence. Ils sont sûrement très loin de la réalité. Ce constat manque de relancer mon fou rire, je camoufle ça en toussant et en prenant place à côté d'eux. Margaux se commande un verre de vin blanc et me regarde en haussant un sourcil.

– Une bière, s'il te plaît.

Elle demande une pression au barman et tourne le dos au bar en s'y accoudant. Posture absolument pas en adéquation avec son allure, mais parfaitement raccord avec ce qu'on vient de vivre.

– Tu sais danser avec des talons comme ça ?

Lise se plante devant nous, sans cesser de bouger sur la musique. Margaux lui lance :

– Je sais tout faire avec des talons comme ça. Mais je dois aller vérifier que tout se passe bien. Je reviens.

Lise est déçue mais repart sur la piste. Il en faut plus pour la décourager.

– Donc...

– Pas une seconde. Tu n'as pas attendu une seconde pour te précipiter et faire ta commère.

Je fais face à Sofiane qui attend la suite sans aucune honte. Ange ne dit rien, mais je sais qu'il écoute et ne perdra pas une miette de mon récit. Ma bière et le vin de Margaux sont déposés devant moi. Je pivote le tabouret haut pour avoir les filles dans ma ligne de mire. Les garçons font pareil et je bois quelques gorgées avant de me lancer :

– Elle voulait me montrer un endroit vraiment sympa. Une sorte de point de vue qui donne sur la boîte et le restaurant. Tu vois tout le monde, personne ne te voit...

– Non...

Je ne veux même pas savoir ce qui se passe dans sa tête en ce moment.

– Et si. Alors on était là-haut, je vous observais tous les deux au bar, les filles qui dansaient... et puis...

Ange ne dit toujours rien, il fixe Lise et j'ai l'impression qu'il n'aime pas des masses que ce type sur la piste s'approche d'elle. Pour le moment, il ne fait rien de mal, aucune limite n'est dépassée. Mais Ange est vraiment, vraiment possessif avec Lise. Je me souviens du poing qui a percuté ma lèvre lorsqu'il a cru qu'elle et moi, on avait couché ensemble. D'accord, lorsque je lui ai laissé croire que ça s'était produit. Mon plan était parfait, la preuve : ils sont à nouveau réunis.

– Quand tu veux, la suite...

J'avais oublié Sofiane. J'ai presque envie de lui mentir sur ce qui s'est réellement passé là-haut, histoire de mettre les points sur les i. Mais je ne suis pas ce genre de personne, alors je lâche l'info :

– La suite, c'est que Michel et David étaient dans la pièce à côté en train de... bref, prendre du bon temps. Et qu'on s'est retrouvés, Margaux et moi, comme deux cons, à se boucher les oreilles et à attendre qu'ils partent pour pouvoir sortir de l'observatoire.

Le fait que Sofiane n'ait aucune censure et se mette aussitôt à se marrer suffit à me relancer dans le fou rire que j'ai si difficilement contenu. Même Ange se met à rire alors que toute son attention est sur Queen. Je le vois sur le point de se lever et suis son regard pour constater que le type que j'avais repéré tout à l'heure commence à danser avec les filles. Lise s'éloigne. Audrey ne l'encourage pas, sans pour autant le fuir. Nous la surveillons sans un mot. Si jamais elle manifeste un signe d'agacement et que l'autre ne comprend pas le message, l'un de nous ira montrer qu'elle n'est pas seule. Même si je ne suis pas certain de l'accueil qu'elle nous ferait, Lise ayant une très mauvaise influence féministe extrémiste sur elle.

Malgré ma volonté d'être là pour Audrey si besoin, mes yeux glissent presque d'eux-mêmes sur Margaux. Elle discute avec des clients

qui sont installés à une petite table, sa posture très professionnelle en contraste saisissant avec ce que nous avons partagé il y a quelques minutes. Elle papillonne de table en table, juchée sur ces chaussures avec lesquelles elle a mentionné tout savoir faire. Je me demande ce qu'elle entend par « tout »...

- Il ne va pas la toucher, quand même ?
- Hein ? De quoi ?
- Ce mec, il est trop près d'Audrey.
- Et alors ? Elle est grande, si ça la dérange, elle le signalera.
- Non, mais...
- Sof, laisse-la s'amuser un peu, intervient Ange.

Je me replace face au bar avant de faire une remarque inappropriée sur Margaux que j'ai du mal à quitter des yeux. Je suppose que Sofiane fait pareil pour éviter de faire n'importe quoi par rapport à Audrey. Ange se la joue petit copain surprotecteur et refuse de suivre le mouvement.

– Je ne la comprends pas. Elle nous répète sans cesse qu'elle cherche le grand amour, celui qui sera parfait pour elle, bla-bla-bla... et elle se frotte au premier connard venu.

– Tu t'emballes, mon gars. Elle danse avec lui et ils ne se touchaient même pas. Que je sache, Audrey n'est pas une nonne.

– Ouais. Je vais rentrer, je m'ennuie.

Il se lève et s'en va. Une sortie classique à la Sof.

– Je meurs de soif ! lance Lise en prenant le tabouret que Sofiane vient de laisser vacant.

Je sens une présence à ma gauche et Margaux sirote son vin en observant les allées et venues du barman.

– Je n'avais pas dansé comme ça depuis une éternité ! Tu ne veux pas venir avec moi ? s'exclame Lise.

Ange la regarde quelques secondes en silence et finit par lâcher :

– Je ne danse pas en public.

– Pourquoi ?

- C'est comme ça.
- Ce n'est pas une réponse.
- C'est la réponse que je te donne.
- Elle ne me convient pas.
- Tant pis.

J'arrête de les écouter. Ça peut durer un moment. Aucune animosité entre eux. Juste deux personnes très têtues qui ne louperont pas l'occasion de me demander de prendre parti pour l'un ou l'autre s'ils s'aperçoivent que je suis dans le coin. Je me tourne vers Margaux. Elle les observe, l'air un peu trop sérieux.

- Ça va ?

Elle semble revenir dans le moment présent et reporte son attention sur moi.

– C'est juste... Je les vois, tous les deux, et je me dis que je n'ai jamais eu ça avec Xavier.

- « Ça », tu veux dire : une nana relou et un mec encore plus têtue ?
- Elle sourit.

- Chaque couple est différent, je suppose.

Voilà, c'est bien, je vais défendre le connard qui l'avait dans sa vie et l'a laissée filer. C'est à se demander si je joue vraiment pour mon équipe ou si je suis celui qui va marquer contre son camp. Maintenant que j'y pense, j'étais toujours choisi en dernier quand on faisait les équipes de basket au lycée.

– Oui, mais cette complicité, cette façon qu'ils ont de s'enfermer dans leur univers, comme si plus rien autour n'avait d'importance...

Elle s'interrompt et semble chercher ses mots.

– Je crois que ce qui me manque vraiment, c'est ce qu'on aurait pu être, lui et moi. Ce qu'on ne pouvait pas être. Tu sais, vu qu'on devait se cacher. Je regrette cette absence de bons souvenirs.

Elle ne me regarde pas, elle fixe encore Ange et Lise que j'entends vaguement argumenter sur cette histoire de danse, comme un bruit de fond auquel je suis habitué. Ses yeux finissent par revenir sur moi. Elle

s'approche de moi, trop près. Elle fait quoi, là ? Je retiens ma respiration, elle se penche, son visage tout près du mien, ses lèvres pas assez près des miennes...

Je n'ose pas bouger.



## **Anthony**

– Tu as un cil sur la joue, fais un vœu.

Elle recule d'un coup, satisfaite d'avoir repéré ce petit con de cil qui a failli me provoquer un arrêt cardiaque.

– Anthony, tu dances, toi. Je t'ai déjà vu danser à ton anniversaire. Viens danser avec moi, me supplie Lise en me prenant la main.

Je profite de la diversion pour à la fois m'esquiver de mes idées complètement à côté de la plaque et pour contrarier Ange qui me lance son regard « si tu y vas, je te les coupe ». Je suis Lise qui est branchée sur deux mille volts, ce soir. Pour changer.

## **Margaux**

Je fais absolument n'importe quoi. Je me sens beaucoup trop à l'aise en sa présence et je suis là, tranquille, à trois millimètres de sa joue pour lui signaler qu'il a un cil échappé de sa paupière ? Alors que c'est complètement faux et que c'est l'excuse la plus nulle que j'aie jamais sortie pour me rapprocher d'un mec. Enfin, pour être tout à fait honnête, j'étais à deux doigts de l'embrasser et je ne comprends pas

pourquoi j'ai fait ça. Où est passé mon plan de la fille inaccessible ? Anthony est en train de le fissurer...

– C'est vraiment pas mal ce que vous avez fait ici.

J'essaie de me détendre. Ange m'intimide. Il a l'air tellement... sage... réfléchi... Je suis sûre que si j'étais tombée sur lui et pas sur Anthony, le soir des fiançailles, je n'aurais pas signalé ma présence et j'aurais attendu qu'il parte pour continuer à pleurer dans mon coin.

– Merci. En fait, je ne m'occupe pas de tout ce qui est déco. J'arrive après, pour superviser l'organisation de l'équipe. Mais là, je n'étais pas prévue, donc j'ai peu de mérite.

Je parle trop. Je suis persuadée qu'il est capable de repérer la nervosité. C'est le genre de personne qui ne s'exprime pas souvent et enregistre tout autour de lui.

– Tu vas rester longtemps dans la région ?

Pourquoi me pose-t-il des questions ? C'est louche. Et pourquoi est-ce que je suis en train de paniquer comme ça ? Je suis ridicule. J'attrape mon verre et en bois une petite gorgée. Voilà, je me détends un peu. Ou c'est juste une impression, car je doute qu'une gorgée de vin blanc ait des vertus décontractantes.

– Je ne pense pas. En fait, je ne sais pas. Je dois de toute façon continuer les tournées d'inspection des autres clubs, donc normalement je ne suis que de passage.

J'observe son profil focalisé sur Anthony et Lise. Il hoche la tête sans faire le moindre commentaire et un silence à la fois confortable et inquiétant succède à ce bref échange.

J'essaie de me rappeler la dernière fois que Xavier m'a regardée comme Ange observe Lise. Je n'y arrive pas. Bien sûr, en public, on devait se comporter comme de simples amis, rien de plus. Mais je ne pouvais jamais m'empêcher de lui jeter quelques coups d'œil quand personne ne faisait attention à moi. Et je n'arrive pas à me souvenir qu'il ait fait la même chose.

Plus je passe de temps loin de lui, plus je me demande si je n'étais pas la seule à aimer. Vraiment aimer. Ou croire que je l'aimais vraiment ? Il ne s'est pas battu pour moi, il m'a laissée partir. Dès l'instant où Olivia nous a surpris, qui n'est pas le moment le plus glorieux de ma vie, il s'est complètement fermé. Entre elle et moi, il n'a pas hésité une seconde et son choix a été vite fait.

C'est à se demander ce qui me fait le plus mal. Sa réaction ou la perte de ce que nous avons. Qui n'était pas grand-chose, mais qui était déjà plus que je n'avais jamais eu avant. L'impression d'être aimée, même si ce n'était que ça... une impression. Et maintenant j'ai comme un vide, une lassitude qui ne me ressemble pas et s'impose en moi. Une fatalité. Une manière de me rappeler que je m'étais investie à fond dans cette relation. Après... après on se retrouve juste face à rien. Cette moitié qui n'est plus là me fait l'effet d'un manque que rien ne pourrait combler. À part lui. Et pourtant je suis tellement en colère...

Contre moi, beaucoup. Comment ai-je pu prétendre être une amie et me taper le mec de celle sur qui je pouvais toujours compter ? Ça aussi, ça a été difficile : entre la culpabilité, l'amour, l'excitation de l'interdit et la condamnation de celui-ci... je me suis perdue en chemin. J'ai déçu tellement de personnes, moi la première.

Je me mets à rire en voyant Lise qui se prend pour Uma Thurman dans *Pulp Fiction* et Anthony qui se la joue Travolta stoïque. Distraction bienvenue à mes pensées. Ils ont l'air de ne prêter aucune attention au reste des danseurs ni à nous, ils s'amusent et profitent à fond de l'instant présent. Lise fait semblant de plonger en se bouchant le nez, elle descend trop bas et tombe en arrière. Anthony ne l'aide même pas à se relever, il se fout d'elle en dansant tout autour et elle rit trop pour réussir à se redresser. Ange secoue la tête à côté de moi, de cet air blasé que Michel et David pouvaient avoir quand on faisait une connerie avec Morgan... Mais je vois tout de même un petit sourire au coin de ses lèvres. J'ai comme une envie soudaine d'être Uma Thurman, moi aussi.

Me lâcher. Arrêter de tout contrôler. Partir en roue libre et lâcher prise.  
Juste lâcher prise.



## Anthony

Aurélie est dans un jour très moyen. Elle essaie de faire comme si tout allait bien, comme si elle profitait. Mais je commence à assez la connaître pour me rendre compte qu'elle souffre. C'était sa journée *Make a wish* avec la visite de son acteur préféré. Dès l'instant où il est parti, j'ai demandé à tout le monde de sortir pour lui administrer son injection.

– Tu aurais dû me laisser faire avant.

Elle soupire, doucement, elle n'a même plus assez d'énergie pour jouer son rôle d'adolescente blasée.

– Et avoir l'air d'une malade ?

Je lui souris avant d'enclencher la cassette dans la pompe analgésique. Je règle le débit sur le petit écran de programmation. Je suis rassuré, savoir que maintenant, elle reçoit sa morphine sans avoir besoin de la piquer à chaque fois, me tranquillise : peu importe qu'elle veuille donner d'elle l'image de quelqu'un de fort alors qu'elle a mal. Elle est prise en charge pour la douleur, et c'est ce qui compte.

Nous discutons quelques minutes, elle s'endort rapidement, toute l'excitation et l'activité de la journée lui retombant dessus d'un coup. Je me suis arrangé avec les autres pour n'avoir qu'elle comme patiente, aujourd'hui. Je rentre donc assez tôt, pour une fois, et alors qu'en temps normal j'appellerais Ange qui gère le dispatch pour voir si je peux me rendre utile, ce soir j'ai besoin de décompresser. Avoir la maison pour moi tout seul n'arrive pas souvent et c'est plus que bienvenu. Même pour quelques instants. J'ai accumulé une tension

incroyable au fil des heures. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais sur le qui-vive, à guetter le moindre signe de faiblesse chez Aurélie. J'ai décelé la fatigue, c'est sûr, mais elle était au second plan, juste derrière la joie de cette rencontre.

Lorsque je me gare, je reste un moment derrière le volant à tenter de mettre en place cette rupture entre le travail et ma vie, comme je le fais tous les jours. Ce soir, je sens que je ne vais pas y arriver. Alors je n'insiste pas. Je suis en train de déverrouiller la porte quand j'entends des pas dans mon dos. Je me retourne. La seule personne qui ne peut pas comprendre ce que j'ai vécu aujourd'hui et à qui je n'ai pas envie d'en parler. Non, c'est injuste pour elle : je n'ai envie d'en parler à personne, en réalité.

*Margaux .*

Je ne veux pas qu'elle se mélange à cet aspect de mon quotidien. Je voudrais qu'elle reste cette petite nana un peu bizarre qui me raconte sa vie pendant que je l'écoute et à qui je ne raconte rien. Cette fille qui représente une note de bas de page dans mes journées : on arrête le cours de sa lecture pour en prendre connaissance, et on y revient après. Mais pendant ce laps de temps, on met tout le reste entre parenthèses.

– Je ne t'espionne pas, promis, j'étais encore dans le bureau, et...  
Ça ne va pas ?

Elle s'approche encore un peu, je ne dis rien.

– Anthony ?

Son visage se brouille devant mes yeux.

Comment suis-je censé reprendre le cours de ma vie comme si je n'assistais pas à l'agonie d'une gamine qui aurait pu vivre encore tellement de choses ? À quel moment dois-je être capable de dire « hé, c'était triste, mais *the show must go on* » ? Parce que je ne pense vraiment pas pouvoir faire ça. Mais c'est ce qu'on attend de moi, dans mon métier, n'est-ce pas ? Il faut que j'arrive à me détacher, à ne pas m'impliquer.

Elle prend ma main, je ne la distingue plus du tout à travers les larmes de colère et de frustration qui emplissent mes yeux. Elle récupère la clef de la maison toujours dans la serrure et nous fait entrer. Elle me guide sans un mot jusqu'au canapé et nous nous y asseyons. J'ai la vague impression que c'est un peu devenu notre QG, ce canapé.

– Tu veux en parler ?

– Pas vraiment.

J'essuie mes joues du revers de la manche de mon blouson. Je les étale plus qu'autre chose. Je le retire et le jette un peu plus loin. Je loupe le bras du fauteuil et il tombe par terre sans que je réagisse.

Margaux reste à côté de moi, ma main à nouveau dans la sienne, et elle attend. Elle est juste là. Sa présence suffit à m'apporter le petit réconfort dont j'ai besoin pour ne pas complètement craquer. Je ferme les yeux et m'appuie contre le dossier.

– Je n'ai pas réussi à regarder David et Michel dans les yeux depuis plusieurs jours, m'informe-t-elle.

Je tourne la tête vers elle.

– J'essaie vraiment d'oublier les... heu... bruits que nous avons entendus. Mais impossible d'y arriver. Tu les as croisés, toi ?

Je sais ce qu'elle essaie de faire, elle me change les idées. À sa façon.

– Quand je suis sorti, l'autre matin, David jetait le recyclage. J'ai fait demi-tour et j'ai attendu qu'il rentre. Je me suis planqué, je lui réponds en soupirant.

– Imagine ce que ça donne quand tu vis dans la même maison qu'eux. Ils commencent à soupçonner quelque chose. Même si je me doute qu'ils ne devineront jamais pourquoi j'évite leurs regards.

– Je pense qu'on doit être en droit de leur demander de payer pour la thérapie qu'on va être obligés de suivre, non ?

– Exactement !

Je me passe les mains sur le visage et j'expire lentement.

– Aurélie, la patiente dont je t’ai parlé. Enfin, dont tu m’as entendu parler avec Michel... Elle a eu une journée assez difficile. Et formidable à la fois. Le pire dans mon travail, c’est quand tu restes à côté, sans rien pouvoir faire. Tu vois ce qui se produit sous tes yeux et tu peux juste apaiser un peu sa douleur.

– C’est déjà bien. C’est mieux que rien, tu ne crois pas ?

– Je ne sais pas. Honnêtement, je ne suis pas dans un bon jour, Margaux. Tu devrais rentrer chez toi.

– Oh. Tu veux que je parte ?

Je commence à devenir désagréable, c’est assez mauvais signe, car je ne suis jamais désagréable. À part avec *elle*, mais elle ne fait plus partie de ma vie. Alors on peut dire que je suis un type plutôt facile à vivre. Le pote de tout le monde.

Pas aujourd’hui.

Aujourd’hui, j’ai envie de m’en prendre à quelqu’un. Pour Aurélie. Si elle reste, Margaux va devenir ce quelqu’un. Je ne veux pas lui faire subir ça. Je la connais à peine, elle n’a pas à encaisser les conséquences du boulot que j’ai choisi de faire. C’est à moi d’assumer, et à ceux qui font partie de ma vie. Elle ne fait qu’y passer, si j’ai bien compris. Et puis elle ne peut pas comprendre aussi bien que les autres. Elle vit dans son monde version VIP où le quotidien consiste à s’assurer qu’il y a assez de champagne pour les clients friqués qui vont passer leur soirée dans un de ces clubs où je ne remettraï probablement jamais les pieds.

Je deviens aigri, surtout. C’est pour ça qu’elle doit partir.

– Ce serait mieux, oui, je finis par lui répondre.

– D’accord, mais ma question n’est pas de savoir si ce serait mieux ou pas, Anthony. Je te demande si tu veux que je m’en aille.

Je pourrais lui répondre que c’est ce que je veux, oui. Lui mentir. Et j’aurais l’occasion de ruminer tranquillement sur la journée pourrie que je viens de passer. Pourquoi reste-t-elle à côté de moi à attendre que je l’envoie balader ?

– Tu avais raison, je murmure sans ouvrir les yeux.

– À quel sujet ? Parce que j'ai souvent raison, tu sais...

J'entends le sourire dans sa voix. Elle n'abandonne pas, elle essaie encore de me distraire.

– Certains soucis sont franchement ridicules à côté d'autres. Regarde ton histoire : tu tombes amoureuse du mec de ta meilleure amie. Tu couches avec lui. Pendant des mois. Il te largue et tu réalises sûrement qu'il ne t'a jamais aimée. À côté de ça, Aurélie ne peut même plus se battre pour vivre un jour de plus, elle subit et attend de ne plus souffrir.

Je suis un enfoiré, mais j'avais besoin de le dire. Et comme je suis lancé, je continue sans lui laisser le temps de me dire de la boucler :

– Tu as une famille qui tient à toi, un boulot en or. D'accord, tu as perdu tes amis et le type que tu aimes. Mais franchement, Margaux, franchement, tu penses que c'est insurmontable ? Tu crois que tu ne vas jamais t'en remettre ? Il suffit de te secouer, te bouger. Des amis tu t'en feras d'autres. L'amour, tu le retrouveras. Mais la vie, tu l'as déjà. Tu n'as pas le droit de te plaindre, parce que tu es vivante !

Le silence qui suit mon petit pétage de plombs me fait du bien. Je tourne lentement la tête et elle m'observe, les yeux grands ouverts. Je m'attendais presque à la découvrir le visage constellé de larmes. Mais non. Elle me regarde comme si je venais de la gifler. Ce qui est plus ou moins le cas d'un point de vue métaphorique, je suppose. J'ai envie de lui dire que je suis désolé, mais ce serait être hypocrite. J'ai pensé chaque mot prononcé. Moi qui étais censé ne pas la juger...



## Anthony

Et voilà, je commence à culpabiliser. Je suis vraiment un abruti de lui avoir parlé comme ça. Le principe était simple : l'écouter, l'aider, parce qu'elle, je peux l'aider. Non, je n'ai même pas réussi ça. Bien joué, mon gars.

– Yeah ! hurle Lise en entrant, suivie de près par Emma.

Nous sursautons tous les deux, comme pris en faute, alors qu'il n'y a rien de déplacé dans notre attitude.

– Regardez ce que j'ai retrouvé ! continue Lise en agitant quelque chose sous mon nez, trop rapidement pour que je puisse discerner ce que c'est.

Margaux observe l'intrusion sans broncher, pas tout à fait stoïque, pas tout à fait à l'aise. Elle me jette un coup d'œil inquiet. Elle peut. Vu l'état de Queen, elle peut.

– Lise elle a trouvé de la musique de quand elle était jeune, parce qu'elle est plus jeune maintenant et...

– Oui, merci Emma pour ton intervention, la coupe celle qui est censée lui servir de modèle adulte.

Elle se dirige vers la chaîne hi-fi de Sofiane et y insère un CD. C'était donc avec un CD qu'elle essayait de me rendre épileptique. Je reconnais le début de... Les Spice Girls ? Sérieusement ? Elle vient de mettre un

vieux tube de ce groupe qui n'existe plus ? Il n'existe plus, n'est-ce pas ? Mince. Elle chante. Atrociement faux. Pourquoi ? Pourquoi moi ?

– Tu t'es dit que tu allais nous torturer ? je lui demande sans attendre de réponse.

Elle est déjà en train de faire une chorégraphie qui confirme qu'elle n'a aucun sens du rythme. Pour une journaliste musicale, quand même, ça craint.

J'ai le refrain en tête, maintenant. C'est l'angoisse, je crois que je viens de chanter « If you wanna be my lover » sans m'en rendre compte. C'est seulement quand j'essaie d'opérer une retraite stratégique vers le couloir, abandonnant lâchement Margaux qui n'a pas bougé du canapé, que je remarque Sofiane, son sac encore sur le dos, son téléphone dirigé vers Lise et Emma. Il bouge un peu les hanches. Je suis rassuré de voir que je ne suis pas le seul à avoir du mal à résister. Sauf que lui ne sera pas sur la vidéo. Je m'éloigne du champ et il reste focalisé sur les filles. C'est toujours ça de pris. Lorsque la chanson se termine, je vais couper la musique. Lise et Emma se jettent en riant autour de Margaux.

– Ça faisait au moins... dix ans, non ? demande Lise à Emma.

La mioche hoche la tête, ce n'est pas comme si elle n'avait que six ans...

– On vous entendait depuis la rue, c'était quoi, cette musique ?

Ange passe devant Sofiane et Emma récupère d'un coup son énergie pour lui sauter dessus. Il l'attrape en passant et rejoint Lise. Parce que se retrouver dans la même pièce qu'elle sans la tripoter, ça semble impossible pour lui.

Margaux détourne les yeux au moment où ils s'embrassent et croise mon regard. Elle se lève.

– Je vais rentrer, me dit-elle en lissant sa jupe.

– C'est Sofiane qui cuisine, ce soir. Tu devrais rester, l'informe Lise en se redressant à son tour.

– Quand Sofiane il fait à manger c'est bon, alors Lise elle dit toujours que c'est pas la peine de s'embêter à cuisiner que de toute façon Sofiane il en fait toujours trop. Alors papa il a dit on a qu'à tous y aller.

– Je sais pourquoi tu as déménagé, je lui fais remarquer en haussant un sourcil. Maintenant que tu n'es plus là pour le roulement des repas, Sof cuisine la moitié du temps, et malgré tes grands discours sur la nourriture saine et équilibrée, tu préfères quand c'est à lui de s'occuper de la bouffe. Avoue.

– Pas du tout, je fais ça pour les filles, se défend Ange.

– Quelle abnégation.

– Ouais, alors ce n'est pas comme si on devait être trois et qu'on se retrouvait six et demi, proteste Sofiane.

– Pourquoi et demi ? lui demande Emma, dont j'avais oublié la présence.

Il se débarrasse de son sac et entre dans le salon.

– Parce que tu mesures un demi-humain, donc tu comptes pour une moitié de part.

– Je suis pas une moitié de part !

Et c'est parti. Je fais signe à Margaux de me suivre.

– Je vais y aller parce que je...

– Ne dis pas n'importe quoi. Il râle, mais il adore cuisiner pour tout le monde.

– Je peux l'aider, peut-être.

Elle m'attrape par le bras avant d'entrer dans la cuisine et me fait pivoter vers elle :

– Est-ce que je t'ai aidé, toi ? Ce soir, je veux dire. Est-ce que tu te sens un peu mieux ? Parce que tu m'as aidée. Beaucoup. Je voulais te rendre la pareille, mais je ne suis pas sûre d'être la bonne personne pour remplir ce rôle.

Je me contente de lui sourire, car Sofiane arrive et passe à côté de nous :

– Faites comme si je n'étais pas là. Je ne suis que l'elfe de maison, après tout.

– Depuis quand tu es devenu aussi chiant qu'une gonzesse ? lui lance Lise depuis le couloir.

Je ne l'aurais pas mieux dit. Enfin, je ne l'aurais pas dit, question de survie avec...

– Lise, sérieux, y'a Emma qui écoute tout ce que tu dis !

...le papa dans le coin. Cela dit, normalement, elle lui a expliqué l'autre soir ce qu'est une « gonzesse ». Le mal est fait.

Sofiane marmonne ce qui doit être une insulte et Margaux s'approche de lui.

– Tu prépares quoi ?

– Escalopes panées et légumes poêlés.

– Je peux gérer les légumes.

– Vraiment ? Tu vas m'aider à préparer le repas ?

Il la regarde comme si... non, il n'a pas le droit de la regarder comme ça. Elle n'est pas disponible pour moi, elle ne l'est pas pour lui. Je veux dire, ce serait logique, non ?

– Au lieu de rester planté comme un gros inutile, va mettre la table.

Je rêve ou il me donne des ordres, maintenant ? Et je rêve ou je lui obéis ? En plus j'ai largement le temps de mettre la table, le repas est loin d'être prêt. Il essaie de se débarrasser de moi ?

Je les entends parler pendant que je rassemble les assiettes et je crois qu'ils se foutent de moi. Sous prétexte que je suis incapable de faire cuire des pâtes. Il me semble. Quoi qu'il en soit, je n'aime pas beaucoup la façon dont Sofiane se tient près de Margaux. Je ne vois pas en quoi le fait qu'elle coupe des légumes et que lui prépare de la viande nécessite cette proximité. Une fois les assiettes disposées sur la table, je reviens presque en courant dans la cuisine pour récupérer les couverts. Ils font quoi, là ? Qu'est-ce qui est si drôle ? C'est des carottes, hein, je ne vois pas ce qui est hilarant. Je veux dire, les carottes, à la rigueur, ça peut éventuellement avoir une connotation phallique et...

Mais c'est quoi mon souci ? Si je l'avais en forme de carotte, il faudrait sérieusement que je consulte. Je crois. Non ? Non, vraiment, j'aimerais arrêter de penser, là. Je fais tomber un couteau et ils se retournent tous les deux. Margaux se remet de suite à couper les légumes, je grimace en repensant à mon analogie malsaine. Sofiane me lance son air des mauvais coups :

– Qu'est-ce t'as, Anthony ? T'es tout vert.

– Ta g...

– Gros mot ! hurle Emma en arrivant derrière moi.

Un autre hurlement retentit, cette fois c'est Margaux qui lâche son couteau et tient sa main fermée dans son autre main, tout contre elle. Elle se recule quand Sofiane fait un pas vers elle.

– Tu t'es coupée ? lui demande Emma, la seule qui n'a visiblement pas bugué.

– Fais voir.

Je m'approche, mais elle s'éloigne encore, jusqu'à se retrouver contre le mur, l'air totalement affolée.

– Je veux juste jeter un œil, je ne touche pas, je lui dis en levant les mains.

– Des fois je me fais un bobo. Des fois je tombe et je me fais même un bobo sur les deux genoux. Alors c'est Anthony qui me soigne parce que papa il fait trop attention et ça dure trop longtemps. Mais Anthony il est très fort pour soigner les bobos, ça pique pas du tout et à la fin si j'ai été courageuse j'ai un bisou qui guérit tout. Alors tu peux montrer ton bobo à Anthony, il sait faire.

Margaux regarde Emma et finit par desserrer son poing. Comme promis, je ne touche pas.

– Eh, on a de la chance, y'a pas de sang sur les légumes.

– Sof, si tu pouvais la boucler une minute, ce serait parfait. Et lâche cette carotte.

– Non, mais je dis ça parce qu'après je n'ai pas de plan B pour ce soir, hein. Alors on invite tout le quartier, OK, mais après, il faut avoir

de quoi faire.

– Sofiane.

Mon avertissement ne l'impressionne absolument pas, comme prévu. Je tends la main et Margaux y pose la sienne, toujours repliée.

– On va aller à la salle de bain et tu vas me montrer ça, d'accord ?

J'ai encore quelques restes de quand je bossais en pédiatrie, et je suis souvent confronté à des réactions de ce genre avec les enfants. Je me souviens de cette petite miss qui s'était fait écraser le doigt entre deux pierres, un accident de jeu, et qui hurlait à la mort dès qu'elle me voyait. Je ne l'avais pas encore touchée, elle poussait des cris stridents. Heureusement que sa mère était toujours avec nous, on aurait pu croire que j'étais en train de l'égorger. Bref, même si c'est plus rare de tomber sur des adultes qui ont peur comme ça lorsqu'ils se blessent, je gère assez bien ce genre de situations.

Margaux marche à côté de moi et on doit se mettre un peu en biais pour passer dans le couloir, mais elle refuse de me lâcher, maintenant qu'elle a accepté de me montrer sa main. Si je ne me rendais pas compte d'à quel point elle a peur, je trouverais tout cela comique. OK, j'avoue, je me retiens de rire, mais c'est difficile.

Nous entrons dans la salle de bain et Emma se plante à l'entrée. Elle attend que j'installe Margaux sur le rebord de la baignoire et me regarde en hochant la tête :

– Je ferme la porte et je surveille que personne vienne t'embêter pendant que tu travailles.

Nous sommes seuls et Margaux serre toujours son poing. Au moins, si ça saignait beaucoup, elle aura coupé l'hémorragie. Toujours chercher le positif.

Je la lâche le temps de sortir la trousse de secours que nous gardons toujours prête. L'avantage d'être quatre infirmiers dans une maison, on ne se laisse pas surprendre par l'imprévu. J'en sors un kit de nettoyage et dispose le tout à côté du lavabo. Je m'accroupis devant

elle. Elle a l'air perdue, fragile, et ça, c'est une nouveauté. Je suis un peu déstabilisé, mais je fais attention à ne pas le lui montrer.

– Maintenant, il va falloir que tu me montres où tu t'es coupée.

– Non.

– Non ?

Je hausse les sourcils et attends. Elle secoue la tête. Je retire ce que j'ai dit : j'ai l'habitude que les enfants finissent par capituler. Même la gamine qui s'est écrasé le doigt était plus coopérative. J'aimerais la prendre dans mes bras, la rassurer, mais si je fais ça, il n'y a aucune chance pour qu'elle me laisse faire. Je suis là pour la soigner et le fait que mon cœur batte plus vite à cause de notre proximité n'a pas à entrer en ligne de compte dans mon attitude. *Sois pro, Renard.*

– Margaux, tu peux me rappeler ton âge ?

Je pense qu'il faut que je lui parle comme je m'adresse à Emma pour obtenir quelque chose d'elle. De grosses larmes sont agglutinées à ses cils et sa lèvre inférieure tremble un peu. Ses yeux accrochent les miens durant une brève seconde avant qu'elle les reporte sur le sol entre nous. J'aimerais pouvoir me dire qu'elle est aussi troublée que je le suis, mais je crois surtout qu'elle a peur que je lui fasse mal.

– Vingt-quatre, murmure-t-elle enfin.

– Tu sais que la fille d'Ange ne pleure plus quand je la soigne, et ça depuis ses quatre ans ?

– Oui, mais ça va faire mal si j'ouvre.

– J'ai besoin de désinfecter et de vérifier si c'est profond ou pas.

Je doute que ce soit grave, ça pisserait le sang si c'était le cas. Mais par précaution, on doit au moins nettoyer la plaie. Et puis si j'étais vraiment honnête, encore une fois, je reconnaîtrais que j'aime m'occuper d'elle. Mais ce serait aussi admettre que ça me fait plaisir qu'elle se soit coupée et ça, ça serait peu charitable et très égoïste. Et ça ferait de moi un homme qui profite de la situation.

– Ça va piquer ?

Je commence à voir la petite fille qui se cache derrière ses tenues de dame élégante d'une autre époque. Et j'apprécie ce que je commence à voir... Peut-être un peu trop. Cette fragilité qui plane entre nous, une révélation tacite qui me pousse à vouloir la protéger alors que tout dans son attitude quotidienne clame le contraire. Mon instinct refoulé, je reprends les choses en main et lui lance :

– Montre-moi, et arrête de faire l'enfant.

Elle sursaute au ton autoritaire que j'emploie et qui fonctionne toujours en cas de dernier recours. Elle déplie son poing et je peux enfin constater que, oui, c'est un peu profond, et ça doit faire mal, car c'est situé en plein entre deux doigts, mais ce n'est pas dramatique au point de devoir recoudre. Là, elle aurait vraiment eu mal. Ce que je vais éviter de lui dire.

Elle a un mouvement de recul quand elle me voit approcher le désinfectant. Je la maintiens fermement et nettoie sa blessure avant de poser une compresse et de lui passer une bande entre les doigts puis autour du poignet, qui sert uniquement à faire tenir le pansement. Le contact de sa peau contre la mienne me perturbe et mon pouce caresse machinalement sa paume pendant que je fixe la bande. Lorsque je m'en aperçois, je cesse mon mouvement et remarque que sa respiration est aussi courte que la mienne. Un bruit dans la maison me fait revenir sur Terre.

– Voilà. Tu vois, ce n'était pas si dur.

Je lui tapote le genou avant de me relever. La porte s'entrouvre :

– Et le bisou qui guérit tout, Anthony, oublie pas.

Emma referme aussitôt. Margaux me regarde d'en bas, sa main blottie contre son ventre.

– Tu veux un bisou qui guérit tout ?

*Elle n'est pas disponible, on te dit...*

Elle renifle un peu et cligne des yeux avant de murmurer :

– Oui.



## Margaux

Je suis une chochette. Je le sais. Mais la petite voix que je viens de prendre pour lui dire « oui », si ce n'est pas flirter, je ne sais pas ce que c'est. Et pour ça, je n'ai aucune excuse. Il est tellement doux et attentionné, c'est sa faute, aussi. Non ? Non. Je lui envoie des signaux contradictoires et il ne m'a pas encore dit d'aller me faire voir. Ce type est un saint. J'avais raison.

Il se penche vers moi, pose la main sur ma joue et approche son visage du mien... Ses yeux ne quittent pas les miens, les pupilles presque totalement dilatées. Il ne reste qu'un petit cercle marron tout autour. Je sens son souffle sur mes lèvres qui s'entrouvrent d'elles-mêmes. Son pouce caresse ma pommette en l'effleurant à peine. Je n'ose pas bouger. Je n'ose même plus respirer. Il me sourit, et mon cœur s'emballe encore un peu plus. Je ferme les yeux... et je sens sa bouche se poser sur ma joue en un baiser aussi léger qu'un courant d'air. Il n'est déjà plus là lorsque je réalise que j'aurais vraiment voulu qu'il m'embrasse.

Comment peut-on à ce point désirer un homme alors qu'on en aime encore un autre ?

J'ouvre les yeux et il est en train de ranger le matériel qu'il avait préparé pour ma petite coupure.

– Tu es officiellement dispensée de préparer le repas et de toute autre corvée, déclare-t-il sans me regarder. Bien joué. Je me demande comment je n’y ai jamais pensé.

– C’est fini ? nous demande Emma en ouvrant la porte.  
Je soupire.

## Anthony

Ne te retourne pas. Ne la regarde pas. Arrête de déconner.

– Oui, on a fini, je réponds à Emma en prenant un temps infini pour me laver les mains.

– Tu viens, Clochette ? Sofiane, il a dit que tu pouvais jouer avec moi pendant qu’il finit de faire à manger. Et toi, Anthony, Sofiane il a dit que toi, tu devais quand même finir de mettre la table.

– J’arrive.

Je les entends sortir et je pose les mains sur le lavabo avant d’expirer lentement, la tête penchée en avant. Voilà. Self-control. C’est super important de ne pas se laisser guider par son instinct. Comme celui qui pulse entre mes jambes et... hop, je pense « carotte » et c’est réglé.

– Un souci ?

Je sursaute et relève les yeux pour croiser le reflet de Lise dans le miroir.

– Quoi ?

– Ça fait cinq minutes que tu fais des exercices de relaxation tout seul dans la salle de bain, donc je me demande si tout va bien.

– Oui, ça va.

Voilà, prendre un air décontracté et pas du tout naturel, c’est bien, ça. Faire comme si je n’avais pas passé ces fameuses cinq minutes à

effacer l'effet que ce simple petit bisou qui guérit tout a provoqué au sud. M'essuyer les mains avec nonchalance et me retourner.

– Elle te plaît.

Je... Merci, Lise, merci. Anéantir toutes mes résolutions avec trois mots qui étaient tellement mieux dans le placard, à l'abri de la réalité.

– Elle sort d'une relation difficile. Elle est toujours amoureuse. Qu'elle me plaise ou non n'est pas important.

– Oh, ne crois pas que ce soit une découverte. Je pense que tout le quartier s'en est rendu compte.

– C'est quoi encore ces conneries ?

– Elle vient souvent te voir. Quand ce n'est pas toi qui y vas.

– J'ai dû aller chez elle deux fois. Tu extrapoles.

– Et toi, tu fais l'autruche.

– Pas du tout, je sais qu'elle me plaît. Je n'ai pas besoin de ta brillante analyse pour m'en rendre compte. Mais comme je te l'ai dit, ça ne change rien à sa situation.

– Tu penses que tu peux être juste ami avec quelqu'un qui te plaît autant ?

– Comment sommes-nous passés de « elle te plaît » à « quelqu'un qui te plaît autant » ?

– Je dis ça pour toi, Anthony. Si elle n'est pas prête à passer à autre chose, tu vas déguster. Tu vas rester comme un con à attendre qu'elle t'accorde un peu d'attention.

– Non, justement, je n'attends rien. C'est le principe du masochiste : il sait qu'il va souffrir.

– Ne me dis pas que tu aimes souffrir ?

– Pas dans le sens premier du terme, non. Mais des fois, il faut voir plus loin que ton propre intérêt, tu comprends ? Je l'aide, elle avait besoin de quelqu'un pour vider son sac. J'étais là.

– Oh non.

– Quoi ?

– Tu commences à t'attacher, Anthony.

Sofiane, maintenant elle. Ça va, sinon, tout le monde analyse ma vie ?

Elle secoue la tête et s'apprête à sortir de la salle de bain. Je l'arrête en lui prenant le poignet :

– De quoi tu parles ? C'est quoi cette interprétation ?

– Quand tu fais passer l'intérêt de l'autre avant le tien, quitte à en prendre plein la tête, si ce n'est pas lié à des sentiments plus forts que la sympathie, alors c'est de la stupidité.

– Compassion ? Altruisme ?

– C'est ce que je dis, de la stupidité. Et je te connais, tu es loin d'être stupide.

Elle me laisse et je suis obligé d'admettre qu'ils ont raison. C'est cette apparence froide et inaccessible qui tient le monde à distance et a un effet totalement inverse sur moi. Ça me donne envie d'en savoir plus sur elle. Ce sont ces gestes insignifiants que personne ne remarque et qui me touchent. L'impression que rien ne peut l'atteindre et ces petits détails qui contredisent cette façade.

Je commence à m'attacher à elle, oui, lentement, sûrement, je m'attache à ces riens qui me parlent.



Ange et Lise sont rentrés tôt avec Emma. Sofiane est allé retrouver sa sœur pour le reste de la soirée et Audrey est partie se coucher, car elle a une patiente aux aurores demain matin. Je finis de débarrasser, aidé de Margaux qui m'a assuré qu'elle n'avait pas du tout mal et qu'elle n'était pas en sucre.

– Tu n'as pas touché à tes carottes, me fait-elle remarquer en vidant mon assiette.

– Hum... c'est... en fait...

– Tu travailles à quelle heure, demain ? m'interrompt-elle.

Elle empile la vaisselle et ça ne devrait pas autant me captiver. Pourtant chacun de ses gestes m'hypnotise.

– Anthony ?

– Quoi ?

Pris en flagrant délit.

– Je me demandais à quelle heure tu commences demain.

– Je ne travaille pas le jeudi matin. J’ai donc mon premier patient à treize heures. Pourquoi ?

– J’ai de la très bonne bière, à la maison. Je me disais qu’on pouvait se mettre un film, si tu veux. Si tu ne veux pas, je rentre et je te laisse tranquille. Tu as l’air un peu ailleurs.

J’ai l’impression qu’elle est nerveuse. Et si elle savait que j’étais en train de fantasmer sur la façon dont elle pose les assiettes les unes sur les autres, je pense qu’elle s’enfuirait sans se retourner.

– Je suis partant. Tu veux qu’on s’installe ici ? Ou chez toi ?

– Je préfère ici. Tu sais... Je laverais bien mon cerveau à la Javel pour oublier l’autre soir entre David et Michel, mais...

– Ah oui, non, mais pareil en fait. Je ne sais pas pourquoi j’ai proposé ça, j’ai dû avoir un moment de flottement.

Le souvenir de ses pères me met mal à l’aise. Autant que quand j’ai surpris Lise et Ange une fois, et qu’il m’a fallu des semaines avant de pouvoir les regarder sans les entendre à nouveau. Par principe, je préfère tout ignorer de la vie sexuelle des gens que je fréquente.

– Je vais chercher la bière.

– Je fais une sélection de DVD.

Elle s’en va, toujours en sautillant légèrement. C’est sa démarche naturelle quand elle est de bonne humeur, je crois. Et si j’en suis à remarquer ce genre de détails, clairement, Lise a raison. Je suis foutu.

Je sors quelques films que Sofiane a achetés récemment et vais me vautrer sur le canapé. Mon téléphone vibre dans ma poche. Je ne reconnais pas le numéro. En temps normal, je ne répondrais pas. C’est mon portable personnel, il n’y a aucune raison qu’un patient m’y contacte. Mais je me dis que ça pourrait être Margaux qui voudrait me

joindre pour me demander un truc de dernière minute, ou je ne sais quoi.

– Allô ?

– Anthony ?

Je reconnais aussitôt sa voix et ma main se crispe instinctivement sur l'appareil.

– J'essaie de te joindre depuis des semaines.

– Je sais.

– Je t'ai laissé des messages.

– J'ai vu.

– C'est ton père, il a fait une mauvaise chute, il s'est cassé le poignet.

Je ne ressens rien. Ils ont réussi à me rendre totalement indifférent à leur sort. Je laisse un silence s'installer et j'entends à peine sa respiration dans mon oreille.

– Tu pourrais peut-être passer ?

– Je ne pense pas, non.

– Je peux te payer le voyage.

– Ce n'est pas une question d'argent, je n'en ai juste pas envie.

– Tu ne nous pardonneras jamais, c'est ça ?

– C'est ça. Je te laisse, je suis occupé. Ne me rappelle plus.

Elle continue à me parler, je raccroche et découvre Margaux dans le salon, avec un pack de bières à la main.

– Je ne voulais pas espionner. Encore. Mais tu ne m'as pas entendue et je me suis dit soit je repars sur la pointe des pieds, soit je me signale. Mais après, j'ai remarqué que tu étais un peu énervé, alors je n'ai plus osé bouger. Et tu peux me dire d'arrêter de parler au moment que tu veux. Vraiment. J'insiste.

– Je prendrais bien une de tes fameuses bières.

Elle les pose sur la table basse et en sort une avant de me la tendre. Je la décapsule contre le rebord de la table et en avale une bonne gorgée.

– Normalement, ce n'est pas de la bière qu'on boit pour se bourrer la gueule. Sans vouloir te donner de conseils dont tu n'as pas besoin, je suppose.

– Je ne vais pas me saouler avec une bouteille, rassure-toi.

– Tu devrais la déguster, elle est... non, mais tu as raison.

Elle en saisit une et vient à côté de moi en me la tendant. Je la lui ouvre aussi. Elle renverse la tête en arrière et en boit un bon tiers sans reprendre sa respiration.

– J'en avais besoin ! soupire-t-elle après s'être essuyé les lèvres du bout des doigts.

Il reste une goutte juste là où le goulot était placé il y a une seconde. Elle y passe la pointe de la langue et je me secoue pour arrêter de la fixer :

– J'ai autre chose, si tu préfères ne pas gâcher ta super bière VIP.

– Je n'ai jamais dit qu'elle était chère. J'ai dit qu'elle était bonne.

– Dans ce cas...

Je termine ma bouteille et m'en sers une autre. Puis une autre. Aucun de nous deux ne propose de mettre le film, alors je finis par aller chercher la liqueur de pêche qu'un patient m'a offerte et qu'il confectionne lui-même. On n'a pas trop d'alcool à la maison, à part de la bière, et après le coup de fil surprise de ma mère, j'ai besoin de plus fort que ça.

Je reviens avec deux verres et nous sers sans rien dire. Nous trinquons et j'avale cul sec. Erreur. C'est fort. La vache. Ça arrache. Je viens de pulvériser au moins quatre-vingt pour cent de mes papilles gustatives et une partie de mon œsophage. Margaux grimace, mais elle continue de boire à petites gorgées, plus prudente et raisonnable.

– J'ai vraiment eu une journée pourrie, je lui lance sans transition.

– Je vois ça.

– Si tu préfères rentrer, je ne t'en voudrai pas. Je vais picoler encore un peu et probablement me lamenter sur mon sort.

Pour toute réponse, elle me donne son verre et attend que je la resserve.



– Je crois que j’ai trop bu... chuchote-t-elle à côté de moi.

Quand Sofiane est rentré et nous a trouvés tous les deux, la bouteille à moitié vide, vautrés chacun d’un côté du canapé, il s’est contenté de nous souhaiter une bonne nuit et d’aller se coucher. Nous essayons donc de ne pas faire trop de bruit.

Je lui jette un regard que j’espère discret. Mais vu l’état dans lequel je suis, je crois que même si elle remarque la façon dont je la scrute, ça m’est égal. Elle a les yeux fermés, sa nuque repose sur le dossier du canapé et elle sourit un peu.

– Je hais ma mère, je lâche avant de faire une connerie.

– Oh. Séance confidences ! couine-t-elle un peu trop fort.

Oui, elle couine. Elle parle d’une voix suraiguë un peu agaçante. Et elle me plaît toujours. Ça, c’est inquiétant.

– Écoute un peu l’histoire de ma vie, Marguerite Chanel.

– J’aime autant que tu ne m’appelles pas comme ça.

– Pourquoi ? C’est ton nom, pourtant.

– Marguerite. Ça fait un peu nom de vache, je trouve.

– C’est une fleur, aussi.

– Non, mais, Margaux, c’est bien.

– OK, je t’appellerai comme tu veux, Margaux.

– Tu viens vraiment de me sortir cette réplique de drague au rabais ?

– Non.

– Ah si. Tu l’as fait.

– Peut-être.

– Non, mais je confirme. J’ai bien entendu.

– Tu as des trous de mémoire quand tu bois ?



– Je ne sais pas. Si j'en ai, je n'ai pas conscience d'avoir oublié. Donc comment être sûre ?

– Tu m'embrouilles. Je voulais juste te raconter ma vie.

– J'écoute. Si je m'endors, ce n'est pas que ça ne m'intéresse pas, me prévient-elle en posant les pieds sur mes genoux.

Je prends ses chevilles dans mes mains et les masse distraitement. Je la sens frissonner sous mes doigts, mais j'ai peut-être les mains froides. Ça doit être ça. Parce que... je disais quoi ?

– Donc, j'avais onze ans quand je suis parti en vacances chez ma tante, la sœur de ma mère. Ma tante n'avait pas d'enfant, j'étais son chouchou. Sauf que je ne suis pas rentré chez moi, après les vacances. Je suis resté sept ans chez elle.

– C'est long pour des vacances.

– C'est ce que je me suis dit. En fait, mes parents avaient déjà deux enfants, ma mère venait de perdre son taf, alors elle s'est dit « Hé ! Ma pauvre sœur est stérile, moi j'en ai déjà trois, je vais lui en prêter un ! » Je n'étais pas malheureux, j'étais super bien traité, mais quand je suis rentré chez moi, à dix-huit ans, j'ai découvert un petit frère. Ils ne pouvaient pas s'occuper de moi, mais ils ont remis le couvert avec un autre gamin ? Je veux dire, c'est sérieux ?

– C'est vache.

– Ouais, c'est comme Marguerite.

Elle essaie de me mettre un coup de poing sur l'épaule, elle loupe sa cible et se retrouve à frapper le dossier du canapé.

– Finalement, j'étais comme un étranger chez moi. J'avais un petit frère dont je ne savais rien. C'était bizarre, on était tous mal à l'aise. Je sentais bien qu'ils attendaient que je me tire, après tout, j'étais majeur, qu'est-ce que je foutais là ? Et ma tante me manquait, elle a accompagné mes années d'ado, je veux dire... sans elle, je ne serais sûrement pas celui que je suis aujourd'hui. Alors que ma mère... Bref, je m'en veux de toujours penser à elle, d'accorder de l'importance à tout ça.

– C’est pour ça que le soir des fiançailles, tu étais aussi mal...

– Ça me bouffe, si tu savais, je murmure en me passant les mains sur le visage, plus aucun humour dans la voix.

Elle se tait et j’en profite pour continuer à vider mon sac.

– Je suis encore ce gamin de onze ans qui n’a jamais compris pourquoi elle ne voulait pas que je revienne à la maison. Mon père, à la rigueur, il n’a jamais manifesté d’intérêt ou d’amour pour ses enfants. Mais elle... Les souvenirs que j’ai de mon enfance, avant mon départ, ce sont de bons souvenirs. Je n’étais pas maltraité, elle m’aimait. Enfin non, elle ne m’aimait pas, en fait. Mais je le croyais.

– Elle t’aimait sûrement, tente de me rassurer Margaux.

– Non, tu ne peux pas aimer ton fils et ne pas prendre contact avec lui pendant sept ans. Tu te rends compte ? Sept ans. Et j’ai pensé à elle tous les jours. Il ne s’est pas passé un moment sans que je me pose ces questions. Sans que je me demande ce qu’elle faisait. Au début, je me suis imaginé des scénarios de folie où elle venait me chercher. Et puis j’ai compris. J’ai compris qu’elle n’allait pas venir me chercher. Le jour où je suis devenu majeur, je me suis dit « c’est maintenant ou jamais ». C’était « jamais », mais je ne le savais pas encore.

Le silence suit mes confidences, qui remuent tout ce que j’avais tenté d’enfouir.

– Tu vois toujours ta tante ?

– Un peu. Je ne suis pas très famille, en fait. Mais c’est la personne avec qui je partage une partie de mon code génétique dont je suis le plus proche.

– Et ta mère ?

– Non. Et ça ne devrait plus m’atteindre. Mais elle est devenue cette inconnue qui m’a rejeté. Étant donné que j’étais un étranger pour elle à mon retour, c’est un peu le karma qui fait son boulot. C’est comme ça que je l’envisage.

– Une sorte de vengeance ?

– Même pas. J’essaie juste de me préserver. Ne pas lui donner encore une fois l’opportunité de m’abandonner.

– Et quand tu es revenu, vous en avez parlé ?

– Non. C’était le sujet tabou. J’étais le sujet tabou. En fait, j’ai essayé pendant quelques mois d’avoir son approbation de celui que j’étais devenu. Mais chaque fois que je la regardais, je me demandais : « Pourquoi elle n’a pas voulu de moi ? » Tu sais, tu as cette famille dont tu es censé faire partie, mais où personne ne veut de toi. Où tu es plus un inconvénient qu’autre chose. J’ai essayé, vraiment. Mais j’étais un intrus et un jour, je me suis dit que j’en avais marre de vivre dans une maison où on n’avait pas voulu de moi pendant sept ans. Je suis parti en me jurant que c’était la dernière fois qu’on m’abandonnerait. C’était un peu sous le coup de l’intensité du moment, tu vois. Faire une promesse symbolique à la con. Genre grosse sortie théâtrale, mais comme je ne l’ai dit à personne, l’effet dramatique est plus ou moins tombé à plat. Sauf que maintenant tu le sais, tu es mon public.

Elle se met à applaudir tout doucement et moi à rire bêtement. L’atmosphère se détend à nouveau.

– Alors comme je te disais, je le vis bien la plupart du temps. Puis des fois, comme ce soir, ça me revient un peu dans la tête.

– Mais tu aurais le droit de le vivre mal en général, tu sais. Ce serait compréhensible.

– Je le vis bien, vraiment.

– Si tu le dis.

– Bien sûr que je le dis. C’est juste que le soir où on s’est rencontrés, c’était l’anniversaire de ma mère. Et là, tout à l’heure, elle a téléphoné. Sinon, je n’y pense jamais.

– Jamais ?

– Je suis en train de te mentir, mais si tu pouvais faire comme si j’étais convaincant, ça serait sympa.

– Je suis triste pour toi.

– Il ne faut pas, enfin tu peux si tu veux. Mais je suis assez doué pour faire l'autruche. Queen me le dit tout le temps.

– Queen ?

– Lise. C'est Queen. C'est son surnom. D'amour. D'Ange. Pourquoi je parle comme ça ?

– Aucune idée.

– Bref, cette histoire ne fait plus partie de ma vie.

– C'était ça ce que tu me disais ? Quand je t'ai demandé si on t'avait déjà abandonné ?

– Ouais...

– Parce que moi, je croyais que tu avais compris que je parlais de se faire larguer.

– Non, mais... ça aussi, hein, ça m'est arrivé. T'inquiète pas.

– Et tu t'en es remis, c'est encourageant.

– Je n'ai jamais été amoureux. Donc ça n'a pas été difficile de m'en remettre.

– Oh, ça aussi ça me rend triste.

– Pourquoi ?

– Que tu n'aies jamais été amoureux.

– Toi non plus, tu n'as jamais été amoureuse.

– Si. Tu n'écoutes pas quand je parle, je te l'ai dit pourtant.

– J'écoute tout ce que tu me dis, Margaux, et je t'assure que tu n'es pas amoureuse.

– N'importe quoi.

Elle retire ses chevilles de mes mains et s'assoit bien droite.

– Je suis encore amoureuse, pour ton information.

– Et moi je te dis que non. Si tu étais encore amoureuse, et je maintiens que tu pensais uniquement l'être mais que tu ne l'étais pas et... je disais quoi ?

Cet alcool est vraiment efficace. Un peu trop, peut-être.

– Tu disais que si j'étais encore amoureuse...

– Ah oui, si tu étais encore amoureuse, tu n’aurais pas envie de m’embrasser.

Silence.

– Je n’ai pas envie de t’embrasser, murmure-t-elle.

J’observe son profil. Elle est décoiffée. Je préfère quand elle est un peu plus elle-même, un peu moins en représentation. Là, elle est plus authentique. Et la moue qu’elle fait dément totalement ce qu’elle dit. Je fixe ses lèvres tout en répétant :

– Bien sûr que si, tu en as envie.

– C’est très arrogant de ta part.

Elle me regarde enfin. Je m’oublie dans son visage, ses grands yeux bleus un peu fuyants, son maquillage plus très frais... Je m’oublie, mais surtout j’oublie. Aurélie. Ma mère. Le fait qu’elle n’est pas intéressée. Tout.

– Je sais que tu veux le faire, j’insiste sans lui retirer mon attention.

Il n’y a plus qu’elle et moi.

– Comment tu pourrais savoir ça ?

– Tu es en train de regarder ma bouche, Margaux. Comme tu la regardais dans la salle de bain tout à l’heure. Parce que tu en as envie.

– Non.

– Si.

– Tu inventes.

– Tu sais ce que je pense ? Je pense que tu es déçue que je ne t’aie pas embrassée après t’avoir soignée.

– C’est faux.

– Dis-moi que tu as envie de m’embrasser.

– Ce serait te mentir.

– Alors, mens-moi.

Ses yeux remontent pour se poser sur les miens. Je ne m’étais pas rendu compte que je m’étais autant approché d’elle. Je me penche dans son cou, sans la toucher, et chuchote à son oreille :

– Mens-moi et dis-moi que tu as envie de m’embrasser...

## Anthony

Je pourrais facilement tout mettre sur le dos de l'alcool. Mais je tiens très bien la boisson et je ne suis pas *si* bourré que ça. C'est une bonne excuse pour justifier mon comportement, mais je sais parfaitement ce que je fais. Je sais que je suis trop près d'elle. Je pourrais reculer, la laisser reprendre ses esprits et lui donner l'occasion de partir et me planter là. Je ne suis pas aussi altruiste qu'on s'accorde à le dire. Car pour rien au monde je ne m'éloignerais d'elle. Il faudrait que ce soit elle qui me repousse. Tant qu'elle ne me dit pas d'aller me faire voir, je ne bougerai pas.

Elle m'observe et semble mener une lutte intérieure concernant la décision à prendre. M'embrasser. Ne pas le faire.

– Toi, dis-moi que tu as envie de m'embrasser, murmure-t-elle en un souffle.

Tellement doucement que si je n'avais pas été à quelques millimètres d'elle, je n'aurais peut-être pas entendu. Je n'aurais pas entendu que j'avais raison, qu'elle a regardé mes lèvres, qu'elle voulait que je l'embrasse. Alors, plutôt que lui parler, je lui montre ce dont j'ai *vraiment* envie.

Je dépose un baiser, léger, sur sa joue. Elle ne bouge pas. *Ne me demande pas d'arrêter.* Je continue et me dirige lentement vers son

visage. Je marque une pause, lui laissant le temps de s'habituer à cette nouvelle proximité. Et je lui demande :

– Encore ?

Nos yeux s'accrochent et je lis dans son regard toutes les questions qui doivent lui passer par la tête.

Elle ne me répond pas avec des mots, elle incline un peu la tête et nos bouches s'alignent. Sans autre mouvement. Un fil ténu les sépare encore, mais il suffirait d'un soupir pour qu'elles se rencontrent. Je sens sa respiration se mêler à la mienne, pas un son ne vient troubler ce moment suspendu dans le temps. Mes soucis, mes angoisses, les siennes... plus rien ne compte, excepté cette seconde où elle pourrait m'aider à oublier.

Elle pose les mains sur mes bras et remonte lentement jusqu'à mes épaules. Elle ferme les yeux en même temps qu'elle comble l'espace entre nous. Ses lèvres sont fraîches, douces, pulpeuses et aussi agréables que je me l'étais imaginé. Non. *Bien plus agréables*. Elle les presse contre les miennes en resserrant ses doigts sur moi, comme si elle cherchait à s'ancrer dans le moment présent.

Je la caresse de la pointe de la langue et elle m'offre l'accès demandé sans aucune hésitation. L'alcool de pêche donne un goût sucré à sa bouche, m'intoxiquant un peu plus. Alors que j'étais déjà ivre d'elle avant même de la toucher. Je n'essaie pas de comprendre comment, en si peu de temps, en étant juste elle, elle a réussi à s'immiscer autant dans mes pensées. Je profite simplement de la sensation de sa langue contre la mienne, ses mains sur moi, et, enfin... *enfin...* mes doigts qui se glissent dans ses cheveux. Je sens une barrette, je la retire. Et je continue, mes gestes libérant méthodiquement les mèches blondes de cette coiffure sophistiquée qui ne lui ressemble pas. Pas comme j'aime la voir. Ses mains se posent sur mes joues et me maintiennent contre elle. Le baiser s'intensifie, nos corps se rapprochent encore.

C'est seulement lorsque je sens une larme salée sur mes lèvres que je prends conscience de la pression qu'elle exerce avec ses doigts. J'ouvre les yeux à temps pour voir une autre larme rouler le long de sa joue.

Elle ne me maintient pas contre elle parce qu'elle a peur que je m'éloigne. Elle me maintient contre elle parce qu'elle a peur de m'éloigner. Et c'est ce que je fais, totalement refroidi par ce constat. Ses paupières se soulèvent et ses iris se focalisent sur moi.

– J'en ai envie. Vraiment. Mais je pense à lui.

Ma respiration est laborieuse, je reprends le contrôle de mon corps et mets de la distance entre nous. *Je savais.* Ça ne m'a pas arrêté.

– Je vais te raccompagner.

Je me lève et, quand je réalise qu'elle ne me suit pas, je me retourne. Je suis soulagé qu'elle ne pleure plus, moins de voir qu'elle reste figée à fixer un point devant elle, les yeux dans le vague. Elle tourne enfin la tête vers moi, semblant remarquer que je l'attends.

Je pourrais éteindre la lumière. Un peu pour masquer sa gêne, beaucoup pour dissimuler ma frustration. Je pourrais revenir vers elle, entrelacer nos doigts et reprendre ma place à côté d'elle, sur le canapé. Nous nous étendrions l'un contre l'autre, elle devant moi, son dos sur mon torse. Dans le noir, on pourrait dire qu'elle ne serait pas amoureuse d'un autre et que moi je ne serais pas en train de me faire du mal. Dans le noir, la réalité serait assez mise à distance pour que je puisse la réconforter sans trop en souffrir. Dans le noir, je ne la verrais pas pleurer et je la tiendrais près de moi.

Mais nous ne sommes pas dans le noir.



– Alors, la voisine ?

– Le concept d'intimité, ça te dit quelque chose ? Et il est quelle heure, là ? je réponds à Sofiane sans lever la tête.



– Il est six heures, je vais partir bosser et vu que tu portes tes fringues d’hier soir, je suis tenté de te répondre que tu n’as pas beaucoup d’intimité à préserver. En même temps, tu veux de l’intimité, tu vas dans ta chambre.

– T’as fini ?

– Yep. À ce soir.

– C’est ça.

Je me traîne jusqu’à mon lit où je me rallonge sans prendre le temps de me déshabiller. Après avoir raccompagné Margaux jusqu’à sa porte, hier soir, sans un mot, je n’ai pas eu le courage de faire autre chose que me vautrer sur le canapé.

Lorsque j’ouvre à nouveau les yeux, c’est parce que l’alarme de mon téléphone dans ma poche m’y oblige. Je sors de la maison vers midi et le soleil m’agresse au point que je dois mettre mes lunettes de soleil. Heureusement, une bonne citrate de bétaine et deux litres d’eau sont venus à bout des effets les plus embêtants de ma soirée. Et je ne parle que de l’alcool, car pour le reste, je n’ai rien trouvé en guise de remède.

Arrivé devant ma voiture, je remarque un papier glissé sur le pare-brise. Je l’attrape machinalement et le jette sur le siège passager avant de réaliser que ce n’est pas une pub. Je m’installe au volant et déplie la feuille tout en mettant le contact :

*« Je suis désolée, c’était inapproprié et ça ne se reproduira plus. J’espère que tu ne m’en veux pas. »*

Ce n’est pas signé et ce n’est pas nécessaire. Je froisse le message dans ma main, plus agacé par ses excuses que je ne l’aurais imaginé. Ça transpire les regrets. Je déteste avoir l’impression d’être une erreur à réparer. Je boucle ma ceinture, passe la première et m’immerge déjà dans le travail, c’est plus sûr.



– Et merde !

Je m'accroupis pour ramasser les bouts du verre que je viens de casser. Il m'a bêtement échappé des mains au moment où j'allais le ranger. Heureusement que j'arrive à faire la part des choses entre les soins aux patients et ma vie privée. Sinon, j'aurais été dans cet état toute la journée et les conséquences n'auraient pas été les mêmes.

– Est-ce que ton humeur morose a quelque chose à voir avec la soirée que toi et Margaux avez passée ?

Je ne relève même pas les yeux pour répondre à Audrey, ils commencent tous à me gonfler à me surveiller comme ça.

– Mon humeur n'est pas morose. J'ai cassé un verre, ça arrive à tout le monde. Je me vois mal danser la gigue après avoir pété un verre.

– Tu sais très bien que je ne parle pas du verre. Et arrête de chercher à récupérer tous les petits bouts avec tes mains. Tiens.

Elle me pousse de la hanche et je me redresse, l'observant balayer les éclats transparents qui jonchent le sol.

– C'était le verre Wonder Woman d'Emma, me fait-elle remarquer.

– Je le lui remplacerai. Pourquoi il était sorti, d'ailleurs ?

– Sofiane aime bien boire dedans.

– Normal, quoi.

– Je ne vais pas te forcer à te confier à moi, tu sais que ce n'est pas mon genre. Mais je suis là, si besoin.

Elle me tend la pelle et la balayette et me laisse seul. Je rumine en terminant de nettoyer mes conneries. Je sors jeter les débris du verre dans la poubelle de recyclage du quartier. Lorsque je reviens sur mes pas, je l'aperçois en train de fermer les volets du fameux bureau d'où elle m'a observé plusieurs fois rentrer de ma tournée. Mes pas me guident instinctivement vers elle et elle suspend son geste quand elle me voit.

– Un mot sur un bout de papier glissé sous mon essuie-glace, hein ?

Elle ne dit rien. J'en profite pour continuer :

– Tu n’as même pas eu le courage de venir me le dire en face. Me demander de t’écouter et te comprendre ne te pose aucun souci, me dire que tu regrettes, en revanche, ce n’est pas la même histoire.

– Je...

– Je ne regrette pas, moi, si ça peut t’intéresser. Mais non, je suppose que si mon avis avait une quelconque importance, tu m’aurais laissé l’occasion de te le donner. C’est tellement plus facile d’écrire un message et de ne pas offrir à l’autre l’opportunité d’un droit de réponse.

Elle cligne des yeux et tourne un peu la tête.

– Je vais te dire quel est ton souci, Margaux. Tu aurais tellement voulu que ce type soit le bon que tu t’accroches à quelque chose que vous n’avez jamais eu. Et quand tu vois quelqu’un qui pourrait peut-être te donner ce que tu recherches tant, il n’y a plus personne. D’accord, pas de problème, mais aie au moins le cran de venir me le dire en me regardant dans les yeux.

– Il n’a pas tort.

Je sursaute et réalise que David et Michel se tiennent plus loin dans la pièce. De mieux en mieux. Cette journée pourrie ne s’arrêtera jamais, en fait. J’ai tué un chaton dans une vie antérieure ? Parce qu’il me semble que c’est le pire sur l’échelle du péché passible d’un retour de karma...

– Je voulais venir te parler, mais tu dormais et je voulais aussi qu’on ne reste pas sur un malentendu.

Je ne dis plus rien, maintenant que je sais que nous avons une audience. Ils pourraient partir, d’ailleurs. Mais je sens que, comme Sofiane, le concept d’intimité leur est assez étranger.

– Je m’en voudrais d’avoir gâché ce qu’on avait, continue-t-elle.

Elle se retourne et les pousse hors de la pièce avant de fermer la porte et de revenir vers moi.

– Et on avait quoi ? je lui répons enfin, à présent que nous sommes seuls.

– Je t’ai toi, déjà. Tu m’écoutes, tu m’aides à me sentir mieux. Et je veux faire pareil pour toi. Mais je ne suis pas disp...

– Pas disponible, je sais. Je...

Je me passe les mains sur le visage et soupire profondément avant de la regarder à nouveau.

– Je comprends. Je ne veux pas que tu regrettes, c’est tout. Parce que ce serait nier le moment que nous avons partagé, tu vois ? Ça ne mènera nulle part, j’ai saisi le message, mais j’ai apprécié chaque seconde de notre soirée. Jusqu’à ce que tu partes.

Je pose les mains sur le rebord de la fenêtre et attends une réaction. N’importe laquelle. Tout sauf les remords. Tout sauf la volonté d’effacer de sa mémoire ce nous éphémère d’hier soir.

– Mais c’est trop tard, non ? Tu voudrais plus. Et je ne peux pas te donner plus. Je ne veux pas te donner plus.

– Je n’ai pas besoin de plus.

J’entends d’ici Sofiane me dire que j’aurais dû prendre cette porte de sortie. Mais je n’arrive pas à me résoudre à abandonner la relation naissante que nous partageons jusqu’à ce que je dérape. Si elle ne peut plus se confier à moi, auprès de qui va-t-elle le faire ?

– Je vais jouer cartes sur table : tu me plais. Et je voudrais plus, d’accord. Mais si ce que tu as à me proposer, c’est ton amitié et rien d’autre, alors ça me convient. Tu sais ce que j’espère, il te suffit de me dire d’aller voir ailleurs, et j’irai. Je ne m’imposerai pas à toi, Margaux. Si tu m’encourages, je serai dans le coin. Si tu me dis « casse-toi, Anthony », je te laisserai tranquille. Promis.

Je vois qu’elle hésite. Je raconte n’importe quoi pourvu qu’elle ne s’éloigne pas de moi. Pourvu qu’elle passe encore du temps avec moi. C’est très égoïste. Même si, bien sûr, je veux être là pour elle et continuer à l’aider à se sentir mieux, je ne peux ignorer cette grosse part d’intérêt que j’ai à rester le voisin à qui elle peut se confier.

– Alors, tu en penses quoi ? On reprend là où on en était, avant ?

## Margaux

Ce serait vraiment, *vraiment* égoïste de continuer à le voir en sachant qu'il voudrait plus. Et pourtant, je ne suis pas capable de refuser son offre. Une petite partie de moi se marre en me montrant du doigt, car elle sait qu'au fond, j'aime ça. Je lui réponds :

- Sans aucune promesse, juste être là pour l'autre.
- Ça me va.

Il me sourit. D'une manière un peu enfantine, tellement sincère qu'il est incapable de cacher sa satisfaction. J'ignore à quel moment j'ai commencé à faire attention à ce genre de détails, mais j'ai remarqué sa façon de sourire, de froncer les sourcils quand il m'écoute me confier, de croiser les bras lorsqu'il est sur la défensive et de ramener ses cheveux en arrière s'ils le gênent dans ce qu'il fait.

C'est ça, aussi, qui me perturbe. J'avais l'habitude de noter toutes ces choses insignifiantes chez Xavier et je ne voyais plus qu'elles. J'essaie de m'en souvenir. Petit à petit, Anthony s'est mis à prendre sa place dans mon esprit. J'ai l'impression que c'est un mécanisme de défense, pour me protéger. On efface, on formate et on enregistre de nouvelles données.

- Et sinon ?
- Quoi ?

– Sur une échelle de 1 à 10, ce baiser, tu le placerais où ?

Il est vraiment en train de me poser la question ? J'essaie de ne pas réagir pour ne pas l'encourager, mais je pense que nous savons tous les deux qu'il ne se contentera pas de ça. Et que, dans un sens, moi non plus. Et puis il tente de détendre l'atmosphère, il me comprend déjà et sait à quel moment dédramatiser une situation.

– 7,5, je lui réponds en gardant une expression neutre.

– Rude. Mon cœur saigne, Margaux.

Je secoue la tête. Il plaisante. Je crois.

– Je vais rentrer panser mon ego piétiné. Mais si tu as encore besoin de parler, n'hésite pas.

– Pareil pour toi.

Il se retourne et commence à partir.

– Eh, Anthony ?

Il s'arrête et incline légèrement la tête.

– Je ne regrette pas.

Il m'adresse un petit signe et repart vers chez lui. Je le regarde s'éloigner, ses boucles bougeant un peu à chacun de ses pas.

– Elle a l'air heureuse.

– J'ai vu, ne dis rien. Tu vas nous porter la poisse et elle va se remettre à faire la gueule.

– Elle se ressemble un peu plus.

– Arrête, je te dis, on va se retrouver avec la même inconnue qui a débarqué de Paris...

– Justement, là tu vois bien qu'elle redevient Margaux. C'est rassurant.

– C'est vrai que j'ai cru un moment qu'elle était possédée.

– Tu veux dire, comme dans *L'Exorciste* ?

– Voilà, sans le 360° et les détails crades.

– Tu crois que le voisin a fait une incantation qu'il pourrait nous communiquer, au cas où ?

Je ferme les yeux avant de lancer :

– Je vous ai entendus le soir de l’inauguration. Dans le bureau. J’étais à l’observatoire.

Silence. Voilà, je viens de gagner une soirée de tranquillité. Je ferme les volets et passe devant eux, satisfaite de leur air choqué. On dirait qu’ils ont bugué. Ça leur apprendra à se mêler de ma vie.



## Anthony

– Donc, si je comprends bien, tu lui dis que tu veux être son ami, mais en réalité, tu veux être son ami spécial qui...

– Alors, dit comme ça, tu me fais vraiment passer pour un pervers, j’interromps Lise en grimaçant.

– C’est pas faux. N’empêche...

– Je ne sais même pas pourquoi je t’ai raconté ça.

– Parce que tu ne me résistes pas ?

Je la regarde sans rien répondre.

– Parce que je suis sage et de bon conseil ?

Toujours rien.

– Parce que sans moi, tu n’es personne ?

– Essaie encore.

– Parce que je suis ton maître à *Guitar Hero* ?

– S’il te plaît, on n’a pas joué depuis des semaines.

– Tu me défies ?

– Pas du tout.

J’aurais mieux fait de me taire, encore.

– Belle tentative de diversion, en tout cas. Si nous revenions à Margaux et toi ?

– Il n’y a pas de « Margaux et moi ». Il y a moi, mes fantasmes et mon manque d’honnêteté. Et à quelques kilomètres, il y a Margaux.

– Ça va, tu ne mérites pas encore le bâcher. Je trouve ça chevaleresque de...

Un éclat de rire nous interrompt. Sofiane, bien sûr.

– Non, mais, Lise, tu es sérieuse ? Chevaleresque ? Si on appelait un chat un chat : c'est du harcèlement, intervient-il en nous rejoignant.

– N'importe quoi. C'est elle qui est venue vers moi, je ne harcèle personne !

– Tu comprends ce que je veux dire, et je dis ça pour t'épargner l'étiquette de psychopathe. Je suis grand seigneur.

– En plus, c'est Ange, le psychopathe, précise Lise.

– J'ai entendu ! répond celui-ci depuis la cuisine.

Non, mais, franchement : pourquoi a-t-il déménagé, déjà ? Ils passent leur vie à squatter chez nous. Remarque, c'est malin : il ne paye plus de loyer, ne participe plus aux courses, et ils mangent là deux ou trois fois par semaine.

– La solution, c'est que tu la séduises, dans le sens positif du terme, intervient Audrey en s'asseyant à ma gauche. Parce qu'on voit qu'elle en a envie mais qu'elle a peur, sinon elle t'aurait envoyé balader depuis un moment.

Quand j'ai Lise d'un côté et Audrey de l'autre, avec Sofiane en face, qui plus est, je me sens un peu oppressé.

– Parce que toi, en séduction, tu t'y connais, c'est ça ? lui lance Sof en ricanant.

– Hé, tous les deux, si ça ne vous ennuie pas, on est là pour parler d'Anthony, râle Lise.

– Ça me va si on arrête de focaliser sur moi, je marmonne en calculant mes chances de sortie de la pièce en mode furtif.

– Crois-moi, la façon dont elle te regarde est limpide : elle aussi, tu lui plais, analyse Audrey en ignorant ma remarque et celle de Sof.

– Cette nana est un vrai glaçon. Où as-tu vu qu'elle le regarde d'une manière qui veut dire « prends-moi ici et maintenant » ?

– De suite, faut que tu ramènes ça au sexe, hein ? s'agace Audrey.



Sofiane hausse les épaules.

– Ignore-les. Audrey a raison, après, si vraiment elle ne veut pas, elle te le dira et tant pis, mais tu te dois de tenter quelque chose, surenchérit Lise. Lui montrer que tu ne baisses pas les bras.

– Ce n'est pas comme si elle n'avait pas été très claire en lui disant, à plusieurs reprises, qu'elle n'était pas intéressée, hein.

– Elle n'a pas exactement dit ça, je tente de me défendre.

– Merci Sofiane, tu n'as pas une console à laquelle jouer pendant que les grands discutent ? lui lance Audrey sans le regarder.

Il lui sourit, content de lui. Plus il la fait réagir, plus il est heureux.

– C'est une proposition coquine, ça ?

– De jouer à la console ? C'est ça qui t'excite ? je me moque de lui, content qu'une autre cible que moi soit disponible.

– Tais-toi, Anthony, laisse-moi faire rougir Audrey avec ce genre d'idée.

Et effectivement, ses joues sont rosées, comme si une remarque anodine sur une activité innocente pouvait l'atteindre. Ils sont fous. Ils sont tous officiellement fous.

– Je vais aller... jouer... seul... dans ma chambre... murmure Sof sur un ton qu'il espère sensuel, j'imagine. Audrey, tu sais où me trouver, ajoute-t-il avant de hausser les sourcils et de s'éclipser.

Fou, je confirme.

– Il a toujours été bizarre comme ça ? Ou ça empire avec l'âge ? je demande aux filles.

– Ne détourne pas la conversation, on parlait de Margaux, reprend Lise.

– Dis donc, Lise, tu n'as pas écrit un article sur la séduction ? lui demande Audrey.

– Euh...

– Qu'est-ce qu'un article sur la séduction ferait dans un magazine musical ? j'interroge Lise en fronçant les sourcils.

– Tu ne lui as pas encore dit ?

– Dire quoi ? lance Ange en venant se vautrer contre Lise, ce qui nous oblige à nous serrer les uns contre les autres.

Sinon, on peut aussi changer de discussion et je suis volontaire pour laisser ma place. Sauf que je sens que je ne pourrai pas m'échapper aussi facilement.

– Tu n'as rien dit à Ange, non plus ? On était d'accord que tu devais faire ton *coming out* . Ils ne vont pas te juger.

– En même temps, tu ne me laisses plus tellement le choix, râle Lise en croisant les bras.

– De quoi vous parlez ? insiste Ange.

– Mfmfmfmfmf... marmonne-t-elle sans que je capte un mot.

– Cesse de faire l'enfant et crache le morceau.

– Lise écrit sous pseudonyme dans deux magazines féminins. Dans l'un, elle donne des conseils sexo, et dans l'autre, elle s'occupe des relations de couple en général.

Je me mets à rire, un gros éclat de rire, et je plaque beaucoup trop tard la main sur ma bouche. Ange a les yeux grands ouverts. Et Lise me montre son majeur.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle. Je suis tout aussi capable de donner des conseils que n'importe quelle journaliste des équipes avec qui je bosse.

– Va chercher ton article sur la séduction, on va mettre en place un plan d'attaque pour Anthony, lui demande Audrey.

– Non, mais franchement, ce n'est pas du tout la peine de...

Trop tard, Lise est déjà partie et Audrey n'a pas l'air de vouloir bouger, donc je suis bloqué.

– Hé, Ange...

Je claque les doigts devant son visage, il repousse ma main, un peu agacé.

– Je n'arrive pas à croire qu'elle m'ait caché ça.

– Elle avait honte, ne lui en veux pas.

– Honte de quoi ?

– Elle pense que c'est moins glorieux que les articles qu'elle fait pour *Rock Your Soul*.

– N'importe quoi. J'aime tout ce qu'elle fait.

Je suis toujours épaté par cette facilité avec laquelle Ange admet être complètement accro à cette nana.

– C'est ça et je ne veux pas entendre un seul commentaire.

Lise tend une revue à Ange, une autre à moi et reprend sa place.

– Tu as encore des trucs à toi ici ? je lui demande en ouvrant le magazine qu'elle m'a donné et qui s'appelle *Girls* !

– Ben oui, on a mis nos affaires dans l'ancienne chambre de Sof, pour quand on vient.

Je ne vais pas chercher à comprendre la logique de ce déménagement qui m'échappe totalement. Et puis pour être tout à fait honnête, ça me fait plaisir qu'ils ne soient pas vraiment partis. J'aime bien que certaines choses soient immuables, leur présence en fait partie.

– KinkyLili ? C'est sérieux ?

– Tu me caches d'autres trucs ? l'interroge Ange.

Lise n'a pas l'air honteuse du tout, contrairement à ce que nous a dit Audrey. Elle lève plusieurs fois les sourcils avant de chuchoter (assez fort pour que tout le monde en profite, bien sûr) :

– Tu ne le sauras jamais...

– *Top 3 des techniques de séduction ...* Dis-moi, ça plaît vraiment ce type d'articles ? j'interviens.

– Ça fonctionne, Monsieur le sceptique.

– Comment ça, « ça fonctionne » ? s'indigne Ange. Tu as vérifié ? Pas avec moi en tout cas, avec qui ?

– Viens, allons préparer le repas, lui lance Audrey en l'entraînant avec elle dans la cuisine.

– Avec qui ? insiste-t-il pendant qu'Audrey le pousse hors du salon.

– Alors, on attaque ?

– Je ne crois pas, non. Merci, Queen, mais je vais m'en tenir à mon idée de base : rester ami, et espérer que ça évolue.

J'ai toujours eu un talent particulier pour l'élaboration des plans miséreux.

– C'est quoi qui t'attire chez elle ? Parce que bon, je ne veux pas la juger ni rien, mais elle est assez froide comme nana. Pas très avenante.

– C'est ce que tu vois. Ce que tout le monde voit.

– Pas toi ?

– Non.

– OK, je comprends ce que tu veux dire.

– Je ne saurais pas l'expliquer, mais je t'assure, elle n'est pas uniquement cette façade.

– Donc, première étape : quelles sont ses passions ?

– Ça t'arrive d'écouter, quand je parle ?

– Pas franchement, non. Alors, il est évident qu'elle a un intérêt particulier pour les années cinquante, la mode en tout cas.

– Non.

– Quoi ? Je n'ai encore rien proposé.

– Pas besoin, tu es en train de fixer mes cheveux et la réponse est : non, je ne me ferai pas une banane.

– Je...

– Ce n'est pas ce que tu allais proposer ?

– C'est que...

– Avoue.

– Non, mais...

– Non. Laisse tomber. Mon plan est plus sûr.

– Je me sens insultée que tu ne me fasses pas confiance. Je te ferais remarquer que je reçois le courrier du cœur par dizaine de lettres par... euh... mois. D'accord, ce n'est pas énorme non plus, mais tu pourrais me laisser une chance de te prouver que je sais ce que je dis.

– Je ne suis pas un cobaye, merci.

– S'il te plaît !

Elle essaie de me faire sa tête de petit chiot abandonné, mais elle n'a jamais réussi à la maîtriser et ça la rend plus flippante qu'autre

chose.

– À quel moment sommes-nous passés de « il faut aider Anthony » à « laisse-moi te prouver que je sais ce que je dis » ?

– Un 33 tours dédié par mon père en échange de ton acceptation de faire partie de mon expérience.

Garce. Elle sait que j'adorerais avoir un vinyle signé par son père. Sans être une superstar internationale, Jeff Monroe a eu son heure de gloire, surtout en Australie, en fait. Et je fais partie de ses fans. Elle joue à la déloyale et elle le sait. Mais je suis faible.

– Et il signe le collector que j'ai déjà.

– Vendu.

– Tu ne lui demandes même pas son avis ?

– Je suis sa fille, il ferait n'importe quoi pour moi.

Je préfère ne pas commenter.

Je sais que je m'embarque dans une entreprise vouée à la catastrophe, mais j'ai une âme aventurière. Non, j'ai surtout très envie de ce disque signé.



– Elle dort presque tout le temps, maintenant.

Je m'assois à la table de la cuisine de madame Sergent. C'est difficile pour tout le monde, y compris pour moi.

– Ça va être de plus en plus le cas, dites-vous que c'est mieux pour elle. Quand elle dort, elle ne souffre pas.

– Je ne crois pas être prête.

J'hésite à lui dire qu'elle ne sera jamais prête, et puis je me tais, je lui laisse encore un peu ses illusions. Les miennes sont éteintes depuis longtemps, mais ce n'est pas pour ça que je gère mieux la situation. Je donne l'impression que oui, mais je me suis bien trop impliqué pour réussir à conserver la distance que je suis censé maintenir, professionnellement parlant.

Depuis quelques jours, je me plonge encore plus dans le travail. Je n'ai pas encore revu Margaux, je me demande si elle m'évite. Je mets ces pensées de côté et attrape mon sac avant de me lever.

– Mes parents vont venir passer quelques jours à la maison, pour lui dire au revoir, m'informe la mère d'Aurélie.

Sa voix est perturbée par des sanglots contenus.

– Vous faites bien.

– Combien de temps, d'après vous ?

Malheureusement, les signes ne trompent pas et je ne peux que lui donner le pronostic, qui n'est pas bon :

– Quelques jours. Deux semaines tout au plus.

Elle est forte. Elle tient bon, devant moi. Mais j'espère qu'elle pourra compter sur son mari, ce soir, quand ils fermeront la porte de leur chambre, et qu'il s'appuiera sur elle en retour. Je pose la main sur son épaule :

– Je reviens demain matin, appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit, d'accord ?

Elle hoche la tête, à présent incapable de parler. Elle savait que c'était imminent, mais cette fois, la réalité rejoint l'hypothèse, et c'est bien plus difficile à encaisser.

Arrivé devant chez moi, j'hésite. Je peux rentrer, déprimer, et aller me coucher tôt pour éviter de ruminer. Ou je peux traverser la rue et lui dire que j'ai besoin d'elle. Elle m'a dit qu'elle voulait m'aider. Je regarde la fenêtre du bureau où je sais qu'elle passe ses journées à travailler, la lumière est allumée. Je pourrais y aller, mais je ne sais pas si j'ai encore la force, ce soir, de faire semblant.

## Anthony

J'ai surtout besoin de me défouler un peu, mentalement parlant. Alors je reste dans la voiture et lance *Cold Love* de Ghinzu, à fond. Je recule mon siège, appuie la tête sur le dossier et ferme les yeux. Je m'octroie quelques minutes hors du temps avant de revenir dans cette réalité qui pue pas mal en ce moment. Je serre les mains sur le volant et m'absorbe complètement dans la musique. Ça me fait du bien de m'évader. C'est l'inconvénient d'être en colocation, j'en suis réduit à m'isoler dans ma caisse pour un moment de tranquillité. Mais je ne changerais ça pour rien au monde. Avoir une famille, même de substitution, qui me souhaite près d'elle, est un bien trop précieux pour le mépriser. Bien sûr, Sofiane peut être immature et agaçant, Audrey maniaque et moralisatrice, Ange stressé et inquiétant... Ils sont loin d'être parfaits, ils sont juste les personnes vers qui je rentre le soir. Même Ange est encore souvent là.

La chanson se termine et je pousse un long soupir, comme on l'apprend en cours de sophrologie. J'avais choisi cette option à l'école, j'ai quelques restes. J'ouvre les yeux pendant que *Take It Easy* prend le relais.

Elle est accoudée sur la barrière en face de moi, en train de surfer sur son téléphone. Elle bouge un peu au rythme du morceau. Elle

m'attend. Je l'observe sans faire un geste, de peur de briser cet instant. Cet instant où je m'apaise juste en la regardant. Toujours aussi élégante, et en même temps, elle est absorbée dans ce qu'elle fait et en oublie son maintien, son expression fermée. Elle est juste... *elle* .

Le morceau se termine, je coupe le poste. Elle ne réalise pas immédiatement que la musique s'est tue et je continue mon observation. Elle a l'air un peu perdue, jusqu'à ce qu'elle relève la tête et me sourie. Je la fixe sans réussir à l'imiter. Elle ne se décourage pas, je crois qu'elle commence à saisir ma façon de fonctionner. Elle s'avance du côté passager. Elle entre dans la voiture et s'assoit à côté de moi. Le silence s'installe, perturbé uniquement par le petit bruit que fait sa robe qu'elle arrange autour d'elle. Un léger bruissement apaisant. Elle garde les yeux droit devant elle, et moi, c'est elle que je vois.

– Tu es belle, Margaux.

Je n'y mets pas de sous-entendu, je la trouve vraiment belle. Pas parfaite, mais ses défauts s'ajoutent à son charme, à mes yeux. Son nez un peu en trompette, ses hanches généreuses, cette petite cicatrice, légère, à peine visible, qui barre son sourcil...

– Merci.

Elle achève de disposer sa jupe à sa convenance. Un geste répétitif qui me semble surtout masquer une certaine gêne. C'est la première fois qu'on se voit depuis la pseudo mise au point à la fenêtre du bureau. La discussion de ce soir-là me revient en mémoire et j'éprouve le besoin de vraiment mettre les choses à plat.

– Je t'ai menti.

Elle se tourne vers moi.

– Je sais.

– Je veux te faire changer d'avis. Te donner envie de nous. Sors avec moi.

– Je ne peux pas.

– Tu ne peux pas ? Bien. D'accord.

– Tu comprends ?



- Non, et tant que tu ne me diras pas que tu ne *veux* pas, j’essaierai.
- Et je te donnerai la même réponse.
- Jusqu’à ce que tu me dises oui.

Silence.

– Dis-moi de te laisser tranquille. Car je me plante peut-être, mais les signaux que tu m’envoies ne m’incitent pas à arrêter d’essayer. Sofiane pense que je te harcèle. Alors dis-moi si c’est le cas, des fois on ne se rend pas compte d’être lourd. Je suis lourd ?

Elle secoue doucement la tête.

- Mais je ne suis sûre de rien, ajoute-t-elle.
- Moi non plus. Tu m’autorises à continuer d’essayer ?
- Et si jamais je te disais quand même que je ne peux pas ?
- Si tu veux que j’arrête, tu le dis. J’arrêterai. Sans rancune. Je sais que tu ne me promets rien. Pas de pression. Juste... la séduction. C’est agréable ?

Elle hoche la tête, cette fois.

- Je me sens coupable... murmure-t-elle.
- Tu ne me mènes pas en bateau, Margaux, je suis libre d’arrêter aussi quand je le veux. Nous sommes deux adultes consentants.
- Je sais mais... je ne veux pas te faire de mal.
- Pas de promesse, pas d’engagement.
- D’accord. Je me sens quand même garce...
- En plus, je suis profondément vexé de mon minable score. Tu dois me donner l’opportunité de faire mieux.

Je ne sais pas d’où me vient cette assurance.

Je la regarde hésiter, s’apprêter à me répondre, changer d’avis. Entrouvrir et fermer la bouche, mes yeux suivent le mouvement, ça ne lui échappe pas. Elle rougit. Je souris.

Je suis satisfait parce qu’elle ne me demande pas de ne pas essayer. Elle ne me dit pas qu’elle refuse de me revoir. Elle n’est pas en train de me traiter de malade mental. Et elle est encore là, dans la voiture, avec moi. Je me raccroche à tout ce que je peux, c’est certain, mais pour moi,

ce sont autant de petits signes d'espoir que je stocke pour me motiver à la séduire. La conquérir. Je sais parfaitement qu'elle ne réagit pas comme elle le fait pour me faire marcher, pour m'obliger à lui faire la cour. Elle est persuadée qu'elle est endommagée et qu'elle n'est pas prête à tourner la page. Elle est prête. Je sais qu'elle l'est. Elle a peur. Mais elle l'est.

– Tu veux manger avec nous, ce soir ?

– Merci, mais ma mère est là.

– Ta mère, le fameux utérus impliqué dans cette histoire... je lui répète ses mots de notre rencontre.

– Ne lui dis jamais que j'ai parlé d'elle comme ça.

Elle me pousse un peu, je comprends qu'il n'y a pas de malaise, et s'apprête à sortir, la main sur la poignée. Elle soupire et murmure :

– Tu veux parler de ce qui n'allait pas quand tu es arrivé ?

– Non.

– D'accord.

Nous sortons et je récupère ma sacoche à l'arrière avant de verrouiller les portières. Elle traverse la route, je la suis des yeux. Elle s'arrête devant la porte de la maison, tourne la tête et m'adresse un signe de la main avant de rentrer chez elle. Je laisse passer quelques secondes et mon cœur retrouve un rythme calme et posé.



## Margaux

– C'était Morgan au téléphone.

Je me rassois à table, même si nous avions fini de manger, et mes parents me regardent tous les trois comme si je venais de leur annoncer la pire nouvelle de leur vie.

– Ça va, hein, c'est quoi ces têtes ?

- Que t'a-t-il dit ? me demande Michel en levant les sourcils.
- Qu'il viendra peut-être pour le mariage. Ça dépendra de...
- Encore elle, je vous assure : je la hais.
- Maman...

Rien à faire, elle est lancée dans son monologue de mère abandonnée par ses enfants. Entre mon frère qui est parti vivre aux États-Unis avec sa copine et moi qui ai décidé de venir m'installer dans le Sud quelque temps, c'est violons et désespoir depuis des semaines. Je n'écoute que d'une oreille. Je suis sur Facebook, sur le groupe privé où je me connecte alors que je n'en ai plus le droit, et je lis les messages de mes anciens amis. Il n'y a rien sur moi, non pas que ça m'aurait fait plaisir d'y voir des insultes à mon encontre. Mais je suis étonnée de constater qu'ils continuent vraiment comme si je n'avais jamais existé. Ça me fait mal de réaliser que leur vie sans moi leur est si naturelle. Alors que, de mon côté, je suis incapable de passer une journée sans songer à eux. À lui.

Loin d'en être à son encontre au sentiment d'indifférence comme je le souhaite, je trouve que j'ai déjà fait des progrès.

- Et donc, c'est le voisin ?

Je relève la tête de mon téléphone en entendant ma mère discuter avec mes pères. Je n'aurais jamais dû les laisser parler sans les surveiller, c'est une erreur de débutante.

- Oui, un charmant jeune homme, lui répond David.
- Pourquoi ne l'avez-vous pas invité à dîner, ce soir ?

Je regarde l'échange, les yeux grands ouverts, attendant qu'ils se rappellent que je suis toujours là et qu'ils pourraient avoir la décence de faire semblant d'attendre que je sois partie pour débiller les potins à mon sujet. Mais non. Ils n'ont aucune pudeur, aucun respect. C'est désespérant.

– Margaux se tient à distance de lui. Alors qu'elle finit toujours par retourner le voir, répond David avant de prendre une gorgée de vin.

– Margaux se tient à distance du monde entier, en ce moment, précise Michel.

– Margaux est juste là, au cas où vous l'auriez oublié, je tente d'intervenir.

– Pourquoi se tient-elle à distance si elle a du mal à ne pas aller le voir ? Je ne comprends rien.

– Hé oh !

Rien, pas une réaction.

– Justement, elle est persuadée qu'elle est amoureuse de Xavier, lui indique Michel, lui que je pensais de mon côté.

Ma mère grimace.

– Je vais vous dire, moi : ce Xavier, je ne l'ai jamais aimé.

Première nouvelle. Je lève les yeux au ciel. De toute façon, personne ne fait attention à moi...

– Un garçon qui porte du vernis noir, moi, tout de suite, je l'imagine devant une rediffusion de *C'est mon choix* en train de se vernir les ongles en peignoir rose.

J'en recrache une partie du jus de fruits que j'ai eu le malheur de boire au moment où ma mère a évoqué cette image absolument perturbante de mon ex.

– Ah, moi, le vernis noir, j'imagine plutôt un sataniste qui fait des sacrifices de poulets les soirs de pleine lune, ajoute David.

Sinon, allons-y gaiement dans les clichés, hein, pas de souci.

– C'est un petit con, décrète ma mère.

– Pour mémoire, s'il a trompé sa copine, j'ai de mon côté trahi ma meilleure amie.

Cette fois, ma réplique a le mérite d'attirer l'attention sur moi.

– Quoi ? C'est vrai, il n'est pas le seul à s'être mal comporté, j'insiste.

– Oui, mais toi tu penses que tu es amoureuse. Et l'amour, ça excuse tout, me dit ma mère en me tapotant la main comme si j'avais encore tout à apprendre dans la vie.

– Maman, je sais que tu es une grande romantique. Sauf que non, ce serait un peu facile.

– Je suis d'accord avec ta mère.

C'est nouveau, ça ? David et Éloïse qui sont du même avis ? Et il faut que ça tombe sur moi, bien sûr.

– Alors pour vous, je suis pardonnée parce que je suis amoureuse ?

– Parce que *tu crois* que tu es amoureuse, mais le résultat est le même.

C'est la deuxième fois en peu de temps qu'on me dit ça. La première venant d'Anthony, mais on avait bu. Ça ne comptait pas vraiment.

– Si tu étais amoureuse, Margaux, tu ne serais pas aussi désinvolte quand tu en parles.

Je préfère ne plus parler, du coup.

Parce que je ne suis pas désinvolte. C'est ce que j'ai envie qu'ils pensent. C'est ce dont j'essaie de me persuader. Un jour j'étais heureuse, le lendemain je n'avais plus rien. Et peu importe ce que les autres pensent, je sais que je souffre. Et peu importe la raison de cette souffrance, il est hors de question de la laisser transparaître. Je ne peux pas me montrer vulnérable, si je craque, alors ce sera pour de bon. Et je ne veux pas en arriver là.

Anthony est le seul à voir ces bouts brisés de moi que je consens à lui montrer.

Non, c'est faux. Il voit derrière la couche de vernis protectrice parce qu'il me regarde vraiment. Il s'attarde sur ces petites failles que je laisse traîner, consciemment ou non, et qui sont des invitations à me connaître. Telle que je suis. Cette fille qui a trahi sa meilleure amie, qui est tombée amoureuse du mauvais garçon, et qui se retrouve seule.



## Anthony

– Tout est prêt ? me demande Lise en furetant autour de moi.

– Je n'avais pas grand-chose à prévoir...

J'essaie de ne pas m'agacer, la vérité est que je suis un peu nerveux. L'assurance dont j'ai fait preuve l'autre soir est partie je ne sais où, mais clairement, elle n'est plus là. Et si Margaux me disait très franchement d'aller me faire voir ? Si elle n'essayait même pas de me donner une chance ? Je ferais quoi ?

– Dis donc, tu m'as demandé mon aide, si c'est pour m'envoyer balader chaque fois que je te parle, je rentre chez moi, hein.

– Désolé.

– Elle dira oui.

– Ou alors, elle te dira d'aller te faire voir.

Je jette à Sofiane un regard que j'espère assez mauvais. Qu'il fasse écho à mes craintes ne m'aide pas beaucoup à me détendre.

– Quoi ? continue-t-il en haussant les épaules. Elle sait au moins ce que tu as planifié ?

– Non, c'est le principe de la surprise. Surprendre.

– OK, et si elle n'est pas là ?

– Elle est là.

– Et si elle est occupée ?

– Elle est toujours seule chez ses pères, elle ne connaît personne ici.

– Moi, ce que je dis, c'est que tu aimes le risque, non ? Je peux venir ? Je ne ferai pas de bruit, promis, je veux juste la voir te refouler. Immortaliser sur mon téléphone, tout ça...

– Sofiane, tu ne veux pas la boucler ?

Merci, Lise. Je ne l'aurais pas mieux dit. Il est de nature assez chiant, mais là, je me passerais de ses remarques.

– Ça va le faire.

Heureusement que Lise est super motivée, parce qu'en ce qui me concerne, j'ai comme un gros doute sur l'efficacité de son plan. En

même temps, je dois aussi reconnaître que je n'avais aucune stratégie à mettre en place. Mais se rabattre sur son idée par dépit, est-ce vraiment judicieux ?

– J'y vais.

Je le dis plus pour me décider à y aller que pour mon auditoire qui est composé d'un type qui se fout de moi et d'une nana qui mène une expérience sur ma personne. Voilà. C'est la team des vainqueurs.

Je n'ai rien changé sur ma façon de m'habiller. J'ai mon éternel jean noir, mes Converse grises, une chemise noire et mon blouson en cuir, vestige de mes années lycée. Je traverse la rue, perdant peu à peu de mon assurance, les mots de Sofiane ayant bien plus d'effet que je ne le voudrais. Mais je n'ai pas le temps de changer d'avis et de m'esquiver, la porte s'ouvre avant même que je ne sonne.

## Anthony

– Anthony, je suppose ?

La femme qui se tient dans l'encadrement de la porte est tout simplement la représentation de ce dont Margaux aura l'air d'ici une vingtaine d'années, avec les cheveux courts. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'il s'agisse de sa mère tant la ressemblance est frappante.

– Oui, Anthony Renard, le voisin, je lui dis en tendant la main.

Elle me la serre délicatement tout en me scrutant des pieds à la tête sans aucune retenue.

– J'étais dans le bureau quand je vous ai vu traverser. Je me suis dit qu'il était temps de vous rencontrer. David et Michel m'ont beaucoup parlé de vous. Je suis Éloïse, la mère de Margaux. Éloïse Chanel, mes enfants portent mon nom, ajoute-t-elle avec une pointe de fierté dans la voix.

– Anthony ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Margaux se faufile entre sa mère et le mur et vient se placer devant elle, face à moi. Son accueil atomise le peu de confiance qui me restait. Cette idée est un désastre. Je sais que Lise et Sofiane sont sûrement à la fenêtre de la cuisine en train de regarder la scène, et de se marrer, aussi. Surtout Sof. Je le hais.

– Je venais te proposer de sortir. Ce soir. Avec moi.



Voilà, c'est fait. Elle a l'air étonnée puis se tourne vers sa mère et lui fait un signe de tête qu'elle tente discret. Cette dernière lui lance :

– Quoi ? Pourquoi tu me montres la maison comme ça ?

Margaux soupire et croise les bras.

– Est-ce que tu pourrais nous laisser seuls, s'il te plaît, Maman ? Puisque de toi-même tu ne comprends pas que tu es de trop.

Madame Chanel fait un pas vers moi au lieu de rentrer.

– Pourquoi ne viendriez-vous pas prendre l'apéritif avec nous, Anthony ? Voire même dîner en notre compagnie !

– C'est-à-dire que... en fait... je venais inviter Margaux pour la soirée.

– Parfait ! Je prends mon sac et j'arrive !

Je crois que c'est l'insistance de la mère de Margaux qui la pousse à accepter ma proposition sans que j'aie besoin de la convaincre. Comme quoi, parfois, il y a une justice.

– Vous allez où, ce soir ?

– C'est une surprise, je réponds distraitement à Éloïse qui commence un peu à être angoissante avec son interrogatoire.

– Oui, mais pas une surprise pour moi. Vous pouvez me le dire.

– Et voilà ! Bonne soirée !

Margaux crochète son bras au mien et me fait pivoter avant de nous diriger d'un pas décidé vers ma voiture.

– Ne te retourne surtout pas. Un regard, elle sautera sur l'occasion et la soirée sera fichue. Elle peut sentir la peur. Avance, et prie pour qu'elle ne croise pas tes yeux...

J'ai envie de rire, mais je ne suis pas certain qu'elle plaisante. Elle a l'air un peu stressée, alors j'essaie de conserver mon sérieux. J'ouvre sa portière, elle me regarde avec un air un peu moqueur mais me laisse jouer mon rôle de chevalier servant. Sauf que je coince sa jupe en refermant. J'aime beaucoup son look atypique, mais alors ces jupes des années cinquante qui doivent mesurer trois mètres de diamètre, ça

manque de pratique. Je rouvre, elle rassemble les plis tout autour d'elle et je referme. On peut y arriver. Je fais le tour et m'installe au volant.

– Baisse les yeux ! me rappelle-t-elle au moment où je fais demi-tour devant chez elle.

– Je conduis, ça me semble dangereux de baisser les yeux, non ?

– Baisse-les un peu.

– Pas mieux.

– Regarde la route, alors.

– C'est ce que je fais.

– Ne la laisse pas te distraire.

– Je...

Trop tard. Je capte sa mère en train de nous faire signe de ralentir. Je crois qu'elle a vu que je l'ai vue et...

– Ne t'arrête pas. Fonce !

J'accélère et, une fois au bout de la rue, quand Éloïse n'est plus qu'un petit point dans le rétroviseur interne, je me mets à rire nerveusement.

– Moque-toi, on voit que tu ne la connais pas.

– C'était épique, cette sortie !

– J'adore ma mère, elle est juste... un peu envahissante.

– C'est pour ça que tu es venue ici plutôt que chez elle ?

– En partie, oui. Pour m'éloigner de Paris, aussi.

Elle tend la main et allume le poste. *Blood Hands* de Royal Blood se lance un peu fort. Je baisse, elle remonte le son.

Elle ne me demande pas où nous allons, quels sont mes plans, rien. Elle est là, à côté de moi, la musique à fond, et ça me semble être la chose la plus naturelle au monde. Je veux dire... je ne la connais pas. Il me reste tout à découvrir à son sujet. Je veux tout connaître d'elle. Tout. Y compris ce qu'elle dissimule aux yeux des autres, ce qu'elle garde pour elle. Surtout ces parties-là, en fait. Et malgré ça, c'est comme si je savais déjà le plus important. Une sensation contradictoire et perturbante d'être à la fois en terrain familier et inconnu.

Nous roulons pendant une heure, nous ne parlons presque pas. Elle me pose des questions sur les morceaux qu'on écoute, on discute un peu musique, mais la majeure partie du trajet se déroule dans un silence agréable. J'aime nos silences. Et je crois qu'elle les aime aussi. Lorsque je me gare devant le *diner* que j'ai repéré sur Internet, je vois ses yeux s'agrandir et ses lèvres s'étirer. Et juste pour cette vision, je sais que j'ai bien fait d'organiser cette soirée. Peu importe comment elle se poursuit, j'ai ma récompense en découvrant la surprise et la curiosité sur son visage.

– Un *diner* ?

– Je me suis dit qu'entre les années cinquante et le restaurant, c'était un bon compromis pour notre premier rendez-vous officiel.

Elle se retourne d'un coup vers moi, les sourcils levés :

– Rendez-vous ? Ceci est un rendez-vous ?

Je lance le bras derrière moi pour récupérer mon blouson que j'ai enlevé pour conduire et lui adresse en même temps un clin d'œil :

– Je te l'ai dit, Margaux : je vais continuer à te le demander.

Elle secoue la tête, mais elle ne dit pas non. Elle ne dit toujours pas qu'elle ne veut pas. Peut-être bien que je suis le dernier des cons de m'accrocher à ça, mais je m'y agrippe effectivement.

Je sors de la voiture et arrive pile à temps pour lui ouvrir avant elle. Elle lève les yeux au ciel, mais elle prend la main que je lui tends.

Le *diner* est un restaurant assez informel, décontracté, où je nous ai réservé une table pour deux à la dernière minute sans aucun souci. Je pousse la porte et m'efface afin de la laisser passer devant. Le sol est carrelé en noir et blanc, les banquettes sont rouges, tout comme le long bar devant lequel sont disposés des tabourets hauts. Un juke-box diffuse de la musique que je ne connais pas, tout à fait dans l'esprit des lieux. J'ai vraiment l'impression de faire un voyage dans le temps, surtout avec Margaux à côté de moi qui se fond complètement dans le décor.

Une serveuse en tenue typique de celles qu'on voit dans les films américains nous conduit à notre table. Je m'installe en face de Margaux et l'observe pendant qu'elle regarde partout autour d'elle.

– C'est la première fois que je mange dans un *diner* ... murmure-t-elle.

– Ça te plaît ?

– J'adore ! continue-t-elle en observant le moindre détail. Tu sais, ça a toujours été mon envie, avoir mon propre *diner* . Mais dans la famille, on gère des clubs.

– Tes pères ne me semblent pas être du genre à t'obliger à reprendre le flambeau...

– Non, mais si je me plantais ?

– Et si tu réussissais ?

Elle m'observe en ayant l'air de réfléchir et regarde à nouveau tout autour d'elle. La serveuse revient vers nous. Nous commandons, je ne me rends pas trop compte de ce que je choisis, car c'est elle que je vois. Elle que j'écoute. À elle que je pense.

Bref, la thématique est claire et ce que je vais manger ne m'intéresse pas beaucoup.

– Alors, verdict ?

– À quel sujet ?

– Sur ton échelle de séduction, avoue que j'ai monté quelques degrés, non ?

– Une marche.

– Et demie ?

– Un quart ?

– Tu es dure en affaires. Va pour une marche et un quart.

Je la regarde fixement. Je crois qu'elle se doute que je suis en train de la déshabiller mentalement, car elle rougit et se lève :

– Je vais changer la musique.

Elle attrape son sac et se dirige en sautillant subtilement vers le juke-box. Des petits pas légers sur la pointe des pieds.

## Margaux

Je voudrais arrêter de les comparer. Arrêter de me dire « Ça, Xavier ne l'a jamais fait ». Je n'y arrive pas. C'est tellement flagrant, maintenant que j'ai quelqu'un en face de moi qui se préoccupe vraiment de ce que j'aime, que je n'arrive plus à dissocier les situations.

Je saisis une pièce de cinq cents dans un bol mis à disposition à côté du juke-box et la glisse dans l'appareil. C'est une machine d'époque, avec des 45 tours. J'en voudrais une comme ça si j'ouvre un jour mon restaurant. Je sélectionne le numéro 23 : *Peggy Sue* de Buddy Holly. J'adore le son du grain du vinyle dans les vieux haut-parleurs. Ça renforce le côté authentique des lieux. J'apprécie qu'Anthony ait choisi un restaurant qui ne mise pas sur le plastique moderne ou je ne sais quoi qui ferait tout de suite gadget et factice. Je ne dis pas qu'ici tout est d'époque, mais l'ambiance donne vraiment l'impression d'être dans un *diner* d'il y a plus de soixante ans.

Des mains sur ma taille m'entraînent un peu en arrière, je me retourne d'un coup et Anthony en profite pour m'attirer contre lui. Pas trop, mais un peu plus.

*Plus.*

J'essaie de ne pas me prendre la tête avec ce que je ne peux pas lui donner et profite de l'instant présent. Jusqu'à ce qu'il se mette à chanter. Je ris et n'en reviens pas qu'il connaisse les paroles. Et il danse. Je n'ai jamais dansé avec Xavier.

Il a l'air de n'accorder aucune importance au fait que nous soyons les seuls à danser et que l'attention des clients et du personnel est sur nous. Il nous entraîne petit à petit vers notre table et, lorsque la chanson se termine, il me fait tourner sur moi-même en me tenant le bras en l'air. Nous nous asseyons et je crois que je vais me faire mal à force de sourire comme je le fais. Mais il a l'air tellement bien, je ne peux pas m'en empêcher. Je préfère le voir comme ça que déprimé après ses tournées difficiles.

Il arrive à me sortir de ma misère insupportable juste en me regardant. Juste en étant lui. Et ce petit jeu auquel il s'est mis à jouer, cette détermination à me faire dire « oui » tant que je ne dis pas « non », je m'y accroche pour ne pas sombrer. Pour ne pas pleurer. Pour ne pas m'apitoyer. Il est en train de me sauver de moi-même et il n'en a aucune idée.

## Anthony

J'y vais à l'instinct sans trop me poser de questions et j'évite aussi d'attacher de l'importance aux paroles que je lui ai chantées. C'est elle qui a choisi la chanson et ce n'était pas prémédité. Mais je me sens tomber pour elle. Pour ses sourires. Son air réservé qu'elle prend quand elle est embarrassée. La façon dont elle se confie à moi, me donnant une importance surréaliste dans sa vie. Et plus je tombe, moins j'ai envie de me relever.

– Tu connais bien Buddy Holly ? me demande-t-elle alors que la serveuse dépose nos commandes.

– En fait, je connais la reprise des Wampas.

Elle se met à rire et, pour le coup, on n'est pas du tout dans le même univers.

– Je ne suis pas très familière de ce groupe, mais j'en ai entendu parler, m'avoue-t-elle avant de boire une gorgée de son milk shake.

Fraise. Je sais, c'est bête, mais je note ces détails a priori sans importance. Tout chez elle prend une ampleur considérable à mes yeux. Elle glisse un regard sur moi, et je tombe encore un peu plus. C'est rapide. Inattendu. Intense. Et j'aime chaque seconde de cette chute que j'espère sans fin.

– La reprise est sur un vieil album que j'adore, je pourrais te la faire écouter. Si ça t'intéresse.

Elle hoche la tête et sourit encore. Elle sourit souvent, mais ce soir il y a un petit truc différent. J'ai l'impression que dès l'instant où nous sommes entrés dans ce restaurant, tout le reste s'est mis en pause. J'avais besoin de ça, autant qu'elle, je crois.

Après avoir mangé et pris une part de tarte maison en dessert, nous profitons encore un peu du cadre apaisant des lieux.

– Merci beaucoup de m'avoir amenée ici, j'adore cet endroit.

– Tu as bien conscience que je fais semblant d'être quelqu'un d'attentionné dans un dessein précis ?

– Tu n'as même pas honte de l'avouer ?

– Pas vraiment. Alors ?

## Anthony

Elle secoue lentement la tête, mais son expression est douce, elle ne se ferme pas. Je prends ça pour un encouragement.

Je hausse les épaules, ce n'est pas que je m'en foute, j'ai simplement un autre plan prévu. Je me doutais bien que ce ne serait pas aussi facile. Ça ne me dérange pas.

- Je te ramène ? Je bosse tôt, demain.
- J'ai passé une excellente soirée.
- Moi aussi.

Elle me remercie encore lorsque je règle l'addition, je refuse de partager étant donné que c'était mon idée. Elle me remercie à nouveau lorsque je lui tiens la porte, puis la portière. Et au moment où elle s'apprête à renouveler ses remerciements, je la coupe :

- Arrête. Vraiment, ce n'était pas du tout une corvée.
- Oui, mais je t'ai encore dit non.
- Faux. Tu n'as rien dit. J'estime qu'on progresse.
- Comment fais-tu ?
- Quoi donc ?
- Ton optimisme. Ta bonne humeur presque constante. Ton enthousiasme alors que je ne suis pas très encourageante.



– Je ne sais pas. Je trouve qu'on fonctionne bien ensemble. Même sans avoir *plus*. Je ne me demande pas tout ça. Je vis le moment.

Je la vois vérifier son téléphone. Elle le fait souvent. Comme si elle attendait quelque chose.

– Un souci ?

– Pardon ?

– Tu as l'air très concentrée chaque fois que tu consultes ton portable. Donc je me demande si tu as un souci.

– Non, désolée, c'est très impoli. Aucun souci.

Je n'insiste pas. Connaissant son habitude de se confier quand ça lui prend, elle l'aurait fait si elle l'avait souhaité. Je suis curieux, mais je respecte la distance qu'elle met parfois entre elle et le reste du monde. Je voudrais être celui qui lui donne l'impression que demain n'est pas juste un autre jour. Que demain c'est elle, nous. Je voudrais être celui avec lequel elle ne ressent pas le besoin de mettre cette distance.

La musique est basse, douce, et je switch ma playlist sur l'album de Morcheeba qui me semble convenir à la fin de soirée. *The Sea* nous berce agréablement sur l'autoroute. Elle pose la tête contre la vitre passager. De temps en temps, je la regarde à la dérobée. Elle a les yeux ouverts, un peu dans le vide. Elle ne vérifie plus son téléphone, elle est bien, insouciante. Juste un instant, je me mets dans cet état d'esprit et apprécie la longue ligne droite qui nous ramène jusque chez nous. Et puis mon téléphone sonne. Le professionnel. Je regarde sur l'écran du poste où il est connecté en Bluetooth.

– Je dois prendre cet appel, désolé.

– Bien sûr.

Elle se redresse et je décroche. La voix de madame Sergent résonne dans l'habitacle :

– Anthony, je suis navrée de vous déranger. Je sais qu'il est tard. Mais elle souffre tellement...

– J'arrive, je suis à vingt minutes de chez vous environ. Je fais au plus vite.

- Merci, je laisse la porte d'entrée ouverte.
- D'accord. Dites-lui que je serai bientôt là.

Je raccroche et sens mes doigts se crispier sur le volant. Je n'aime pas la savoir dans cet état et avoir encore toute cette route à faire avant de pouvoir l'aider.

– Je dois m'arrêter chez une patiente, je n'ai pas le temps de te déposer chez toi avant. Ça ira ?

- Je t'attendrai dans la voiture, fais ce que tu as à faire.

L'ambiance est passée de détendue et agréable à stressante. Je coupe complètement la musique. J'espère que la mère d'Aurélie m'a immédiatement appelé et n'a pas attendu. J'espère surtout qu'Aurélie n'a pas essayé de faire la forte à endurer la douleur sans rien dire, c'est bien son genre.

La voix de Margaux me sort de mes inquiétudes. J'avais presque oublié sa présence.

- Pardon, tu peux répéter ?
- Ta patiente que nous allons voir, c'est Aurélie ?
- Oui, c'est elle.

Le silence pesant retombe. C'est fou comme tout peut basculer. Et puis le trajet me semble durer bien plus longtemps qu'à l'aller. Nous arrivons enfin, pas assez vite à mon goût, mais nous y sommes. Je récupère ma sacoche de secours que j'ai toujours dans la voiture avec l'essentiel. Les médicaments sont de toute façon chez Aurélie. Je sors et me rappelle d'un coup que je ne suis pas seul. Je reviens sur mes pas et lui tends les clés :

– Désolé. Laisse le chauffage si tu veux, je n'en ai pas pour longtemps.

- Je t'attends, ne te presse pas.

Je hoche à peine la tête avant de reprendre l'allée qui mène à la porte, ouverte comme prévu. J'entends Aurélie gémir depuis l'entrée. Je me dépêche d'aller me laver les mains et je les retrouve, son père, sa mère et elle, dans sa chambre.

– Je lui ai donné un cachet il y a deux heures, mais ça n'a pas tellement fait effet.

Normal, on arrive à un stade où seuls les produits plus forts, administrés en perfusion, peuvent être efficaces. Mais je ne le leur dis pas. Les parents d'Aurélié s'éloignent du lit, me laissant le champ libre. J'opte pour un petit bolus de morphine en intraveineux afin de calmer rapidement la douleur. Je programme la pompe sur une diffusion lente. Je m'assois à son chevet et observe ses traits se détendre. Elle n'essaie même pas de me sourire. Elle n'a pas son bonnet, il a glissé. Je le remets machinalement en place. Quelque part, c'est ridicule. Comme si elle pouvait attraper froid. Quelle importance ? Elle est en train de mourir. Que peut-il lui arriver de pire ?

Nous sortons et la laissons se reposer. Une fois dans la cuisine, pendant que je me lave les mains, son père me demande :

– Combien de temps, maintenant ?

Cette question les hante et je peux comprendre. Je finis de m'essuyer sur le torchon propre que me tend madame Sergent et regarde Maxime dans les yeux :

– Quelques jours. Elle peut tenir un peu plus longtemps, mais ce serait étonnant. Je suis désolé.

Je déteste annoncer ce genre de nouvelles. Un jour comme aujourd'hui, je déteste mon travail. Je déteste ce que la vie impose à cette famille. Je *me* déteste.

Une fois dans la voiture, les parents en larmes derrière moi, à l'abri de l'intimité de leur maison, je démarre sans un mot. Margaux ne parle pas non plus. À mi-chemin de chez nous, elle pose sa main fraîche sur la mienne et caresse lentement mes doigts. Un geste apaisant, réconfortant, qui n'a que peu d'effet sur mon humeur mais en a tout de même. Je me gare dans mon allée et attends. Je ne veux pas qu'elle retire sa main. Je ne veux pas me retrouver seul tout de suite. Ce qu'elle semble réaliser, car elle reste avec moi. Les vitres commencent à se couvrir lentement de la buée que provoque l'air que nous expirons.

Je ne bouge pas. Il n'y a que ses petits mouvements qui réussissent à m'ancrer ici et maintenant. Mes exercices de respiration ne me servent à rien. Ma formation professionnelle ne me sert à rien. Mon expérience ne me sert à rien. Car on ne peut jamais être préparé à ça. Je sais que ce n'est pas le cas, mais j'ai l'impression de ne servir à rien.

Lentement, sa main remonte le long de mon bras. Elle m'effleure à peine par-dessus la manche de ma chemise. Une sensation furtive, un léger courant d'air tiède qui survole mon épaule et vient se poser délicatement sur ma nuque.

Je l'entends déboucler sa ceinture et le bruissement de sa robe m'indique qu'elle bouge. Mais sa main ne me quitte pas. Je ferme les yeux, les doigts toujours agrippés au volant. Les siens massent mes muscles tendus et je sens soudain sa tête s'appuyer contre moi. Une présence. Elle est juste là. Pas intrusive, elle me montre que je ne suis pas seul. Un long moment passe, seules nos respirations troublent le silence dans la voiture. Et puis je me sens prêt, alors je me tourne lentement vers elle. Elle se redresse un peu, mon front se retrouve contre le sien. Je reprends pied, me raccrochant à son regard que je discerne à peine dans la pénombre de cette fin de soirée. Nos souffles s'entremêlent et je sens ses lèvres juste là, si près. Pourtant, je n'ai aucune envie de les rapprocher des miennes. Non. En cet instant, j'ai simplement besoin d'elle, et elle m'offre son soutien. Elle me fixe, sans pitié, sans lassitude ; juste un échange visuel qui s'étire tranquillement au rythme des secondes qui passent.

Peut-être est-ce elle, finalement, qui me donne l'impression que demain n'est pas juste un autre jour.

J'esquisse un léger sourire, plus pour la rassurer qu'autre chose.

– Merci.

– Ça va, maintenant ?

– Mieux.

Nous chuchotons, comme si nous craignons de perturber l'instant en parlant trop fort.

- Tu devrais rentrer, Margaux.
- Et toi, tu rentres ?
- Oui.
- D'accord.

Nous ne bougeons pas. Mon front toujours en contact avec le sien. Sa main sur ma nuque. Elle ferme les yeux et c'est elle qui décide de rompre l'attente. Elle s'éloigne et me manque déjà. Cette fois, elle n'attend pas que je fasse le tour de la voiture, elle a compris que j'ai besoin de passer quelques minutes seul avant de rentrer. Cette fameuse transition. Ce moment entre le rêve et le réveil un peu hors du temps, où on flotte, où tout est possible sans réellement l'être.

Elle sort donc sans un bruit et j'observe sa silhouette s'éloigner vers sa maison. Je pousse un profond soupir et attends. *Peggy Sue* me revient en tête, la danse stupide que j'ai imposée à Margaux avec. Je n'ai pas le droit de ne pas apprécier ce que j'ai. Et c'est son rire pendant que je lui chantais les paroles qui me donne l'impulsion dont j'avais besoin pour passer du sommeil au réveil.



- Comment peux-tu en être aussi sûre ?
- Je le sais, parce que j'ai discuté avec elle.

Là, je commence à m'inquiéter. Ça fait deux jours que nous sommes allés au restaurant avec Margaux. Ce qui veut dire que Lise a parlé avec elle après cette soirée. Je suis persuadé qu'elle a essayé de glaner des informations, étant donné que je n'ai rien lâché.

- Elle t'a dit quoi ?

Lise croise les bras et a son air des grands jours de vexation. Oui, c'est bien ce que je pensais, Margaux non plus n'a rien dévoilé sur notre rendez-vous.

- Vous n'êtes pas marrants. Avec le mal que je me donne. Je me redresse sur ma chaise et la pointe de l'index :
- Tu lui as dit ce que tu faisais pour moi ?

– Mais non !

– Sûre ?

– Certaine ! Enfin, je suis dans ta team ! Tu le sais bien !

Les autres nous ignorent ou font bien semblant. Le jeudi, Ange vient faire la compta au bureau situé chez nous, du coup, le soir, ils squattent. Pour changer. Non pas que ça me dérange, surtout que Lise est passée à l'étape 2. J'admets avoir besoin d'elle.

– Bon, et cette histoire de comédie romantique, c'est obligatoire ?

– Rien n'est obligatoire. Après, c'est toi qui vois si tu veux vraiment la séduire ou pas.

– C'est quoi le plan ? Juste lui proposer d'aller au cinéma ?

– Pas n'importe lequel. Je me suis occupée de tout. Fais-moi confiance.

Je grimace. Je le sens mal. Mais maintenant que je me suis engagé dans cette histoire, autant aller au bout. Je dois reconnaître que ça a le mérite de me changer les idées. On se blinde, on se met en pilote automatique, mais je me suis trop attaché à Aurélie. Les autres le savent, ils respectent ça, car ça nous arrive à tous. Et pas qu'une fois. Alors je m'investis dans cette galère autant pour faire plaisir à Lise que pour me distraire. Je ne suis pas convaincu que ça portera ses fruits. Mais si je n'essaie pas, je me poserai toujours la question.

– Je n'ai rien à faire de particulier, alors ?

– Suivre mes directives.

– Ange, tu donnes de mauvaises habitudes à ta copine, intervient Sofiane.

Je me disais aussi, c'était bizarre qu'il ne la ramène pas plus que ça.

– Sa copine est juste en face de toi, si tu pouvais éviter de parler de moi comme si je n'étais pas là.

Il ignore la réplique de Lise et ouvre le dessert qu'il est allé se chercher.

– Il en reste, lance-t-il à Audrey qui l'observe faire.

– Non, merci. Tu sais le nombre de trucs chimiques qu’il y a dans ta crème dessert, là ?

– Hum... Arrête, tu m’excites...

Il lèche le couvercle sans la quitter des yeux, elle a l’air plus contrariée que nécessaire. Ce n’est pas la première fois, et certainement pas la dernière, que Sof mange ce genre de chose. Il adore lui prendre la tête avec la nourriture et elle ne marche pas, elle court. Je trouve qu’elle a des sautes d’humeur, en ce moment, et Sofiane adore ça. Ils sont intenable.

– Bon, tu m’écoutes ? J’aimerais bien que tu révises ce que j’ai prévu, pour ne pas gâcher ma surprise, reprend Lise en me donnant un coup de coude.

– Déjà, il faut vraiment que tu perdes cette habitude de me frapper dès que tu me parles. Ensuite, *ta* surprise ?

– Oui, d’accord, on se comprend. La surprise que tu fais à Margaux.

– Allez, balance : c’est quoi le plan ?

## Anthony

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je dors.

– Tu me parles, quand on dort on répond pas. Alors tu dors pas.

– Je dormais.

– Oui mais maintenant tu dors plus.

J'ouvre un œil. Emma tient une figurine de... tortue, je crois... et me regarde avec une lueur d'espoir que je connais très bien.

– Lise elle veut pas jouer elle dit qu'elle travaille. Et papa il a dit qu'il la regarde travailler. Alors moi j'ai essayé de la regarder travailler aussi mais je m'ennuie. Tu joues avec moi ?

– Audrey n'est pas là ?

– Non.

– Sofiane ?

– Non.

– OK. Jouons.

– Ben oui mais on doit jouer dans l'herbe. C'est une tortue, ça vit dans la nature.

Je me lève du canapé où j'ai naïvement pensé pouvoir faire une petite sieste, histoire de profiter de mon week-end sans bosser. Je



pourrais apprendre de mes erreurs, dormir dans mon lit et pas au salon. Mais non.

– Allons dans l’herbe.

Je me dirige vers le jardin, mais Emma m’arrête en me tirant par la main.

– Non, là c’est de l’herbe pourrie, on doit aller jouer devant la maison.

Elle me dit ça comme si c’était une évidence et que j’étais un peu demeuré quand même de ne pas avoir compris ça tout seul.

On s’installe par terre, sur le carré d’herbe à gauche de l’allée qui mène à l’entrée. L’avant des maisons, dans ce lotissement, n’est pas fermé. Le syndic entretient toutes les pelouses et on a juste pour consigne de maintenir le tout propre. Et c’est donc visiblement le terrain de jeu préféré d’Emma. Pas comme si on avait un vrai grand jardin...

– Moi j’ai Bouilly et toi tu as T-Rex.

Emma me tend la tortue et prend ce qui doit être la représentation d’un bouledogue. Intéressant ce concept de jouet.

– Non, mais tu dois la faire parler, pas que marcher !

– Les tortues ne parlent pas.

– Lise elle la fait parler.

Lise commence à avoir une ardoise sympathique auprès de moi, à force.

– Y’a Clochette !

Sauvé.

Je la regarde arriver vers nous, une assiette dans les mains.

– Bonjour, Emma. J’ai fait des cookies, tu en veux ?

– Oui !

– Emma... je la reprends gentiment.

– Oui, s’il te plaît, Margaux.

Quel petit ange.

– Anthony ?

J'en prends un et la remercie. Elle reste debout devant nous. Elle porte une petite robe à nouveau comme dans les années soixante-dix, des bottes qui lui arrivent sous les genoux, ses cheveux sont libres, ornés simplement d'un large bandeau noir.

– Je peux manger mon gâteau devant Lucille ?

Depuis que Lise lui a offert l'intégrale en DVD de ce vieux dessin animé qui passait quand on était gosses, Emma ne jure que par lui. Je commence d'ailleurs à développer une allergie au générique et aux voix niaisées des personnages. Sans parler de cette chanson où le type aux cheveux Malabar bi-goût propose à une nana de l'emmener faire un tour à moto sur l'autoroute. Question techniques de drague dans les années quatre-vingt, il y a des stratégies douteuses.

– Vas-y.

Elle court dans la maison, je me lève et tends la main pour prendre un autre cookie. Margaux recule l'assiette.

– D'abord on en propose à tout le monde, ensuite, s'il en reste, tu pourras en avoir un autre.

– Sérieux ? Mais...

– C'est du savoir-vivre. Je te suis.

Je tente le coup des yeux de chiot abandonné. Elle secoue la tête en souriant à son tour, mais ne cède pas.

– Et si je t'invite encore à sortir, ce soir, je peux en avoir un maintenant ?

– Ça dépend, sortir où ?

– Ah, tu es donc un peu corruptible ! Je n'ai pas le droit de te le dire, mais ça mérite un cookie, non ? Pour l'intention.

– Après.

Je rentre dans la maison en boudant. Ça ne se fait pas de se pointer chez quelqu'un avec des cookies encore un peu chauds de la cuisson et de n'en proposer qu'un.

Tous les vautours rappiquent à la salle à manger où Margaux a posé son assiette, alertés par Emma, cette traîtresse. Je regarde la

quantité diminuer dangereusement et lorsqu'il n'en reste plus que deux, Margaux décrète qu'il faut en mettre un de côté pour Audrey et Emma demande si elle peut avoir le dernier.

Je regarde la petite fille de six ans. L'assiette. Margaux. Ange. Et je capitule. Sale gosse.

Une fois tout le monde reparti à ses occupations, après avoir remercié Margaux, nous nous retrouvons seuls. Elle murmure :

– Il m'en reste à la maison, je t'en apporterai en cachette.

Son air de conspiratrice me remet de bonne humeur. Non pas que je faisais vraiment la tête, mais quand même, j'ai envie d'un autre cookie.

– J'ai parlé de mon projet à mes parents. C'est grâce à toi, dit-elle, changeant de sujet d'un coup.

– Moi ? Pourquoi ?

– Quand je suis rentrée l'autre soir, ils m'attendaient. J'étais un peu... tu sais... avec Aurélie... Enfin bref, pour me changer les idées, je leur ai décrit le *diner* et je n'ai pas réfléchi, je leur ai parlé de mon rêve. Je crois que j'avais besoin... de foncer. De profiter de la vie, ne pas avoir de regrets. Ça te fait ça, aussi ?

Si je m'écoutais vraiment, si je profitais sans réfléchir, je l'embrasserais, là. Tout de suite. Mais je sais que ce n'est pas le bon moment, je me contente de hocher la tête et de récupérer les miettes dans l'assiette.

## Margaux

Il fait exprès de lécher son doigt avant de le tapoter sur l'assiette ? Chaque fois que sa langue fait une apparition, j'ai l'impression que mon estomac se noue sur lui-même, provoquant une sensation agréable au creux de mon ventre.

Je détourne les yeux.

– C'est l'avantage de voir ce genre de chose arriver sous tes yeux : en général ça te met un coup de pied au cul pour profiter de la chance que tu as, me dit-il d'une voix un peu tendue.

C'est le sujet sensible. Celui qui le transforme complètement. Un moment il est ce type insouciant, un peu gamin, séducteur et séduisant... celui d'après, il devient cet homme fermé, meurtri et froid.

Ce qui me fait peur, c'est que je me sens bien près de lui, quelle que soit la version de lui qu'il me montre. Parfois, j'ai la sensation que son âme et la mienne ont leur propre relation à notre insu. Et que c'est ce qui nous pousse l'un vers l'autre. Avec le bon, le mauvais... surtout *mon* mauvais.

## Anthony

– À quelle heure je dois me tenir prête ?

– Vers dix-neuf heures, c'est bon pour toi ?

– C'est parfait. Merci.

Elle hésite, j'attends. Je lui laisse le temps de trouver ses mots. C'est marrant comme je commence à connaître certaines de ses habitudes. La façon qu'elle a de fuir mon regard quand elle est mal à l'aise et essaie de me dire quelque chose.

– Si je ne dis pas « oui » jusqu'au bout, tu arrêteras d'être là pour moi ?

Je ne m'attendais pas à ça. J'avoue que je n'y ai pas du tout songé, c'est peut-être un peu arrogant de ma part, mais je pars du principe qu'elle finira par dire oui.

– Non. Et si tu ne veux plus que j'essaie, si ça te met mal à l'aise, j'arrête. Tu me le dis et j'arrête.

– N'arrête pas, chuchote-t-elle en baissant les yeux.

Je laisse le silence s'installer, plutôt que la petite danse de la joie que j'ai envie de faire. Elle reprend au bout d'un moment :

– Tu sais ce qui me fiche la trouille ? Et si c'était le cas ? Si je ne l'avais pas aimé, j'aurais gâché mon amitié avec Olivia pour rien ? Tous mes amis m'auraient tourné le dos pour rien ?

– Parfois, il se passe des choses, tu ne sais pas trop pourquoi. C'est comme si on te mettait sur un chemin que tu n'aurais jamais emprunté de toi-même. Si tu n'avais pas eu cette aventure avec ce type, si ton amie ne vous avait pas surpris, si tu n'avais pas décidé de tout lâcher et débarquer en face de chez moi le soir où tu l'as fait, si Lise n'avait pas renversé de bière sur moi, on n'en serait peut-être pas là où on en est.

Elle hoche lentement la tête et nous nous taisons un moment, chacun perdu dans ses pensées. Elle finit par se lever et prendre son assiette :

– À ce soir, alors. Je te retrouve à la voiture, pour éviter ma mère.

– Elle sent la peur, tout ça...

– Moque-toi encore et je te laisse seul avec elle quinze minutes. Ajoute ça à la fois où nous avons entendu mes pères, et c'est une double thérapie à vie dont tu auras besoin.



Tout est prêt, enfin je crois. J'ai laissé Lise et Audrey s'amuser, je suis le mouvement et c'est déjà pas mal. J'ai viré tout le monde, c'était prévu, mais Sofiane a fait un peu de résistance. Il a fini par partir aussi et personne ne doit rentrer avant minuit, au minimum.

Je sors à l'avance et elle est déjà à côté de la voiture.

– Prête ?

– Tu ne m'as toujours pas dit où on va.

– Chez moi.

Elle semble surprise et je la laisse passer devant. Elle s'arrête pile à l'entrée du salon, les yeux braqués sur l'écran géant du rétroprojecteur que Sofiane a installé pour la soirée. Ensuite, elle prend connaissance

du buffet froid préparé par Audrey et disposé sur la table basse. Je place la main au creux de ses reins et l'incite à avancer.

– Je n'ai pas fait ça tout seul, l'idée n'est même pas de moi.

– Quelle idée ? Le plateau-télé devant cet écran de cinéma ?

– Le plateau-télé-comédies-romantiques devant cet écran de cinéma.

On a passé l'après-midi à occulter toutes les ouvertures pour être dans le noir, installer l'éclairage, régler le son. Bref, normalement, tout est parfait.

– Tu vas regarder des comédies romantiques avec moi ?

– Je sais de source sûre que tu adores ce genre. Alors oui, on va se faire un marathon comédies romantiques. Lise a fait la sélection des films qui, selon elle, sont incontournables. Elle a établi une liste, je t'avoue que j'ai préféré la laisser gérer ça. Tu as le choix des films, ici. Et oui, je suis désespéré à ce point.

Je lui montre la pile de DVD à côté du lecteur.

– C'est...

– Adorable ? Attentionné ? Merveilleux ? je termine pour elle.

Elle me met une petite tape sur l'épaule et lève les yeux au ciel.

– Oui, c'est adorable, attentionné et merveilleux.

Je sais déjà que, pendant qu'elle regardera le film, je la regarderai elle. Donc ça roule comme programme pour moi. Nous nous asseyons sur le canapé, elle choisit une comédie romantique dont j'ai déjà oublié le titre, elle se prépare une petite assiette en y disposant un peu de tout. Je fais pareil, et je lance le lecteur avant d'éteindre les lumières, n'en laissant que deux petites autour de nous, histoire de voir ce qu'on mange. Et, comme prévu, je suis à peine ce qui se passe à l'écran, car je passe mon temps à l'observer. Vers la moitié du deuxième film, je pense, elle a retiré ses chaussures et ramené ses jambes pliées sur le côté. Elle porte une robe qui lui arrive à mi-mollet, super large, encore issue des années cinquante à mon avis, sa période préférée à n'en pas

douter. Et une fois blottie sur le canapé, la jupe la recouvre jusqu'aux pieds. Ses bras entourent son ventre et elle fixe l'écran.

J'aime son sourire sincère quand elle pense que personne ne la regarde. C'est peut-être étrange, un peu inquiétant, mais j'aime la voir sans qu'elle ne s'en rende compte. Je n'arrive pas à détourner les yeux. Elle forme cette bulle autour de nous chaque fois qu'elle est là et j'ai cette impression stupide que rien de mal ne peut m'arriver en sa présence.

Elle doit sentir que je l'observe, car elle tourne la tête vers moi et son sourire s'évanouit progressivement. Nous restons là, les acteurs récitant leur texte en fond sonore pendant que le temps suspend sa course pour elle et moi. Je vois sa poitrine se soulever rapidement au rythme de sa respiration. Je calque instinctivement la mienne par-dessus et n'ose même pas cligner des yeux.

Je crois que je ne me suis jamais autant senti moi-même qu'en cet instant précis. C'est comme si toutes mes certitudes avaient volé en éclats le jour où j'ai décidé de l'aimer.

*L'aimer.*

Ça ne me fait même pas peur. C'est une évidence qui vient se poser naturellement entre nous et qui me pousse à me rapprocher encore un peu d'elle. Elle ne bouge pas. Elle ne vient pas vers moi, mais elle ne recule pas non plus. Chaque petit signe me donne envie d'espérer. Comme le fait que ses yeux se fixent sur mes lèvres, où je passe la langue sans réfléchir.

## Anthony

Sofiane se moquait de moi, cet après-midi, en me disant que je me compliquais beaucoup la vie juste pour m'envoyer en l'air. Il n'a rien compris.

Je ne veux pas simplement coucher avec elle. Ce serait bien plus que ça. Ce serait la voir se pencher vers moi, sentir son souffle sur mes lèvres avant que les siennes ne s'y posent. Ce serait qu'elle glisse les doigts sur ma nuque, dans mes cheveux, et que sa langue s'immisce dans ma bouche. Ce serait la tenir par la taille, contre moi, et l'embrasser dans le cou, remonter jusqu'à son oreille, la mordiller, l'entendre soupirer. Ce serait ce moment où l'instinct prend le dessus et où le baiser devient plus intense et urgent. Ce serait qu'elle s'assoie sur moi, ses jambes de chaque côté de ma taille. Ce serait remonter ma main jusqu'à ses seins, lentement, la caresser légèrement et que son soupir devienne peu à peu un gémissement ténu m'encourageant à continuer.

Et pour ça, oui, je veux bien me donner du mal. Me compliquer l'existence. Et attendre. Je tombe encore, un peu plus chaque fois que je la vois. Et j'aime cette séduction. J'aime la voir me résister de moins en moins. J'aime qu'elle attende d'être sûre.



– Je crois que le film est terminé, me dit-elle en me ramenant dans le présent et en me sortant de mon fantasme.

Combien de temps nous sommes-nous regardés ? Combien de temps l'ai-je touchée des yeux sans me lasser ?

C'est le moment de ramener le deuxième pied dans la réalité.

– Tu veux en mettre un autre ? je lui propose.

– Tu n'en as pas marre ?

– Je peux être honnête ?

– Vas-y.

– Je n'ai pas regardé une seule minute depuis qu'on a lancé le premier DVD.

– On arrête, alors.

– Je n'ai pas regardé une seule minute depuis qu'on a lancé le premier DVD, parce que je te regarde *toi* . Alors en ce qui me concerne, on peut en mettre toute la nuit, des comédies romantiques. Ou autre chose. *Chasse et Pêche* ? Ça me va aussi. Sinon, y'a *Les Bûcherons de l'extrême* .

Elle rit doucement alors que je doute d'être vraiment drôle.

On s'observe encore quelques instants sans parler.

– Comment va Aurélie ? me demande-t-elle après une hésitation.

Le changement de sujet me surprend. Je déglutis pour me donner une seconde et m'adapter.

– Mal.

Je pourrais lui mentir et essayer de minimiser la gravité de son état, mais ce serait leur manquer de respect à toutes les deux.

– Et toi ? continue-t-elle.

– Moi quoi ?

– Comment tu te sens ? Comment tu vis la situation ?

– Mal aussi.

Elle penche la tête et s'appuie sur le dossier du canapé en me faisant face, tout projet de mettre un autre film semblant à présent oublié. Je réalise que mes poings se sont crispés sur mes genoux. Parler

de tout ça n'est pas facile pour moi. Je n'arrive pas toujours à mettre les mots sur ce que je ressens, et cela me frustre. Normalement, je gère ça avec la fuite. Mais ce soir, je n'en ai plus envie.

– Je suis formé pour affronter ce genre de situation, on l'est tous. Mais si tu savais comme ça me fait mal. Quand j'étais à l'école, j'avais encore ces illusions de vraiment pouvoir aider les autres. La réalité te balance toutes tes limites à la face.

Elle resserre ses bras autour d'elle, comme si elle sentait la souffrance à peine contenue dans ma voix. Alors je continue :

– Certains jours, je me demande pourquoi. Mais c'est une question qu'on évite de se poser. Tu sais ? Pourquoi elle ?

– Je comprends ce que tu veux dire, murmure-t-elle, tellement doucement que ses paroles sont comme une caresse sur ma tension.

J'ouvre lentement les mains dans une tentative d'apaisement.

– Qu'est-ce qui t'a donné envie d'être infirmier ?

– Je te répondrais volontiers que c'est parce que j'aime aider les gens, que je suis altruiste et que mon but dans la vie est de faire le bien autour de moi. La vérité est que ma tante était infirmière.

Elle hoche la tête et m'encourage à poursuivre :

– Je me suis retrouvé après le bac sans trop savoir quoi faire de ma vie. On te dit de choisir une orientation, comme si à dix-huit ans on pouvait savoir. Enfin, certains le savent, moi pas. J'étais perdu. Alors au départ, j'ai voulu devenir infirmier pour contrarier ma mère. Lui montrer à quel point mon séjour chez sa sœur m'avait conditionné. Je ne pense pas que ça ait fonctionné, mais je me suis découvert cette vocation.

– Si tu n'étais pas allé chez ta tante tout ce temps, si tu n'avais pas été en colère contre ta mère, tu n'aurais jamais choisi cette voie et tu serais sûrement passé à côté de *ta* voie.

– Tu as peut-être raison.

– Et on ne se serait jamais rencontrés non plus.

– Margaux...

Je tends la main et caresse sa joue avant de remettre en place une mèche égarée.

– Dis-moi oui.

Elle ne rompt pas le contact, mais secoue légèrement la tête.

– Je ne sais pas.

Je me fige. Et je demande confirmation :

– Tu ne sais pas ?

– C'est ce que j'ai dit.

OK. Je peux gérer un « je ne sais pas ». Je peux espérer en me fondant sur ça.

– Tu n'as pas peur de te blesser, à force ?

– Me blesser ?

– Tu ramasses tous les petits bouts brisés de mon cœur... Tu pourrais te couper.

Je la fixe en tentant de mesurer l'effet que ses mots ont sur moi. C'est... Elle me donne si peu de ces moments où elle laisse complètement qui elle est prendre le dessus, que je reste sans voix.

– *Crazy, Stupid, Love*, déclare-t-elle soudain.

– Hein ?

– Je voudrais qu'on mette ce film, maintenant, si tu es toujours partant.

Honnêtement, elle peut regarder ce qu'elle veut. Je suis gonflé à bloc d'euphorie et rien ne pourrait gâcher ce moment.



Le son d'un SMS entrant me réveille. Je sais qu'il est déjà tard, le soleil filtre à travers les persiennes et fait danser de la lumière sur mes paupières depuis un moment. Je m'étire et attrape mon téléphone. Je me sens bien en découvrant son nom sur l'écran. Hier soir, nous avons enfin échangé nos numéros. C'est certainement ridicule pour le reste de l'humanité, mais je prends ça comme un encouragement.

« J E REFAIS DES COOKIES, TOUT LE MONDE EN REVEUT . U N COURS DE CUISINE, ÇA TE DIT ? »

Je vois qu'elle aime vivre dangereusement. Parce que moi en cuisine... Remarque, la dernière fois, c'est elle qui s'est coupée. Je tape ma réponse en bâillant.

« À QUELLE HEURE ? »

La sienne arrive aussitôt :

« V ERS 14 H ? »

Je vérifie l'heure, ça me laisse le temps d'émerger et de me rendre présentable. Je lui confirme et me lève. Sofiane et Audrey sont installés à la table de la cuisine, en train de boire un café pour lui, un thé pour elle. Le dimanche, quand on ne bosse pas, on est un peu en mode freestyle pour le repas. Vu l'heure, j'opte pour une sorte de brunch. Je leur dis bonjour et Audrey me demande tout de suite :

– Alors ?

– Alors quoi ?

– Ta soirée ! Ne fais pas l'innocent !

– Elle veut savoir si tu as conclu ou pas.

Le regard qu'elle lui lance est aussi explicite que l'aurait été une réponse verbale, et je les remercie intérieurement de ne pas se lancer dans une de leurs joutes verbales insupportables. Pas au réveil, quoi.

Mon téléphone vibre dans ma main.

« E MMA PEUT VENIR, BIEN SÛR. »

« E LLE N'EST PAS LÀ, MAIS MERCI POUR ELLE. »

« O N REFERA UNE SESSION AVEC ELLE ^\_^ »

– Vu l'air niais qu'il a sur la figure, j'hésite entre deux possibilités. Soit ils ont terminé la soirée à l'horizontale, soit...

– Tu penses qu'il n'y a que le cul, dans la vie ? lui demande Audrey en soupirant.

– Le cul, les jeux vidéo, la bière...

Et c'est parti. Je me dépêche de me servir un café et j'attrape du pain aux noix en passant, avant de m'échapper loin de la discussion surréaliste qui démarre à peine.



– Ma mère est partie ce matin. La voie est libre.  
– Tu veux dire qu'elle est retournée régner sur l'enfer ?  
– Je te l'ai dit : moque-toi, un jour tu me demanderas pardon pour tes sarcasmes.

– Ta mère ne me dérangeait pas.  
– Crois-moi, elle t'aurait dérangé, aujourd'hui. De t'avoir à portée de main pour te poser un milliard de questions aurait été trop tentant pour elle. Tu n'aurais jamais survécu. Tu es trop mignon. Et ma mère en mange dix comme toi au petit déjeuner.

– Mignon ? Tu viens vraiment de me dire que je suis mignon ?  
Mignon comme quoi ?

Je la suis à la cuisine et elle me regarde par-dessus son épaule avant de me répondre :

– Tu aimerais être mignon comme quoi ?  
– Puisque tu me demandes mon avis, j'aimerais être sexy plutôt que mignon.

– Ça ne se fait pas de réclamer les compliments, Anthony.  
– Ça ne se fait pas de dire à un homme de presque trente ans qu'il est mignon.

Elle se retourne et croise les bras.

– Mignon comme... non. Je ne vois pas.  
– Donc, sexy.

Elle ne répond pas.

C'est la première fois que je la vois au naturel, vraiment au naturel. En tenue décontractée, enfin pour elle, sans maquillage, sans coiffure sophistiquée. Elle porte un jean super serré, noir, des ballerines, et une robe noire également qui lui arrive à mi-cuisses. Ses cheveux sont

remontés en un chignon qui menace de s'écrouler à chacun de ses mouvements. Et je crois que c'est précisément là que je tombe amoureux. Pour de bon.

Je vais me laver les mains pour masquer mon trouble et elle m'attend devant le plan de travail situé sur l'îlot central.

– C'est bizarre, non ? je lui dis en m'installant en face d'elle.

– De cuisiner ?

– De se retrouver ici. Un peu sur les lieux du crime.

– Oh. Oui, je vois.

– J'aime beaucoup la façon dont tu t'habilles. Mais je crois que je préfère te voir comme ça, sans ton armure.

– Mon armure ?

– Oui, tes vêtements, ton maquillage... tout ce qui détourne l'attention de toi.

Je crois qu'elle me laisse voir une partie bien gardée d'elle, et ce mystère teinté d'exclusivité me plaît, me donne envie d'en voir encore plus.

Elle m'observe quelques secondes comme si elle réfléchissait et finit par attraper une plaquette de beurre posée devant elle et me la tend :

– Coupe en petits dés que tu mets dans ce bol.

Je n'insiste pas et nous nous mettons à préparer les fameux cookies. On ne se jette pas de la farine dessus, on ne se met pas à rire bêtement sans raison en se courant après dans la cuisine. Elle n'a pas de chocolat au coin des lèvres pour que je puisse l'essuyer du bout du pouce. Nous ne sommes pas dans une de ces comédies romantiques qu'elle aime tant. Mais je sais que chaque moment que je passe avec elle est parfait à mes yeux. Sofiane se moquerait de moi, sans aucun doute.

Je ne mentais pas quand j'ai dit à Margaux que je n'étais jamais tombé amoureux. J'en suis à présent certain, puisque je le suis. Je m'en serais rendu compte si ça avait été le cas avant. Car là, je n'ai aucun doute. Et peut-être bien que je me raccroche à elle parce que je traverse des moments difficiles avec Aurélie, ce n'est pas impossible. Ça

ne me dérange pas. Peu importe la manière dont ça arrive, l'essentiel est que ça arrive.

– Si tu manges tout le chocolat, il n'y en aura pas dans les cookies...

– Je croyais que l'intérêt de cuisiner était de pouvoir grignoter.

– Qui t'a raconté ça ? On t'a menti. Ce n'est pas du tout l'objectif.

Elle tape sur ma main et je fais tomber un carré en râlant.

– Ben... je sais pas... je lui réponds en le récupérant.

– Pose ce carré de chocolat.

Je me mets à rire.

– Quoi ? Tu veux dire « pose lentement ce carré de chocolat et ne fais pas de geste brusque, cow-boy » ?

Elle essaie de rester sérieuse, mais je lève les mains à la vitesse minimale possible et elle rit aussi. Je sais que c'est con, que je ne suis pas spécialement drôle. Mais du moment que je l'entends rire, ça me va. Et puis son téléphone bipe et elle l'attrape comme si sa vie en dépendait. Elle fait souvent ça et cette fois, je lui demande :

– Il se passe un truc avec ton portable ?

Elle relève la tête d'un coup et me fixe, la bouche un peu ouverte, comme prise en faute.

– Tu es très connectée, non ?

– C'est...

Revoilà son regard fuyant. Soit elle va mettre un terme à la conversation, soit elle va finir par me dire quelque chose qu'elle hésite à m'avouer. Je n'aime pas trop ça, je me dis que, un jour, elle va me sortir qu'il est temps que j'arrête de lui courir après.

– C'est ce groupe, sur Facebook.

Elle marque une pause, repose son téléphone derrière elle et reprend le mélange de la pâte à cookies.

– On avait créé ce groupe avec mes amis, un endroit privé où on pouvait tous parler, poster les photos des soirées, tout ça. Je me connecte avec le compte de mon frère.

Sa voix n'est plus qu'un murmure. Si je faisais de la psychologie de comptoir, je dirais « un murmure honteux ».

– Tu veux dire que tu les espionnes ?

Elle hausse les épaules et ne me répond pas.

– C'est malsain.

J'ai sorti ça sans réfléchir. J'aurais peut-être dû.

– Tu ne me connais pas, Anthony. Tu ignores ce par quoi je passe en ce moment et tu n'as pas le droit de juger ce que je fais ou ne fais pas. Je n'apprécie pas que tu me donnes ton opinion sur quelque chose qui t'échappe complètement.

Ben voilà, c'était à prévoir. En général, quand on appuie là où ça fait mal, c'est le genre de réaction qu'on récolte. Et puis elle n'a pas tort. J'ai la fausse impression de la connaître parce que nos interactions sont en général faciles. Mais en réalité, ça fait quelques semaines à peine que je l'ai rencontrée, ici même, et j'ai encore tout à découvrir sur elle.

– Peut-être que tu devrais rentrer chez toi, si mon comportement te pose problème, ajoute-t-elle.

Je l'ai blessée. Mais en même temps, il fallait bien que quelqu'un lui dise qu'elle est pathétique, là.

– Peut-être, oui. Mais quitte à me faire jeter dehors, autant y aller à fond. Je pense que tu te complais dans cette situation, que tu t'accroches à quelqu'un qui n'en a rien à foutre de toi. Ce que tu fais, refuser de tourner la page, ça va deux minutes, Margaux. À un moment, faut se bouger. Tu penses qu'en macérant dans tes regrets, tu vas avancer ? Personnellement j'en doute.

– Refuser de tourner la page ? Pourquoi tu crois que je suis ici ? Pour enfile des perles ? Tu ne me connais pas et tu es là en train de me juger. Tu penses que je ne souffre pas ? Je croyais que tu voyais plus loin que ça, Anthony.

– Peut-être bien que j'en ai marre de devoir me battre pour te voir au-delà de cette apparence tellement parfaite.



Elle serre les mains autour de la préparation, mais ne dit rien.

– En fait, tu as raison : je devrais rentrer chez moi et on devrait éviter de se voir. Maintenant que je sais que chaque fois qu'on passe un moment ensemble tu penses uniquement à ce qui se raconte sur ce groupe où tu n'as plus rien à faire, je t'avoue que j'aime autant utiliser mon temps pour faire autre chose. Je ne suis pas trop chiant, comme mec, mais je ne suis pas fan de jouer la cinquième roue du carrosse. J'aurais pu t'attendre si tu m'avais laissé une chance.

Je jette sur le plan de travail le couteau avec lequel je coupais le chocolat et sors sans un regard, sans rien ajouter. Je suis vexé. Blessé. Mon orgueil et mon ego viennent de s'en prendre un paquet dans la tête et, malgré mon envie d'elle, d'être avec elle, il est temps d'arrêter de déconner. C'est à son tour de faire un pas. Je connais mes limites, on vient d'en atteindre une.

## Anthony

– Hé ! Je ne sais pas ce qui s'est passé chez la voisine, mais tu es déchaîné !

Je suis en train de rétamer Sof à *Street Fighter* . Et pas avec la technique complètement hasardeuse de Lise, non. Mes prises sont calculées. J'ai conscience de reporter ma frustration sur le jeu, mais il vaut mieux ça que me mettre à hurler et taper dans un mur.

– Ouais, elle est compliquée. D'habitude ça me va, mais là, je me sens con.

– Pourquoi ?

Il se fait mettre KO par mon personnage et pose sa manette. Ce qui est bien avec Sofiane, c'est qu'il donne l'impression de se foutre de tout et d'être quelqu'un de superficiel. Alors qu'en réalité, il est l'un de mes meilleurs amis et toujours disponible. Il se moque souvent, se marre sur mon compte, et celui des autres, et pourtant, il sait à quel moment être celui qui va écouter et conseiller.

– Je sais qu'elle n'est pas prête pour quelque chose avec moi. Je ne suis pas aveugle, je vois bien qu'elle doit vivre le deuil de sa relation. Mais là...

– Elle t'a fait quoi ?

– Elle continue de lire ce que ses anciens amis, son ex y compris, se racontent sur un groupe privé où elle se connecte par le compte de son frère. Elle fait ça pendant qu'on est ensemble.

– Tu es sûr qu'elle te mérite, cette fille ? Je ne la sens pas...

– Ce n'est pas une question de mérite. C'est...

– Ton besoin d'aider les autres quitte à te placer au second plan ?

– Dit comme ça, tu la fais passer pour une œuvre de charité. Alors que ce n'est pas le cas. Elle est...

– T'es cuit, mec. Elle te tient par les...

– Non. Si. Peut-être. Mais elle ne le fait pas exprès. Elle m'a dit à plusieurs reprises qu'elle n'avait que son amitié à me proposer. Et j'aurais pu m'en contenter.

– Arrête, pas à moi, Anthony. À elle si tu veux, pour ne pas lui faire peur. Mais je te connais. C'est déjà trop tard pour éviter les dommages collatéraux. Et elle t'encourage dans ta démarche, elle est au moins aussi coupable que toi. Vous êtes deux cas désespérés.

Je m'appuie sur le dossier du canapé et passe les mains sur mon visage.

– Tu as raison. C'est trop tard. Je suis vexé qu'elle aille lire ce groupe pendant qu'elle est avec moi, en fait. Je pensais qu'on passait de bons moments, tu vois ? Que j'arrivais à l'atteindre, alors qu'en réalité elle se foutait de moi. Elle pensait à l'autre, je faisais tapisserie. J'étais là comme un con à me dire qu'avec moi elle était plus authentique.

– C'est sûrement le cas, elle a juste du mal à passer à autre chose.

– À partir de quand je me retrouve avec le rôle du pauvre con ?

– Je dirais bien que tu es déjà dedans, mais ce ne serait pas très charitable.

– Depuis quand tu es charitable ?

– Ouais, c'est vrai. Tu es déjà dans le rôle du pauvre con.

– Anthony ?

Je me retourne vers Audrey, derrière qui se tient Margaux.

– Bon, je vais aller... hum...

– M'aider à préparer le repas ? propose Audrey à Sofiane.

Et à ma grande surprise, ils s'éclipsent tous les deux sans se disputer, nous laissant seuls. Elle s'approche un peu.

– Salut.

– Salut, je lui réponds sans trop savoir comment réagir à sa visite.

– J'ai terminé les cookies, je les ai donnés à Audrey, si tu en veux plus tard.

– OK...

– J'ai envoyé un message à mon frère pour qu'il change de mot de passe.

– C'est bien. Pour toi, je veux dire.

– Et je viens te présenter mes excuses. Je veux que tu saches que même si ça m'est arrivé de regarder mon téléphone pendant que j'étais avec toi, je ne passe pas mon temps à penser à eux, ou à lui. Quand on est ensemble, je ne pense presque plus à tout ça, en fait. Je te respecte, Anthony.

– D'accord.

– Tu m'en veux ?

– Oui, je t'en veux. Je te comprends, mais je t'en veux. Et je m'en veux aussi.

– De quoi ?

– D'essayer. De trop essayer.

– Tu as dit que tu aurais pu m'attendre.

Elle vient s'asseoir sur le canapé. Je me lève instinctivement et me place en face d'elle, sur la table basse. Besoin d'un peu de distance.

– Je ne peux pas faire ça tout seul, Margaux. Si on en est au point où tu espionnes ton ex pendant que tu es avec moi, c'est que j'ai faux sur toute la ligne. Je ne veux pas faire ça tout seul. J'étais prêt à t'attendre, à te laisser du temps, mais pas dans ces conditions. Pas en faisant de la figuration.

– Je sais. Mais j'ai compris.

– Tu en es sûre ? Parce que je sais que j’ai l’air d’être une bonne poire, et je le suis sûrement, mais ça, *nous deux*, ça ne peut pas le faire si tu es restée à Paris.

– Je suis là.

– Vraiment ?

– J’essaie d’être là.

Je la regarde fixement et j’attends de voir quelque chose sur son visage. Un signe. Et ce que je décèle, c’est qu’elle est sincère. Je crois qu’elle s’en veut vraiment et qu’elle regrette. Et à ce moment, je la vois incertaine. Je remarque qu’elle me montre cet aspect de sa personnalité que les autres ne comprennent pas. Et je n’ai pas la prétention de dire que je la comprends, mais elle me donne les moyens d’y arriver.

– Je sais que tu souffres, je finis par lui dire.

C’est ma preuve de bonne foi, mon tour de faire un pas vers elle...

– Je sais que ce n’est pas facile et que tu y travailles. Et je n’aime pas voir ce regard que tu as, parfois.

– Quel regard ?

Elle se redresse, comme si je l’avais offensée.

– Je te vois, Margaux.

Elle me fixe sans avoir l’air de comprendre où je veux en venir.

– Je t’observe. Quand tu penses que personne ne le fait et que tu as cet air triste que tu effaces au moindre signe d’intérêt envers toi. Je te vois, je lui répète sans la quitter des yeux.

– Et que vois-tu ?

– Toi.



**Margaux**

Il nous a fallu quelques jours pour retrouver l'équilibre qui caractérise notre relation. Je crois que nous avons réussi à nous remettre en phase. Il est tellement facile à vivre... Et puis j'analyse tout. Notre rencontre, ce qui m'a poussée à aller vers lui. La manière dont j'ai pu le blesser. Plusieurs fois. Et sa façon de me laisser revenir. Il me demande une chance, mais c'est lui qui m'en donne sans cesse. J'essaie de m'imaginer avant. Quand je ne le connaissais pas. Il y a comme un blanc, dans mon esprit. Car quand j'y pense, à cet avant, son sourire prend toute la place. Son regard bienveillant. Sa présence. Je crois que ce *nous*, avec lui, est la suite logique de ma vie. Je crois... je sais : j'ai juste peur. J'ai eu peur.

*Je n'ai plus peur.*

– Tu sais que tu devras t'installer, tu ne peux pas continuer à sillonner la France toute ta vie. À un moment, il faut se poser.

Michel m'oblige à revenir dans la discussion. Ça m'arrive de plus en plus souvent, ça. M'évader dans mes pensées. Et de plus en plus souvent aussi, c'est Anthony qui occupe ces pensées. Aujourd'hui, c'est différent.

– Je crois que je suis prête. Je ne suis pas sûre, mais je crois que je n'aimais pas Xavier, je lâche sans transition.

– Miracle ! David ! hurle Michel.

– Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

David est complètement affolé, son tablier autour de la taille, une spatule en bois à la main.

– La petite vient de réaliser qu'elle n'était pas amoureuse de Xavier.

– Tu m'appelles en criant pour ça ? Pour me dire quelque chose que je sais déjà ?

Il agite la cuillère et fait voler quelques gouttes de sauce tomate vers nous. Je recule, je suis en blanc aujourd'hui, il déconne !

– Pardon, Margaux, mais dis à ton père qu'il a le droit de beugler uniquement s'il se passe quelque chose de grave et d'urgent.

Je lève un sourcil, les mains sur les hanches, quand Michel enchaîne :

– Et dis à ton père qu’il pourrait se réjouir pour toi, ça ne lui ferait pas de mal.

– Ou alors, je vais vous laisser tous les deux régler vos histoires.

– Tu ne vas nulle part, nous étions en train de parler de ton projet avant que tu me lâches cette information.

Je me rassois pendant que David repart en cuisine.

– Donc, est-ce que tu sais où tu aimerais l’ouvrir, ce *diner* ?

N’en étant plus à son coup d’essai pour monter une entreprise du genre, Michel a pris très à cœur de me guider dans cette aventure. Et je sais déjà où je veux m’installer, oui.



## **Anthony**

– C’est ça , la troisième étape ?

– Ben quoi ? Normalement, si tu as besoin d’arriver jusqu’à l’étape trois, c’est que tu es désespéré.

– C’est pas faux.

– Donc, aux grands maux, les grands remèdes.

– Non, mais ça marche vraiment, ça ?

– Ange ! hurle Lise, parce que dans cette maison, on ne se déplace pas, on crie.

– Quoi ? répond-il sur le même ton depuis l’ancienne chambre de Sof où il squatte quand ils sont là.

– Viens !

– Pourquoi ?

Je vais avoir des acouphènes.

– Viens, je te dis !

Il arrive et se poste à l'entrée du salon, les bras croisés.

– Ça va, hein, pas la peine de te la péter avec tes bras musclés.

Regarde ça.

Elle lui tend la feuille et lui montre l'étape trois.

– Ça t'a plu, non ?

– Heu...

– Ange. Souviens-toi que c'est avec moi que tu te couches, ce soir.

– Alors, oui. C'était top.

Elle se tourne vers moi, satisfaite :

– Tu vois. J'ai raison.

– De quoi ?

Sofiane s'assoit à côté d'elle et lui prend la feuille des mains. Elle tapote l'étape trois du bout du doigt.

– Ah oui, je confirme, je les ai surpris une fois.

– Sérieux ?

– Oui, c'était dans le couloir.

– Bon, si je me ramasse, je vous tiendrai pour responsables. Tous.

Ange hausse les épaules, Sofiane me sourit de son air sadique et Lise lève plusieurs fois les sourcils. Ils sont vraiment tous fous.



Les montagnes russes des émotions et de mon humeur, j'ai du mal à suivre. J'essaie de me distancer, mais ça revient toujours. J'ai un peu de temps devant moi, alors j'appelle Clémence.

– Tiens, un étranger ! me dit-elle en décrochant.

– Désolé, j'ai beaucoup de travail.

– Je suis contente que tu te souviennes de mon existence.

– Arrête, le rôle de martyr ne te va pas.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Anthony ?

– Je ne peux pas te téléphoner si tout va bien, juste pour prendre des nouvelles ?



Un silence suit ma question. Bien sûr, elle me connaît trop bien. Ma tante est ce qui se rapproche le plus pour moi d'une figure maternelle. Elle n'a jamais totalement pris la place de ma mère, mais elle est celle vers qui je me tourne instinctivement lorsque ça ne va pas. Celle qui me couvrait la nuit quand j'étais malade. Celle qui m'a appris à conduire sur le parking du supermarché le dimanche. Et celle avec qui j'ai eu LE discours sur les relations sexuelles quand j'étais adolescent. Discours qui m'a traumatisé, je m'en souviens encore...

– *Tu as déjà couché avec une fille ?*

– *Heu...*

– *Un mec ?*

– *Heu...*

– *OK. Très bien. Tiens.*

– *Des préservatifs ?*

– *Pitié, dis-moi que tu connais le principe et qu'on n'a pas besoin d'aller acheter des bananes. Ou un concombre. Je déteste les concombres. Ça n'a pas de goût. C'est de l'eau.*

– *Pourquoi tu me parles nourriture, là, déjà ?*

– *Anthony, tout ce que tu dois savoir c'est que quoi que tu fasses, utilise un préservatif.*

– *Genre, n'importe quoi ? Pour jouer à la console, c'est utile ?*

– *Genre, tu es sûr que tu veux faire de l'humour, là ? Car je peux aussi te ressortir l'épisode de Il était une fois la vie où ils abordent les relations sexuelles en envoyant des mini-bonshommes dans des mini-vaisseaux spatiaux qui se baladent dans le corps humain. Tu as bien compris qu'on parlait de sexe, rassure-moi ?*

– *Arrête. Cette conversation me met très mal à l'aise.*

– *Imagine ce que ça donnerait si tu te chopais de l'herpès génital. Là, tu serais mal à l'aise.*

– *Mais... pourquoi ? Pourquoi ?*

– *Mission accomplie. Allez, on mange quoi, ce soir ?*

*Celle qui sait qui je suis.*

– C’est cette fille...

– Attends une seconde.

Je l’entends bouger et elle reprend :

– J’ai des bonbons, j’ai mon oreillette Bluetooth. Je suis prête, raconte-moi.

Et je lui dis tout. Elle ne me donne pas de conseil, elle me laisse toujours faire mes choix et les assumer. Mais elle écoute. Elle me soutient quoi que je décide. Et elle me montre, juste en me laissant parler, que je compte pour elle. Pas d’effusions, pas de grands discours. Juste une femme seule et son neveu qui est bien plus que ça en réalité. On peut rester des mois sans se parler et se retrouver comme si on s’était parlé la veille...



Nous avons pris l’habitude de nous voir un peu chaque soir, avec Margaux. Inconsciemment, je me dirige vers elle après avoir vu Aurélie, et je lui raconte. Elle pourrait me demander d’arrêter de parler, je sais que c’est un sujet qui dérange. Les gens n’aiment pas se rappeler qu’on n’est pas invincibles. Que nous sommes tous mortels et que la maladie, c’est sacrément moche. Mais pas elle. Elle me laisse exprimer ce qui a besoin de sortir, parce que ça me rongerait de l’intérieur si je ne le faisais pas.

Ce soir, elle m’attend à côté de l’endroit où je me gare toujours. Et comme un nouveau rituel qui s’est instauré naturellement, elle monte dans la voiture. Elle m’offre sa compagnie pendant cet instant de transition nécessaire qui me permet de laisser ma journée de travail derrière moi. On en profite pour écouter un peu de musique. Elle est curieuse de mes goûts et j’aime lui faire découvrir mes groupes et mes morceaux préférés.

– Les paroles... c’est un peu moi.

Elle ne me regarde pas, elle a l’air un peu choquée. Halestorm joue *I Miss The Misery* et je n’avais pas fait le rapprochement. La chanteuse

raconte que sa relation désastreuse lui manque, les disputes, les cris, les coups...

– Ça se passait mal à ce point ?

– Pas physiquement, mais émotionnellement, je pense que je me contentais de peu, de miettes. Et je les avais tout le temps sous les yeux avec Olivia, c'était rude. Je sais bien que je ne suis pas la victime dans cette histoire, mais je souffrais quand même. C'est ça qui est difficile à faire comprendre. Les autres voient uniquement le fait que je couchais avec le petit ami de ma meilleure amie. Mais je croyais vraiment l'aimer, il m'a donné cette impression d'être importante, au début. Alors qu'en réalité, il s'en foutait. Et je ne dis pas que ça minimise la gravité de ce que j'ai fait, bien sûr que non. Mais je pense que je m'étais habituée à cette situation. Et ce manque que j'ai, c'est forcément du masochisme.

– Quoi, tu veux dire que tu aimais qu'il te traite mal ? C'est ça qui te manque ?

J'avoue que j'ai du mal à suivre. Une sorte de syndrome de Stockholm amoureux ?

– Je pense que je m'y étais habituée, que je n'avais que ça. Non, j'explique mal.

– Oui, je pense aussi, car je ne comprends pas.

Elle frotte ses mains sur ses cuisses.

– Non, mais je ne suis pas certaine de comprendre moi-même. Laisse tomber.

– C'est lui qui est un abruti, si tu veux mon avis.

– Pourquoi ?

– Pour t'avoir laissée partir. Pour ne pas s'être un peu battu pour toi. Pour avoir choisi la facilité. Parce que ta copine, il n'en est pas amoureux, ce n'est pas possible. Il ne l'aurait pas trompée pendant des mois. Ce type est un connard.

– C'est un connard.

– Hum... j'aime bien, redis-le.

– Pourquoi tu me donnes l'impression de quelque chose de sexuel ?

– Parce que, Margaux, je suis un mec qui tente de séduire une nana. Quand tu clignes des yeux, je trouve ça sexuel.

Elle se met à tousser.

– Euh... Tu t'étouffes avec quoi, là ?

– De l'air. Tu trouves ça sexuel, toujours ?

– Ne pose pas de question dont la réponse te ferait peur.

– Le fait est que Xavier est un connard, reprend-elle en évitant mes allusions subtiles et délicates.

– Tu n'es pas totalement innocente, nous avons déjà établi ce point. Mais lui, il joue dans une autre catégorie.

– Tu dis ça parce que tu n'as eu que ma version de l'histoire.

– Peut-être. Ça me va. Je suis partial, j'avoue.

– Moi aussi. J'aime bien avoir quelqu'un de mon côté.

– Toujours partante pour demain soir ?

– Toujours.

Là, je garde pour moi le fait que même ce mot dans sa bouche a aussi une connotation sexuelle dans mon esprit. En réalité, pour ma défense, ce n'est pas tellement que je sois pervers. C'est juste que j'ai une imagination vraiment prolifique. Et en ce moment, elle y tient le premier rôle. Nue, cela va de soi. Voilà, donc, ça, je le garde pour moi.



– Je crois que je suis trop bien habillée.

Je la regarde attentivement. Elle porte une de ces jupes que j'aimerais beaucoup retirer un jour... Mon propre supplice de Tantale que je m'inflige.

– Je pense au contraire que tu es parfaite.

– Mais, c'est un *pub* . Tu ne m'avais pas dit qu'on allait dans un *pub*

– Je viens de te faire un compliment. Fais au moins semblant de l'apprécier.

Elle ouvre grand les yeux. C'est tellement facile de la mettre en boîte que j'ai de plus en plus de mal à résister.

– Je déconne. Tu veux partir ?

Elle se retourne et secoue la tête. Je lui prends la main et l'entraîne vers la table qu'occupent déjà Lise et Ange. Audrey et Sofiane ne devraient plus tarder. Une fois que nous sommes assis, Lise se penche vers moi et murmure :

– J'ai invité quelqu'un en plus pour la soirée. Ne te fâche pas.

– Pourquoi je me fâcherais ? Qui as-tu invité ?

Elle prend son air innocent qui ne fonctionne pas du tout avec moi. Je crains le pire.

## Margaux

Ce n'est pas que je n'assume pas ma tenue, il y a bien longtemps que je me fiche pas mal de ce que les gens pensent de mon look. C'est juste que j'aime être raccord. C'est bête, mais je préfère être assortie autant que possible quand je sors. C'est une de mes passions qui résulte en une garde-robe phénoménale qui, si un jour je suis fauchée, me permettrait d'ouvrir ma propre boutique et faire concurrence à Belldandy. Lorsque Anthony a parlé de mon « armure », il n'était pas loin de la vérité. Qu'on me voie au naturel me donne l'impression d'être à nu. Oui, peut-être bien que je me cache un peu derrière un aspect parfait et maîtrisé. Toujours est-il que, pour ce soir, j'aurais sûrement opté pour une tenue moins élégante, élaborée quand même, mais moins chic. Ma jupe crayon, mon chemisier à manches ballon et mes *victory rolls* ne sont pas du tout adaptés à un pub. D'un autre côté, j'ai remarqué les regards qu'il me lance lorsque je porte ce style de tenues, et je ne parle pas de mes chaussures, pour lesquelles il semble avoir une fascination particulière. Je sais que ce type de vêtements attire le regard, ça ne me dérange pas. Que ce soit *son* regard me plaît d'ailleurs de plus en plus. Mais j'aime donc être dans le thème, ce qui n'est pas le cas ce soir. Ça influe toujours sur la confiance que j'ai en moi. Aussi irrationnel cette réaction soit-elle.

Nous discutons de tout et de rien, Sofiane nous a rejoints et Audrey a envoyé un SMS à Lise pour la prévenir qu'elle ne pourrait sûrement pas venir, finalement.

– Désolée, je suis un peu en retard !

Une jolie rousse qui doit avoir la trentaine fait la bise à tout le monde. Arrivée à moi, elle se présente :

– Bonsoir, Ambre.

– Margaux, je lui réponds en masquant une grimace.

J'ai senti l'alcool dans son haleine quand elle m'a fait la bise. En voilà une qui a déjà commencé la soirée. Elle s'installe sur la banquette en face de moi, juste à côté d'Anthony. Il me semble qu'il a l'air un peu mal à l'aise, d'un coup. Lise entame la conversation avec Ambre et je crois comprendre qu'elle est aide à domicile et qu'elle a travaillé pour Annabelle, la femme dont Lise m'a parlé à plusieurs reprises et qui est comme une grand-mère pour elle.

– Oh ! Un slow ! Ange, viens danser ! Un slow, tu peux, c'est facile : tu n'as rien à faire à part du sur-place et me tenir serrée dans tes bras. Très serrée.

Ce dernier argument arrive à convaincre Ange et ils se lèvent tous les deux pour rejoindre la petite piste de danse au centre du *pub* où plusieurs couples sont déjà en train de danser.

– J'adore ce morceau, ça me rappelle tellement de souvenirs ! Anthony ?

Ambre se lève et lui tend la main. Son regard va d'elle à moi. Je ne veux pas avoir l'air de me l'approprier alors que je ne suis pas certaine d'être en mesure de lui offrir quoi que ce soit. Il hésite, alors elle saisit elle-même d'office sa main et l'entraîne en lançant :

– On s'est déjà embrassés, on peut bien danser un slow !

Une ex.

– C'est pas le morceau qui passait dans *La Boum* , ça ? me demande Sofiane, à côté de moi.

– Je crois bien, oui.

– Tu veux danser ?

– Ne te sens pas obligé de me le proposer juste parce que tout le monde le fait.

– Est-ce que tu as l'impression que je me force, là ?

Son air charmeur est en totale contradiction avec son look. Sofiane est couvert de tatouages, presque de la tête aux pieds, d'après ce que je vois en tout cas. Il a le crâne rasé et un regard intense. Et ce petit sourire lui donne un côté totalement enfantin. Danser sur cette chanson est en paradoxe avec son allure. Ça me fait d'autant plus plaisir qu'il fasse en sorte que je ne me sente pas sur le bord de la route. Je me lève et il m'imitte avant de passer un bras autour de ma taille.

## **Anthony**

Il fait quoi ? Ça l'amuse, en plus, on dirait. Ce n'était pas du tout le plan, ça. Lise a demandé cette chanson pour que je danse avec Margaux, pas avec Ambre. Mais je préfère que Sof danse avec elle, cela dit, sinon elle serait comme une conne toute seule à table.

– Si je t'ennuie, dis-le.

Je reporte mon attention sur Ambre. Je vais tuer Lise. C'est officiel. En plus, elle sent fort l'alcool et a l'air déjà bien entamée.

– Tu as bu avant de venir ?

– Un petit peu.

– Pas plus, tu es sûre ? Ne le prends pas mal, mais je vais être bourré dans deux minutes si je continue à respirer dans le même mètre carré que toi.

– OK, j'ai picolé. Et alors ? C'est samedi soir, je ne vois pas ce qu'il y a de mal à s'offrir un peu de bon temps ! Je ne suis même pas venue en voiture !



– D'accord, tu fais ce que tu veux.

– Tu sais que tu n'étais pas obligé de danser, hein ?

Ce n'est pas comme si elle m'avait traîné sur la piste. Et je suis trop poli (et con, aussi) pour lui dire que ce n'est pas du tout avec elle que j'avais prévu de danser. Car cette chanson, c'est Lise qui l'a choisie en m'affirmant que toutes les filles rêvaient de danser un slow sur la mythique musique de *La Boum*. Personnellement, je doute que ce rêve touche vraiment toutes les filles, mais j'ai dit que je lui faisais confiance, et c'était sa troisième étape. Il faudra aussi que je lui dise que sa technique de séduction en trois points laisse franchement à désirer.

– C'est ta nouvelle copine ?

*Hein ?*

– Margaux, la blonde, c'est ta nouvelle copine ? me redemande Ambre.

– Non, pourquoi ?

– Étant donné que tu es proche du torticolis à force de la surveiller et qu'elle te lance des tas de regards en s'imaginant que personne ne s'en aperçoit, je me demande si vous êtes ensemble et si j'ai gaffé en te demandant de danser avec moi.

Elle a l'air tout sauf inquiète de savoir si elle a gaffé.

– On n'est pas ensemble.

– Tant mieux.

Enfin, la chanson se termine. Vu le nombre de couples sur la piste, peut-être bien que Lise n'est pas complètement à côté de la plaque avec cette troisième étape. Mais ça me fait une belle jambe puisque c'est tombé à l'eau avec l'intrusion d'Ambre. Dont Lise est également responsable.

Lorsque tout le monde retourne à la table, je l'attrape par le bras :

– Et si tu venais avec moi chercher la prochaine tournée, Queen ?

*Ouais, tu fais bien d'avoir l'air flippée, parce qu'on va s'expliquer, toi et moi.*

*Oups.*

*Oui, « oups ».*

Parfois, on a des conversations silencieuses, elle et moi. Enfin, dans ma tête, c'est ce qui se passe. On arrive au bar et je commande un nouveau pichet de bière avant de me tourner vers elle :

– Tu peux me dire pourquoi tu as saboté ton propre plan en invitant Ambre ?

– Pour ma défense, je n'avais pas prévu qu'elle te propose de danser. Tu devais inviter Margaux. Et Ambre est là pour que Margaux s'aperçoive que tu plais aux femmes et qu'elle réalise qu'à force d'attendre, tu pourrais bien lui passer sous le nez.

– Tu joues avec les sentiments d'Ambre ?

– Pas du tout ! Elle est au courant, je lui en ai parlé.

– De mieux en mieux, Lise, vraiment, tu dépasses toutes mes espérances en matière de grand n'importe quoi.

– Hé ! Ça a fonctionné ! Margaux ne t'a pas quitté des yeux pendant que vous dansiez.

– Pendant qu'elle était dans les bras de Sofiane, tu veux dire ?

– Arrête, ils se touchaient à peine.

– Tu as remarqué qu'Ambre est déjà bourrée ?

– J'ai vu, ce n'était pas prévu.

– Et maintenant ?

– Maintenant quoi ?

– La suite du programme ?

– Ah ça, c'est à toi de jouer. J'ai rempli ma mission, je ne peux plus rien faire pour toi.

*Elle est sérieuse ?*

Oui, elle l'est, car elle prend le pichet que le barman vient de déposer devant nous et retourne à la table comme si de rien n'était. Sans me donner la moindre indication sur ce que je dois faire.

Je retrouve les autres et reprends ma place en face de Margaux, en grande conversation avec Sofiane. Ça commence à m'agacer.

– Alors, quoi de neuf depuis la dernière fois ? me demande Ambre.

Non, mais elles pensent vraiment toutes les deux que ce plan de rendre Margaux jalouse va fonctionner ? Cette soirée est une catastrophe.

## Margaux

J'écoute d'une oreille ce que Sofiane me dit, et de l'autre, je capte des bouts de la discussion entre Anthony et Ambre. Elle a besoin de se tenir aussi près de lui pour lui parler ? Ce n'est pas comme s'il avait des problèmes auditifs ou qu'on ne s'entendait pas dans le *pub* . Je veux dire, ils sont à quoi ? Trente centimètres l'un de l'autre ? Il me semble qu'on peut communiquer sans être collés comme ça.

Quand Sofiane pose sa main sur la mienne, je sursaute un peu. Il se rapproche, faisant traîner sa chaise sur le sol et attirant l'attention de tout le monde sans que ça semble lui poser le moindre souci. Il fait comme si de rien n'était et tourne carrément le dos au reste de la table pour se concentrer à fond sur moi. J'aurais loupé des signaux ? Il s'intéresse à moi ? C'est embêtant, parce que moi pas du tout. J'ai déjà Anthony. Je l'ai, n'est-ce pas ? Je le regarde et je n'en suis plus sûre. Je l'ai trop fait attendre ?

– Ne la laisse pas te rendre jalouse, ce serait trop facile... me chuchote Sofiane à l'oreille.

Déjà, je ne l'ai pas entendu s'approcher si près, donc je suis un peu surprise (encore) et j'ai un mouvement de recul qu'il bloque en passant un bras autour de mes épaules. Ensuite, pourquoi me dit-il ça ?

Chaque fois qu'Ambre pose sa main sur l'épaule d'Anthony, que j'aperçois par-dessus le bras de Sofiane, je suis effectivement jalouse. Donc, ma jalousie doit se voir. Je ne veux pas qu'il lui accorde de l'attention. Et je ne veux plus le faire attendre. Il pourrait s'éloigner d'elle. Ça me blesse qu'il soit aussi intime avec elle. Et je n'aime pas du

tout savoir qu'ils se sont embrassés. Je sais que je n'ai pas le droit d'aimer ou pas son passé. Il n'était pas moine avant de me connaître et ma vie n'a pas démarré à notre rencontre non plus. Mais la relation que nous avons développée lui et moi me donne la fausse impression d'avoir une quelconque légitimité sur lui. Sur nous.

*Nous.*

Ce *nous* que je n'ai jamais vraiment eu avec Xavier, et qui me manque. Ce *nous* que je pourrais avoir avec Anthony, parce qu'il est sincère comme ça, au point de me demander de lui dire oui, comme si nous avions quatorze ans. Au point de respecter ce besoin que j'ai de prendre mon temps pour tourner la page. J'ai déjà pris mon temps. Pourquoi elle est là, ce soir ?

Lorsque Sofiane s'éloigne de moi, je découvre Ambre à moitié allongée sur Anthony, une main sur sa nuque et l'autre sous la table. Je ne veux pas savoir. Anthony me regarde moi, mais il la laisse faire, ne la repousse pas. C'est Olivia et Xavier que je revois. Et moi, obligée de me taire et de faire comme si je ne souffrais pas.

– Sofiane...

Ma voix n'est pas très assurée. Mais il n'a pas dû détourner son attention de moi, car il me répond aussitôt.

## **Anthony**

Ça fait trois fois que je repousse Ambre et trois fois que je lui dis que cette partie du plan ne me plaît pas. Juste au moment où je m'apprête à l'éloigner un peu plus brutalement, Margaux me regarde. Et je constate qu'elle est blessée. Je pourrais réagir. Je pourrais être plus clair. Mais la voir enfin sensible à la situation, aussi salaud suis-je de profiter de ça, je reconnais que ça fait du bien. Alors je ne repousse pas Ambre comme j'avais l'intention de le faire. Je fixe Margaux et j'attends.

Elle demande d'un coup à Sofiane de la raccompagner et ils se lèvent dans la foulée. J'essaie de m'extraire de la banquette, mais Ambre a décidé de me prendre la tête, ce soir. Je lance un regard agacé à Lise et je remarque qu'elle a l'air aussi exaspérée que moi par l'attitude de celle qu'elle a invitée à mon insu.

– Bouge ! Sérieux !

Tout le monde se tait et me regarde. Par « tout le monde », je parle aussi des clients attablés juste à côté de nous. Il se peut que j'aie parlé un peu fort. Mais elle m'a vraiment poussé à bout. J'arrive enfin à sortir, mais une fois sur le parking, je vois passer la voiture de Sofiane, Margaux à l'intérieur.

## Anthony

Je refuse de rester sur un quiproquo. Je laisse Lise se débrouiller avec les conséquences de son idée pourrie et je monte dans ma voiture afin de retrouver Margaux. Avant de démarrer, je lui envoie un SMS. Lorsque j'arrive dans notre rue, je suis surpris de l'apercevoir là où elle m'attend presque tous les soirs. Je coupe le contact et elle me rejoint à l'intérieur avant que j'aie le temps de descendre. Elle ne dit rien. Elle se tient bien droite et regarde fixement devant elle.

– Je ne savais pas qu'elle serait là.

Rien.

– Elle avait bu.

Pas de réaction.

– Ce n'est pas mon ex, nous nous sommes embrassés une fois et avons vu que ça ne collait pas.

Silence.

– Tu sais ce que ça m'a fait de la voir avec toi, ce soir ?

– Quoi ?

– Ça m'a rappelé toutes les fois où Xavier et Olivia profitaient de leur couple, en public, comme tout le monde, et que je devais me taire. Les observer s'embrasser, se tenir la main, se sourire, et *me taire* . Et je

sais que tu n'as pas de comptes à me rendre. Mais ça m'a fait mal quand même.

– À un moment, Margaux, il faut que tu choisisses.

– Pardon ?

– Tu ne peux pas me garder sous le coude pour flatter ton ego et ne pas supporter que je puisse avoir envie d'aller voir ailleurs.

– Je croyais que tu voulais m'attendre.

– Je le croyais aussi. Mais je suis fatigué d'être toujours « celui qui »... Celui qui regarde chacun de tes gestes. Celui qui pense à toi quand tu n'es pas avec moi. Celui qui s'escrime à suivre une méthode de séduction à la con pour attirer ton attention. Celui qui...

– Tu n'es pas le seul ! s'agace-t-elle d'un coup.

Je me tourne complètement vers elle et fronce les sourcils :

– Tu as une drôle de façon de le montrer. Je joue franc jeu avec toi depuis le premier jour, ou presque.

– J'essaie !

– Eh bien parfois, essayer ne suffit pas !

Le ton monte, la tension de la soirée rejaillit sur nous, mais mon corps apprécie. Ma réaction est instantanée et m'oblige à fermer les yeux quelques secondes pour me recentrer. Je m'empêche de me réajuster dans mon jean, je sens que ça ferait désordre. Je la regarde à nouveau, la colère retombe peu à peu alors je lui murmure :

– Sors avec moi.

– Pas ce soir.

– Demain.

– Je ne sais pas. Je n'aime pas me rendre compte que tu peux m'atteindre comme ça.

– Je ne suis pas lui.

– Je sais, mais...

– Margaux, je ne suis vraiment pas lui. Je ne te ferai jamais du mal comme il t'en a fait.

– Ce soir, oui. Tu m'en as fait.

Elle a raison. J'aurais dû être plus clair avec Ambre, m'éloigner d'elle, proposer à Margaux d'aller ailleurs. Il y a beaucoup de choses que j'aurais pu faire. Mais je pense qu'une petite partie de moi voulait la rendre jalouse. La faire réagir. La pousser à me montrer ses sentiments, au moins un peu. C'est sûrement malsain, mais ça me rassure. Depuis des semaines, je lui cours après, elle me laisse courir. Et j'aime la séduire, petit à petit. La découvrir, chaque jour. Lui donner de moi sans rien attendre en retour. Mais je veux plus, elle le sait. Je le sais. Je pense que tout le monde le sait. Et enfin, ce soir, elle a manifesté autre chose que de la sympathie pour moi. Un intérêt plus profond et satisfaisant. Le signe qu'elle est presque prête.

Je tends la main et la glisse sur sa nuque. Elle me laisse faire. Et je signe probablement mon arrêt de mort en lui disant :

– Tu n'as besoin de personne pour te faire du mal, Margaux. Tu t'en sors très bien toute seule. Tu compliques ce qui pourrait être tellement simple.

Je rentre chez moi, je suis fatigué.



– La prochaine fois que l'envie vous prend, à l'un ou l'autre, de me rendre service, abstenez-vous.

Sofiane me regarde et hausse les épaules, comme s'il n'était pas concerné. Lise a le bon goût d'être honteuse. Ange lit et se contrefiche de ce qui se passe dans le salon. Audrey, qui est rentrée juste après moi, boit une tisane en feuilletant un magazine. Je lui ai raconté toute la soirée, elle a déploré l'attitude d'Ambre et m'a conseillé d'avoir la version de Sofiane avant de lui tomber dessus. Comme toujours, elle a été de bon conseil. Car Sof, bien qu'ayant des méthodes douteuses, n'a rien fait de pire que ce que Lise essayait de faire. Cette histoire est une catastrophe.

– Le souci, lance Sofiane en se levant, c'est que le plan de Lise était à chier dès le départ.



– Pardon, mais j’ai reçu des tas de lettres me remerciant pour mon article ! nous rappelle-t-elle.

– Des tas ? lui demande-t-il, visiblement peu convaincu.

– Oui, plusieurs.

– Combien ?

– Ce n’est pas la quantité qui compte, mais la qualité.

– Allez, dis : combien ?

– Deux, murmure-t-elle tellement doucement que je ne suis pas sûr de l’avoir entendue.

Alors je lui fais répéter :

– Deux seulement ?

– C’était de belles lettres.

– Lise, tu m’as dit que ta méthode était infaillible et tu n’as eu que deux personnes qui t’ont dit que ça avait fonctionné ?

– En fait, une seule. L’autre a juste dit qu’elle allait essayer et je n’ai plus eu de nouvelles.

– Je ne t’en veux pas, je m’en veux d’avoir pu croire que ce plan à la con fonctionnerait. Résultat, Margaux a passé une très mauvaise soirée et j’ai sûrement gâché le peu de chances que j’avais de la faire céder.

– Le véritable souci, c’est que tu doives la faire céder, intervient Ange.

On se tait et on attend. Car en général, Ange ne se mêle pas de ce type d’histoires, donc c’est qu’il doit avoir quelque chose d’intéressant à dire. De profond et sage. Un conseil élaboré qu’il a longuement réfléchi avant de verbaliser.

– Quoi ? nous demande-t-il en nous regardant tour à tour.

– Ben, continue, l’encourage Lise.

– C’est tout ce que j’avais à dire.

Il replonge dans son livre et je suis à deux doigts d’aller violemment me taper la tête contre un mur, histoire de me remettre les idées en place. Ma vie est une suite de scènes en mode *epic fail* .

– Il a raison, reprend Sofiane. Cette fille te veut, elle a juste besoin d'un dé clic. Et toi tu veux la faire craquer avant qu'elle soit prête. C'est mignon tout ce que tu as fait, mais je pense que le message est clair et que, maintenant, c'est à elle de jouer. Soit elle te montre qu'elle est autant intéressée que toi, soit elle se fout de toi. De toute façon elle n'ira nulle part, si j'ai bien compris, plus personne ne veut d'elle à Paris.

– Classe, Sof... Délicat, classe et très spirituel, lui lance Audrey.

– Quoi ? Tu veux ajouter quelque chose ? Tu n'étais pas là, ce soir, alors tu n'as pas tellement voix au chapitre.

– Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais qu'on reste focalisés sur moi et qu'on évite de dévier vers une de vos disputes.

– Quelles disputes ? s'étonne Sofiane.

– On ne se dispute pas, surenchérit Audrey.

Je suis officiellement dans un épisode de *La Quatrième Dimension* et, à mon avis, le plus raisonnable serait d'aller me coucher.



– Oui, Madame Boulon, un comprimé. Pas deux. C'est la même prescription depuis quatre ans, l'emballage n'a pas changé.

Je sors de la maison, le portable à l'oreille et les clefs à la main. J'ai terminé ma tournée du jour depuis deux heures. Je la soupçonne aussi d'aimer discuter avec moi. Ou avec Sofiane. Ou Ange. Bizarrement, elle n'appelle jamais Audrey... La situation m'amuse plus qu'autre chose. Je m'arrête à côté de ma voiture pour vérifier que j'ai bien ma carte bleue dans mon portefeuille. Sofiane a besoin de plusieurs choses pour nous préparer un plat dont la description m'a motivé à me porter volontaire pour aller faire ces courses de dernière minute.

Madame Boulon continue de me décrire en détail le comprimé qu'elle hésite à prendre, se pensant victime d'un complot gouvernemental visant à tuer toutes les personnes âgées afin de réduire le trou de la sécu. Je l'écoute distraitement, connaissant ce discours par

cœur et, lorsque je relève la tête, je découvre Margaux devant chez elle. Elle me regarde.

– Alors, orangé ou beige ?

Je reviens dans ma conversation téléphonique, réalisant que la simple vision de ma voisine suffit à me faire perdre totalement le fil. Je réponds à ma patiente sans quitter Margaux des yeux :

– Pardon ? Vous disiez ?

Elle me sourit.

Elle sort son téléphone de sa poche. Elle est encore sur ce groupe ?

– Le cachet, normalement, il est orangé ou beige ?

– Orangé, Madame Boulon.

– Là, il est beige.

Ça vibre contre mon oreille. Je regarde l'écran, j'ai un SMS qui s'affiche :

« D EMANDE-MOI ENCORE. »

Je lève la tête, elle attend.

– Monsieur Renard ? Allô ?

Mince, ma patiente.

– Oui, je suis là, pardon. Donc, beige, le comprimé, c'est ça ?

– Oui, alors que normalement il est orangé.

– Vous êtes dans votre cuisine ?

– Ben oui, où voulez-vous que je sois ?

C'est vrai, je pose des questions, des fois...

Nouvelle vibration. Nouveau SMS :

« M ON OFFRE EXPIRE DANS 3... »

Elle plaisante ? Elle se fout de moi, je ne vois que ça !

– Allez dans votre chambre, Madame Boulon.

– Pour quoi faire ? Vous n'essayez pas de faire le coquin avec moi, par hasard ?

*Le coquin ?*

– La lumière de votre chambre, là où vous prenez habituellement votre traitement, est jaune. Celle de la cuisine est blanche. Regardez le

comprimé dans votre chambre et dites-moi de quelle couleur il est.

Encore un texto :

« 2... »

Non, mais elle n'est pas sérieuse !

Tout en parlant, j'avance pour traverser la rue :

– Vous y êtes ?

– Une minute, je donne ses croquettes à Mistigri.

Sofiane a raison : je suis trop poli avec tout le monde. Margaux recule vers la porte d'entrée au fur et à mesure que j'avance. Je lui fais signe de ne pas bouger en levant la main. Elle sourit un peu plus. Je découvre une autre facette de sa personnalité. Elle s'amuse de la situation.

– Voilà, j'y suis. J'ai oublié mon pilulier. Bougez pas, Monsieur Renard, j'arrive !

Je pose la main sur le téléphone et articule silencieusement « stop » lorsque Margaux s'éloigne discrètement. Elle rit. Je sais que je dois avoir l'air un peu affolé, mais j'ai des circonstances atténuantes.

– Je suis là !

Margaux est debout au milieu de sa pelouse, les mains dans le dos, l'air heureuse, et je dois encore faire répéter ma patiente.

– Pardon, vous disiez ?

– Vous avez raison, ici il est orangé !

– Tout va bien alors ?

– Oui, merci.

– Au revoir, Madame Boulon.

– C'est cela, et la prochaine fois, évitez de me téléphoner à des heures aussi indues ! Que dirait mon mari ?

Elle raccroche et je fais un autre pas vers Margaux au moment où mon téléphone vibre dans ma main. Je regarde l'écran en sachant déjà ce qui s'y trouve :

« 1 »

Quand je relève la tête, elle fait demi-tour et essaie de partir. « Essaie » étant le mot clef de la phrase, car je lui cours après et, dans ma précipitation, trébuche en arrivant à son niveau. Nous nous étalons tous les deux et j'arrive *in extremis* à amortir sa chute en plaçant mon bras sous elle.

– Désolé ! Désolé ! Tu n'as rien ?

Je roule sur le côté et me retrouve allongé au-dessus d'elle. Elle me regarde, les yeux écarquillés, le souffle coupé.

– Tu viens de me faire un plaquage de rugby ? me demande-t-elle quand elle a retrouvé sa voix.

– Je crois que oui.

– Ça fait partie de ton plan séduction ?

– Non, mais je peux suggérer à Lise d'ajouter une étape à sa liste.

– Quelle liste ?

– Ne détourne pas la conversation.

– Alors ? me dit-elle en retrouvant son sourire.

– Quoi ?

– Demande-moi encore.

– Tu allais vraiment arrêter à « 1 » ? je l'interroge en fronçant les sourcils.

– Je serais allée dans les négatifs. Je suis prête.

– Tu es sûre ?

– Demande-moi, Anthony.

– Ici ? Dans l'herbe ? Avec tes pères qui nous espionnent probablement à la fenêtre ?

Pour toute réponse, elle pose ses mains sur ma taille. Elle m'attire un peu plus près et nos visages se touchent presque.

– Demande-moi encore, insiste-t-elle quand nos bouches ne sont plus qu'à un soupir l'une de l'autre.

– Embrasse-moi, Margaux.

## Anthony

Elle appuie ses coudes dans l'herbe et se hisse jusqu'à moi. Elle dépose un baiser furtif sur mes lèvres et se laisse retomber au sol.

– D'accord.

Je n'arrive pas à m'empêcher de sourire. Je ne *veux* pas m'empêcher de sourire.

– Est-ce que tu vas m'embrasser ? me demande-t-elle en replaçant ses mains sur ma taille.

– Pas maintenant, pas comme ça.

Elle fronce les sourcils. Je pose l'index entre ses yeux et ses traits se détendent.

– Je n'ai pas attendu des semaines pour t'embrasser là, dans la rue, par terre, sur la pelouse.

– Peut-être que j'ai envie que tu m'embrasses là, dans la rue, par terre, sur la pelouse.

Alors j'arrête de réfléchir, de vouloir planifier ce moment et de le rendre parfait. Je vis l'instant, à fond, et c'est ça qui lui donne sa perfection.

C'est ça qui rend parfaites ses lèvres sur les miennes, sans douceur, juste la précipitation de deux êtres dont l'instinct prend le dessus sur tout le reste. Ici, en cette seconde, c'est juste elle, moi, et toute la

tension sexuelle qui s'est accumulée entre nous. Le voisinage, des passants qui pourraient nous voir, d'un coup n'ont plus aucune importance. Parce que c'est ce qu'elle veut.

C'est ça qui rend ses doigts parfaits, s'immisçant dans mes cheveux et agrippant mes boucles dans un mouvement urgent, presque suppliant.

C'est ça qui rend son corps parfait, aligné sous le mien et m'invitant plus près de lui.

Ce sont ses jambes qui s'écartent légèrement, juste de quoi me permettre de combler le moindre millimètre entre nous et d'empêcher le plus petit courant d'air de nous séparer. Ce sont ses soupirs contre ma bouche lorsque je m'éloigne pour la regarder et m'assurer qu'elle est bien là. Avec moi. Que je ne suis pas en train d'imaginer sa langue sur la mienne, sa poitrine sous moi... C'est la force avec laquelle elle me ramène à elle pour exiger plus. Toujours plus. Comme si nous ne pouvions en avoir assez. Comme s'il était impensable d'être rassasiés de nous.

– David et Michel sont absents pour la soirée, murmure-t-elle à mon oreille avant de la mordiller.

Il est impossible qu'elle ne se rende pas compte du désir qu'elle provoque en moi. Là, contre sa cuisse. Elle sait que je souhaite exactement la même conclusion qu'elle à cette scène. Mon téléphone sonne sur le sol à côté de son visage, là où je l'ai laissé tomber, brisant un peu la magie de ce laps de temps volé à nos vies.

J'avais oublié Sofiane et je lui en veux de me ramener dans la réalité. Je rejette son appel et me relève en tendant la main à Margaux pour l'aider à se remettre debout. Ses cheveux sont ébouriffés, à nouveau retenus uniquement par un bandeau qu'elle retire au moment où il menace de tomber. Sa jupe ample est un peu froissée et son rouge à lèvres n'est plus qu'un souvenir partagé entre ma bouche et la sienne.

– Rentre avec moi, Anthony.

Encore une fois, elle avance sans se soucier de savoir si je la suis ou non. Il est évident qu'elle exerce une emprise sur moi, ça m'effraie parfois. Me stimule la plupart du temps. Mais elle n'en a pas vraiment conscience, car elle jette tout de même un regard par-dessus son épaule au moment d'ouvrir la porte. Elle affiche une assurance assortie à ses tenues : lisse, étudiée et un peu hautaine. En réalité, je cherche ces petites fissures qui laissent entrevoir celle qu'elle est. Sans masque. Sans artifices. Un peu fragile, un peu perdue et totalement en insécurité.

Je sais que ce qu'elle a vécu avec ce type a détruit la confiance qu'elle pouvait avoir en elle. Je le vois. Elle réalise qu'il ne tenait pas vraiment à leur histoire, à leur couple, à elle. Et elle en souffre. Mais je veux lui montrer qu'elle mérite qu'on l'aime. Sans masque. Sans artifices. Qu'on aime sa fragilité, ses hésitations et qu'on l'aide à se sentir en sécurité.

Je rédige un SMS à Sofiane pour lui dire que j'ai un imprévu, je n'entre pas dans les détails. Je l'envoie au moment où elle referme la porte derrière moi.

## **Margaux**

Je n'ai pas pour habitude de ramener quelqu'un chez moi. De l'inviter dans mon lit et de lui dire que j'ai envie de lui. Anthony, c'est différent. Il m'aide à exprimer ce que je veux, sans réveiller ma peur que ce ne soit pas le bon moment, le bon endroit, les bons mots... la bonne personne. Avec lui, tout me paraît plus simple et à la fois plus intense.

Je reste appuyée contre la porte. Il range son téléphone dans sa poche et se retourne vers moi. Je ne sais pas s'il arrive à lire le doute dans mes yeux, dans mes gestes ou ma posture, mais il parvient à me



rassurer. En un regard. Et immédiatement, j'ai la certitude, pour une fois, de faire *le bon choix* .

## Anthony

*Naturellement* . C'est comme ça que je veux que la situation évolue. Qu'elle sache qu'elle peut reculer à tout instant. Changer d'avis. Ou vouloir plus.

Je m'approche d'elle, elle se redresse et affiche son expression neutre sur le visage. Celle que j'ai appris à décrypter au fil des semaines comme étant sa façon de se protéger lorsqu'elle est incertaine de ce qu'elle doit dire ou faire. Je m'arrête à quelques centimètres d'elle et pose la main sur sa joue. Elle s'y appuie, j'ignore si elle en a même conscience tant le geste est subtil.

– Tu peux dire non, n'importe quand. Ou tu peux dire oui. Tu es libre, Margaux. Si tu te sens mal à l'aise, rien n'est définitif.

Elle secoue légèrement la tête et tourne le visage avant d'embrasser la paume de ma main.

– Oui... souffle-t-elle en se rapprochant de moi.

*Oui.*

Trois lettres, un petit mot qu'on utilise tous les jours, sans réfléchir, mais qui semble pour elle d'une importance capitale. Et qui est pour moi d'une *importance capitale* . Et, comme si elle ne voulait justement plus réfléchir, elle noue ses bras autour de mon cou et se hisse sur la pointe des pieds afin de réunir nos lèvres. Encore. Cette fois, pas de précipitation. Nous prenons le temps de nous redécouvrir, de goûter la saveur de l'autre, sans hâte. Ses mains retrouvent leur place sur ma nuque, dans mes cheveux, alors que les miennes se placent sur sa taille. Je la veux plus près de moi, alors je l'attire contre mon corps et le sien répond aussitôt. Impatient et tout en retenue à la fois. Une

contradiction que j'apprends à aimer chez elle. Un paradoxe sensuel qui me défie autant qu'il me plaît.

Lorsqu'elle entrouvre les lèvres, ma langue s'y glisse lentement avant de reculer un peu. La sienne la poursuit et un jeu démarre en même temps qu'elle me repousse sans me lâcher. Je marche à reculons, la laissant me guider. Je lui fais confiance et lui donne les commandes qu'elle a besoin d'avoir entre les mains pour maîtriser la situation. Je la sens plus sûre d'elle à mesure que les minutes s'égrènent entre nous.

Mon dos heurte doucement une surface en bois. Elle tend la main et ouvre. Nous entrons dans sa chambre que je découvre brièvement en ouvrant les yeux. Brièvement, car elle ne me donne pas l'opportunité de prendre connaissance de la pièce, elle nous enferme d'un petit coup de pied sur la porte sans se retourner. Elle capture à nouveau mes lèvres des siennes et je ramène les mains à la base de son cou.

– Margaux...

Elle n'interrompt pas ses baisers assez longtemps pour me permettre de lui parler.

– Margaux, doucement. On a tout notre temps, d'accord ?

Elle fait un pas en arrière, mes mains retombent le long de mon corps. Je crois que je l'ai vexée. Elle hausse les épaules.

– Je ne sais plus comment faire. Je ne veux pas penser à lui, mais j'ai des réflexes, je suis conditionnée. Avec lui, il fallait toujours aller vite. Je suis désolée, tu n'as pas envie que je l'évoque, bien sûr.

Elle panique.

– Vite, c'est bien. Mais rien ne nous oblige à nous précipiter. Si c'est vite, c'est parce qu'on le veut, pas parce qu'on y est obligés.

Elle hoche la tête.

– Mais là, je ne te sens pas avec moi.

– Je suis là, chuchote-t-elle en posant ses yeux sur ma bouche.

– Viens.

Je lui tends la main, elle la saisit sans réfléchir. Je nous entraîne vers le lit où je m'assois, juste au bord. Elle reste debout, devant moi, et

j'ouvre les genoux pour l'amener plus près. Elle se cale entre mes cuisses. J'entoure sa taille de mes bras et pose la tête sur son ventre. J'entends son cœur battre un peu plus vite que la normale. Son souffle accélère son tempo. Et je sens ses mains remonter jusqu'à se poser sur mes épaules. Nous restons ainsi de longues secondes. Minutes. Aucun de nous ne bouge. Aucun de nous ne souhaite briser la bulle dans laquelle nous nous sommes enfermés. Combien de temps dure cette étreinte ? Je n'en ai aucune idée. Il n'y a plus que nous et ses doigts qui massent délicatement la base de ma nuque. Alors, je déplace mes mains sans hâte jusqu'aux boutons de son chemisier. Je lève les yeux vers elle, attendant la permission silencieusement demandée. Son expression me répond et je commence à la déshabiller. Je prends mon temps. Comme un cadeau longuement attendu qui mérite une attention particulière, même au déballage.

J'écarte les pans de son haut et découvre un soutien-gorge en dentelle noire. Parfait. C'est exactement dans ce type de sous-vêtements que je l'imaginai : sexy et élégante à la fois. Sa peau pâle contraste avec la lingerie qui fait pigeonner ses seins. Je les effleure du bout des doigts avant de lui ôter la chemise. Je la descends jusqu'à ses coudes que je rassemble dans son dos. Elle hausse un sourcil, je l'imité. Et je noue ses manches entre elles, la privant de l'usage de ses mains. Je me lève et elle recule un peu. Je laisse le dos de ma main la caresser juste au niveau du sillon au centre de sa poitrine. Je glisse sur son ventre, contourne sa taille et trouve la fermeture éclair que je descends sans jamais quitter Margaux des yeux. Elle me rend les commandes aussi facilement que je les lui ai cédées tout à l'heure. Je veux qu'elle me fasse confiance, qu'elle s'abandonne à moi et qu'elle me laisse étirer ce moment aussi longtemps que je le souhaite.

Sa jupe tombe au sol et je m'éloigne pour la regarder. Mes yeux démarrent au niveau de ces chaussures sur lesquelles j'ai tellement fantasmé. Et, comme je l'espérais, comme je le voulais, ses jambes sont galbées dans des bas retenus par de discrets petits crochets. Je pose la

main entre mes cuisses dans une tentative de me contenir et ne pas gâcher tout ce qu'il nous reste encore à venir. L'attente n'a pas eu un effet bénéfique sur mon self-control et il me faut quelques secondes pour réussir à l'admirer à nouveau sans que sa simple présence, presque nue, à quelques pas de moi, ne me fasse basculer.

Elle est à l'image de ce look pour lequel elle opte la plupart du temps : des formes généreuses, des cuisses fermes. Et une taille fine enserrée dans ce porte-jarretelles. Je pourrais rester là, simplement à l'observer, sans jamais me lasser, mais elle commence à s'impatienter et enjambe le petit tas de tissu que forme sa jupe à ses pieds. Il n'y a rien de plus excitant que de la voir, les mains liées derrière elle, avancer vers moi dans cette lingerie qui semble avoir été faite sur mesure pour elle. Je l'arrête en levant la main, elle hausse un sourcil mais ne bouge plus. Je la rejoins, la pousse et la fais reculer jusqu'à ce qu'elle soit contre le mur. Ensuite, je m'agenouille devant elle et le silence qui nous enveloppe n'est troublé que par sa respiration qui se fait plus saccadée au fur et à mesure que je détache chaque clip retenant ses bas en place. Tout aussi lentement, j'en enroule un sur sa jambe, flirtant avec l'intérieur de ses cuisses sans réellement m'y attarder. Elle frémit et j'aime la sentir si réceptive à mon contact. Je descends le bas jusqu'à le lui retirer, puis sa chaussure. Je répète mes mouvements sur sa jambe gauche et elle se cambre à ma rencontre lorsque mes doigts s'immiscent dans sa culotte. Je relève la tête, répétant mon interrogation muette de tout à l'heure. Le désir et l'impatience que je lis dans ses yeux m'incitent à abaisser l'étoffe jusqu'à ses pieds sans jamais rompre le lien visuel qui nous unit et semble suspendre le reste du monde à chacun de nos souffles.

Du plat de la main, j'écarte délicatement ses cuisses et mon pouce vient la caresser une fraction de seconde. Assez pour la faire réagir, trop peu pour la satisfaire.

– Anthony...

La menace dans sa voix est à peine voilée. Et je ne lui cache pas que je m’amuse. Elle essaie de se libérer sans y parvenir. Je remonte la main le long de son mollet et m’arrête à l’arrière de son genou. Je place sa jambe sur mon épaule, elle s’ouvre à moi sans résister. Je ne la fais pas attendre plus longtemps et ma langue se pose exactement là où elle en a besoin. Tout son corps se tend vers moi. Un son guttural s’échappe de ma bouche et vient vibrer contre elle. Mes doigts glissent en elle et adoptent le même rythme que les baisers prodigués plus haut. Ses gémissements discrets m’encouragent à deviner où et comment la toucher pour l’amener plus près de l’orgasme. La tension que me provoque mon érection est presque insupportable. Mais il ne s’agit pas de moi. Pour le moment : juste d’elle. Je veux la sentir faire tomber toutes ses barrières.

Je continue mes caresses jusqu’à ce que je sente ses genoux faiblir et que je pose la main sur sa taille. Là, elle laisse son plaisir s’exprimer sans retenue. Elle ne crie pas mon nom. Elle ne dit rien. Elle jouit en gémissant imperceptiblement et aucun son ne m’avait semblé aussi pur et parfait jusqu’à présent. Je l’embrasse le long de sa cuisse, remonte jusqu’à son ventre... Je la laisse reprendre pied sans la brusquer et parcours son corps de petits baisers humides d’elle. Je me redresse enfin et croise son regard brillant et encore un peu ailleurs. Je l’attire dans mes bras, détache ses mains et dégrafe son soutien-gorge. Elle fait lentement glisser le porte-jarretelle. Il y a une certaine sensualité à la sentir complètement nue contre moi alors que je porte encore tous mes vêtements. Plus pour longtemps, car elle est déjà en train de me déshabiller. Ses gestes sont précipités, comme si elle ne voulait plus perdre une minute. Elle est ivre de sa jouissance et moi de son corps.

Mon t-shirt se retrouve rapidement au sol, je retire mes chaussures et elle se charge de mon jean, emportant dans la foulée le reste de mes vêtements. Je n’ai pas le temps de reprendre la main, elle me pousse sur le lit et s’installe à califourchon sur moi, ses genoux de chaque côté de mes cuisses.

## Margaux

J'ai peur. De me tromper sur ce qu'il aime. De ne pas assez l'exciter. De tout faire de travers. Qu'il soit déçu alors qu'il attend depuis des semaines. Que je ne sois pas à la hauteur de ce qu'il s'est imaginé. Est-ce qu'il s'est imaginé ce qu'on donnerait, tous les deux, ensemble ? Moi oui. Presque contre ma volonté, au début. Et puis j'ai appris, petit à petit, à ouvrir les yeux. À distinguer le vrai du faux. Ce que j'ai avec Anthony, même avant ce soir, c'est vrai. Et c'est sûrement ça qui me fait tellement peur. Une pression supplémentaire que je m'impose, car je ne veux surtout pas passer à côté de lui. De nous.

Pourtant, comme s'il percevait mes inquiétudes, son regard ne cesse de m'encourager à être moi. Il me fixe comme si j'étais un bien précieux et qu'il craignait de me perdre de vue ne serait-ce qu'une seconde. Il me donne l'impression d'avoir de la valeur. D'être quelqu'un.

Il baisse les yeux sur ma poitrine. Je commence à réaliser que tous mes complexes sont là, devant lui. Mes seins trop lourds pour tenir droit et haut. Mon ventre, que j'arrive à camoufler dans mes vêtements mais qui n'est pas plat et ferme. Mes hanches trop larges pour correspondre aux canons de beauté de notre époque.

Mais là, dans son expression, je me vois belle. J'oublie toutes mes insécurités qui me poussent à enfiler cette armure chaque matin pour

affronter le monde. Il n'y a plus que l'air admiratif d'Anthony lorsqu'il parcourt visuellement mes formes, lentement, sans masquer la satisfaction qu'il éprouve en me découvrant. Personne ne m'a jamais regardée ainsi.

Je me penche en avant, son érection contre mes fesses, et l'embrasse. À présent que j'ai goûté à ses lèvres, je n'ai plus envie de m'en passer. Je sais déjà qu'elles sont ma nouvelle addiction et que je ne ferai rien pour me sevrer d'elles. De sa langue douce et chaude qui caresse délicatement la mienne. Ou de ses dents qui me mordillent. De son souffle qui se mêle au mien. Du temps qu'il prend pour tout. Parce qu'il a compris ce dont j'ai besoin.

*Lui.*

Sans barrières. Sans consignes. Juste lui. Et moi.

Et je n'ai plus peur.

## **Anthony**

Elle commence à onduler le bassin sur moi en un mouvement explicite et impatient. Elle tend le bras en arrière sans cesser de m'embrasser et sa main m'entoure, provoquant un soupir qui vient se perdre entre ses lèvres. Elle resserre ses doigts et je sais, je *sens*, qu'elle doit arrêter si on veut continuer.

– Margaux... je murmure contre sa bouche, incertain d'être en mesure de lui demander de s'interrompre.

– Heu, Anthony ?

– Hummm ?

– Je n'ai pas de préservatif. Tu en as ?

J'ouvre les yeux et remarque son air embarrassé.

– Non, pas ici. En face.

Elle fronce à nouveau les sourcils.

Je pourrais lui dire que si elle prend la pilule ou a un implant, je suis clean. Par principe, au cabinet, on se teste régulièrement étant donné qu'on est souvent en contact avec les patients, on ne sait jamais : une petite coupure, une négligence... bref, tout peut arriver. Mais non.

– Tu as fait un test après Xavier ? je lui demande.

Elle secoue la tête.

– J'ai confiance en toi, Margaux. En lui : pas du tout.

– Je sais. Moi non plus.

– Je ne vais pas me rhabiller, courir chez moi récupérer une capote et revenir dans le speed pour qu'on puisse terminer ce qu'on a commencé.

Je la fais rouler sur le côté et nous nous retrouvons allongés, face à face. Sa main se faufile entre nous et reprend sa place sans que ses yeux ne quittent les miens.

– J'ai l'impression d'être une adolescente, murmure-t-elle en reprenant ses va-et-vient.

– Mon moi ado aurait fini depuis un bon quart d'heure, je pense.

Elle rit. Son poing se resserre encore un peu et je ferme les yeux en posant mon front sur le sien. Elle place son autre main sur ma nuque et me maintient contre elle. Je n'essaie plus de contrôler l'effet qu'elle me fait, je jouis rapidement, dans sa main, ses doigts se crispant dans mes cheveux comme si elle pouvait ressentir le plaisir qui me submerge.

Le silence.

Nos respirations qui se calment.

Ses jambes qui s'entremêlent aux miennes.

Elle attrape un mouchoir, nettoie mon ventre, sa main... et s'allonge en me tournant le dos. Je l'attire à moi. La tension de ces dernières semaines évacuée, je me sens fatigué. Elle aussi je crois, car j'entends son souffle se calquer régulièrement sur le mien.





Après un réveil un peu confus, elle m'a proposé de prendre une douche dans sa salle de bain. Quand je la rejoins dans la chambre, une serviette autour de la taille, elle a déjà changé les draps du lit, ramassé nos vêtements pour en faire un tas des siens et un des miens, bien nets, sur sa coiffeuse. Elle passe à côté de moi pour aller à son tour se laver, en évitant mon regard. Je n'aime pas ça. Je l'arrête en attrapant son poignet.

– Embrasse-moi.

Elle me regarde, un peu surprise, et sourit. Un grand sourire, enfantin, spontané, tellement beau et rare qu'il transforme son visage. Elle m'attire à elle pour que je sois à la bonne hauteur et dépose quelques baisers sur mes lèvres avant de les entrouvrir du bout de la langue.

Je n'ai pas besoin qu'elle me le dise pour savoir que si elle est étonnée de ma demande, c'est juste parce qu'elle n'en a pas l'habitude. Et je me donne pour mission de lui apprendre à m'aimer sans honte, sans se cacher, à *vraiment* aimer.

Lorsqu'elle libère mes lèvres, je lui propose :

– Je voudrais t'inviter à manger dehors, ce soir.

Nous n'avons dormi qu'une petite heure, nous avons encore largement le temps de trouver un restaurant. Je pourrais lui proposer d'aller chez moi, Sofiane a forcément prévu assez à manger. Mais je pense qu'elle n'est pas encore prête. Et je ne supporterais pas qu'elle s'éloigne à nouveau de moi. Ce soir, je la veux pour moi. Sans restriction.

Elle hoche la tête, retire ma serviette et entre dans la salle de bain en me laissant à poil, au milieu de sa chambre, à me marrer.



Le centre est toujours assez animé, surtout un vendredi soir. Si nous vivons dans un quartier résidentiel excentré, la ville elle-même est assez importante pour qu'il y ait constamment de l'activité. Beaucoup

d'étudiants lui donnent ce flot presque ininterrompu qui se tarit dans la nuit et renaît au petit matin. Je trouve enfin une place pour me garer et nous allons devoir marcher pour rejoindre la rue qui m'intéresse.

Nous sortons de la voiture. Elle a remis ses vêtements, ceux que je lui ai enlevés, et j'ai du mal à penser à autre chose qu'au moment où je vais encore les lui retirer. Peut-être bien que j'aurais dû courir à moitié habillé chercher un préservatif, en fait. Des fois, je me demande si je m'en sortirais dans un de ces jeux à la *Battle Royale* ou si l'évolution façon Darwin ne m'éliminerait pas, naturellement.

Je fais le tour de la voiture, pas assez vite pour lui ouvrir la portière. Je sais que c'est vraiment désuet comme geste. Mais j'aime prendre soin d'elle. Indépendamment de la galanterie et du féminisme que cette habitude peut engendrer. Je tends la main pour attraper la sienne. Elle a un mouvement de recul. Je vois aussitôt le regret dans ses yeux pendant qu'elle entrelace nos doigts.

Nous reprenons notre chemin et je lui propose un petit restaurant italien où nous commandons souvent à emporter les soirs de démotivation, lorsque nous sommes trop fatigués pour cuisiner. Nous nous installons près de la fenêtre, la salle est bondée. Margaux reprend spontanément ma main et me dit :

– Je ne crois pas être aussi abîmée que tu le penses. J'ai simplement besoin d'une petite transition. Tu es le premier depuis lui. Et nous avons eu cette liaison pendant quelques mois. C'est juste une question d'habitude. Avec toi, je prends vite de nouvelles habitudes.

J'ai beau être patient, vouloir prendre mon temps, lui laisser le sien... l'entendre m'avouer ça me met direct une expression béate qui ne s'effacera pas de mon visage, ce soir. Pas quand elle me fait ce genre de déclaration.

Le reste de la soirée se déroule avec tellement d'aisance que la discussion ne s'essouffle jamais. Elle me parle de son projet. Je lui explique notre organisation pour les tournées.

À un moment, elle se redresse, pose le pouce au coin de mes lèvres et le ramène à sa bouche. Le geste est tellement instinctif que je reste comme un con à fixer son doigt, qu'elle ressort avant de lécher une dernière fois du bout de la langue la mousse au chocolat qui s'y trouve et de l'essuyer ensuite sur la serviette posée devant elle.

*Where Did You Sleep Last Night* version Nirvana passe dans le restaurant, et je reste hypnotisé sur cette bande son. La voix de Cobain a toujours eu un effet relaxant sur moi.

– Anthony ?

– Quoi ?

Je relève les yeux sur son visage et réalise qu'elle m'a sûrement parlé sans que je n'écoute un seul mot.

J'aurais *vraiment* dû traverser la rue, tout à l'heure.

– Ton téléphone.

Je décroche sans même regarder de qui il s'agit.

– Yo, Anthony ! Passe-moi Margaux !

Lise. Bien sûr.

– Qu'est-ce qui te fait dire que je suis avec elle ? Et pourquoi tu ne l'appelles pas sur son portable ?

– Elle est directement sur messagerie. Et nous t'avons tous vus partir de chez elle, *avec elle*, en voiture. Après y être resté un peu plus d'une heure. Après l'avoir attaquée sur la pelouse. Une autre question ?

Non. Je reste sans voix en essayant de me rappeler si j'ai aperçu du mouvement vers la fenêtre de la cuisine qui donne sur la rue. Ils sont de plus en plus discrets. Ça me fait peur.

– Et sinon, tu te rappelles que tu ne vis pas chez nous ? J'imagine qu'Ange était avec toi ?

– Tu imagines bien. Allez, passe-moi Margaux. C'est Emma qui veut lui parler.

– Pourquoi ?

– Ça ne te regarde pas. Tu sais, comme tu es un mec.

Le club des filles. J'aurais dû m'en douter. Il y a quelques mois, Emma a décidé qu'elle allait créer un club réservé aux filles. Interdit aux garçons, donc. Pour le moment, seules Audrey, Lise et elle en font partie. J'ignore ce qu'elles trafiquent dans ce club, j'imagine qu'elles sont limitées en activités étant donné l'âge d'Emma. Mais ça ne me dit rien qui vaille. Car des nanas rassemblées, sans mec : ça potine sur lesdits mecs. CQFD.

À contrecœur, je tends mon portable à Margaux.

– Emma voudrait te parler.

– Allô ? Oui, bonsoir Emma. Bien sûr. Avec plaisir. À demain.

Elle me le rend.

– Alors ? je lui demande en le rangeant dans ma poche.

– Alors quoi ?

– Tu ne vas pas me dire ce que te voulait Emma ?

– Je suis tenue au secret professionnel. Enfin, à la solidarité féminine. Quelque chose comme ça.

– Elle t'a invitée dans son club ?

– Souviens-toi de la première règle.

– Il est interdit de parler du club, je lui réponds en soupirant.

Je le sens mal.

## Anthony

Parfois, c'est quand tout semble aller bien qu'on se prend une bonne claque dans la figure. Et même si on l'a vue venir à des kilomètres, ça peut vraiment faire mal quand elle tombe enfin. Ma claque est tombée ce matin, lorsque je suis arrivé chez ma première patiente de la journée.

Je savais que c'était imminent. Et je n'étais pas là. J'aurais dû être là. Elle était seule, et ça, j'ai du mal à l'encaisser. Elle a choisi de partir au beau milieu de la nuit, dans son sommeil, ignorant tous les pronostics des médecins et faisant un dernier pied de nez à la vie en décidant quand et comment.

Je n'arrive pas à lui en vouloir. Il ne lui restait que quelques jours, tout au plus, et c'était son droit. Elle n'a pas laissé de lettre. Pas de « pardon », elle savait que ce n'était pas nécessaire. Elle n'a pas tenté de justifier son geste et j'ignore comment elle a eu accès aux calmants qu'elle a ingérés en assez grande quantité pour mettre fin à son agonie.

Alors je suis là, dans la cuisine où je me suis si souvent installé avant et après ses soins pour m'occuper des papiers et discuter avec sa mère. Ses parents sont là aussi, ils tiennent dans leurs mains une tasse de café et un mug de thé. Je n'ai pas touché à mon café. Il me semble que c'est juste pour se donner une contenance qu'on propose

systématiquement un café lors d'une discussion. Mais de la contenance, personne n'en aura aujourd'hui. Personne n'en veut. Se donner une contenance serait nier le fait que la nuit dernière, pendant que tout le monde dormait, Aurélie s'est suicidée.

– Elle parlait encore de vous, hier soir.

Je n'ai même pas le courage de répondre à madame Sergent. Je l'écoute sangloter dans les bras de son mari et je ne trouve rien à lui dire. Pourtant je suis formé pour ça. Je sais quoi dire en temps normal pour apaiser, ne serait-ce qu'une seconde, la douleur des parents.

« Elle souffrait, c'est mieux pour elle. »

« Vous l'avez parfaitement soutenue jusqu'au bout. »

« Elle avait de la chance de vous avoir près d'elle. »

Rien.

Je n'ai rien à leur offrir comme réconfort. Je me suis bien trop attaché à cette gamine pour parvenir à endosser mon rôle de professionnel de la santé qui gère la maladie et la mort au quotidien.

C'est en mode zombie que je rejoins ma voiture et que j'essaie de me convaincre de mettre de côté cette triste nouvelle, parce que d'autres patients comptent sur moi. C'est samedi, ma tournée n'est pas très longue et, en général, je suis de retour pour quatorze heures quand je n'ai pas de patient imprévu à aller visiter le soir. Je peux me concentrer et reporter ma réaction. Je l'ai déjà fait. Je dois juste assurer quelques heures et rentrer chez moi pour entamer le deuil que je ne suis pas prêt à vivre.

Je démarre la voiture et, pour une fois, aucune musique ne m'accompagne dans ma tournée, qui se déroule comme d'habitude, excepté lorsque je remonte derrière le volant et que, là, rien n'est pareil. Le silence. La solitude. L'impression de flotter sur les minutes qui passent et m'éloignent de tout. J'arrive à assurer mon travail, le mode « professionnel », ce n'est pas un souci. Mais si j'ai un instant pour moi, pour penser, je sens que ça m'échappe. Je traverse cette journée presque comme un spectateur.



Je pose mes clefs dans le bol à côté de l'entrée, laisse ma sacoche directement par terre et avance, la tête baissée. J'entends des voix féminines dans le salon. Je n'ai pas envie de les voir. Je ne veux voir personne. Audrey sait qu'elle doit me laisser seul. Lise, c'est une autre histoire, mais je peux la gérer. Emma... elle ne me posera pas de questions, ne se rendra pas compte de mon état, et son comportement habituel me fera du bien. Dans le doute de ce qui m'attend, je ne relève pas la tête lorsque Audrey m'interpelle. J'ai prévenu Sofiane ce matin pour lui annoncer pour Aurélie. Il était à la maison et je n'ai aucun doute sur le fait qu'il en a parlé à Audrey et Ange pour m'éviter d'avoir à le faire. J'ai cette tranquillité de ne pas avoir à m'expliquer.

J'arrive à hauteur de ma chambre et m'y enferme aussitôt. Je me dirige tout droit sur ma platine vinyle. J'y place le 33 tours de l'album *Grace* de Jeff Buckley et *Mojo Pin* se lance, le son poussé au maximum. La membrane des enceintes accrochées au mur vibre au son de la basse et de la guitare électrique, qui m'apaisent un peu. Juste un peu. Juste de quoi m'aider à effectuer ma transition. Sauf qu'aujourd'hui elle refuse d'avoir lieu, et je reste coincé au moment où la mère d'Aurélie m'a annoncé sa mort.

*Don't wanna weep for you, I don't wanna know...*

Ces paroles résonnent en moi et je voudrais pourtant la pleurer. Mais pas une larme ne se décide à couler. Pas une. Comme si elles non plus ne voulaient pas m'aider à surmonter ce moment. Une façon de me dire que ma place est là, dans ce purgatoire émotionnel où je suis trop sonné pour éprouver quoi que ce soit en dehors de cette apathie étouffante.

*Grace* prend le relais et mes mains se crispent sur le montant de mon lit, où je me retiens. La tête penchée en avant, j'espère réussir à ressentir quelque chose. Pour elle. Pour lui montrer, où qu'elle soit, si elle est quelque part, que sa mort ne me laisse pas indifférent. Et au

lieu des émotions telles que le chagrin, la tristesse... c'est la colère qui prend le dessus.

Celle d'être incapable de laisser la souffrance m'envahir.

Une pression sur mon épaule et je me retourne d'un coup. Je ne l'ai pas entendue entrer. Elle ne sait pas. Elle ne sait pas que je dois rester seul. Elle est arrivée en silence, a refermé la porte, et maintenant, elle essaie de me donner un soutien dont je ne veux pas. Elle pose les mains sur mes joues et se hisse sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Je ne bouge pas. Je sens ses lèvres sur les miennes, anesthésiées, comme tout le reste de mon corps. Comme mes pensées. Elle ne se décourage pas. Elle passe les doigts dans mes cheveux et tire un peu dessus pour me rapprocher d'elle et reposer les talons au sol. Sa langue caresse ma bouche sans se soucier de mon absence de réponse. La chaleur de ses seins à travers l'étoffe de sa robe contre moi ne me fait rien.

*So easy to know and forget with this kiss*

Et d'un coup, j'ai besoin d'elle. De ses mains sur moi, sa langue dans ma bouche, son corps contre le mien. Tout. Je veux tout et je le veux maintenant. Je m'agrippe à sa taille et la maintiens plus près, tellement près que je lui fais peut-être mal. Mais elle ne dit rien. Elle me laisse l'allonger sur le lit et coller mon bassin au sien. Elle me laisse l'embrasser, lui mordre la lèvre, la déshabiller sans aucune tendresse. Elle encourage chacun de mes gestes. Alors je ne retiens rien et elle se met à retirer mes vêtements avec la même impatience pendant que Jeff Buckley continue de chanter et que la musique masque les soupirs et les gémissements que Margaux laisse échapper.

J'embrasse ses seins tout en les caressant, c'est urgent et désespéré. Je suis désespéré. D'elle.

Elle se cambre et entoure ma taille de ses jambes. Mon érection se loge entre ses cuisses, mais je veux encore l'explorer. C'est trop tôt. Alors je recule un peu. Elle me ramène à elle en appuyant les talons sur mes fesses. Je souris contre sa poitrine.

*Elle fait disparaître la laideur de ma vie.*



J'en suis sûr à présent. Elle est belle, d'une beauté généreuse et rafraîchissante. Je ferme les yeux et sa présence reforme cette protection autour de nous. Où rien ne peut m'atteindre. Où je peux lécher lentement la pointe dressée de son sein tout en frottant l'autre entre le pouce et l'index et ne pas me soucier d'autre chose. Parce que dans ses soupirs qui me parviennent feutrés et suppliants, le reste du monde n'existe plus. Je descends une main au bas de son ventre, son bassin se soulève d'un coup et je la maintiens sur mon lit en appuyant mes hanches sur les siennes au moment où *So Real* démarre.

*I love you, but I'm afraid to love you*

Elle pourrait me faire tellement souffrir. Mais elle pourrait aussi tellement m'aider. Tellement me faire du bien. Tellement être celle dont j'ai besoin dans ma vie.

*Tout.*

Sans elle, je ne ressentais rien. Elle est entrée dans ma chambre et d'un coup, je ressens tout.

*Trop.*

Mes doigts se fraient un chemin en elle sans que ma langue cesse de caresser ses seins. Je remonte le visage à hauteur du sien, ses yeux brillants me donnent toutes les réponses aux questions que je pourrais lui poser. Je tends la main et ouvre le tiroir de ma table de chevet où j'ai rangé des préservatifs, hier soir. Je ne savais pas quand je les utiliserais, mais je voulais être prêt pour elle. Et je suis prêt. Je l'étais déjà à l'instant où je l'ai vue dans sa cuisine, le soir des fiançailles. Elle me prend le sachet et me repousse un peu avant de nous faire changer de position. Je me retrouve allongé sur le dos et elle à califourchon sur moi. Comme si nous reprenions là où nous avons dû nous arrêter. Elle met le préservatif en place, se soulève juste assez pour m'aligner avec son corps. Ses mains à plat autour de ma tête, elle descend lentement, sans me quitter des yeux. Elle aspire un peu d'air à mon intrusion et je fixe ses lèvres entrouvertes, je m'ancre à elle et rien d'autre n'a d'importance que cet instant. Que ses hanches se retrouvant collées aux

miennes. Que ses bras sur lesquels elle s'appuie pour remonter tout aussi tranquillement, se calquant sur la chanson qui tourne à présent.

En total contraste avec ma précipitation de tout à l'heure, elle me fait l'amour. Comme si, pour elle non plus, rien d'autre ne comptait. Comme si nous avions tout le temps au monde pour partager ce moment. Comme si j'étais la seule pensée dans son esprit. Elle est la seule dans le mien. Et si je croyais être déjà amoureux d'elle avant cette seconde, c'est que je ne savais rien. Maintenant, je sais. À chacun de ses regards, elle donne une nouvelle dimension à ce sentiment.

J'attire son visage à moi et l'embrasse. Elle continue ses mouvements autour de moi et ma langue en mime le rythme. La musique. Nos corps. Nos lèvres. Mes mains dans ses cheveux. On forme un tout salvateur et je m'accroche à elle avec l'énergie de celui qui a perdu ses repères et aperçoit une échappatoire.

Je descends une main entre ses cuisses et la caresse pour l'amener avec moi au bord du précipice. Je ne veux pas tomber seul. Je veux qu'elle vienne avec moi. Qu'elle sombre aussi. Elle jouit vite. Et fort. Ses petits cris, hybrides de ses soupirs et de ses gémissements, sonnent à mes oreilles comme un aboutissement. Elle repousse doucement ma main quand elle n'en supporte plus le contact sur sa peau sensible. Je l'attrape alors par la taille et la fais basculer sous moi. Ses jambes repliées pour me donner un meilleur accès, je la prends plus vivement. Je suis si près du bord que j'oublie la délicatesse avec laquelle elle m'a fait l'amour et j'intime une cadence plus animale à notre échange. Elle gémit en serrant ses doigts sur mes épaules. Lorsqu'elle murmure « plus », je ne résiste plus et bascule. J'éjacule aussi intensément que j'en avais besoin, le front sur l'oreiller, juste à côté de son visage. Deux va-et-vient de plus, brutaux et sans concession, et je m'immobilise.

C'est seulement une fois mon souffle redevenu calme et régulier que je réalise qu'elle caresse mon dos de bas en haut, de haut en bas, comme pour m'apaiser. Je me retire et m'assois au bord du lit. Elle ne bouge pas. J'enlève le préservatif avant d'y faire un nœud. J'attrape un

mouchoir dans le tiroir resté ouvert et m'essuie rapidement. Je me rallonge face à elle. Elle roule sur le côté et m'observe en silence.

J'aime ce silence.

Elle ne me demande pas de lui raconter ma journée. Elle n'a pas besoin de savoir. Elle a voulu être là. Oui, elle m'apaise.

Cette fois, je ne m'endors pas, et elle non plus. Je reste à l'observer, ma bouche si près de la sienne que je sens sa respiration ricocher sur mes lèvres. Je lève la main jusqu'aux siennes et mon pouce en trace le contour. Elles s'étirent en un sourire discret qui m'en provoque un similaire. Parfois, c'est simple. C'est aussi évident que ça.

## Margaux

Je ne voulais pas le quitter. Je sens qu'il a besoin de moi. Je *veux* qu'il ait besoin de moi. Mais j'ai promis à Emma de venir à sa réunion du club des filles et il voulait aussi être un peu seul. Il me l'a dit. Pas de faux-semblant, il m'a regardée, m'a remerciée d'être là, mais m'a demandé de le laisser pour la soirée. Alors nous sommes chez Lise pendant que les garçons sont restés chez eux, avec Ange.

Nous avons d'abord mangé des bonbons en guise de dessert et discuté de l'ordre du jour proposé par Emma, qui était mon admission. J'ai été élue membre à l'unanimité et, à présent, elle dort dans son lit, dans la chambre qu'elle semble s'approprier petit à petit. Je suis allée lui dire bonne nuit et la décoration est un mix entre quelque chose de très masculin et très enfantin. C'est bizarre. Lise m'a expliqué que son ami Loïc va sûrement râler de voir des posters de Violetta et, même si je n'ai aucune idée de qui il s'agit, j'avoue que ça m'angoisserait d'avoir les mêmes aux murs de ma chambre.

À présent, je suis installée au salon et Lise et Audrey ont sorti des bières. Nous en sirotions chacune une pendant que Lise nous entretient de son dernier article pour un magazine féminin dont je n'ai jamais entendu parler. C'est étrange d'être ici, d'avoir l'impression de faire partie d'un tout. Je me suis habituée depuis quelques mois à être assez

livrée à moi-même, mais je réalise qu'appartenir à un groupe, c'est tellement mieux.

– Je suis désolée de te demander ça, mais il était comment ?

– Pardon ?

Je me recentre sur le moment et la question que me pose Audrey.

– Anthony, quand tu l'as retrouvé dans sa chambre, il était dans quel état ?

Elle a l'air sincèrement inquiète.

– Il était... distant.

Je ne me vois pas lui détailler quoi que ce soit. J'aurais l'impression de le trahir.

Lorsqu'il est arrivé, j'étais dans leur salon avec Audrey et Lise, justement. Il était encore tôt, mais je savais qu'il rentrait à peu près à cette heure-là et je l'attendais à notre endroit habituel. Audrey m'a vue et m'a proposé de venir boire un thé avec elle. Je l'ai regardé passer devant la porte ouverte qui donne sur le couloir, et j'ai eu mal, tellement mal de le voir dévasté. Sans même apercevoir son visage, j'ai su que quelque chose n'allait pas. Je n'ai pas hésité, je me suis levée et je l'ai entendu fermer sa porte et mettre de la musique. J'ai attendu tout un morceau dans le couloir à me demander si je devais le laisser seul ou pas. Et puis j'ai donné les commandes à mon instinct et je ne regrette pas ce choix un seul instant.

Audrey secoue un peu la tête.

– C'était à prévoir, il s'est trop attaché à cette patiente. Chaque fois, on essaie de garder les relations au stade professionnel, mais je pense qu'il la voyait vraiment comme une petite sœur, depuis le temps.

J'essaie de comprendre ce qu'elle dit et d'un coup, ça me frappe de plein fouet.

– Aurélie ?

Lise et Audrey me regardent et elles semblent réaliser en même temps que je ne sais pas de quoi elles parlent.

– Oui, sa patiente qui avait une leucémie, me répond Lise en me fixant.

Maintenant je comprends mieux. Je n'ai pas pris le temps de poser de questions aux filles, tout à l'heure. Je souhaitais qu'il vienne vers moi me parler lorsqu'il en aurait envie. Ou besoin. Mais bien sûr, tout devient tellement logique et douloureux à la fois avec cette explication.

– Il ne t'a pas dit ? Elle s'est suicidée, la nuit dernière, ajoute Audrey de sa voix douce en totale contradiction avec les mots qu'elle prononce.

Je cligne des yeux en sentant quelques larmes s'accumuler sous mes paupières. C'est ridicule. Je n'ai jamais rencontré Aurélie. Je ne lui ai jamais parlé non plus. Mais Anthony, oui. Et j'ai plus mal pour lui qu'autre chose.

Je me lève et lisse les plis de ma jupe. Geste que je fais toujours presque inconsciemment lorsque je suis mal à l'aise.

– Je dois partir.

– Si tu vas le voir maintenant, ça ne se passera pas bien. Laisse-lui jusqu'à demain, me conseille Lise.

Son intervention m'agace. Je sais qu'elle le connaît mieux que moi, c'est évident. Mais je veux être celle qui sait quand et comment il a besoin de moi. Ou d'être seul. Ou soutenu. Je veux tout savoir.

– Ce n'est pas contre toi, Margaux, ne le prends pas personnellement, intervient Audrey en se levant.

Elle me tend la bouteille que j'ai posée sur la table basse.

– Reste un peu avec nous. Peut-être que si tu le retrouves juste avant qu'il ne se couche, ta présence lui fera du bien. Là, il a besoin d'évacuer. Sofiane lui a sûrement lancé un défi débile à la console et Ange est avec eux. S'il avait besoin de nous, il nous appellerait et on irait les voir.

Pourquoi j'ignore tout ça ? J'ai l'impression qu'Anthony connaît bien plus de détails sur ma vie, mes habitudes, mes envies... que moi à son sujet. Est-ce que j'ai été si égoïste toutes ces semaines ? Il a passé son

temps à apprendre qui j'étais, et je me suis laissée porter par le courant sans me poser de questions. Je me suis sentie bien avec lui, et puis ? Bien sûr qu'il préfère être avec ses amis. Il est clairement devenu le mien, mais je suis bien trop focalisée sur mes pauvres petits soucis pour me rendre compte qu'il avait autant besoin de moi que moi de lui.

Je ne me rassois pas, je ne veux pas les écouter. Je les remercie du bout des lèvres pour la soirée et m'éclipse sans écouter ce qu'elles continuent de me dire pour me convaincre de laisser les garçons entre eux. Tout simplement parce que je ne vais pas les retrouver.

En bas de l'immeuble de Lise, je monte dans ma 106 Kid qui date de l'époque où j'ai passé mon permis et était déjà vintage à ce moment. Le poste d'origine est bloqué, heureusement en autoreverse, et je connais par cœur les chansons qui sont sur la cassette coincée dedans : *Use Your Illusion II* de Guns N' Roses. Ce n'est pas la mienne, mais j'ai appris à aimer cet album au fil des ans. *Civil War* démarre et j'y prête vaguement attention tant je suis habituée à l'entendre dans le petit habitacle. Je conduis en pilote automatique jusqu'à chez moi, ce qui est un peu inquiétant quand j'y pense.

Je m'en veux.

Je me gare à côté du garage qu'occupe d'ordinaire la voiture de David, celle de Michel étant toujours en réparation. Ils sont au club, ce soir. J'aurais pu aller les aider plutôt que de venir ici en sachant que je n'ai pas le droit de troubler la soirée que passe Anthony avec ses amis. Sauf que je n'en ai aucune envie. Faire semblant que tout va bien, je n'en ai pas la force, pas là.

Je sors mon téléphone, un réflexe de ces dernières semaines, et je me rappelle que je ne suis plus dans le groupe. J'allume quand même mon écran et la date me surprend d'un coup.

On aurait dû partir ensemble, ce week-end. Nous avions prévu de profiter de l'absence d'Olivia pour nous offrir deux jours, juste Xavier et moi. Je m'étais chargée de la réservation dans un hôtel cinq étoiles, je voulais vraiment marquer le coup. Pour plaisanter, je l'avais mise à

monsieur et madame Rivelot. Combien de fois ai-je rêvé d'être à la place de ma meilleure amie ? D'être celle qui finirait par porter son nom ? Qu'il me demanderait de venir vivre avec lui ?

Il ne m'a jamais aimée.

Il ne m'a jamais posé toutes les questions qu'Anthony me pose chaque jour. Il n'a jamais prêté attention à mes ambitions, à ce que j'ai vraiment envie de faire dans la vie. Alors qu'Anthony s'y intéressait avant même qu'on apprenne à se connaître.

Je croise mon regard ourlé de noir dans le rétroviseur.

*Mon armure.*

Je sors de la voiture et me précipite à l'intérieur, je fonce dans ma salle de bain. Je me déshabille. J'enlève tous ces vêtements que j'adore mais qui m'étouffent. Je passe sous la douche et me lave les cheveux puis je me démaquille directement sous le jet avec mon huile moussante. Mes mouvements sont saccadés, pressés. Comme si je n'avais plus une seconde à perdre.

Je me sèche et enroule une serviette autour de ma tête. J'enfile un jean, un débardeur, je ne mets même pas de soutien-gorge. Je veux juste être moi. Juste une fois. Juste ce soir.

Je laisse mes cheveux sécher naturellement tout en retirant mon vernis. Je suis déterminée, en mission et, vu de l'extérieur, tout cela est sûrement bien ridicule.

Une jeune fille est morte, la nuit dernière. Elle est morte en s'ôtant la vie parce qu'elle ne supportait plus son agonie. Et moi, je me cache derrière des artifices parce que j'ai peur. J'ai peur de tout. De moi. Des autres. D'aimer. D'être aimée.

*De vivre.*

Elle aurait sûrement voulu vivre ma vie avec tout ce que je considère comme des problèmes et qui n'en sont pas vraiment. Alors je me plante devant la psyché qui trône dans un coin de ma chambre et je m'observe.



Oui, mes hanches sont larges. Oui, mes seins sont plus gros et moins toniques que la moyenne. Oui j'ai une petite bosse au niveau de mon estomac. Oui, mes cheveux non disciplinés sont anarchiques et forment une crinière désordonnée autour de mon visage. Mes lèvres sont trop épaisses à mon goût. Mes yeux pas assez en amande. Mon nez trop en trompette. Mais on s'en fout de tout ça. Ce n'est pas important. Parce que je suis en vie.

Je regarde l'heure. Je ne sais pas combien de temps m'a pris cette introspection, mais il est déjà tard et je sais qu'Anthony travaille demain matin. Alors je tente ma chance. Pieds nus, sans maquillage, en tenue d'intérieur, je sors dans la rue. Je traverse la route sans me préoccuper du goudron glacé sous mes pas et me place devant la fenêtre de sa chambre. Les volets sont fermés, mais je distingue un trait de lumière par l'interstice. Je n'ai pas pris mon téléphone. Alors je tape trois petits coups et attends.

## **Anthony**

On a un peu picolé avec Sofiane. Pas trop parce que je dois me lever demain matin pour assurer la petite tournée qui m'attend. Ange n'a pas bu, bien sûr. Il est reparti lorsque Audrey est rentrée. Elle m'a regardé bizarrement. Plus bizarrement qu'en temps normal lorsque je perds un patient. Ça n'arrive pas souvent, mais je reconnais son attitude quand c'est le cas. Elle m'a demandé si j'avais vu Margaux. Je croyais qu'elle passait la soirée avec elle. Elle n'a rien ajouté et est partie se coucher. Sofiane est encore au salon. Quand il n'est pas du week-end, il peut veiller jusqu'au petit matin à jouer à la console toute la nuit. C'est sa façon à lui de s'évader de la réalité qui peut parfois être vraiment dégueulasse, comme c'est le cas aujourd'hui. Lui aussi s'est attaché à Aurélie, malgré toutes ses mises en garde.

Je suis allongé sur mon lit, je fixe le plafond et ignore le livre qui m'est tombé des mains dès la première ligne. M'attaquer à un thriller n'était peut-être pas la meilleure façon de me changer les idées, ce soir.

Des coups me sortent de ma torpeur. J'ai l'impression que c'est à ma fenêtre. Ce qui est absurde. On a une porte. Personne ne passe jamais par là. Je pose le livre sur ma table de chevet et m'apprête à éteindre la lampe lorsque les coups retentissent à nouveau. J'ouvre la fenêtre et les volets en réalisant que ça pourrait être un de ces tueurs en série dont j'aime lire les histoires. Question instinct de survie, je pourrais rivaliser avec Lise ou Emma sans souci.

Elle est là. Elle, et à la fois, complètement différente. Ses cheveux retombent en un chaos sauvage par-dessus ses épaules. Ils ne parviennent pas à masquer le fait évident qu'elle ne porte rien sous son t-shirt. Le froid de novembre s'est chargé de ne laisser aucun doute sur ce détail. Je remonte les yeux jusqu'à accrocher les siens. Sans un trait de maquillage.

– Je n'avais pas réalisé, murmure-t-elle.

– Quoi ?

– Que j'étais là sans vraiment l'être.

Je ne comprends pas de quoi elle me parle, mais je vois que c'est important pour elle. Alors je l'écoute.

– Maintenant, je suis *vraiment* là, ajoute-t-elle avant de croiser les bras sous ses seins et d'attendre.

Je tends la main et lui fais signe d'entrer. Elle passe une jambe par-dessus le cadre et je l'attrape par la taille pour la faire entièrement passer. Elle me laisse faire. Elle ne s'éloigne pas une fois qu'elle est à l'intérieur. Elle porte un jean. Elle est tellement simple et tellement elle quand même, ça me perturbe un peu. Et elle est pieds nus. Avec le froid qu'il fait, l'infirmier a envie de lui dire qu'elle risque de tomber malade. Avec le regard qu'elle me lance, l'homme a envie de lui dire qu'elle risque de tomber amoureuse. Alors je ne dis rien.

– Je n’avais rien compris, murmure-t-elle en repoussant les mèches qui me tombent à présent presque dans les yeux.

Quand elle est sans aucun artifice, comme ce soir, elle a un petit air de Scarlett Johansson à ses débuts au cinéma. Elle a déjà cet air, d’habitude, mais plus sophistiqué, moins authentique. Et puis en fait, elle est simplement elle, et ça me suffit.

– Et qu’as-tu compris ?

– Toi.

Elle se détourne et ferme les volets puis les vitres. Elle retire son jean avant de se glisser dans mon lit. Elle a l’air complètement perdue. Je la rejoins et j’éteins la lampe une fois sous la couette, allongé derrière elle. Elle se rapproche de moi, moule son corps au mien et, sans un mot supplémentaire, je m’endors contre elle. Comme si c’était logique. Naturel.

*Mon évidence.*

## Anthony

Je n'ai pas l'habitude de me réveiller avec quelqu'un dans mon lit.

Je n'ai pas l'habitude de me réveiller avec quelqu'un dans mon lit, sa jambe glissée entre les miennes.

Je n'ai pas l'habitude de me réveiller avec quelqu'un dans mon lit, sa jambe glissée entre les miennes, pile sur mon érection.

Je dirais bien qu'il s'agit d'une érection matinale contre laquelle je ne peux rien. Mais j'ai tout à fait conscience d'être excité par le corps de Margaux, chaud et doux. Et presque nu.

Il est six heures du matin, je dois partir pour ma tournée d'ici une demi-heure et je n'ai aucune envie de me lever et de la quitter.

– Bonjour... murmure-t-elle contre mon torse.

Son bras, qui était replié entre nous, s'étire jusqu'à entourer ma taille.

– Je ne voulais pas te réveiller, c'est juste que je dois me préparer, pour partir travailler. Tu peux rester, si tu veux.

– Non, je vais rentrer chez moi.

Elle se recule, s'étire et plaque d'un coup la main sur sa bouche.

– Quoi ?

Elle secoue la tête et s'extrait du lit pour aller ramasser son jean.

– Margaux ?

Elle me tourne le dos et me répond enfin :

– J'y vais, je vais repasser par la fenêtre.

Je me lève et viens me placer derrière elle.

– J'ai dit quelque chose ? Fait quelque chose ?

Je commence vraiment à flipper. Elle regrette ? Mais quoi ? Juste cette nuit ? Hier après-midi ? Tout ?

– Je n'ai pas pris ma brosse à dents, finit-elle par marmonner.

Sérieux ? Elle me fait peur juste parce qu'elle ne peut pas se brosser les dents ? Je me mets à rire et je l'attire contre moi. Elle refuse de se retourner, ce qui me fait encore plus rire. Sofiane tape à ma porte avant d'ouvrir, comme il a l'habitude de le faire quand je suis seul :

– Hé ! Je vais me coucher et...

Il s'arrête net en découvrant Margaux. Je pivote pour qu'il ne la voie pas. Sans déconner !

– Désolé, je pensais que tu étais seul. Je n'ai vu personne entrer et je n'ai pas bougé du salon, nous dit-il en ayant l'air de ne rien comprendre.

Je veux bien le croire. Il a la tronche de quelqu'un qui a passé une nuit blanche.

– Oui, ben je ne suis pas seul et si tu pouvais sortir...

– Salut, Margaux ! Bonne nuit, Margaux ! lance-t-il, visiblement amusé, avant de sortir.

Une fois Sofiane hors de la chambre, je me détends. J'ai totalement confiance en lui, mais je n'aime pas l'idée qu'il puisse voir Margaux comme moi je la vois. Elle montre une façade à tout le monde, mais hier soir, elle s'est présentée à nu. Littéralement et métaphoriquement. Et cette version de Margaux, elle est juste pour moi.

– Laisse-moi le temps de m'habiller, ensuite on peut aller prendre un petit déjeuner quelque part ? je lui propose.

– Tout sera fermé. Je ne veux pas te mettre en retard.

– Tu as raison.

Elle m'agace à rester tournée. Je l'attrape par les épaules et elle me fait enfin face.

– J'ai envie de t'embrasser.

Elle secoue la tête.

– Je me fous de ton haleine, Margaux.

Elle ouvre grand les yeux, près de la panique, au moment où je l'attire d'un coup à moi et écrase mes lèvres sur les siennes. Elle résiste un peu mais finit par me laisser l'accès à sa bouche. Si elle savait comme je me fous vraiment d'un détail comme son haleine matinale. Ou la marque du drap sur sa joue. Ou le bordel que forment ses cheveux. J'ai l'impression de la découvrir à nouveau, encore et encore, chaque fois qu'elle retire une carapace. Elle en a tellement qu'elle me fait penser à une poupée russe. Et je sais qu'un jour je la verrai elle, simplement elle. Peut-être pas demain, peut-être pas dans un mois. Mais ça viendra. Elle me laissera l'approcher, en toute authenticité.

– Tu vas être en retard, chuchote-t-elle en ouvrant la bouche au minimum.

Si elle n'était pas aussi embarrassée, je me moquerais d'elle. Mais je suis magnanime et elle a raison, je vais être à la bourre.

– On se voit, ce soir ?

Elle hoche la tête. Je me rappelle alors qu'hier soir elle est venue pieds nus.

– Tu sais que c'est dangereux de marcher dans la rue sans chaussures ? Je te le dis parce que ce n'est pas la première fois que je constate ça.

– Je fais attention.

– Tu sais aussi que, si tu te blesses, il faudra désinfecter et me laisser te soigner ?

Cette menace à peine déguisée à l'avantage de la faire réagir. Elle grimace et je retiens le rire qui tente de m'échapper au souvenir de la petite fille angoissée à qui j'ai prodigué un soin basique. Et puis elle se

redresse soudainement et regarde partout sauf vers moi. J'attends. Je reconnais les signes de quand elle hésite et veut me dire quelque chose.

– Mardi je vais aller voir le médecin pour une ordonnance.

Je l'écoute et lui accorde toute mon attention.

– Je voudrais le faire, ce test. Et je voudrais... enfin... je n'aime pas trop les aiguilles. Alors je me disais, si tu pouvais...

– Tu veux que je te fasse une prise de sang ?

– Voilà. Je peux venir chez toi, je ne te demande pas de te déplacer ni rien.

– D'accord. Je peux te la faire maintenant, si tu veux, et on verra après pour l'ordonnance.

– Maintenant ?

Ça y est, je reconnais les accents de panique dans sa voix. Les mêmes que lorsqu'elle refusait que je regarde sa main blessée. Ce serait vraiment salaud que je m'amuse de la situation. Mais, hé, je n'ai jamais prétendu être quelqu'un de bien.

– Tu vas être en retard.

– Pas du tout, j'en ai pour quelques minutes, assieds-toi. On profite que tu sois à jeun et on peut te faire un check-up. Je te dirai quoi demander à ton médecin pour la prescription.

Elle recule vers la fenêtre encore fermée. Je sais que si je quitte la chambre, elle sera tentée de s'échapper. Mais je lui fais confiance. Alors je vais récupérer ma sacoche dans l'entrée et, quand je reviens, elle est sagement assise au bord du lit. Stressée, tendue et inquiète, mais elle est là. Je sors le matériel, je me suis lavé les mains en passant vite fait à la salle de bain. J'enfile les gants et mets un peu d'alcool sur un coton. Elle me tend machinalement son bras et je nettoie le creux de son coude après avoir posé le garrot au-dessus. Ses veines sont fines, parfaitement visibles sous sa peau, mais je les sens rouler sous mes doigts. Heureusement pour elle, je n'ai jamais eu de souci avec les prises de sang.

Je retire la protection de l'aiguille, la plus petite que j'ai, et elle a un mouvement de recul.

– Serre le poing. Ne bouge pas ou je t'attache les mains. Encore.

Je l'entends aspirer un peu d'air sous la surprise. Je tâtonne pour choisir la meilleure veine, celle qui permettra d'aller vite et de ne pas trop marquer. Car je repère immédiatement son type de peau. Elle aura un bleu, c'est sûr et certain. Elle a la fragilité d'une rousse, sans les taches de rousseur. Je tapote et claque un peu sa peau de deux doigts. Elle ne dit rien et je lui jette un regard furtif.

– Je vais piquer.

– Ne le dis pas ! s'indigne-t-elle avant de tenter de retirer son bras de ma main.

– Margaux...

– Je tourne la tête pour ne pas voir quand tu piques. Si tu le dis, ça annule tous mes efforts. Ne me dis rien !

– OK, je ne dis rien. Mais tu sais que je vais le faire, là, incessamment sous peu et...

– Hé ! Tu as piqué sans prévenir !

Je préfère ne pas répondre. Je place le tube dans la tulipe et maintiens son bras en place.

– Tu peux ouvrir la main...

Elle est tellement crispée qu'elle a des demi-lunes sur la paume de sa main, provoquées par les ongles qu'elle s'est enfoncés en serrant trop fort les doigts.

Je termine la prise de sang et appuie un coton sur le point d'entrée pour éviter que ça saigne. J'en profite pour déposer de légers baisers de son poignet à son épaule tout en maintenant la pression. Elle se détend enfin.

– Ce soir, je te donnerai une feuille avec ce que tu dois demander à ton médecin, tu pourras la lui remettre directement.

– Merci. Je n'ai presque pas eu peur.



Je relève le visage vers elle et sors un pansement que je colle sur sa peau.

– Je vais aller me rafraîchir. Tu veux m’attendre ? Je te raccompagne ? je lui propose.

– Ça va aller.

– À ce soir, alors.

– Je t’attendrai.

Elle ne précise pas où ni quand, je le sais déjà.

Je la regarde ouvrir les volets, enjamber la fenêtre comme une voleuse et se retourner, au milieu de la route, pour me lancer un dernier regard. Je suis tenté de lui dire que c’est dangereux de s’arrêter comme ça sur la route, mais je préfère observer ses hanches légèrement chalouper à chacun de ses pas.

Non, définitivement pas un saint.



J’ai failli me retrouver chez Aurélie. C’est difficile de supprimer une habitude longtemps ancrée comme celle-ci. Elle était ma première patiente du matin et la dernière de la journée. Tous les jours. Ou presque. Alors de me voir d’un coup sans cette visite à laquelle je m’étais accoutumé, ça me fait bizarre. Pourtant, des patients éphémères, j’en ai des tas. Des soins ponctuels, post-opératoires, c’est souvent, et donc, il y a un bon brassage des tournées. Mais Aurélie était devenue un point fixe dans mon quotidien.

Je réalise que Margaux a ce don de me préserver qui est tout à la fois un fardeau, car je ne suis pas certain de vouloir effacer Aurélie de mes pensées. Pas encore. Même si c’est provisoire. J’ai besoin de me rappeler son visage, son air étonné quand j’ai effleuré ses lèvres des miennes, son courage, quoi qu’elle en disait... J’ai besoin d’elle dans mon esprit pour me rappeler que la vie est un cadeau que je dois honorer. Pas seulement pour elle. Mais pour tous ces gens qui partent trop tôt.

## Margaux

– Allô ?

Je n'ai pas reconnu le numéro, mais j'ai décidé de ne pas filtrer les appels. Tant pis si un de mes anciens amis me contacte, je peux gérer ça.

– C'est Lise. Audrey m'a donné ton numéro, j'espère que tu ne nous en veux pas.

– T'en vouloir de quoi ?

– Pour hier soir. D'avoir essayé de te dicter ta conduite par rapport à Anthony. Je pense que tu lui fais du bien, j'ai confiance en toi. Tu sais ce que tu fais.

Si elle savait que je n'ai absolument aucune idée de ce que je fais. Que ce soit avec lui ou pour tout le reste dans ma vie.

– Je ne t'en veux pas.

– Ah ! Génial ! Parce que samedi prochain, on va fêter l'anniversaire d'Annabelle, chez moi. J'aimerais beaucoup que tu viennes.

– Oui, je me souviens, tu m'as parlé d'elle...

– Elle a une sorte d'Alzheimer, enfin ce n'est pas tout à fait ça mais le résultat est le même. Du coup elle est en maison médicalisée, elle a souhaité y entrer lorsqu'elle avait encore toute sa mémoire. Elle a une autorisation de sortie pour l'occasion et comme elle n'avait plus trop d'amis, ici, je rassemble les miens pour mettre un peu de vie autour d'elle pour cette journée. Puis, maintenant tu es avec Anthony, alors... Tu l'es, hein ?

– Pardon ?

– Avec Anthony ?

Nous n'avons absolument pas défini ce que nous sommes, mais oui, c'est bien le cas et c'est agréable comme constat.

– Oui. Oui, je le suis.

– Donc c'est logique que tu viennes. Réserve ta journée ! Bisous !

*Bisous ?*

Elle a déjà raccroché. Cette fille m'épuise, parfois. Mais en même temps, je ne peux m'empêcher de repenser à ce sentiment de sécurité que j'ai ressenti hier soir lorsque nous étions toutes chez Lise.

Je range mon téléphone, un réflexe de plus qui s'est instauré en sa présence. Je le fais sans réfléchir, ça me paraît normal.

Il coupe le moteur et attend. Je me dirige vers la portière passager et notre rituel, nouveau pour nous deux, mais déjà bien établi entre nous, peut démarrer. Comme chaque fois, avant même de parler, il sélectionne un morceau à me faire découvrir sur son poste et le lance. Et je me sens bien. Il se penche et m'attire à lui avec cette urgence que j'aime tant chez lui. Comme si j'étais l'oxygène qui lui a manqué. Ou alors, je transpose ce qu'il représente pour moi.

## Anthony

Chaque jour, elle m'attend dans la rue. Chaque jour, la musique berce les baisers que nous échangeons à l'abri illusoire de ma voiture. Je sais que les voisins nous regardent parfois en allant jeter leur recyclage ou simplement en passant eux aussi en voiture. Ça ne me dérange pas. Je crois qu'avec elle, rien ne me dérange. Sauf son absence. Pas une fois nous n'avons eu l'occasion de dormir à nouveau ensemble et je suis en manque de son corps. Elle a réussi, en une nuit, à me rendre totalement dépendant de sa présence dans mon lit. Entre mes tournées et ses soirées de permanence au club, nous n'avons pas réussi à coordonner nos emplois du temps. Elle part quand j'arrive, ou presque, et nous n'avons que quelques instants à disposition avant d'être à nouveau éloignés par nos obligations.

Aujourd'hui, nous devons nous retrouver directement chez Lise. Margaux a proposé son aide pour préparer le repas de ce midi qui est donné en l'honneur des quatre-vingt-quatre ans d'Annabelle. Lise et Ange sont partis la chercher à la maison de retraite, laissant Emma chez ses grands-parents, juste à côté de chez Lise. J'avoue que c'est pratique. Sofiane devrait nous rejoindre vers treize heures et Audrey a prévenu qu'elle serait là pour midi, pas avant. Je ne sais pas où elle est, elle s'absente souvent sans rien dire et je respecte son besoin d'intimité.

Il y aurait un mec derrière tout ça, je ne serais pas étonné. Car Audrey est bien du genre à ne pas partager sa vie privée avec nous. Elle aurait honte de nous, ça ne m'étonnerait pas non plus. Et elle aurait raison.

J'arrive chez Lise à l'avance, Margaux me manque trop et je tournais en rond. Loïc m'ouvre la porte avec un grand sourire. Je lui serre la main qu'il me tend avant de l'attirer contre moi pour une accolade. Nous avons aidé Lise à traverser les moments difficiles que lui faisait vivre Ange, ça crée des liens.

– Margaux est dans la cuisine. Je retourne jouer avec Emma sur le balcon, me dit-il après quelques échanges sur les derniers événements de nos vies.

Nous avons gardé contact et les nouvelles du front sont rapides. Il sort par la porte-fenêtre du salon et je vais dans la cuisine. Aucune subtilité dans mes intentions, mais j'assume totalement d'être déjà accro à cette fille.

Elle coupe de la viande sur le plan de travail qui fait face à l'entrée. Heureusement, car je n'imagine pas les dégâts de la lame qu'elle manipule si je l'avais surprise. Elle porte une robe noire, moulante, de celles qui lui arrivent sous les genoux et lui donnent une allure d'icône des années cinquante sur le tapis rouge.

– Si tu n'avais pas cet énorme couteau de boucher à la main, je te dirais à quel point tu es sexy et tout ce que j'ai envie de te faire, là.

Elle relève la tête et pose lentement le couteau devant elle. Elle s'essuie les mains sur un torchon et avance vers moi. Une fois juste devant moi, elle me regarde et me lance :

– Je n'ai plus de couteau.

– Tu pars à la pêche aux compliments ? je lui demande en faisant le dernier pas qui comble la distance entre nous.

– Tu as proposé.

– Margaux, tu es tellement sexy dans cette robe que...

Je prends sa main et la pose entre mes cuisses pour illustrer mes propos. Elle sourit. Non pas son sourire spontané et innocent. Ni celui

de la jeune femme timide et réservée qu'elle sait être. Mais celui que je ne lui connais pas encore bien et qui contient tellement de promesses érotiques en un simple étirement de sa bouche que mon érection durcit encore. Alors que je pensais être au max. Cette nana est pleine de surprises. Et j'ai l'intention de toutes les découvrir.

– Si ça ne vous ennuie pas, je vais juste ouvrir le vin pour midi.

Loïc passe à côté de nous, un air amusé sur le visage. Margaux a précipitamment retiré sa main et est aussitôt retournée s'occuper de la viande. Je dois reconnaître que la situation me plaît et m'excite. Et, lorsque Loïc ressort comme il est entré, je vais me placer derrière Margaux.

– Fais attention, un accident est si vite arrivé... je murmure à son oreille pendant qu'elle débite des filets de poulet en petites lamelles.

– Je ne peux pas cuisiner si... tu... me lèches le cou, parvient-elle à articuler en ralentissant ses mouvements.

– La légende raconte que les femmes sont capables de mener de front plusieurs activités à la fois. Ferais-tu exception à ton genre, Margaux ?

– Pourquoi j'entends des tonnes de sous-entendus sexuels quand tu prononces mon prénom ?

– Parce que j'y mets des tonnes de sous-entendus sexuels.

Elle soupire et interrompt ce qu'elle faisait. Je maintiens ses cheveux sur le côté d'une main, et de l'autre, je caresse son ventre et l'attire contre moi dans le même geste.

– Anthony... il faut vraiment que je mette la viande à mariner.

– Fais-le, ça ne me dérange pas.

Elle a un petit rire nerveux avant de continuer :

– Je ne peux pas y arriver comme ça.

– Je te perturbe, Margaux ?

– Tu sais très bien que oui.

– Hum... j'aime cette idée de te faire perdre tes moyens.

– Je ne perds pas mes moyens ! J'ai juste... besoin...

Sa voix s'éteint en un souffle pendant que je remonte ma main sous ses seins et fais sauter un bouton de sa robe afin de m'y faufiler. J'ai déjà dit que j'adore le principe de cette robe complètement boutonnée sur le devant ? J'adore. Et comme elle n'essaie pas de m'arrêter, je libère son sein droit et en pince doucement l'extrémité déjà dure. J'ai besoin d'elle, d'être en elle, maintenant. Et ce n'est ni le lieu ni le moment. Il faut que j'arrête. Sauf qu'elle se cambre vers moi, se frottant contre mon érection dans la manœuvre et annihilant le peu de volonté qu'il me restait d'arrêter.

Ses seins sont tellement sensibles que je me demande si je pourrais la faire jouir, juste comme ça.

– Anthony... n'importe qui peut...

Elle est incapable de finir ses phrases et j'avoue ressentir une certaine fierté à l'idée d'être celui qui provoque cette confusion chez elle.

– La voie est libre ? demande Loïc depuis le salon.

Margaux essaie de me repousser. Je la maintiens contre moi en la pinçant un peu plus fort. Elle laisse échapper un tout petit gémissement.

– Non ! je réponds en criant avant de la retourner pour qu'elle soit face à moi.

Elle ne proteste plus, sachant que personne ne nous interrompra dans l'immédiat.

– Je veux juste vérifier quelque chose... je lui murmure avant de déboutonner un peu plus sa robe et que son sein soit totalement offert à ma caresse.

Visuelle et charnelle.

Je saisis la pointe déjà sensible entre mes lèvres et la mordille légèrement. Elle gémit très subtilement, un son que moi seul peux entendre. Ma main trouve le chemin de son autre sein sous sa robe et je teste ma théorie sur ma victime consentante.

Elle ondule sous ma langue et mes doigts, et je m'aperçois d'un coup qu'elle a glissé sa propre main sous sa jupe, remontée jusqu'à sa taille. Pas par moi, non. Je recule et l'observe se donner du plaisir, débraillée, un sein exposé et sa culotte repoussée sur le côté. Elle n'a pas de porte-jarretelles, aujourd'hui, mais des bas qui tiennent seuls et n'enlèvent rien à son allure sexy. Je voulais voir si je pouvais la faire basculer juste en m'occupant de sa poitrine, c'est moi qui vais éjaculer dans mon jean. Je n'arrive pas à me détacher de ses doigts qui entrent et sortent de son corps. C'est seulement quand elle ouvre les yeux et remonte son autre main sur son sein que je me rappelle que je suis celui qui a lancé les hostilités, et je reviens contre elle.

Elle gémit doucement et je comprends, à sa façon de se tenir et aux sons qui franchissent ses lèvres, qu'elle va bientôt atteindre l'orgasme. Quelques secondes après ce constat, elle m'attrape par les cheveux, plaque sa bouche sur la mienne et jouit en silence en se tendant contre moi. Lorsque les vagues de plaisir s'apaisent, elle se relaxe dans mes bras et se met à rire.

– Quoi ? Tu trouves ça drôle ? je lui demande, un peu vexé.

– Drôle, je ne sais pas. Inattendu, oui. Déplacé, étant donné que j'étais en train de manipuler de la nourriture, certainement.

Elle m'embrasse et se dirige ensuite vers l'évier pour se rajuster et se laver les mains. Sans se retourner, elle me dit :

– Je te conseille soit d'aller t'isoler dans la salle de bain, soit de penser à quelque chose qui te coupe tout. Car je dois absolument faire mariner la viande et je refuse que tu éjacules si près du repas que tout le monde va partager dans quelques heures.

Cette fois, j'éclate de rire et je sors de la cuisine avant de céder à la tentation de l'inviter à s'agenouiller devant moi. Mais elle dans cette robe... il faut absolument que cette scène issue de mes fantasmes se produise prochainement.





L'ambiance est particulière. Annabelle n'a aucune idée de qui nous sommes ni de ce que nous fêtons. C'est le risque avec la démence sénile. On ne sait jamais quand ce sera un bon jour ou pas. Le seul moment où elle semble comprendre ce qui se passe est quand Ange lui offre son cadeau, une affiche encadrée de ce fameux Fabio. Celui qui, si j'ai bien compris, figure sur toutes les couvertures des romances à l'eau de rose que cette vieille dame aime lire. Je m'approche d'Ange et lui donne un petit coup de coude :

– Dis donc. Blond, un peu baraqué, regard de braise... Tu pourras te recycler en modèle pour couverture de romances, si jamais tu te lasses d'être infirmier.

Le regard qu'il me lance n'est pas de braise, mais certainement agressif. Ce qui m'amuse d'autant plus. Je me marre sur le compte de mon ami au moment où je surprends Margaux qui me fixe. Audrey lui parle et elle hoche la tête régulièrement. Mais c'est sur moi qu'est dirigée son attention.

Je hausse plusieurs fois les sourcils avant de passer discrètement la pointe de la langue sur mes lèvres. Elle s'étouffe un peu avec la gorgée de punch qu'elle essaie d'avaler.

– Hé, il y a une enfant dans la salle, mon petit. Un peu de tenue !

Je me tourne vers Lise et je remarque son air inquiet qu'elle essaie de masquer en buvant.

– C'est le punch de Loïc ?

– Oui, pourquoi ?

– Parce que la dernière fois que tu en as bu, tu as fini au supermarché à paniquer devant le rayon volailles.

– Je ne paniquais pas. Et j'en avais bu un saladier. Enfin, la moitié. Peu importe.

Son regard s'attarde sur Annabelle qui, elle, observe autour d'elle l'air satisfaite, mais complètement perdue.

– Elle ne sait peut-être pas qui tu es aujourd'hui, mais elle semble heureuse, entourée de gens qui l'aiment.

Lise reprend aussitôt un air trop sérieux. Je commence à bien la connaître et elle ne vit pas bien le fait qu'Annabelle ne reconnaisse personne et pense que sa fille, décédée depuis des années, va arriver d'une minute à l'autre pour l'amener chez la coiffeuse, comme tous les mercredis. Et nous sommes samedi. La confusion est telle que, parfois, elle prend Lise pour sa fille. Et celle-ci joue le jeu, ne souhaitant pas inquiéter son amie. C'est une situation compliquée que personne ne sait émotionnellement gérer.

Une larme roule sur la joue de Lise. Je prends son verre pour le poser sur la table basse et l'attire à moi. Je nous éloigne du salon et nous nous retrouvons seuls dans le couloir menant aux chambres. Là, elle se laisse aller à pleurer pour de bon, en silence, son corps secoué de petits sanglots qu'elle devait contenir depuis un moment.

– Je voulais tellement qu'elle passe une belle journée...

– Elle passe une belle journée : elle s'amuse !

– Mais elle ignore qui nous sommes ! J'aimerais m'y habituer. Je n'y arrive pas.

Elle renifle un peu et redresse la tête. Ses yeux sont bouffis et son maquillage n'a pas résisté à ses larmes. Elle me regarde comme si j'allais trouver une solution et lui dire « ça va aller ». Mais je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas parce qu'il n'y a pas de solution. L'état d'Annabelle ne va plus s'améliorer, c'est définitif. Il va se détériorer et Lise sera témoin de sa déchéance mentale, qu'elle le veuille ou non.

– Des fois, Lise, on ne choisit pas. On encaisse.

– Comme toi avec Aurélie ?

Je ne suis pas surpris qu'elle évoque Aurélie, Lise n'a jamais eu de langue de bois avec moi, ça ne va pas commencer maintenant. Je hoche la tête et elle se redresse complètement, sans quitter mes bras.

– Tu es allé aux funérailles.

– Oui.

– C'était dur.

Je ne réponds pas, ce n'est pas une question, de toute façon. Elle le sait. Ils m'ont vu me préparer, je n'ai pas parlé de toute la matinée. Le service était à onze heures, ça m'a laissé beaucoup trop de temps pour réfléchir. À force de repousser les émotions, même sans le faire exprès, on provoque un trop-plein. Alors j'ai fait comme d'habitude, j'ai tenu bon. Je suis monté dans ma voiture, j'ai mis de la musique, et je me suis rendu seul au crématorium. Réunion intime, avec seulement la famille très proche, et moi. Sofiane nous a rejoints, mais il est resté au fond, discret soutien qui m'a fait plus de bien que je ne l'aurais imaginé. Un dernier au revoir qui n'a de sens que pour les personnes qui restent.

Lise a vu dans quel état j'étais en rentrant. Ils étaient tous là à m'attendre. À me proposer silencieusement leur soutien. Ma famille de substitution sans laquelle je ne peux plus vivre. Quitter ma famille de sang n'a pas été aussi difficile que je le pensais, ils m'avaient déjà quitté eux-mêmes. J'ai souffert. Mais les quitter *eux*, je ne m'imagine pas le faire. Chacun d'entre eux m'aide à façonner, tous les jours, la personne que je suis.

– J'ai peur. Je pense au jour où je devrai aller à ses funérailles.

– On sera tous là avec toi, Lise. Tu ne seras pas seule.

– Je sais. Mais j'ai peur quand même. Et quand je la vois comme ça, quand elle ne sait pas qui on est, j'y pense.

Un mouvement attire mon regard. Ange nous observe. Je lui fais signe d'approcher. Je place Lise dans ses bras et commence à reculer, mais elle agrippe mon bras.

– Je vous aime tous les deux, chouine-t-elle entre deux sanglots.

– Oui mais tu m'aimes plus que lui, précise Ange, éternellement en quête de sécurité.

– Oui, d'accord, répond-elle en reprenant sa respiration.

– Alors, épouse-moi, Lise.

## Anthony

C'est le moment où je voudrais m'éclipser, mais elle est en train de me perforer le bras avec ses doigts tellement elle serre fort. Elle relève la tête d'un coup.

– Quoi ?

– Épouse-moi, répète-t-il.

– Tu me demandes ça maintenant, quand j'ai le visage plein de larmes et de morve ?

– Les gars... je tente d'attirer l'attention pour m'échapper.

Peine perdue. Alors j'essaie de détacher les doigts crispés de Lise de mon avant-bras.

– Tu attends que je sois faible et à terre pour m'attaquer avec une demande en mariage ?

– C'est le meilleur moment pour éviter que tu paniques, réplique-t-il comme si c'était logique.

– Tu as raison. J'aurais paniqué.

– Alors tu dis oui ?

– Bien sûr que je dis oui !

Elle saute à son cou et je peux enfin me libérer. Je croise le regard d'Ange, super fier de lui, et je lui mets une petite tape sur l'épaule en guise de félicitations ponctuelles.

Quand je retourne au salon, Sofiane et Margaux sont en grande conversation et elle a un nouveau verre de punch dans les mains. Elle se tourne subtilement vers moi, comme si elle avait surveillé mon retour dans la pièce, l'air de rien. Et au moment où elle lève les yeux sur mon visage et que le sien s'illumine d'un immense sourire, j'en ai le souffle coupé. Elle me fait cet effet. Juste en étant elle. Je ne sais pas si c'est la demande en mariage à laquelle je viens d'assister qui m'a plus ému que je ne voudrais l'admettre, mais le reste des personnes présentes disparaît et il n'y a plus qu'elle et moi. Et ce sourire qui m'est destiné.

Lise sort du couloir à ce moment et hurle :

– Je vais me marier !

Emma, qui jouait avec Audrey, se met à crier :

– Je vais être demoiselle d'honneur !

Loïc s'égosille :

– Punch pour Queeeeeeen !

Je vais définitivement finir par avoir des acouphènes à force de fréquenter tous ces barges.

C'est un peu le bordel d'un coup dans le salon, Annabelle ne semble pas spécialement perturbée, elle observe tout le monde paisiblement. Ange a l'air mal à l'aise de toute cette attention portée sur lui et Lise, mais il est tout aussi fier et heureux. Et ça se voit.

Une main se glisse dans la mienne. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que c'est elle. Bien sûr que c'est elle. C'était déjà elle avant. C'était elle depuis le début.



Je m'en voudrais presque de constater que j'arrive à m'adapter. Que j'ai moins mal qu'il y a deux semaines, quand j'ai appris sa mort. Mais je ne culpabilise pas, parce que je sais que c'est comme ça. Je pensais vraiment ce que j'ai dit à Margaux le soir de notre rencontre. Oui, le temps aide à guérir toutes les blessures. Il reste systématiquement quelque chose qu'on n'arrive pas à accepter, mais on s'adapte. On est

faits comme ça. C'est l'instinct de survie. Rester en mouvement, avoir des projets, s'activer. Tout ça m'aide à assurer mon job, ma vie, et c'est ainsi qu'il en a toujours été.

La présence de Margaux dans mon quotidien m'aide plus que je ne le pensais. Elle est devenue, en quelques mois, une donnée essentielle à ma vie. Je pense à elle quand je me réveille le matin et qu'elle n'est pas avec moi. Presque tous les matins, donc. Et je pense aussi à elle le soir, quand je m'endors seul. Elle n'a pas eu beaucoup de soirées de libres ces dernières semaines, et j'ai hâte d'être à ce soir car elle a pu se libérer. Étant donné que je ne travaille pas demain, nous allons enfin pouvoir passer du temps ensemble.

Lorsque mon téléphone sonne entre deux soins, je reconnais le numéro. Je l'ai enregistré la dernière fois qu'elle a appelé. Si je m'écoutais, je ne répondrais pas. Mais avec les récents événements, ça m'incite à décrocher. Je ne dis rien.

– Anthony ? Tu es là ?

Je prends ma respiration et finis par répondre :

– Oui.

– Je... je ne pensais pas que tu répondrais.

– Pourquoi appelles-tu, dans ce cas ?

– Parce que je ne veux pas baisser les bras.

Il y a tellement de choses que je pourrais répondre. Au lieu de ça, je mets le contact et allume le chauffage dans la voiture. Et j'attends. Si elle veut parler, elle peut le faire. Il n'est pas nécessaire que j'alimente moi-même la conversation.

Un silence s'étire entre nous, sa respiration légère dans l'appareil.

– Tu nous manques.

Un ricanement m'échappe.

– Tu nous manques vraiment. J'ai fait... *Nous* avons fait une erreur. Mais tu ne nous donnes pas l'occasion de nous racheter. Comment pouvons-nous te faire comprendre à quel point nous regrettons ?

– Je ne vis pas dans le passé, Camille.

J'entends sa surprise lorsque je prononce son prénom. Je suis incapable de l'appeler « maman », car pour moi, elle n'a rien d'une mère. Oui, j'ai passé quelques mois chez eux après avoir vécu chez Clémence, mais je ne m'y suis jamais senti à ma place. Ils se comportaient tous comme si mon absence n'avait pas eu lieu. Comme si tout était normal. Et moi, j'étais là, au milieu de tous ces inconnus, observant leurs habitudes bien huilées dans cette famille qui n'était pas réellement la mienne...

Non, je ne peux pas l'appeler autrement. Et je refuse de regarder vers ce passé. Pourquoi ai-je décroché, alors ? Peut-être que j'ai besoin de ça, de sa culpabilité, de ses remords. Peut-être que je ne suis pas aussi indifférent que je veux bien le faire croire. Aux autres, mais surtout à moi.

– Je n'ai pas d'explication à te donner, la vérité tu la connais. Je ne veux pas minimiser l'importance de mes actes. Mais mes regrets sont réels. Et j'aimerais une deuxième chance. Et je comprendrais que tu n'envisages pas de me laisser entrer dans ta vie.

– Toi ? Et lui ?

Mon père n'a jamais été très démonstratif. C'est celui qui a le moins réagi à mon retour à la maison. Il me regardait comme on regarde un étranger. Sans chaleur. Il n'était pas tellement plus affectueux avec mes frères, mais il était un peu moins froid. Cette petite nuance dans son attitude est ce qui me blessait le plus. Ma mère essayait, pas assez, mais elle essayait. Lui, j'aurais pu repartir, ça ne l'aurait pas touché. Et c'est ce que j'ai fini par faire.

– Ton père est quelqu'un de...

Elle cherche ses mots. Inutile, j'ai compris. Je la coupe :

– Je ne sais pas pour cette deuxième chance. Je n'ai aucune promesse à te faire.

– Pourquoi tu ne passerais pas à la maison ?

– Non.

Je n'ai aucune envie d'y retourner.

– On pourrait se retrouver quelque part, toi et moi ?

– Je ne te promets rien, je lui répète. Je vais raccrocher, je te rappellerai quand je me serai décidé.

Je coupe la communication sans attendre, submergé par des émotions que je ne voulais plus ressentir. Je ne veux pas de son amour. Et je ne veux pas être sensible à ce qu'elle pense de moi.

Je vérifie l'heure. J'ai le temps.



Je la prends dans mes bras, sur le pas de sa porte, sans me soucier du fait que Michel et David sont peut-être juste derrière. J'ai besoin d'elle, et ça me fait peur, mais cette peur ne suffit pas à m'inciter à la prudence.

Elle ne me demande pas pourquoi je suis là, elle ne me demande pas pourquoi je la serre contre moi. Je puise en elle tellement de choses. Si elle réalise à quel point je suis dépendant d'elle, je suis sûre qu'elle fuira. Alors je m'écarte un peu et lui avoue :

– Tu me manquais. Je dois repartir.

– Ce soir ?

– Ce soir.

Elle est devenue aussi dépendante que moi, je crois. Et surtout, elle n'en a pas honte. Ça me fait du bien. Vraiment du bien. Je l'embrasse rapidement avant de retourner à la voiture dont j'ai laissé la portière ouverte, sachant que je ne pouvais pas m'attarder. Je fais marche arrière et lui jette un dernier coup d'œil avant de passer la première. Elle me regarde m'éloigner et j'ai un mauvais pressentiment. L'impression que ce que nous avons, là, est trop agréable pour durer. Je crois que mon humeur est définitivement atteinte par l'appel de ma mère.



## Margaux

Je m'habitue trop à lui.

On dirait qu'il sait toujours quoi faire, à quel moment le faire et surtout comment le faire. Il anticipe mes envies avant même qu'elles n'effleurent mon esprit. Son regard à lui seul parvient à me rendre sexy lorsque j'ai besoin d'être rassurée... et à me dire que je suis belle quand *il* a besoin de me rassurer.

Lorsqu'il est avec moi, j'ai envie de lui faire oublier tout ce qu'il a pu vivre avant. Je suis égoïste et exclusive. Il me pousse à lui montrer à quel point ce que nous avons est beau. Et ça me fiche une trouille incroyable.

– Maintenant, elle va comprendre ce que c'est qu'être amoureuse, chuchote David dans mon dos.

Je pourrais m'agacer et nier. Mais c'est trop vrai pour ça.

Ce n'est pas uniquement de lui que je tombe amoureuse, mais de nous.



## Anthony

Elle est allongée sur le ventre en travers du lit, la tête posée sur ma cuisse, les jambes repliées qu'elle balance un peu au son de la musique. *Never Before* de Deep Purple tourne sur la platine. Je sais que ce n'est pas forcément le genre de musique qu'elle aime au départ, mais j'ai l'impression qu'elle apprend à apprécier ce que *j'aime*.

Sa main repose sur mon genou, je suis assis contre la tête du lit et je décompresse. Je ne sais plus trop comment nous en sommes venus à

switcher notre rituel de la voiture à ma chambre, mais c'est là que j'effectue ma transition à présent. Avec elle.

– Rose ou rouge ?

Je souris en l'entendant fermer le o de « rose » là où moi je l'ouvre. La première fois qu'elle m'a entendu le dire, elle a déclaré aimer mon accent. Moi, je trouve que c'est elle qui a un accent, mais je ne l'ai pas contredite.

– Ça dépend, pour quoi ?

– Les banquettes du *diner* .

– Rouge.

– Rose.

– Sympa, tu me demandes mon avis pour choisir le contraire, en fait ?

Elle tourne la tête vers moi.

– Pas du tout. J'ai décidé en même temps que tu as répondu.

– Faisons comme si j'y croyais.

Elle se relève complètement et viens s'asseoir sur moi. J'attrape aussitôt sa taille.

– Tu peux me parler, tu sais, chuchote-t-elle.

– Je sais.

– De tout.

Je la regarde et j'attends de voir où elle veut en venir. Elle pose les mains sur mes joues et rapproche son visage du mien.

– Il s'est passé quelque chose, aujourd'hui ? Et si tu ne veux pas en discuter, d'accord, mais je m'inquiète.

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Parce que je vois bien que tu réfléchis beaucoup.

*Smoke on the Water* prend le relai dans les enceintes et je me laisse porter par le riff d'intro de Ritchie Blackmore sans la quitter des yeux. La basse se joint à la guitare et à la batterie, et je me décide à lui parler.

– Ma mère m'a téléphoné.

Elle hoche la tête sans lâcher mon visage qu'elle tient en coupe, comme pour m'encourager à me confier. Comme pour me dire « je suis là, je ne vais nulle part ». Et peut-être bien qu'elle avait raison quand elle m'a dit que j'avais le droit de mal vivre l'abandon de mes parents. De ma famille. Et si j'étais enclin à aborder ce sujet, je dirais que je n'ai pas guéri de cette peur d'être laissé sur le bord de la route.

– Elle veut me voir.

– Et toi ? Que veux-tu, toi ?

Le fait qu'elle n'essaie pas de me donner son avis et s'intéresse à ce que je souhaite achève de me détendre sur le sujet. Je caresse machinalement sa taille. Elle porte une robe toute simple. Je crois que si nous sommes juste tous les deux sans projet de sortir ou de nous sociabiliser, elle n'hésite pas à se passer de tous les artifices dont elle use d'ordinaire. Je glisse les mains sous l'ourlet de la jupe et soupire au contact de la bande de ses bas.

– Tu veux savoir ce que je veux, Margaux ?

Elle commence à s'approcher encore plus près et passe ses mains sur ma nuque.

– Dis-le-moi.

Je fais descendre la fermeture de sa robe. Elle me fixe et attend.

– Toi.

Ses yeux s'ouvrent un peu plus grands avant de se fermer lorsque je décroche son soutien-gorge.

– Nue, j'ajoute en murmurant à son oreille. Nue et à genoux sur mon lit. Tu peux faire ça pour moi ?

Je la sens frémir sous mes caresses et elle me regarde à nouveau, puis hoche la tête. Elle se lève, fait un pas en arrière, ses vêtements tombent à ses pieds et elle se penche sans me quitter des yeux pour retirer sa culotte. Elle conserve uniquement ses bas. Elle se met en position sur le matelas à côté de moi et tourne la tête :

– Comme ça ?

Je l'observe un moment sans m'approcher. Subjugué par son allure, mais surtout par la façon dont elle s'est exécutée sans hésiter. Et puis je fais un mouvement vers elle. Elle écarte un peu les genoux. Je me place juste derrière elle et tente de me contrôler. Elle ne m'en laisse pas l'occasion :

– Tu me veux, Anthony. Alors prends-moi.

## Margaux

Avant, j'étais toujours seule le dimanche matin. Alors je n'aimais pas les dimanches. J'avais hâte d'être à nouveau à lundi et d'avoir de quoi m'occuper. Maintenant, j'apprécie chaque minute des dimanches où Anthony ne travaille pas. Parce que nous les passons ensemble. Il est parti chercher le petit déjeuner en prétextant que ce serait dommage de quitter la chambre alors qu'on peut y rester sans se soucier de s'habiller. J'ai quand même enfilé un t-shirt et un jean, je ne me vois pas assumer encore une intrusion de Sofiane. Il ne l'a pas fait exprès, mais j'étais vraiment mal à l'aise. Et même si je n'ai plus cette armure qui me caractérise, je me sens bien.

Je fouille dans la collection impressionnante de 33 tours et dégote un album que je connais bien, Michel étant un grand fan. Je place le disque sur la platine. Je compte les rainures plus larges pour repérer le morceau qui me rappelle les soirées qu'on faisait avec mon frère, mes pères et ma mère, à danser dans le salon. Je place le bras du tourne-disque au bon endroit et abaisse délicatement le saphir.

*Walk of Life* de Dire Straits démarre et je bouge instinctivement les hanches avant de me mettre à chanter. Je me retourne en entendant Anthony revenir. Il pose un plateau sur le lit et me rejoint sans hésiter. J'aime qu'il n'ait pas honte d'être lui. Il chante avec moi et sa façon un

peu *crooner* d'interpréter la chanson en posant ses mains sur ma taille me fait rire.

– Y'a une boum ! crie Emma en entrant.

Je pense qu'ils viennent d'arriver avec Lise et Ange, car ils n'étaient pas là, hier soir. Elle tire Anthony par la jambe de son jean et il la hisse aussitôt dans ses bras avant de replacer sa main libre sur ma taille.

– Oh ! C'est trop mignon ! Ange ! hurle Lise.

Sinon, ça va, c'est un peu un moulin, ici, non ?

Un moulin où je me sens à ma place. Et ça, ça change tout.

## **Anthony**

Emma commence à peser son poids, mais je ne le lui dirai pas. Elle s'amuse trop, et moi aussi.

Ange se plante à l'entrée, aussitôt bousculé par Sofiane qui se précipite vers nous et attrape la main de Margaux pour la faire danser. Je sais qu'il le fait exprès pour m'agacer, mais je n'ai rien à craindre. C'est avec lui qu'elle danse, mais c'est moi qu'elle regarde.

Lise soulève son pull et me montre qu'elle porte un t-shirt de Dire Straits en dessous, aujourd'hui. Elle fait le signe de la victoire avant de se mettre à faire des petits bonds sur place. Si Audrey n'était pas en train d'effectuer sa tournée, je suis sûr qu'elle se joindrait à nous.

Emma chante n'importe quoi, il faut absolument qu'elle se mette à apprendre l'anglais. Ou que je lui apprenne juste quelques paroles de chansons mythiques comme celle-ci.

– On dirait une scène de comédie romantique ! crie Lise à Margaux, que Sofiane a embarquée dans une sorte de rock improvisé.

Il chante les « ouhouhou » super fort, je suis sûr qu'il ne s'est pas encore couché. Il est bourré d'adrénaline, et ça, c'est signe qu'il a bu du Red Bull toute la nuit pour tenir le coup. Pas bon signe, donc. C'est

comme un gamin qui se surexcite et qu'il faut calmer avant d'atteindre le moment où il va être insupportable et où le seul moyen de le canaliser sera de l'engueuler.

La chanson se termine. Je colle Emma dans les bras de son père et commence à faire sortir tout le monde. À part les protestations de Lise, j'arrive à vider la pièce assez rapidement. Sauf que quand je me retourne, Sofiane est vautré sur mon lit en train de dormir. Il est sérieux, là ? Je savais que ça finirait mal, cette histoire de nuit blanche. Je n'avais simplement pas prévu que ça finirait dans mon lit. Enfin, dit comme ça, c'est louche. Sofiane et moi... non. Jamais. Bref, je pensais quoi ?

– Je crois qu'il s'est endormi, murmure Margaux.

– Je crois aussi.

– Il était à fond et d'un coup, il s'est laissé tomber.

Elle le regarde bizarrement.

– Non, mais c'est normal. Enfin pour lui, ça l'est. Ne t'inquiète pas. Il n'a pas dormi de la nuit. Faut bien qu'il récupère à un moment. Et c'est un grand gamin.

Voilà, si on devait résumer Sof, « c'est un grand gamin » est parfait.

– On fait quoi ? me demande-t-elle, la respiration toujours un peu courte d'avoir dansé avec un shooté à la caféine.

– On le laisse dormir.

Je ramasse le plateau qu'il a miraculeusement épargné et invite Margaux à me suivre à la cuisine.



Nous nous sommes réfugiés dans le salon de Margaux lorsque Emma a réclamé Violetta à la télé. Elle me parle de son projet.

– Je sais où je vais m'installer.

Je relève la tête et l'observe. Elle a l'air très contente d'elle.

– Où ?

– Ici.

– Ici, *ici* ?

Elle hausse les épaules comme si ce n'était pas important. Comme si elle n'était pas en train de me dire que, finalement, ce que nous sommes en train de construire tous les deux n'est pas voué à l'échec à cause de son départ. Je m'emballe peut-être, ce n'est pas comme si elle était en train de me déclarer son amour éternel et inconditionnel. Mais je trouve que ce n'est pas anodin.

– Tu l'as décidé quand ?

– La semaine dernière.

– Et tu ne me disais rien ?

– Je te le dis maintenant. Je voulais être sûre.

– Tu vas t'installer chez tes pères ?

Je sais, ça ressemble à une séance d'inquisition. Tant pis. J'ai besoin de savoir.

– Non, pas vraiment. En fait, je vais m'installer ici. Mais eux s'en vont faire une longue lune de miel, ils veulent voyager, un rêve d'ados de partir sur les routes. Je reprends le bail de la maison et on avisera à leur retour. Ils vont partir plusieurs mois, au minimum, ils veulent profiter de leur argent aussi, c'est normal. Bref, je serai ta voisine. Enfin sauf si toi tu déménageais...

– Sérieux ? je l'interromps d'un coup.

Je crois que je n'arrive pas à intégrer le fait qu'elle ne va pas partir.

– Michel et David investissent dans mon projet. Je ne suis que la gérante, précise-t-elle, en tentant de tempérer mon enthousiasme.

– Mais tu vas réaliser ton rêve. C'est important !

Ses lèvres s'étirent en un immense sourire et elle laisse enfin s'extérioriser sa joie :

– Je sais ! C'est complètement fou !

Je m'accroupis à côté d'elle, un genou à terre. Je la vois paniquer et réalise d'un coup la connotation de ma position. Je me mets à rire. C'est nerveux.



– Pardon. Pas de demande en mariage. Je n’ai pas de bague cachée dans le dos. Je veux juste te dire à quel point je suis fier de toi. Tu as débarqué de Paris complètement perdue sans aucune idée de ce que tu allais faire ensuite. Et en quelques mois, tu en es à établir les plans de ton restaurant.

Elle se tourne vers moi et écarte un peu les jambes, m’invitant à me rapprocher, ce que je fais aussitôt.

– C’est toi qui m’as décidée.

– Du coup, ça remonte ma note ?

– Tu ne serais pas un peu prétentieux ?

– Complètement. Je me mettrais bien un 12.

– 12, d’accord. Sur 20 ?

Je la regarde sans rien dire.

– Tu es vraiment vexé, en fait, non ?

– Je n’avouerai rien. Comment je t’ai décidée ? Je n’ai rien fait.

– Aurélie.

Je prends ses mains dans les miennes pile au moment où la porte d’entrée s’ouvre. David arrive dans le salon et s’immobilise, la bouche ouverte. Il est bientôt imité par Michel. Je me lève d’un coup. Margaux se met à rire. Merci pour le soutien.

– Tu fais ce que je crois que tu fais ? me demande Michel, qui retrouve ses esprits plus tôt que David.

– Ça dépend, tu penses que je fais quoi, exactement ? je lui réponds sur le même ton précautionneux.

– Tu avais un genou à terre, les mains de Margaux dans les tiennes et l’air complètement ahuri.

– Pour ma défense, l’air ahuri est consécutif à votre entrée dans la pièce. Le reste, ce n’était pas une demande en mariage. Margaux, dis-leur.

Elle a plaqué une main sur sa bouche et a l’air de faire un immense effort pour ne pas éclater de rire. Elle se contente de secouer la tête. Ce

qui peut tout aussi bien vouloir dire qu'elle nie ce que je dis ou ce que Michel dit. Bref, aucun soutien.

– Margaux ? Tu nous le dirais ?

– Sérieusement, je la félicitais juste pour sa décision de s'installer dans le coin et de monter son restaurant. C'est tout.

– Tu as mis ma fille enceinte ? finit par demander David.

La situation m'échappe complètement et Margaux étant en fou rire, je suis seul avec moi-même.

– Mais non !

– Pourquoi tu lui demanderais de t'épouser quelques mois après l'avoir rencontrée, sinon ? insiste-t-il.

– Je ne lui ai pas demandé de m'épouser ! Margaux !

Elle se lève et se met à tripoter son annuaire. Elle est sérieuse ? Elle s'amuse ?

– D'accord ! Je plaisante ! Non, pas de demande en mariage !

Ouf. Merci. Je respire. À voir leurs têtes déconfites, j'ai cru qu'ils allaient ordonner mon émasculatation en place publique. Note pour plus tard : si jamais je dois demander un jour à Margaux de devenir ma femme, vérifier que David et Michel sont partants. Ou avoir un plan B avec faux passeport et sac de sport plein de billets.

Ils nous regardent toujours avec leur air peu convaincu, mais finissent tout de même par sortir du salon. Je respire enfin. Elle me lance une petite tape sur l'épaule.

– C'était fun.

– Non, pas spécialement.

– Allez, avoue, tu as vu leur tête ?

– Justement, j'ai cru qu'ils allaient s'en prendre physiquement à moi.

– Je t'aurais défendu.

Elle se place face à moi et glisse ses bras autour de ma taille.

– Alors, entre nous, histoire que tout soit clair : ma virilité vient de se recroqueviller dans un coin. Si tu pouvais éviter de suggérer que j'ai

besoin d'une nana plus petite que moi pour m'en sortir face à tes pères, j'apprécierais. Fais au moins semblant.

– Faisons ça. Anthony, je suis sûre que tu les mettras K.O.

– Faux. Je ne me suis jamais battu.

– Alors je suis sûre que tu les charmerais avec un battement de cils ?

– Non plus.

– Dans ce cas, je propose une alternative.

– Qui est ?

– Allons nous cacher dans ma chambre, tu n'auras personne à affronter.

– Ça me va.

Elle m'embrasse. D'abord doucement et plus intensément, jusqu'à ce qu'un toussotement me fasse reculer d'un pas et que je me prenne le dossier d'une chaise dans le dos. Et que je la renverse. Et que je trébuche dessus.

Non, je confirme : ma virilité est aux abonnés absents. Et ça la fait rire.

## Anthony

Les jours passent et se ressemblent sans se ressembler. Elle est toujours là quand je rentre du travail. Je suis toujours là quand elle part pour le sien. Pour le moment, Michel et David l'embauchent au club comme gestionnaire, histoire de faire le relai avec la personne qui prendra ce poste. Ils ne partiront pas avant leur mariage, qui aura lieu dans deux mois. D'ici là, ils auront trouvé qui gèrera le club et Margaux pourra se donner à fond dans les préparatifs d'ouverture de son propre restaurant.

Je sais que je n'y suis pour rien, mais la suivre dans cette aventure me donne l'impression de vraiment faire partie de sa vie. Alors qu'il y a peu, pour ainsi dire, j'usais de stratagèmes douteux inventés par Lise pour la séduire. C'est dire si ce n'était pas gagné, dès le départ. Et si j'étais désespéré.

Ce soir, je veux continuer à la séduire. Je veux la séduire tous les jours. Et plutôt que de demander son aide à Lise, j'ai pris l'initiative.

– On a le droit de faire un feu ? me demande-t-elle.

– Aucune idée.

Ce n'est pas la première fois que j'allume un foyer sur la plage, on a fait ça souvent avec les autres, l'été. Il fait frais, bien sûr, nous sommes mi-décembre. Mais nous sommes à l'abri du vent et des regards dans

une petite crique et j'ai prévu tout ce qu'il faut. Margaux a suivi mon conseil et s'est bien couverte, nous sommes devant les flammes, collés l'un à l'autre. Je n'ai pas froid.

– Tu te sens bien ? je lui demande, parce que je veux qu'elle passe un bon moment et pas qu'elle se congèle sur place.

– Très bien.

Elle se rapproche un peu plus de moi. Si elle vient plus près... voilà, elle s'installe à cheval sur moi et je la tiens tout contre mon corps. Ses mains partiellement couvertes par des mitaines se posent sur mes joues, dans ce geste qui lui est devenu si familier. Quand elle se comporte comme ça, on pourrait croire que ça fait des années qu'on est ensemble et pas juste quelques semaines.

– Aujourd'hui, David s'est moqué de moi.

– Il n'a pas osé ? je la taquine.

– Il me parlait d'un artisan qui fabrique des meubles sur mesure, pour le restaurant. Et au lieu de l'écouter, je fixais le vide en souriant.

Je la regarde rapprocher son visage du mien. Il fait déjà nuit et, en dehors d'une lune incomplète et des flammes dans son dos, nous ne sommes pas éclairés. Je distingue ses yeux mais ils semblent sombres au lieu de leur bleu clair habituel.

– Je pensais à toi, murmure-t-elle contre mes lèvres avant d'y poser les siennes.

Nous nous embrassons délicatement, elle recule un peu et reprend :

– J'avais besoin de quelqu'un qui m'apprécie, non pas en discernant ce qu'il y a de bien en moi... mais en connaissant mes défauts, et en voulant quand même être avec moi. Merci pour ça.

– Je n'en suis plus au stade de juste t'apprécier, Margaux.

– Je sais, chuchote-t-elle, comme si on pouvait briser la magie du moment en parlant trop fort.

– Je prends tout. Le bon, le mauvais. Tout ce que tu voudras me donner, je prends...

Elle frotte un peu le bout de son nez contre le mien et ferme les yeux. Elle pose la tête sur mon épaule et je passe les doigts dans ses cheveux lâchés pour caresser sa nuque sous son écharpe.

Quand elle m'a dit l'autre jour qu'elle n'avait pas encore pris le temps de venir à la plage, qui est pourtant à moins d'une heure de voiture, j'ai tout de suite voulu qu'on passe un moment dans cette crique. En ce qui me concerne, aussi cliché que ça puisse sembler, je pourrais me contenter d'être n'importe où avec elle. J'ai appris à profiter de ce que j'ai sans me poser de questions. J'avoue être soulagé de savoir qu'elle va rester dans la région, mais je ne lui aurais jamais demandé moi-même. Je préfère regarder juste devant moi, pas trop loin.

Je la sens rire contre mon oreille. J'aime tellement l'entendre rire... Mais je pense que j'ai fait assez de déclarations pour ce soir, je ne veux pas l'effrayer, alors je lui demande simplement :

– Qu'est-ce qui est drôle ?

– Je pensais à Lise.

– Je ne vais pas du tout me vexer du fait que tu penses à une nana quand tu es assise sur mes genoux. Tu sais que tu commences sérieusement à me filer des complexes ?

– Non, mais je me disais que si c'était elle qui t'avait proposé cette soirée dans son plan démoniaque de séduction, tu aurais sûrement dû apprendre à jouer *Stairway to Heaven* à la guitare.

Je crains qu'elle n'ait raison et, si je suis un inconditionnel de musique, c'est uniquement pour en écouter. Je n'ai même jamais pris la peine d'essayer d'apprendre un instrument. Il y a des choses, on sait directement qu'elles ne sont pas faites pour nous.

– Et ça te fait rire parce que tu penses que j'en suis incapable ? je lui demande quand même.

– Oh, pardon, je ne voulais pas te blesser, lance-t-elle sans une once de remords dans la voix.

– Peut-être que je suis un très bon pianiste. Et j’aurais pu te jouer un morceau romantique un soir de pleine lune.

– Tu l’es ?

– Pas du tout.

– Accordéon ?

– Le roux ne me va pas.

– Violon ?

– Tu aimes souffrir, en réalité ? Il suffisait de demander.

– Banjo ?

– Essaie encore.

– Flûte de pan.

– Si je te disais oui, tu serais bien embêtée à devoir m’écouter. Par chance pour toi, je ne joue de rien. Mais je suis un type plein de ressources. Ne bouge pas.

Je me soulève un peu pour extraire mon téléphone de ma poche arrière et, après avoir ouvert Deezer, je lance le tube de Led Zeppelin. Elle se remet à rire.

– Chut, tu vas gâcher l’ambiance romantique, je lui dis en posant mon portable à côté de nous, sur la couverture.

Je commence à chanter les paroles. Je sais que je ne me débrouille pas trop mal. Pas de quoi faire une carrière dans la chanson, mais assez bien pour ne pas faire grimacer ceux qui m’écoutent. Son rire s’éteint quand c’est moi qui prends son visage en coupe dans mes paumes et que je l’embrasse entre deux couplets. Je ne la quitte pas des yeux en continuant la chanson. J’ajoute quelques clins d’œil ringards, haussements de sourcils, et son sourire revient un peu. Mais pas assez.

– Margaux ?

– Personne n’avait jamais chanté pour moi avant toi. Et ça fait plusieurs fois que tu le fais. Alors, je ne sais pas... C’est peut-être mes hormones.

Elle hausse les épaules. Je soupire, j’ai cru que j’avais fait une gaffe. Et je reprends en même temps que la batterie démarre. Je passe les

mains sous ses couches de vêtements. Elles sont un peu froides, mais elle me laisse les caler sur sa taille. J'ai développé une addiction au contact de sa peau.

*Avant moi.*

J'aime être un déterminant, un point fixe de référence. Qu'elle préfère sa vie maintenant, avec moi. Je m'accorde un peu d'autosatisfaction. J'arrête de chanter pendant le pont et aucun de nous ne bouge, on s'observe. Je sens quelque chose se produire autour de nous, dans l'air. Une prise de conscience que maintenant, elle et moi, c'est tellement plus qu'essayer. C'est tellement plus qu'une transition. J'ai déjà la certitude de l'aimer. Je crois qu'elle aussi, elle m'aime.



– *Killing Bono* ! déclare Sofiane en brandissant le DVD comme si c'était la flamme olympique.

– C'est l'installation que tu avais faite pour notre soirée ? me demande Margaux alors que nous entrons dans le salon.

– Sofiane a craqué, il s'en est acheté une. L'autre c'était un pote à lui qui nous l'avait prêtée.

– Zelda sur grand écran... soupire-t-il comme pour justifier qu'il n'avait pas le choix.

J'entraîne Margaux vers un des fauteuils et elle s'assoit sur mes genoux sans hésiter. Je remarque chacun de ses mouvements, chacune de ses réactions. Sof me jette un coup d'œil avec un petit air satisfait et je sais qu'il sait. Il me connaît trop bien pour ne pas se rendre compte d'à quel point je suis dingue de cette fille.

– Ben Barnes, parfait ! déclare Lise en se jetant avec toute la grâce dont elle est capable sur le canapé.

Aucune, donc.

Audrey et Ange débarquent de la cuisine, chacun avec un plateau chargé de trucs sains à grignoter pour cette soirée ciné-maison sans



enfant. Lise me fait passer un paquet de Maltesers que j'accepte avec beaucoup de gratitude, car elle sait que je ne pense jamais à prévoir quoi que ce soit quand c'est le soir d'Audrey. En plus, aidée d'Ange, c'est sûr que tout est bon pour la santé. Et y'a pas à dire, de temps en temps un bon truc bien chimique, ça fait du bien.

– Ben Barnes ? demande Margaux après avoir piqué quelques bonbons dans le sachet.

– Pardon. On fait une pause, les gars. Margaux, tu es sérieuse ? Tu ne connais pas Ben Barnes ? lui répond Lise visiblement outrée.

– Heu...

– Audrey ?

Lise tend la main sans regarder Audrey qui sort son téléphone, effectue une petite recherche et le lui donne pour qu'elle le fasse passer à Margaux. Parfois, ces filles me font peur. Margaux regarde l'écran et le fait défiler. J'essaie de voir, mais je ne suis pas bien orienté.

– Oh. Ce Ben Barnes. J'ignorais juste son nom. Je valide.

– La vache ! Tu m'as fait peur ! soupire Lise en rendant le portable à Audrey qui jette un petit coup d'œil avant de le poser sur la table devant elle.

– C'était quoi, ça ? les interroge Sofiane qui n'a rien perdu de la scène.

– Secret du club des filles, réplique Lise.

Il regarde Audrey qui fait comme s'il n'était pas là. Il finit par s'approcher de Margaux.

– La première règle du club... marmonne-t-elle sans terminer sa phrase.

Comme je l'ai dit à plusieurs reprises, Sofiane est pire qu'un gosse. Être exclu de la discussion lui est insupportable. Mais il n'insiste pas et le film démarre. Il s'installe ensuite à côté d'Audrey. Et récupère subtilement son portable.

– Vous êtes sérieuses ? Vous bavez devant ce mec ? lance-t-il après avoir vérifié l'écran.

– Rends-moi mon téléphone, Sofiane.

– C'est ça , ton type ? Parce que je te le dis direct, des comme ça, on n'en a pas dans le coin. Alors que là, sous le même toit que toi... tu as moi !

J'essaie de les ignorer.

– Je vais me marier ! s'écrie d'un coup Lise, nous faisant tous sursauter.

Depuis qu'Ange lui a fait sa demande, elle nous balance ça de temps en temps, au moment où on s'y attend le moins. Au début, ça me faisait rire, maintenant je m'inquiète pour sa santé mentale. Et la nôtre. Surtout qu'elle fait aussitôt comme si elle n'avait pas manqué de provoquer une crise cardiaque à tout le monde.

– Moi aussi... chuchote Ange.

– Oh, pitié ! râle Sof.

– Et moi j'ai failli, ajoute Margaux en riant.

– Très drôle.

Bien sûr, elle a raconté la scène de la fausse demande dès qu'elle a fait une de ces soirées du club des filles. Résultat, ils se fichent tous régulièrement de moi avec ça.

– Je me marierai un jour, déclare Audrey, l'air rêveur.

– Et moi jamais, mais tout le monde s'en tape, moi y compris. Maintenant si ça ne vous dérange pas, c'est soirée ciné, pas soirée tricot et macramé, intervient Sofiane.

– Tu ne peux pas dire jamais, tu ne sais pas ce qui peut te tomber dessus, lui répond Lise par-dessus l'épaule d'Ange. Et tu sais ce qu'est le macramé ?

Elle finit sur ses genoux pour que tout le monde entre sur le canapé. Sofiane lui tend son majeur, ce qui fait rire Lise qui se gratte délicatement la joue avec le sien. Toute cette maturité m'opprime.

– J'ai déjà vu ce film, en fait, chuchote Margaux à mon oreille.

– Parfait. Parce que, personnellement, je me fous pas mal de ce Ben Barnes.

Je me lève, elle se met debout en même temps et je l'entraîne dans la chambre sans un regard en arrière. Malgré le « bonne bourre » classieux que lâche Sof quand on passe devant lui.



## Margaux

À peine la porte fermée, je le pousse vers le lit en l'embrassant. Il sait toujours comment agir. Et partir avec moi dans sa chambre, devant tout le monde, en annonçant silencieusement ce qu'on s'apprête à faire, c'est peut-être exhibitionniste, mais ça me plaît. Ne pas me cacher. Avant Xavier, je n'avais jamais vraiment eu de relation stable. Alors la vie de couple, c'était un concept qui m'était totalement étranger. Jusqu'à Anthony.

- Garde les chaussures... murmure-t-il entre deux baisers.
- Fétichiste.

Il lève plusieurs fois les sourcils en prenant un air abruti. J'aime qu'il me fasse rire, n'importe quand.

Il me fait tourner et s'attaque à la fermeture éclair de ma robe crayon avec la dextérité de quelqu'un qui fait ça régulièrement. Sûrement parce qu'il le fait régulièrement. Il m'a avoué qu'il me préférerait dans ce type de jupes et quand il me regarde avec autant de désir lorsque j'en porte... je ferais n'importe quoi pour que ce regard ne se détourne jamais. J'aime mon corps lorsque je le vois dans ses yeux. Mon nom si c'est lui qui le prononce. Mes hanches chaque fois qu'il les agrippe. Ma vie depuis qu'il en fait partie.

Il retire ma robe et m'incite à avancer vers le lit. Je m'y retrouve à genoux, notre position préférée. Il se penche sur le côté et murmure tout contre mon oreille :

- Appuie-toi sur le mur, Margaux.

Oui, j'aime définitivement mon nom sur sa langue.

## Anthony

Les genoux sur le matelas, bien droite, les mains à plat contre le mur, elle est parfaite. Pas de lingerie spécialement sexy, mais elle est quand même toujours sexy à mort. Je doute d'être objectif, mais ce n'est pas important. Car elle est là pour moi uniquement.

– Ne bouge pas.

Elle tourne la tête vers moi et ses cheveux retombent sur le côté. Focus. J'allais mettre de la musique. Je place à nouveau *Grace* sur la platine, cet album me rappelle ce jour où elle est venue me chercher au fond de l'eau et m'a montré comment reprendre mon souffle. Je ne pourrai plus jamais l'écouter sans penser à elle. Je reviens sur le lit et me place derrière elle, moulant mon corps au sien. Elle se tend aussitôt vers moi. Je passe les mains autour de sa taille et l'embrasse sur la nuque pour dévier sur son épaule. Elle incline son visage et me donne un meilleur accès lorsque je reviens vers son oreille.

– Penche-toi en avant, Margaux...

Elle réagit tellement spontanément à chacune de mes demandes que l'effet sur moi est immédiat et intense. Je descends sa culotte sur ses cuisses, passe ses genoux et soulève légèrement sa jambe pour la retirer complètement. Elle se cambre vers moi et je ne perds pas de

temps, je récupère un préservatif. Sans me regarder, je l'entends murmurer :

– Non.

Je m'immobilise. Quelques secondes passent. Je commence à reprendre mes esprits. Si Margaux me dit stop, j'arrête tout de suite. Même s'il me faut toute la volonté du monde pour y parvenir. Mais je voudrais comprendre et...

– Pas de préservatif.

Elle m'a déjà montré ses résultats d'analyse. Elle a vu les miens. Je sais qu'elle prend un contraceptif. Mais nous n'avons pas encore évoqué la possibilité de nous passer de protection.

– Tu es sûre ?

– Certaine. Maintenant.

Elle s'arque encore un peu et ajoute :

– Ne te déshabille pas entièrement... juste... maintenant.

Je dégrafe mon jean et l'abaisse assez pour être libre de mes mouvements, mon caleçon suit le même chemin. Je passe une main sur sa hanche, elle frémit, mes doigts glissent entre ses cuisses et elle les écarte un peu plus. Elle est prête et moi aussi, plus que jamais. Je me mets en position, plaque une main sur sa nuque et l'autre agrippe sa hanche. Je la pénètre doucement, elle recule brusquement vers moi et me fait entièrement entrer en elle. Je pose le front sur son dos.

– Attends... une minute.

Je me concentre. La sensation de son excitation autour de moi, sans rien pour nous séparer, demande une attention particulière. Nous avons des relations sexuelles très régulières et plus elles sont rapprochées, plus elles durent longtemps. Je n'ai pas de souci d'éjaculation précoce. En temps normal. Car là, j'ai besoin d'une petite pause pour à la fois apprécier la nouveauté et la gérer. Je la maintiens contre moi, je l'entends à peine respirer avec la musique qui emplit la pièce et mon cœur dont les battements résonnent dans mes tympans.

Je commence à bouger, d'abord lentement, et puis je me laisse emporter par l'intensité du moment, de la position, du fait que je suis habillé et elle presque nue. De ses bras qui poussent vers moi pour m'intimer un rythme plus soutenu, plus sauvage. Par sa tête qu'elle rejette en arrière, ses cheveux qui dégringolent sur son dos et ses gémissements de moins en moins contrôlés.

Mes deux mains sont à présent scellées sur ses hanches et elle se redresse totalement, me faisant sortir de son corps. Je ressens aussitôt un vide immense et le besoin irréprensible de retourner m'enfouir en elle. Elle attrape mon poignet et me fait remonter lentement jusqu'à sa poitrine. Non. Jusqu'à son cœur. Elle tourne le visage vers moi et embrasse ma mâchoire. Elle étire les lèvres et chuchote :

– Tu l'entends ?

Oui, je l'entends dans ma paume. Son battement est aussi frénétique que le mien. Aussi précipité et impatient. Elle pivote complètement sur le matelas et me fait face. Sa bouche recouvre la mienne, tellement délicatement, tellement en contraste avec l'instant que nous venons de partager... Je laisse un petit grognement de satisfaction se frayer un chemin jusqu'à sa langue qui vibre sous la mienne. Elle me place comme elle le souhaite et me pousse un peu jusqu'à ce que je cède et m'allonge, la laissant emprisonner mon bassin entre ses genoux. Elle saisit mon érection et me ramène en elle. Tendrement. Toujours en m'embrassant, son corps aligné sur le mien, *elle* me fait l'amour. Elle initie et donne tout leur sens à ses gestes.

Et je réalise que c'est précisément ce qu'elle veut me montrer, me faire comprendre.

*Elle me fait l'amour.*

Sans un mot, je ressens son aveu dans ses caresses, ses baisers, ses mouvements...



– Le film est terminé, marmonne Margaux.

Nous sommes allongés sous le drap, j'ai retiré mes vêtements et elle est blottie contre moi. J'étais en train de m'endormir. On entend du bruit dans le couloir, la douche qui s'allume, des chuchotements, quelqu'un qui se cogne. Sofiane, d'après les jurons. Audrey qui lui dit « chut » presque aussi fort et Ange qui demande à Lise de se dépêcher à la salle de bain parce qu'il l'attend. La vie de mes colocataires comme un repère rassurant.

– Lise et Ange restent, ce soir, on dirait.

Je ris.

– Bien sûr qu'ils restent. Cette histoire de déménagement, c'est sur le papier.

Elle relève un peu la tête vers moi.

– Tu aimes ta vie avec eux ?

– Ils peuvent être très chiants quand ils s'y mettent, mais ce sont eux ma famille.

– Et ta mère ?

– Je ne l'ai pas rappelée.

– Tu veux le faire ?

– Je ne crois pas.

Je soupire et croise à nouveau son regard.

– Tu trouves que je devrais ? je l'interroge.

Elle réfléchit un instant, les yeux dans les miens, et finit par me répondre :

– Non. Je pense que tu dois le faire uniquement si toi tu te sens prêt. Si tu en as vraiment envie.

– Merci.

– De quoi ?

– De ne pas me juger.

Elle s'allonge sur moi et prend mon visage entre ses mains, comme j'aime tant qu'elle le fasse. Ses cheveux retombent autour de nous, me donnant l'impression que nous sommes seuls.

– Je ne te jugerai jamais, Anthony.



Elle dépose un baiser discret et léger sur mes lèvres avant de sortir la pointe de la langue pour les caresser. Ses yeux toujours ouverts et fixés sur moi. Mon estomac se serre un peu. Ma respiration reste coincée quelques secondes dans ma gorge. Et je sais, je sens qu'elle représente tout ce dont j'ai toujours eu besoin. Envie. Ma langue retrouve la sienne et nous restons isolés dans notre petit univers. Il y a cette logique lorsque je suis près d'elle, cette certitude que l'ordre est rétabli. Comme si avant, avant elle, c'était le chaos. Et maintenant, enfin j'y vois clair. C'est sans aucune cohérence, fondé seulement sur mon ressenti. J'ai tellement envie qu'elle ressente la même chose que moi que, parfois, je me demande si je ne m'invente pas l'amour que je sens émaner d'elle, pour moi. Dans ses regards. Ses sourires. Ses gestes. Ses mots. Dans chacun de ses soupirs lorsque je lui fais l'amour, chacun de ses gémissements lorsqu'elle atteint l'orgasme. Oui, peut-être bien que je m'imagine tout ça, mais là, en l'embrassant, j'ai cette certitude qui me fait peur et me rassure à la fois. Encore cette contradiction si forte qu'elle me déstabilise. Comme si ce que je ressens pour elle pouvait autant me détruire que me sauver. L'un ne pouvant aller sans l'autre.

Le silence dans la chambre est perturbé par le téléphone de Margaux.

– C'est mon frère, soupire-t-elle sans bouger.

– Tu as mis comme sonnerie pour ton frère *I'm Yours* de Jason Mraz ? C'est...

– Il ne la supporte pas, je l'écoutais en boucle quand elle est sortie.

– Tu me rassures, un moment j'ai cru que tu entretenais avec lui une relation bizarre.

Elle me frappe mollement du dos de la main. Son portable arrête de sonner. Et reprend aussitôt.

– Il faut que je décroche, il ne va rien lâcher.

Elle se lève, chancelle jusqu'à son sac jeté au sol et répond. Je me laisse bercer par sa voix sans vraiment écouter ce qu'elle dit, jusqu'à ce

qu'elle s'écrie :

– Quoi ?

Je me redresse d'un coup et l'observe. Elle est face à moi, mais son regard est fixé sur un point sur le mur. Je la vois pâlir et porter la main à sa gorge. Comme si elle avait du mal à respirer. Je me lève, enfile mon caleçon et vais placer le drap sur elle. Elle réalise à peine que je suis à côté d'elle.

– D'accord. Oui. Non, je viens, bien sûr. Oui. Je te tiens au courant. Merci. Oui.

Elle raccroche et se met à ramasser ses vêtements, laissant le drap tomber au sol sans y prêter la moindre attention.

– Margaux ?

– Je dois y aller.

– Il y a un souci ? Ton frère va bien ?

– Oui, oui, mon frère va bien.

Elle est évasive et distante et je n'aime pas du tout la sentir s'éloigner une nouvelle fois de moi. Pas après le chemin que nous avons parcouru pour qu'elle commence à me faire confiance. À me laisser faire partie de sa vie.

– Margaux ?

J'insiste en ayant conscience que mon ton sonne désespéré et anxieux. Mais elle s'habille et m'ignore totalement. Ses gestes sont précipités, maladroits, elle m'inquiète.

– Je peux faire quelque chose ? Tu as besoin que je te conduise quelque part ?

– Non, non, je...

Elle finit de passer sa robe et, machinalement, j'en remonte la fermeture. Elle se laisse faire, par habitude aussi, mais je la sens déjà à des kilomètres de moi. Elle ramasse son sac et se retourne enfin. Son regard trahit ce qui va suivre et que je n'ai aucune envie d'entendre. Pourtant, je ne bouge pas. Je reste là, comme un con, en caleçon, et j'attends.

– Je dois partir, m’annonce-t-elle en chuchotant.

A-t-elle peur de le dire trop fort ? Parce que j’ai besoin qu’elle me parle. Pas qu’elle me fuie.

– Partir où ?

– À Paris.

– D’accord. Combien de temps ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne pars pas ce soir ?

– Je vais essayer de me trouver un vol pour demain. Ou un train.

– Margaux...

Son regard m’évite. Elle est mal à l’aise. Elle voudrait être partout sauf ici. Je fais un pas vers elle. Elle tourne la tête. Redressant une à une les barrières que j’ai eu tant de mal à faire tomber.

– Tu veux que je vienne avec toi ? Tu as besoin de quelque chose ?

J’essaie de la retenir encore un peu, même si je sens qu’elle m’a déjà échappé. Même si je sais que je l’ai déjà perdue. Une certitude qui n’est confirmée que par son attitude, et ça me suffit. Ces derniers mois, j’ai appris à décrypter ses expressions. Elle s’est fermée. Elle est déjà partie. Je ne comprends pas ce qui se passe, je voudrais juste qu’elle me dise quelque chose. N’importe quoi.

– Non, je dois y aller seule.

Et soudain, l’évidence me saute aux yeux.

*Son évidence.*

– C’est lui ? Tu vas le voir lui ?

Elle ne répond rien. Ce qui en soi est une forme de réponse.

– Je dois y aller.

– Margaux, dis-moi.

– Xavier a eu un accident.

– Il ne te mérite pas, je réplique en évitant volontairement de lui demander des détails.

Je plaide une cause que je ne peux pas gagner. Je me suis bercé d’illusions durant des semaines. Et à présent, la réalité reprend ses

droits. Il n'y a pas de place pour moi dans sa vie. J'ai provisoirement comblé un vide. Elle n'a plus besoin de moi. Elle va le retrouver. Lui.

– Je *dois* y aller, tu comprends ?

Non, je ne comprends pas.

Mon regard exprime tout ce que je ne peux me résoudre à lui dire. *Ne pars pas. Parle-moi. Reste. Garde-moi près de toi. Regarde-moi.*

Un coup de fil, et elle abandonne tout sans une seconde d'hésitation. Peut-être bien que je me suis trompé et qu'elle est vraiment amoureuse de lui. Peut-être bien que je n'ai jamais su lire en elle comme je pensais en être capable. Peut-être bien que je n'étais qu'une transition pour elle, et qu'elle n'a jamais voulu passer à autre chose, en réalité.

Je refais un pas vers elle, sans chercher à masquer ma souffrance.

C'est trop tard. Ses yeux ne croisent pas les miens une dernière fois, avant qu'elle ne me tourne le dos et ne sorte de ma chambre.

## Anthony

*Le choc.*

Je ne sais pas combien de temps je reste à fixer la porte qu'elle a calmement refermée. Comment peut-elle être aussi détendue ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas claquée ? Je ne suis pas sûr de réaliser qu'elle vient de me quitter. Car elle vient bien de me quitter, non ? Je ne comprends pas. Il y a quelques minutes, on parlait de moi, de nous, d'un avenir à peine murmuré. Et là, quoi ?

– Anthony ?

Je cligne des yeux. Audrey s'avance vers moi, toujours douce et précautionneuse.

– Où est Margaux ?

– Partie.

– D'accord. Ça fait une demi-heure que tu es debout au milieu de ta chambre. Il s'est passé quelque chose ?

Je focalise sur son visage. Sa frange est un peu décoiffée, elle était couchée. Je hoche la tête. Mais je ne sais pas vraiment quoi répondre. Elle prend ma main et me guide vers le lit. Je m'assois machinalement, je la laisse gérer, me gérer.

– Tu veux en parler ?

Sa petite voix me berce. Je m'allonge et lui tourne le dos. Elle reste assise à côté de moi et me caresse les cheveux. Je ferme les yeux.

Voilà, demain, ça ira mieux.



*Le déni.*

– Non, mais elle était juste pressée, elle va te rappeler. Tu as essayé de la joindre ? me demande Lise en martelant des doigts la table de la cuisine.

Ange est parti faire la tournée, il est du week-end, et Audrey s'est absentée je ne sais où, comme souvent le samedi. Sofiane dort encore. J'ai brièvement raconté à Lise ce qui s'est passé hier soir.

– Oui, je lui ai envoyé des SMS et quand j'ai voulu téléphoner, ça m'a redirigé sur sa messagerie. Les trois fois.

– Elle doit avoir oublié son chargeur.

– Tu as raison.

– Il y a forcément une bonne explication, continue-t-elle d'analyser la situation.

– Forcément, oui. Une urgence, ça arrive à tout le monde. Elle était perturbée, elle va revenir.

– Bien sûr qu'elle va revenir. Elle t'a dit qu'elle ne revenait pas ?

– Non, pas du tout.

– Ben voilà, elle va revenir.



*La colère.*

– Ça fait deux putains de jours !

– Ça ne fait *que* deux jours, précise Audrey. Et ne t'énerve pas sur moi.

– Je sais, tu n'y es pour rien.

– Voilà, c'est à elle que tu en veux, essaie de t'en souvenir. Et puis ne dramatiser pas.

– Ne me dis pas qu'elle est perdue au milieu de nulle part, sans aucun moyen de communication ! Elle allait à Paris !

Je me suis levé de mauvaise humeur. J'en ai marre d'attendre une réponse qui ne vient pas. Un signe de vie, mince, n'importe quoi, mais pas le silence !

– Elle a probablement une excellente raison pour ne t'avoir pas donné de nouvelles. Calme-toi.

– Ne me dis pas de me calmer, ça m'énerve encore plus.

– OK. Sans moi, alors. Je ne suis pas ton punching-ball.

Elle se lève et sort du salon, je ne lui réponds même pas. Je sais bien qu'elle n'y est pour rien, mais elle m'agace à essayer de minimiser une situation qui est clairement merdique. Parce que je cherche un autre mot, là, mais je ne trouve pas. Margaux se fout de moi, c'est évident, et moi je suis là, comme un abruti, à essayer d'encaisser. J'hallucine. Après deux réponses très brèves le premier jour, elle est tombée dans un silence radio total. C'est comme si elle avait décidé de m'effacer de sa vie. Comment Audrey veut-elle que je prenne ça ? Ça va bien deux minutes, l'attitude zen. Là je suis juste énervé.

– Viens avec moi, me lance Ange en entrant.

Il n'attend pas ma réponse et ressort aussitôt.

– Et mets une tenue de sport ! ajoute-t-il avant de claquer la porte d'entrée.

Une heure plus tard, je transpire, j'ai tapé dans un sac de frappe, j'ai mal partout, et je suis toujours aussi énervé.

– On aura essayé, me dit-il en haussant les épaules.



*La tristesse.*

– Ça fait deux jours...

Plus personne ne réagit. Je peux les comprendre, je suis invivable et carrément bipolaire depuis le départ de Margaux.

– Ce matin tu étais remonté, ce soir tu déprimes, j'ai du mal à te suivre. Pourquoi tu ne vas pas demander des nouvelles à David et Michel ? suggère Lise en tapotant ma main.

– Non, je vais me coucher.

– Il est vingt heures, depuis quand tu te couches à l'heure des poules ? me demande Sof.

Je l'ignore et vais me jeter sur mon lit, tout habillé. Je sais, je suis pathétique. Je pourrais pleurer si ce n'était pas si difficile pour moi de le faire. On pourrait croire que je suis insensible, vu de l'extérieur. J'ai juste du mal à montrer certaines facettes de ma personnalité. Et quand je déprime, ce qui est clairement le cas aujourd'hui, j'ai tendance à attendre que ça passe, sans faire de vagues. Je crois que je préférerais quand j'étais en colère et que j'arrivais à extérioriser tout ça. Là, j'ai comme une boule dans la gorge et aucun moyen de la faire passer.

Elle me manque. Son sourire me manque. Qu'elle soit près de moi me manque. Je suis rentré du travail, ce soir, et j'ai regardé l'endroit où elle m'attendait, les premiers temps. Je suis resté un moment à fixer le muret de notre allée, dans ma voiture. J'avais *Girl From The North Country* de Johnny Cash qui tournait dans les haut-parleurs et je crois que c'est à ce moment que j'ai commencé à me sentir vide. Seul. Très seul. C'est ridicule, je vois bien que je dramatise, mais c'est comme ça que je me sens. Tout mon *best of* du *man in black* y est passé, et je ne suis rentré dans la maison que lorsque Audrey est arrivée de sa tournée et m'a attendu, juste à côté. Elle a fait de son mieux pour me sortir de ma torpeur et me remonter le moral, mais là, j'ai juste envie de dormir et d'oublier que Margaux m'a tourné le dos.



*La résignation.*

– Elle ne reviendra pas.

– Elle vit en face, arrête de dire des conneries, me répond Sofiane.



Il commence à ne plus me supporter, ce type a été livré sans mode compassion ou sensibilité.

– Elle m’aurait répondu, donné un signe de vie...

– Ça ne fait même pas trois jours complets, tu dramatises, intervient Audrey en finissant de mettre la table.

– Non, mais si elle voulait me revoir, elle m’aurait répondu. Je crois qu’elle s’est foutue de moi, en fait.

– Bon ben, si c’est le cas, passe à autre chose. Je crois que je préférerais quand tu étais en colère, en définitive, continue-t-il de ne pas me soutenir.

– Moi aussi.

Je soupire.

– D’un autre côté, je reprends, tu m’avais prévenu. Et même, je vais te dire, c’est terminé. Je tourne la page. Même si elle revenait, je ne pourrais pas recommencer. Me demander sans arrêt si elle ne va pas encore se barrer comme ça sans prévenir, c’est pas une relation, ça.

– Ben enfin, tu te réveilles !

– Sofiane... le menace Audrey, sans aucun succès.

– À un moment, c’est pas mal que vous arrêtiez tous de vous voiler la face. Cette nana s’est servie de toi pour passer le temps, tu étais une transition, tout au mieux une distraction.

– C’est ça, j’acquiesce en soupirant.

– Qu’elle revienne ou pas, tu sais que là, c’est terminé.

– Pourquoi es-tu aussi négatif ? lui demande Audrey.

– Parce que je suis comme l’Orangina rouge.

– Si je n’étais pas aussi déprimé, je rirais, je lui indique en soupirant à nouveau.

Je crois que je suis en train de m’auto-agacer.



*L’acceptation.*

– J’ai la pêche !

J'arrive dans la cuisine, embrasse Audrey sur la joue et tapote la tête de Sofiane avant de me servir un verre d'eau.

– Il a pris quoi ? demande-t-il à Audrey.

Elle ne répond pas mais me surveille bizarrement.

– Quoi ?

– À midi, tu déprimais. Ce soir, on dirait que tu as pris de l'acide. Ou un rail de coke. Bref, tu me fais peur, continue Sofiane.

– J'ai juste décidé de passer à autre chose, moi aussi. Elle est partie. Elle ne veut pas de moi, OK. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, je vais nous épargner la longue phase de dépréciation qui suit habituellement quand je me fais larguer, et enchaîner directement sur la suite.

– Et la suite, c'est...?

– Reprendre ma vie comme elle l'était avant que Margaux ne débarque en face. Donc, normale.

– D'accord, murmure Audrey, absolument pas convaincue.

– Ça veut dire qu'on va pouvoir jouer à *Guitar Hero* pour que je te botte le cul sans culpabiliser de frapper un homme à terre ? me demande Sof en souriant.

– Exactement !

Je retourne végéter dans ma chambre en attendant le repas. Première étape : je range le 33 tours de Jeff Buckley dans mes étagères. Je crois que je l'ai usé tellement je l'ai écouté. Il ne me reste plus qu'à faire comme si de rien n'était.



### *La reconstruction.*

Dix minutes plus tard, je suis incapable de faire comme si de rien n'était. Je suis incapable de passer à autre chose. Mais ce n'est pas grave, je vais au moins faire semblant.

## Margaux

Rien.

Je ne ressens absolument rien.

J'entre dans l'hôpital, attendant que la panique monte. Que l'inquiétude survienne. Et je réalise, à chaque pas que je fais vers l'accueil, que je suis plus guidée par un conditionnement, une habitude qu'autre chose. Je prends les renseignements et me dirige vers l'ascenseur.

*Qu'est-ce que je fais ici ?*

Depuis que j'ai quitté le Sud, c'est à Anthony que je pense. Pas à Xavier. La culpabilité commence à montrer le bout de son nez. Je la repousse sans effort. Les portes glissent et s'ouvrent sur un couloir verdâtre. Pourquoi ce sont toujours les mêmes couleurs qu'on retrouve dans les hôpitaux ? Est-ce que le vert vomit et le jaune passé sont censés être des teintes apaisantes pour les malades ? Et pourquoi est-ce que je pense à ça plutôt qu'à celui que je suis venue voir ?

Je suis devant la chambre qu'on m'a indiquée. Je suis sur le point de revoir Xavier après avoir été loin de lui durant des mois. Et je ne ressens rien. Toujours rien. Juste une vague indifférence. Celle que j'ai attendue des mois durant, des mois que j'ai partagés avec Anthony. Et c'est maintenant que j'arrive à me détacher.

– Tu attends quoi ?

La voix de mon frère me fait sursauter.

– Depuis quand es-tu en France ? Maman est au courant ?

– Non, elle ne le sait pas. J'avais besoin de temps.

– De temps pour quoi ?

J'observe mon frère. Il a laissé ses cheveux pousser sur le dessus et sa barbe n'a jamais été aussi longue. Ses yeux sont marqués de cernes qui trahissent sa fatigue. Ça pourrait aussi bien être dû à son voyage en avion depuis New York qu'à de l'inquiétude pour Xavier. Car si Olivia était ma meilleure amie, Xavier est celui de Morgan. Je ne sais pas comment leur amitié a survécu à toute cette histoire. Sûrement parce que j'ai insisté auprès de mon frère pour qu'il fasse la part des choses. Je suis aussi responsable que son pote et je ne voulais pas briser quelque chose de plus. S'il est là, c'est que ça va bien entre eux. Je crois. Car je suis venue sans invitation, en ce qui me concerne.

Il passe la main dans ses mèches désordonnées. Mon frère me ressemble aussi peu que possible. Nous ne sommes pas de vrais jumeaux et la seule chose que nous ayons en commun, ce sont nos yeux bleus. Même si les siens sont plus foncés que les miens. Et nos prénoms, aussi. Nous avons toujours trouvé cette idée de consonances identiques un peu ridicule, mais on s'y habitue. On s'habitue à tout.

– Alors, tu entres le voir ? me demande-t-il en s'approchant.

– Non. En fait, non.

Il secoue la tête et m'attire dans ses bras.

– Tu m'as manqué, Margaux.

– Tu m'as aussi manqué. Nathalie est avec toi ?

Je le sens se crispier contre moi, il recule et soupire.

– Non. Nous ne sommes plus ensemble.

J'aimerais dire que je suis choquée, voire triste. Mais cette fille n'était pas pour lui. Et même si son séjour aux États-Unis lui a sûrement fait du bien, je pense qu'il n'a pas besoin de quelqu'un comme elle dans sa vie. Je ne le lui aurais jamais dit, je soutiens toutes ses décisions, ce

n'est pas à moi de juger. *Surtout* pas à moi de juger. Mais je dois reconnaître que je suis contente qu'il soit de retour en France.

– Pourquoi es-tu là si tu ne vas pas le voir ? m'interroge-t-il en s'appuyant contre le mur.

– Je croyais que je devais être près de lui. Je me suis trompée.

– C'est bien.

– Bien ?

– Xavier est mon pote, mais ce type est un connard avec les femmes. La pire décision de ta vie a été d'avoir une liaison avec lui. Mais tu le sais déjà, puisque tu n'entres pas dans cette chambre. Alors je ne vais pas remuer le couteau dans la plaie.

– Et toi, tu vas le voir ?

– Je l'ai déjà vu ce matin. Mais je venais lui dire au revoir.

– Tu repars ?

– Avec toi, oui. Je descends dans le Sud.

– Vraiment ?

Il hausse les épaules et me lance son sourire charmeur qui n'a jamais fonctionné sur moi. Quand on a grandi avec quelqu'un, on devient hermétique à tout ce que les autres peuvent trouver attrayant chez cette personne.

– David et Michel sont au courant ? je lui demande.

– Non.

– Tu vas dormir où ?

– Dans ta chambre, où veux-tu que je dorme ?

– Par terre, alors.

– J'achèterai un matelas gonflable.

– Deal.

Je retourne dans ses bras et le serre fort. Parce que quelles que soient les épreuves que la vie m'envoie, je finis toujours par retrouver le chemin jusqu'à l'étreinte rassurante de mon frère.

– Je t'attends ici. Ne lui dis pas que je suis venue, s'il te plaît.

– Aucune chance. Il ne te mérite pas.

*Il ne te mérite pas.*

Depuis que je suis partie, hier, je tourne dans ma tête toutes les façons dont je pourrais retrouver Anthony. Pas une ne me rassure. Il y avait tellement de déception dans ses yeux lorsque je lui ai tourné le dos. J'ai l'impression d'être incapable de faire le bon choix. De passer mon temps à me planter et à ne jamais apprendre de mes erreurs. Si j'étais lui, je ne me laisserais pas revenir. Je ne sais plus quoi faire.

Peut-être que, lorsque j'étais près d'Anthony, je pensais qu'il colmatait mon cœur sans avoir réellement conscience que mon cœur n'en avait en réalité pas besoin. Je croyais que c'était sa présence qui me guérissait de Xavier. Mais non. Non, pas du tout. Et il a fallu que je sois à des centaines de kilomètres de lui pour le réaliser. J'ai machinalement répondu à ses SMS depuis hier, mais c'est avec lui que je devrais être.

Lorsque Morgan sort de la chambre, il vient vers moi et déclare :

– Tu sais, la maison jaune ?

– Oui.

On s'y rendait parfois, petits, pour passer deux semaines l'été avec David et Michel. Il faut rouler une éternité dans les montagnes et, d'un coup, on se retrouve au milieu de nulle part.

– Je pense qu'on a besoin d'y aller.

– C'est l'hiver, on n'est pas équipés.

– Équipons-nous.



Venir ici me semblait être une excellente idée pour faire le point. Mais ça fait presque une semaine que nous sommes là et je ne me sens pas à l'aise. Enfin si, d'un certain point de vue, je suis à l'aise, car je connais très bien la maison. Tout en pierres, elle abrite autant de souvenirs qu'on peut s'en fabriquer pendant deux semaines, tous les étés, durant plusieurs années. Je me souviens quand j'avais six ans et que je faisais faire du toboggan à ma peluche préférée, le long de la

rampe d'escaliers, et que Morgan râlait à cause de la chanson que je chantais en le faisant. Ou cette fois où nous étions allés cueillir des fraises et où j'avais glissé sur une plaque de mousse et que David m'avait portée jusqu'au gîte. Je n'avais rien de grave, mais j'avais aimé me sentir à l'abri dans ses bras.

Malgré les bribes de ma vie que renferment ces murs, il me manque quelque chose d'essentiel. Quelqu'un d'essentiel. Et qui ne répond pas à mes messages.

– Viens m'aider à manger cette coupétade avant que je me rende malade.

Jeanine Trocellier nous connaît depuis que nous sommes enfants, et elle prend à cœur de s'occuper de nous. Elle a été ravie que sa maison soit disponible juste quand nous en avons besoin. Son nom de « maison jaune » est dû à ses volets peints couleur canari, le reste étant bien entendu en pierre. Cette excentricité de la propriétaire est tolérée par le hameau parce qu'elle le possède en totalité. Il y a six maisons, toutes sont occupées par la famille, sauf celle où nous logeons et qui est leur source de revenus secondaires, après ceux de la ferme. Ici, on retourne à la nature, dans le sens premier du terme. Il y a le minimum de la modernité : eau courante, électricité (sauf les soirs d'orage ou de forte neige). Le matin, on est réveillés par le coq, l'odeur du foin et des animaux envahit l'atmosphère et notre logeuse nous dépose une bouteille de lait fraîchement extrait des pis de Marguerite. Oui, je sais. Morgan se régale au sujet du nom de la laitière...

Alors la vie à la ferme, élevons des chèvres dans le Larzac, tout ça... ça va deux minutes. Ici, pas d'Internet, pas de télévision, juste des livres, la nature (recouverte de neige à cette période de l'année), et des jeux de société. Au deuxième soir, j'avais déjà envie de faire manger à Morgan les lettres du Scrabble, par les narines.

J'adore mon frère, mais on se connaît trop bien pour ne pas rapidement se taper sur le système.

– Je veux rentrer, je lance en posant mes fesses sur une chaise.

– On part après-demain, c'est ce qui était prévu, ne changeons pas nos plans.

– Pour deux jours...

– Exactement : pour deux jours, tu patientes. Ça ferait beaucoup de peine à Jeanine que nous partions à l'avance.

Je soupire et jette un œil vers la table. Il agite vers moi une cuillère pleine du gâteau, spécialité de la région. Je me laisse tenter. Après tout, il fait tellement froid dehors que ça me semble sain de renforcer mes défenses naturelles. Et ma couche de gras protectrice, aussi. Je tente de lui envoyer un autre texto. J'ai l'accusé de réception presque aussitôt, mais pas de réponse.



– Maman va être ravie. Elle ne l'aimait pas.

Je n'aurais jamais dû boire. Alfred, le mari de madame Trocellier, fait lui-même sa gnole. Et quand on imagine cette scène des *Bronzés* avec le crapaud dans la bouteille, on n'est pas loin de la vérité. On n'a pas l'animal au fond, mais un shot et on se crame l'œsophage au troisième degré. Pour la purification du corps, on est bon. Concernant l'esprit, je pense que c'est proportionnellement inverse.

Nous sommes vautrés sur les fauteuils dans la cheminée. Oui, ici la cheminée est tellement grande que toute une partie est prévue, ouverte, pour faire comme un petit salon intégré. Le téléphone de Morgan diffuse *Unfinished Sympathy* de Massive Attack, ce qui ajoute à la brume dans mon cerveau.

– Je sais. Elle ne s'en est jamais cachée. Nathalie ne l'aimait pas non plus.

Je me mets à rire bêtement. Car il n'y a rien de drôle à ce que deux personnes ne puissent pas s'encadrer.

– Anthony Renard... articule mon frère en séparant chaque syllabe.

– Quoi ?



Je savais que je n'aurais pas dû lui en parler. Il ne va plus me lâcher avec ça.

– Margaux Renard. Tu garderas ton nom, rassure-moi ?

Je ne lui avoue pas que je trouve que ça sonne bien. Je pense qu'on est encore à une petite douzaine de cette étape.

– Tu l'aimes.

Je ne vais certainement pas lui répondre. La dernière fois que je lui ai confié aimer quelqu'un, nous avions onze ans et il m'a suivie tous les jours pendant deux semaines en me répétant « Margaux aime Julien ! » Même à l'école. Je l'ai détesté pour ça.

– Après le coup que je viens de lui faire, que je l'aime ou pas ne fera aucune différence. Il ne me parle plus.

– Il ne te connaît pas encore assez bien. Il apprendra vite que tu es du genre à te fermer comme une huître quand ça ne va pas.

– Je ne fais pas ça ! je tente de protester en récupérant le deuxième plat de coupétade entamé.

– Arrête, s'il te plaît. Je connais ton mode opératoire par cœur.

– C'est cela...

– D'abord, tu te mures dans le silence. Ensuite, tu éloignes de toi tous ceux qui voudraient t'aider. Puis tu tentes de gérer ton souci, seule. Et enfin, tu t'ouvres à nouveau aux autres, sans plus évoquer ledit souci.

Vrai. Mais je ne le lui dirai pas, il serait trop satisfait. *C'était* mon mode opératoire. Car maintenant, je voudrais changer. Le regard d'Anthony quand je suis partie, je ne veux plus jamais voir ça.

– S'il t'aime vraiment, il te laissera revenir. Sois patiente. Et apprends à ramper.

*Angel* prend le relais, ce doit être un best of. Je me laisse porter par la musique qui monte progressivement. Je ferme les yeux et je repense à la façon dont Anthony est entré dans ma vie et a chamboulé toutes mes convictions. *J'étais mieux seule. Je n'étais pas prête à vivre autre chose après Xavier. J'étais amoureuse de Xavier.* Tout est parti en éclats. Il

a débarqué, m'a souri et j'étais foutue. Son air de petit garçon quand il s'amuse... Son regard sexy quand il m'observe. J'aime cette ambivalence chez lui, il est tout autant capable de dégager un incroyable charisme qu'une légère insouciance, selon le moment. Ou alors, il n'y a que moi qui remarque ça chez lui ?

- T'endors pas, faut monter se coucher.
- Tu as raison. Il faut qu'il me laisse revenir.
- Je sais que j'ai raison.
- J'ai un plan.
- Tu n'as jamais de plan, me répond-il en riant.

Je me sens bien, pas saoule, juste bien. *Teardrop* démarre, décidément oui, c'est une compil'. Mon frère a toujours aimé les musiques du genre, relaxantes, qui permettent de s'évader.

- Tu vas faire quoi, maintenant ? je lui demande en ouvrant un œil pour vérifier qu'il est toujours là.

Il est à moitié allongé sur son fauteuil, en face de moi, les yeux fermés, un sourire sur le visage. Je crois que c'est lui qui s'est endormi, car il ne me répond pas tout de suite. J'observe sa barbe qu'il a raccourcie depuis son retour de New York. Ses cheveux qu'il m'a dit laisser pousser, ça lui va bien. Aujourd'hui il les retient en arrière avec un fin bandeau. Il sourit en somnolant. Et puis il lance en un soupir :

- Vivre.

## Anthony

– Ça fait une semaine. *Seulement* une semaine. Tout peut changer, Anthony.

Je tourne la tête vers Lise. Elle me regarde bizarrement. Comme si elle s'attendait que je m'effondre. Elle ignore que je ne m'effondre plus. Elle ignore que c'est moi qui m'éloigne de Margaux, à présent. Question de survie.

C'est bon, j'ai eu toutes les étapes pour faire mon deuil. Encore un peu et je réussirai à me convaincre.

– Je ne vais pas craquer d'un coup, Queen. Je t'assure. Arrête de me surveiller, tu me fais flipper. Et puis ça fait un peu plus d'une semaine, si on veut vraiment compter les jours.

Elle continue son inspection précautionneuse.

– Lise, je vais *vraiment* bien.

– Tu mens. Je peux sentir d'ici le ramassis de conneries que tu te dis pour te persuader que tu vas bien.

– Tu préférerais que je sois désespéré, en train de manger dix litres de glace en pleurant ? C'est toi, ça, pas moi. Et arrête de me scruter comme ça, parce que ça ne va pas arriver. Je ne vais pas m'accrocher à elle. Je l'ai appelée pendant quarante-huit heures. Je lui ai envoyé au

moins une douzaine de SMS. Elle a eu des tas d'occasions de me répondre. Elle ne l'a pas fait. Je ne suis pas son paillason !

– Je comprends, je ne te dis pas que tu dois t'écraser. Ni déprimer. Mais ne fais pas déjà une croix sur...

– C'est elle qui a fait une croix sur ce que nous avons. Je ne comprends pas pourquoi tu insistes comme ça. Ça ne t'enlève rien, que je sache.

– Ben si.

Elle soupire et pose la tête sur mon épaule avant d'entourer ma taille de ses bras.

– J'aime mieux quand tu es heureux.

*Moi aussi.*



– Madame Boulon, nous en avons déjà parlé. Non, vous ne pouvez pas prendre les médicaments de votre mari si vous avez perdu les vôtres. Et j'ai refait tout votre pilulier de la semaine, lundi.

– Ah, mais ça aussi, c'est la femme de ménage ! Elle change tout de place, tout le temps ! Une mère ne retrouverait pas ses petits dans le bazar qu'elle laisse derrière elle !

Je me garde bien de lui préciser que c'est elle qui est atrocement bordélique et que l'aide à domicile se contente de ranger. Je suis assis dans ma voiture, je rentre de tournée, et c'est pile le moment que ma patiente choisit pour m'appeler. Parfois, je la soupçonne d'avoir un sixième sens qui l'aide à déceler l'instant précis où son coup de fil va me déranger.

– Où l'avez-vous vu pour la dernière fois, ce pilulier ?

– C'était... je crois que j'étais aux cabinets.

Que quelqu'un m'achève, maintenant. Merci.

– Vous avez vérifié ?

Je n'ai aucune idée de ce que son pilulier ferait aux toilettes, mais je préfère ne pas demander. Je ne veux pas savoir.

J'entends une voiture se garer en face. Je m'oblige à ne pas relever la tête. J'évite Michel et David du mieux que je peux. Je ne suis pas masochiste, contrairement à la croyance populaire, et j'aimerais reprendre ma vie comme elle était. Avant elle.

– Non, je ne les vois pas. Mais peut-être que c'était dans le cellier, en réalité.

– Allez donc y faire un tour.

Je sens que je vais être bon pour faire un saut chez elle et lui déposer les comprimés pour sa tension dont elle ne peut se passer. Ma bonté me perdra. Parce que ça ne rentre absolument pas dans mes attributions.

– Ah ! Je vous l'avais bien dit qu'ils étaient dans le cellier ! Vous n'écoutez jamais, Monsieur Renard ! On aurait gagné un temps fou si on avait commencé par là ! Allez, je vous laisse, il y a mon jeu qui démarre à la télé et Raymond va encore oublier de mettre pause. Il n'a toujours pas compris comment fonctionne cette nouvelle boîte à télé !

– Bonne soirée, Madame Boulon.

Je raccroche et sors enfin pour décompresser de ma journée. Et je m'arrête net.

Elle est là, à la place où elle m'attend habituellement le soir quand je rentre du travail. Là où j'ai vérifié tous les soirs si elle était revenue. Elle porte cette robe ample à partir de la taille, un manteau rouge qui en suit la forme, des ballerines noires, et ses cheveux sont lâchés. Bien coiffés, mais lâchés. Je m'en veux de remarquer tous ces détails qui ne me concernent plus. Elle est partie. Elle a pris une décision pour nous deux.

Mes yeux remontent jusqu'aux siens qui me fixent sans ciller. Maintenant, elle me regarde. Alors qu'elle n'a pas réussi à me montrer cette toute petite marque de respect avant de se tirer, là elle ne les détourne pas une seconde.

J'aimerais avoir la force encore de porter notre couple pour nous deux comme j'ai l'impression de l'avoir fait jusqu'à présent. Je suis

même sûr que je pourrais le faire. Je n'en ai juste plus envie. En tout cas, pas là.

Elle fait un pas vers moi. Je l'arrête en levant la main.

– Pas maintenant, Margaux. Je... Pas maintenant.

Et je rentre chez moi sans me retourner. Sans me préoccuper de cette fille, *cette femme*, qui n'a pas su apprécier ce que nous avons. J'ai besoin de m'éloigner d'elle. Et elle se pointe là, quand je décide de penser enfin à moi ? Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais en colère, je pensais avoir bien géré cette phase. Il vaut mieux pour nous deux que je me calme avant de dire quelque chose que je pourrais regretter. C'est Noël dans deux jours, y'a pas une trêve, à ce moment ?



## Margaux

– Alors c'est lui ?

– C'est lui.

Morgan prend ma main et m'entraîne de l'autre côté de la route.

Lorsque nous sommes arrivés de l'aéroport, Anthony était là, dans sa voiture. Il n'a pas fait attention à nous. Je suis simplement sortie de ma 106 et j'ai attendu qu'il termine son coup de fil. Mon frère est resté à m'observer de loin. Ça fait quelques minutes que j'étais debout à fixer la porte d'entrée des infirmiers. Il m'a laissé un moment pour encaisser et maintenant il me pousse doucement à l'intérieur de notre maison. Enfin, la maison de nos pères, où nous sommes venus tous les deux échapper à notre vie.

– Laisse-lui du temps, Margaux. Laisse-le assimiler le fait que tu es revenue.

– Je crois que j'ai laissé passer trop de temps, justement.

– Si jamais c'est le bon, ce n'est pas ça qui se mettra entre vous.

J'aimerais le croire, en effet. Mais j'ai un énorme doute. Je sais qu'Anthony souffre d'un sentiment d'insécurité et d'une peur de l'abandon. Et c'est exactement ce que j'ai fait : je l'ai quitté sans aucune explication, ou presque. Et maintenant, tous les regrets que j'ai pu avoir dans ma vie jusqu'à présent me semblent ridicules à côté de ceux que je ressens en pensant à lui.



## Anthony

- Elle est revenue.
- J'ai vu.
- Elle est venue te voir, surtout.
- Dis-moi, Sof : ta vie est-elle si pitoyable que tu n'as rien de mieux à faire qu'espionner la mienne ?
- Yep.
- Vas-y.
- Quoi ?
- Arrête, ça te démange.
- De quoi tu parles ?
- Du fait que je suis là en train de me demander comment rattraper toute cette catastrophe au lieu de tirer un trait sur elle. Et du fait que tu savais que je ne serais pas capable de passer à autre chose.
- Il vient s'asseoir à côté de moi, ou plutôt : se jeter sur le canapé. Il pose la main sur mon épaule et déclare :
  - Je crois que tu en baves effectivement assez comme ça. Je n'aime pas voir ce qu'elle t'a fait, mais je ne suis pas assez salaud pour te l'envoyer à la face. Par contre, je veux bien profiter de ta faiblesse pour te mettre une raclée à *Street Fighter* .
  - Je croyais que tu ne frappais pas un homme à terre ?

– Elle est revenue, tu es moins à terre.

– Ton altruisme te perdra.

Ange entre à ce moment, suivi par Lise qui nous salue brièvement avant de rejoindre Audrey dans sa chambre.

– C'est marrant, je lui lance, j'ai cru un instant que tu avais déménagé. J'ai dû me planter.

– J'ai apporté à manger, me répond Ange en posant des plats emballés sur la table basse.

– Non ! crie Sofiane en se précipitant dessus. Tu as acheté de la vraie nourriture !

Je sens l'odeur du poulet korma d'ici et j'imitte Sof sans aucune honte.

– C'est moi qu'il faut remercier, les gars. Il voulait tester ce resto bio et sain ! nous informe Lise avant de fouiller dans les sacs.

– Tu n'as rien commandé, lui dit Ange en lui mettant une tape sur la main.

– Hé ! Je peux bien avoir un petit bout de nan, non ?

– Non. Allez faire votre soirée filles.

Sofiane dégaine son portable et un bruit de fouet retentit.

– Quoi ? J'ai vu ça dans une série, j'ai toujours rêvé de le faire. Allez, femme, dehors !

– Un jour, Sofiane, je vais te frapper. Et ce jour-là, tu pourras toujours appeler tes potes à l'aide, aucun ne sera là pour te sauver, le menace Lise.

Personne n'y croit. Elle doit peser cinquante kilos toute mouillée et... OK, je me souviens d'un coup ou deux qu'elle m'a mis et que j'ai sentis passer.

– Je te parle, Renard !

Je tourne la tête et remarque Lise, les mains sur les hanches, l'air agacée.

– Quoi ?



– Ce soir c’est le club des filles. Emma a invité Margaux. Je voulais savoir si tu étais d’accord.

Non, je ne le suis pas. Mais il n’est pas question que je lui réponde ça. Alors je hausse les épaules et m’occupe d’ouvrir la barquette de riz que j’ai entre les mains.

– Anthony ?

– Je m’en fous, Lise. Sincèrement, faites comme vous voulez. Ça ne me concerne plus.

– Tu ne penses pas ce que tu dis, intervient Audrey de sa douce voix qui pourrait aider à résoudre tous les conflits internationaux tant elle est apaisante.

– Bon, les filles, c’est pas que... mais voilà, merci, au revoir, leur lance Sofiane en commençant à manger.

Lise lui montre son majeur. Il lui envoie un bout de nan, dans sa grande mansuétude. Elle le loupe et il tombe par terre. Elle le ramasse, souffle dessus et le mange. On la fixe tous en silence.

– En ce qui concerne la nourriture, sachez que je n’ai aucune dignité.

Elle tourne les talons et elle sort en compagnie d’Audrey.

– Ta meuf me fait peur, marmonne Sof à l’intention d’Ange.

– Moi aussi, si ça peut te rassurer, lui répond-il en se joignant à nous pour manger.



– Je suis confus.

– Tu as bu trop de Red Bull, *encore* ? je demande à Sofiane, à moitié allongé sur le canapé.

– Avec Margaux, reprend-il comme si je n’avais pas parlé, vous n’avez pas vraiment rompu ?

– Je pense qu’on peut considérer le fait qu’elle se tire à l’autre bout du pays pour retrouver son ex en me laissant en plan comme une rupture.

– Je ne suis pas d'accord, intervient Ange, la voix de la sagesse.

– Je ne me souviens pas vous avoir demandé d'analyser ma vie privée.

– Quand Lise est revenue, tu ne m'as pas laissé faire de conneries, me dit-il en se penchant un peu en avant.

Il pose les avant-bras sur ses cuisses et me fixe intensément. Je commence à avoir peur. Il veut parler sérieusement et je suis en pleine digestion. Je ne veux pas discuter de ça. Mais ils ne vont pas me laisser le choix. Ces mecs sont pires que des commères.

– Ma mâchoire s'en souvient, je réplique en me remémorant la fois où il m'a envoyé une droite en plein dans la bouche.

– Je ne vais pas te laisser faire de conneries non plus, ajoute-t-il.

– Ange, mon petit angelot, puis-je rappeler à l'assistance que je n'ai pas eu le choix de faire ou de ne pas faire de conneries, dans cette histoire ?

Je me redresse et fais bien attention à ce qu'ils m'écoutent. Je ne vais pas répéter ce que je m'apprête à leur dire.

– Elle est partie. Elle a filtré mes appels et mes messages. J'ai respecté son choix et j'ai arrêté de lui répondre à mon tour. Fin.

– J'ai filtré Lise quand j'ai cru qu'elle était partie.

– Oui, mais c'est toi qui la filtais, intervient Sofiane. Tu es à côté de la plaque avec ton exemple, mec. Parce que là, c'est elle qui l'a d'abord ignoré.

– Tu n'es pas comme Margaux. Tu étais amoureux de Queen depuis dix ans, je continue en ignorant Sof, car je vois où Ange veut en venir.

– Elle est amoureuse de toi, ça crève les yeux, lance Sof.

– Bien sûr, d'ailleurs, moi, quand je suis amoureux, je cours dans les bras de mon ex. C'est ce qu'il y a de plus sain à faire.

– Arrête avec le sarcasme, Anthony, pas avec nous, me sermonne Ange.

Bizarrement, quand il prend son ton de papa-qui-gronde avec moi, ça fonctionne. Il n'est pas plus âgé que moi, mais le fait d'être père lui

confère une autorité parentale, même sur moi. Bon, ça ne marche pas du tout sur Sofiane, mais c'est sûrement parce qu'il est encore en pleine crise d'adolescence à bientôt vingt-six ans.

– Moi, ce que je vois, continue Sofiane, c'est qu'on n'a pas posé la question la plus importante.

On se tourne vers lui et on attend. Il prend un air trop sérieux pour être honnête.

– Elle est bonne, au moins ?

Je lui envoie un coussin dans la tête et Ange plaque la main sur son visage dans un geste de désespoir. Je sais que Sofiane plaisante et qu'il fait ça pour m'atteindre car ça l'amuse, mais forcément, ça me rappelle que oui, elle l'est. En fait, c'est nous deux, ensemble, qui fonctionnions vraiment bien.

– Tu crois que les filles sont avec elle, là ? je ne peux m'empêcher de demander à Ange.

– Emma l'aime beaucoup, ça m'étonnerait que Lise ait le cœur de lui dire que Margaux ne peut pas venir si en réalité elle peut. Tu le vis comment ?

– Mal.

Inutile de faire semblant avec eux. Ils me connaissent trop bien. Et même si j'ai réussi à rester tout le repas sans aborder le sujet, je me demande comment ça se passe. Qu'elle fréquente encore les mêmes amies que moi me dérange, oui. Qu'elle vive de l'autre côté de la route aussi. Mais ce ne sont pas des choses contre lesquelles je peux vraiment lutter. Peut-être que le mieux à faire pour moi, à présent, est de m'habituer. Avant qu'elle ne débarque dans ma vie, je m'en sortais plutôt pas mal.

C'est complètement faux. Ange a raison, faut que j'arrête de raconter des conneries, surtout à moi-même.

## Anthony

Le réveillon du vingt-quatre, j'étais invité chez les parents d'Ange. J'ai surtout joué avec Emma pour l'aider à patienter jusqu'aux cadeaux. Pour la Saint-Sylvestre, nous nous sommes réunis à la maison juste entre nous et je me suis obligé à rester réveillé jusqu'à minuit, car je n'avais pas du tout la tête à faire la fête et je ne voulais pas gâcher la soirée aux autres. J'ai traversé cette fin d'année avec un manque qui m'a totalement déconnecté.

Aujourd'hui, je trouve quand même la motivation de protester :

– Pour information, et même si tout le monde s'en tape : je trouve ça complètement con, je déclare comme si ça pouvait intéresser quelqu'un.

– Merci pour ton intervention. Maintenant, tire une paille, m'ordonne Lise.

Ange peut avoir deux témoins pour le mariage, pas plus. Ils vont se contenter de la mairie et tout le monde aime cette idée. Il a demandé à son frère, bien sûr, même si on sait que sa relation avec Lise est encore tendue. Et donc, Ange refuse de choisir entre Sofiane et moi pour le second témoin. Ce qui nous amène à cette scène ridicule. Après un chifoumi catastrophique où on a fini à égalité sept fois de suite (on a trop souvent joué à ça Sofiane et moi, on se connaît par cœur), Lise a

décidé d'opter pour la courte paille. Ce que je trouve absurde. Mais comme il s'agit de son mariage, elle a décrété que la future mariée avait tous les droits et qu'on avait juste celui de la boucler. Que c'était la tradition ou je ne sais quoi. Sof a ressorti son application « fouet » pour l'occasion. Elle a ressorti son majeur en réponse. Cette fille est d'une grossièreté à toute épreuve.

– Vu la gueule d'Anthony, je ne comprends même pas qu'on doive tirer au sort. Parce que, sérieusement : regardez.

Sof se place à côté de moi et me montre du doigt, montre son visage et agite les sourcils.

– Depuis qu'il s'est fait larguer, il ressemble à un zombie et fait la tronche H24. Vous voulez vraiment que ce type figure sur les photos du mariage en première place ? Non, hein, ce qu'il vous faut, c'est un beau gosse. Moi.

– Le mariage n'est pas pour tout de suite, trouduc, j'ai le temps de retrouver la forme.

Je n'essaie pas de nier que je suis une loque. Parce que je suis une loque. En dehors du travail où j'assume parfaitement, je me laisse aller. C'est-à-dire que je zone sur le canapé à jouer à la console, je mange n'importe comment, et la nuit je réfléchis au lieu de dormir. J'aimerais réussir à zapper cette période difficile, mais ça ne fait pas si longtemps. Alors bon, je ne perds pas espoir de m'en remettre. Un jour. Prochainement.

– Bon, allez, qu'on en finisse.

Je tire une paille. Lise ouvre son poing et Sofiane lance le sien en l'air en criant que ce n'est que justice. Ange reste impassible. Je crois qu'il est déjà en mode « veille », qui semble être un fonctionnement de survie de tous les futurs mariés que j'ai pu fréquenter.

– Sofiane, tu sais en quoi va consister ton rôle, n'est-ce pas ? lui demande Lise.

– Organiser une soirée d'enterrement de vie de garçon du feu de Dieu !

– Et aussi nous aider pour les faire-part, choisir le thème et la déco, tout installer, gonfler les ballons...

Elle continue de détailler ce qui l'attend et je me mets à rire en le voyant se décomposer. Lise prend pitié et éclate aussi de rire :

– Ange, tu as filmé ?

– Bien sûr, lui répond-il en rangeant son téléphone que je n'avais pas aperçu.

– Tu te foutais de moi ? demande Sofiane à Lise.

– Tu crois sincèrement qu'on va faire un mariage traditionnel ? Je t'en prie, regarde-nous.

Il se jette sur le canapé en poussant un soupir exagéré :

– Ah ouais. Tu m'as fait peur. Ne me fais plus jamais ça.

– Je rêve d'un mariage traditionnel, intervient Audrey qui nous rejoint au salon.

Sof marmonne je ne sais quoi et les filles se mettent à discuter organisation mariage. J'en profite pour m'esquiver dans ma chambre. Histoire de continuer à m'apitoyer sur mon sort. J'ouvre les vitres pour fermer les volets et un petit papier tombe à l'intérieur. Je le ramasse et déplie la feuille.

### *« Parle-moi »*

Je froisse le message dans ma main et m'apprête à tout fermer lorsque je l'aperçois. Elle m'observe depuis l'autre côté de la route, les bras entourant son ventre, l'air anxieux. Et là, je craque. Parce qu'elle n'a pas le droit. Je saute par-dessus la fenêtre, ignorant le fait que je suis pieds nus, en t-shirt et qu'on est en janvier. Je m'arrête juste devant elle et, dès que je la vois ouvrir la bouche, je lui dis :

– Te parler ? Alors ça marche dans un sens, mais pas dans l'autre ? Il faudrait que j'accepte que tu reviennes comme ça, parce que quoi ? Il n'a pas voulu de toi ? Il t'a encore repoussée ? Tu t'es dit que ce brave

Anthony allait encore s'occuper de toi ? Tu t'es dit que comme j'ai été assez con pour t'attendre pendant des mois, je serais sûrement aussi assez con pour te laisser revenir après que tu m'as sorti de ta vie sans un regard ? C'est ça, Margaux ?

Elle pleure en silence, mais je n'ai pas fini, j'ai besoin de vider mon sac pour pouvoir passer à autre chose.

– Je ne veux pas te parler, je ne veux pas écouter ce que tu as à dire. Je ne suis même plus en colère contre toi. Tu veux savoir pourquoi ? Parce que je le suis uniquement contre moi, d'avoir cru que tu étais quelqu'un de bien. Quelqu'un pour moi. D'avoir cru que je comptais pour toi. Mais au moindre signe de ce connard, tu t'es précipitée à Paris. Ne viens plus me voir, n'essaie plus de me contacter, et ce que tu as de mieux à faire, si tu veux mon avis : c'est de repartir à Paris.

Je lui jette son message dessus, elle fait un pas en arrière, visiblement choquée par mon geste, et la porte de chez elle s'ouvre. Sans un mot, son frère sort et vient se poster juste derrière elle, les bras croisés. Il me fixe en silence. Je le reconnais, elle m'a montré des photos de lui. Et je sais qu'il vient protéger sa sœur. Comme si je pouvais lui faire du mal. Comme si je n'étais pas celui qui souffre depuis qu'elle m'a tourné le dos. Depuis qu'elle l'a choisi. Et quand je me retourne pour rentrer chez moi, je découvre Lise à un mètre de moi. Je sursaute. Elle a pris la même posture que Morgan. Le pire est qu'elle a l'air persuadée de pouvoir faire le poids. Mais j'adore ça, j'adore qu'elle montre que je ne suis pas seul. J'arrive à sa hauteur, elle jette un dernier regard assassin au frère et à Margaux et me prend par la taille. Tout en marchant, je la serre un peu contre moi :

– Merci.

– Je lui pète les dents si tu me le demandes. Un mot de toi, et c'est un homme mort.

Je me mets à rire, elle m'imites et, même si j'ai envie de me jeter sous ma couverture et d'oublier tout ça, je reste avec eux au salon à boire

une bière, puis une autre... jusqu'à m'anesthésier et que Queen me défie à *Guitar Hero* . Et que je perde.

Quand je retourne dans ma chambre vers deux heures du matin, la pièce est passée à l'ère glaciaire. Je n'ai pas pensé à refermer, ce que je fais immédiatement. Je me couche en pensant aux seuls mots que j'aurais aimé l'entendre prononcer. Ceux qui me dérangent quand je tentais de la séduire et qui me feraient tellement de bien maintenant, mais qu'elle ne m'a ni écrits ni dits...

*Je suis désolée.*



– Anthony !

Impossible de profiter de ma grasse matinée de jour de repos. Lise entre dans ma chambre et vient s'asseoir sur le bord de mon lit.

– J'ai quelque chose à te dire.

– Attends, je dors encore.

– Tu ne dors pas, tu parles.

– Et toi, tu fréquentes trop Emma.

Je soupire et elle s'éloigne en grimaçant.

– Tu viens me réveiller le jour où je ne bosse pas, tu supporteras mon haleine matinale.

– Saveur cadavre avarié ?

– C'est le parfum du jour, en effet. Bon, tu veux quoi ?

– Margaux m'a téléphoné. Je n'ai pas répondu ! se défend-elle avant que je puisse dire quoi que ce soit.

– OK.

– Mais elle m'a laissé un message que j'ai écouté.

– Et ? Pourquoi tu me dis tout ça ? Margaux et moi on...

– Elle me demande si j'accepte de la voir aujourd'hui, qu'on boive un verre. Le truc, c'est que je suis dans ton camp, je suis *ton* amie, alors je vais refuser. Mais je me sentais mal que tu ne sois pas au courant.



– Tu es une bonne amie, Lise. Mais tu es devenue amie avec elle aussi, donc si tu veux y aller, je peux comprendre.

– Non. Ce serait de la trahison. Jamais. *Over my dead body* .

– Drama Queen, arrête un peu. Si tu y vas, juste ne lui dis pas que je suis une loque depuis qu'elle m'a quitté.

– Elle ne t'a techniquement pas quitté.

– Arrêtez tous avec ça, vous me fatiguez.

– N'empêche que vous n'avez pas rompu.

– C'est tout comme.

– Bref, je suis Team Anthony. À mort Margaux !

– Tu sais que je l'aime toujours ?

– Oui.

– Je ne souhaite pas sa mort.

– Non ?

– Alors tu devrais changer de slogan.

– Impossible, celui-ci est percutant.

– Va la voir.

– Quoi ?

Je m'assois et ferme les yeux une seconde.

– Je sais que tu vas me dire que je suis pathétique, mais je voudrais savoir si... tu vois...

– Si tu n'es pas le seul à dépérir ?

– J'adore quand tu me comprends tout de suite.

– Si je la rencontre, je vais être obligée de lui dire ce que je pense de son attitude.

– Fais donc ça, ça ne me concerne pas, tu es libre de lui dire ce que tu veux.

– Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

– Va la voir, dis-moi qu'elle en bave, et je me sentirai peut-être un peu mieux.

– Vraiment ?

– Oui, ça me donnera l'impression que tout ça ce n'était pas... juste une distraction.

– Tu sais que ce n'était pas que ça.

– Non, justement, je ne le sais pas. Dis-toi que c'est une mission commando.

– Oh, j'aime cette idée.

– Fais-moi ton rapport ce soir. Maintenant, laisse-moi dormir ou je souffle pile sur ton nez.

Elle se lève d'un bond et s'éloigne précipitamment. Pourquoi je n'ai pas pensé à la menacer plus tôt ?



Quand ce message arrive sur mon portable, je ne suis pas aussi soulagé que je pensais l'être. Trois petits mots n'ont pas le pouvoir que j'espérais. Je ne me sens pas mieux. Pas du tout.

« J E S U I S D É S O L É E , P A R L E - M O I . »

Je fixe mon écran depuis quelques minutes. Elle n'a pas encore vu Lise. Je le sais, elle est avec moi et m'a dit devoir la retrouver en fin de journée. Ce n'est donc pas mon amie qui l'a convaincue de présenter ses excuses. C'est son initiative. Et pourtant, je ne suis pas satisfait. Je crois que j'ai atteint un stade où je sature d'être toujours celui qui fait un pas vers elle. Mon ego, peut-être, est celui qui me pousse à rester loin de Margaux. Ma fierté. Elle m'a blessé, vraiment blessé. Je ne suis pas prêt à lui redonner l'opportunité de le faire. Je suis sûrement assez stupide pour me faire avoir une fois, mais je ne souhaite pas devenir son punching-ball émotionnel. Il me reste encore un peu de respect pour moi-même.

– Réponds-lui.

Je m'éloigne d'Audrey d'un coup et range mon portable dans ma poche.

– Sérieux, les gars : je peux avoir un peu d'intimité ?

– Si tu voulais de l'intimité, il ne fallait pas t'engueuler avec elle dans la rue, me répond-elle de son air innocent.

Le souci avec Audrey, c'est qu'on a du mal à lui en vouloir de quoi que ce soit. Elle a toujours une attention pour tout le monde, c'est son côté maternel. Ou le fait que son utérus la travaille et qu'elle compense sur nous son besoin d'enfant. Quoi qu'il en soit, elle est tellement douce que lui en vouloir fait l'effet de balancer un coup de pied dans un chaton. Non pas que je sache quel effet ça fait, mais je me comprends.

– Je ne vais pas lui répondre, je déclare en reprenant ma place sur le canapé.

– Tu en as envie.

– Non.

*Si.*

– Anthony, tu sais que tu en as envie. C'est une fille bien, elle est juste un peu perdue.

– À mort Margaux ! hurle Lise, nous faisant sursauter.

Je crois que je préférerais quand elle clamait son futur mariage. Je me lève sans un mot et vais m'isoler dans ma chambre, comme souvent depuis une semaine. La vérité est que j'ai un vide en moi. Un vide que Margaux comblait sans que j'en aie conscience, simplement en étant là. Un vide que j'ignorais même avoir avant de la rencontrer. Cette sensation, d'un coup, que tout était à sa place en moi.

Et elle me manque tellement... Ses mains sur moi. Ses yeux sur moi. Toutes ces secondes où j'ai cru qu'elle m'aimait. Peut-être qu'elle m'aimait un peu, à sa manière. Mais ce n'était pas assez. Et j'aurais voulu être assez. J'aurais voulu qu'elle n'hésite pas un instant et me choisisse, moi, sans que j'aie besoin de le lui demander. Non seulement elle ne l'a pas fait, mais quand je l'ai suppliée, elle est partie. Elle ne m'a pas regardé, car elle savait. J'ignore ce qui me fait le plus souffrir. Qu'elle m'ait tourné le dos ? Qu'elle soit encore amoureuse de ce type ? Qu'elle soit revenue ?

Ou juste que, malgré tout, je l'aime toujours ?

## Anthony

– Elle ne va pas bien. Elle fait presque peur à voir, heureusement que le maquillage existe.

Je sais que Lise essaie de me remonter le moral et j'apprécie ses efforts. Mais je me rends compte que je ne veux pas que Margaux aille mal. Est-ce que c'est ça, aimer vraiment quelqu'un ? Désirer que cette personne se sente bien, même quand elle nous fait du mal ? La frontière entre l'amour et le masochisme se situe où, exactement ? Être amoureux, finalement, n'est-ce pas choisir cette personne unique qui nous fait vibrer et décider de remettre notre bien-être entre ses mains en se disant « oui, elle a le pouvoir de me faire souffrir, mais je m'en fous, c'est elle et personne d'autre » ? Est-ce qu'on n'a pas conscience que se laisser aller à aimer, c'est se rendre vulnérable et permettre à l'autre de nous atteindre comme jamais on ne laisserait quelqu'un nous atteindre ? Aimer, c'est peut-être un peu se condamner à souffrir. Et je souffre.

– Je sais que ça ne te fait pas plaisir, Anthony. Vous avez mal, tous les deux. Ça me tue de vous voir comme ça.

– Elle était habillée comment ?

J'ai besoin de détourner mes pensées de tout ça, d'avoir quelque chose de superficiel où focaliser mon esprit.

– Espèce de pervers ! Elle avait une robe crayon et...

Le petit grognement que je laisse échapper la fait rire. Elle vient se jeter sur le lit à côté de moi, comme à son habitude, et pose sa tête sur mon épaule.

– Laisse-toi un peu de temps, encaisse, mais ne lui ferme pas totalement la porte. Elle s'en veut.

– Je croyais que tu étais dans mon équipe. Et ton slogan ?

– Je choisirai toujours ton équipe, me dit-elle sérieusement en se redressant.

Je lui souris et lui mets une pichenette sur le front.

– Qu'est-ce que tu fais encore là, au fait ? Tu n'as pas un appartement où tu vis avec ton fiancé ?

Elle me fixe avec des yeux ronds.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

– On. Est. Fiancés, articule-t-elle lentement.

– Ben... c'est le principe, Queen. Vous allez vous marier. Donc vous êtes...

– On est fiancés ! hurle-t-elle.

Cette fois, c'est sûr, j'ai chopé des acouphènes.

Elle sort de la pièce en courant, revient vite pour déposer une bise claquante sur ma joue, et repart aussi sec. Je l'entends avertir Ange de sa découverte. Lui, toujours très zen, lui répond sûrement quelque chose de censé et logique que je n'entends pas, car il parle à un niveau sonore tout à fait normal.

Je vais fermer ma porte avant de prendre mon téléphone.

« J E NE SAIS PAS SI JE PEUX. »

C'est la seule réponse que je suis en mesure de lui fournir. Une fois mon SMS envoyé, le sien ne se fait pas attendre.

« J E SAIS . M AIS JE SUIS QUAND MÊME DÉSOLÉE. »

« M OI AUSSI. »

« T U ME MANQUES. »

Je range mon portable avant de lui répondre que moi aussi, elle me

manque. Je ne suis pas prêt. Peut-être que je ne le serai jamais. Je vais prendre les jours un par un et voir ce qui se passe.



Je sors de la voiture avec cette impression de manque, car elle n'est pas là. C'est fou comme, en quelques semaines, elle m'a rendu totalement dépendant de nos nouvelles habitudes. Je ne reste plus devant mon volant à écouter de la musique, et je n'en écoute plus beaucoup chez moi non plus. C'est peut-être très cliché, sûrement, mais sans elle, la vie n'a plus le même goût.

– Salut.

Je me retourne et son frère avance vers moi, la main tendue. Je regarde sa main. Lui. Sa main. Et je me réveille. Je la lui serre, me préparant au probable discours du grand frère protecteur qui ne va pas manquer de me tomber dessus.

– Morgan, se présente-t-il avant de me lâcher.

– Anthony, je réponds automatiquement.

– Je me disais que ce serait sympa de rencontrer celui qui a ramené ma sœur dans le Sud.

Je reste à le regarder un moment. Décidément, j'ai dû égarer quelques neurones, je ne suis pas réactif du tout.

– De quoi ?

Et pas éloquent non plus.

– Margaux, ma sœur.

– Oui, je sais qui tu es. Mais je n'ai pas ramené ta sœur dans le Sud. Elle ne me connaissait même pas. Je l'ai rencontrée lors de son premier soir ici, d'ailleurs.

– Je parle de quand elle est revenue, la semaine dernière.

Je secoue la tête.

– Non, toujours pas.

Je fais mine de me retourner, pas très enclin à papoter avec lui, tout en réalisant que c'est très impoli. Et en m'en foutant, aussi.

– Que ça te plaise ou pas de le savoir ou de l’admettre, Margaux est là à cause de toi. Peut-être qu’à l’occasion tu pourrais écouter ce qu’elle a à te dire. Je ne pense pas que ça te fasse prendre beaucoup de risques, non ?

S’il savait les risques que je prendrais en acceptant de discuter avec elle.

Le risque de souffrir, encore.

Le risque de tomber plus amoureux d’elle, si c’est possible.

Le risque d’oublier tout respect pour moi, parce que je ne veux pas la voir malheureuse.

– Je ne vais pas te proposer qu’on devienne potes, ni t’inviter à boire un verre, et encore moins te dire que si tu fais du mal à ma sœur, je te pète le nez. Elle est assez grande pour se défendre. Mais après ce qu’elle a traversé, je trouve ça complètement con que vous n’essayiez pas au moins de vous comprendre.

Sur ces dernières paroles, il me tourne le dos et retourne chez lui. J’aurais bien aimé le détester, ça aurait été plus simple. Les détester tous, dans cette maison qui me nargue chaque jour et me rappelle qu’elle est là. Pas juste là, à quelques mètres, mais là , dans ma vie. Que je le veuille ou non.



– Qu’est-ce que vous faites là ? C’est soirée filles.

– Emma est couchée, on vient faire *l’after* avec vous !

– Mais, Anthony ! Je viens de faire un début de coma éthylique juste en me prenant ton haleine dans le nez !

Lise grimace et recule, me permettant d’entrer dans la foulée. Enfin, disons qu’avec Sofiane, on se soutient mutuellement et on passe le pas de la porte. Audrey arrive dans le couloir de chez Lise et secoue la tête avant de récupérer Sof qui se jette sur elle en souriant. Je lance la main au hasard pour chercher une nouvelle béquille et me prends le mur. Ça fait mal.

– Où elle est ?

– Vous êtes venus comment ? me demande Lise en m’aidant à tenir debout.

– En bus... marmonne Sofiane en appuyant sa tête sur Audrey.

– Margaux ! je crie, enfin j’essaie.

Mais j’ai l’impression que ma mâchoire n’est pas très coopérative et ça a sonné bizarrement à mes oreilles. Genre : mao. *Mao Zedong* ? Non, ce n’est pas lui que je suis venu voir. C’est Margaux. Ma Margaux, pas n’importe quelle Margaux.

– Je sais qui est Margaux, arrête de dire n’importe quoi.

– Hé ! Lise ! Je savais qu’on était hyper connectés, toi et moi ! Et je savais que tu savais que... ça fait beaucoup de savais, non ? Je t’aime, tu sais, tu es une vraie vraie vraie amie.

– Elle est là, mais tu veux vraiment qu’elle te voie dans cet état ? Parce que tu pues, déjà, pour commencer, et ton capital sexy risque d’en prendre un coup. Et puis tes cheveux, je ne sais pas ce que tu as fait, mais ils sont tout écrasés d’un côté. Là non plus, ce n’est pas très vendeur. Et justement, je te dis ça parce que je suis *une vraie vraie vraie amie* et qu’à mon avis, tu vas te griller.

Je cligne des yeux en essayant de comprendre ce qu’elle me dit.

– Je crois qu’elle essaie de communiquer, lâche Sofiane avant de se tourner vers Audrey : toi aussi, tu m’aimes ?

Elle lui tapote la tête et l’entraîne à la cuisine.

– Trop tard. Désolée, Anthony, j’ai essayé... me lance Lise avant de s’éloigner.

Elle va où ? Lise ! Je tourne la tête. Ah ben voilà, elle est là, Margaux.

– Tu es...

– Chez Lise, je complète pour elle, comme si ça ne se voyait pas. Je suis venu t’écouter. C’est Sofiane qui m’a dit : tu dois écouter ce qu’elle veut te dire. Alors je suis là.

– Oui, mais tu as bu. Je ne suis pas sûre de...



– C’est maintenant ou jamais, Margaux.  
Mao ? Encore ? Faut que j’arrête avec ce type.  
– Mais si tu oublies tout...  
– Je n’ai jamais de *black out* quand je bois. Alors shoot.  
– Shoot ?  
– Oui, go, quoi... Parle.  
– Là, comme ça, dans l’entrée de Lise ?  
– Attends, est-ce que tu peux arrêter de bouger, une minute ? Je crois que je vais vomir si tu continues à faire des bonds sur place.  
– Je ne fais pas de bonds.  
– Excuse-moi... intervient Lise en passant devant elle. Anthony, il est encore de mon devoir de vraie vraie vraie amie de te dire que tu es totalement ridicule. Voilà. Et comme tu n’as effectivement jamais de trous de mémoire quand tu picoles, j’ai peur que tu t’en veuilles demain en te rappelant cette scène.  
– Li-seuh.  
– Oui ?  
– Je ne t’ai pas appelée Mao ?  
– Tu commences à m’inquiéter. Je téléphone à Ange pour qu’il te ramène, moi j’ai Emma à surveiller.  
– Ange n’est pas avec toi ?  
– Non, pas ce soir.  
– Ne t’inquiète pas, Li-seuh, il n’est pas en train de te tromper. Il ne te trompera jamais, il t’aime trop.  
– Je sais, et arrête de loucher tu me files mal au crâne juste à te regarder.  
– Ange est un chic type. Il ne te quitterait pas pour retourner voir son ex, tu le sais, ça ?  
– Anthony, vraiment, tais-toi. Je t’assure que tu me remercieras pour ce conseil quand tu auras cuvé.  
– Il n’a jamais jamais jamais aimé personne d’autre que toi.  
Je pose les mains sur ses joues et elle recule en se bouchant le nez.

- Je croyais que tu avais déjà dégommé l’alcool de pêche.
- On m’en avait offert deux bouteilles.
- Vous avez déconné, Sofiane et toi.
- Tu peux parler, Miss Punch.
- Je vais le raccompagner.
- Oh ! Margaux, tu es là ? Justement, je voulais te voir !

C’est fou le hasard, parfois ! Elle me prend par le bras et une seconde plus tard, je suis dans sa voiture.

– J’adore *Yesterdays* ! Mets les watts, Margaux ! je crie en levant les bras et en me cognant contre le plafond beaucoup trop bas de sa voiture.

Une seconde après, nous sommes devant chez moi.

Une seconde s’écoule et je suis allongé dans mon lit, Margaux retire mes chaussures. Elle s’assoit à côté de moi et pose la main sur mes cheveux.

– On parlera demain, si tu veux, murmure-t-elle en souriant tristement.

– J’ai quelque chose à te dire, Margaux.

– Quoi ?

– Je te hais un peu d’être partie.

Je m’endors en me disant que je vais avoir une sacrée gueule de bois demain.



Ce matin, j’ai en effet une gueule de bois phénoménale et je suis bien content que ce soit le week-end d’Ange pour effectuer la tournée, parce que je n’aurais jamais été en mesure d’assurer. Cela dit, je n’aurais sûrement pas picolé autant si ça avait été mon week-end. Malheureusement, je me souviens de tout ce qui s’est passé hier soir, y compris le fait que j’ai annoncé à Margaux la hair. J’aurais pu choisir quelque chose d’un peu moins définitif comme « je t’en veux », « tu m’as

blesse ». Non, sortons direct l'artillerie lourde. Merci l'alcool de pêche. Et mon subconscient aussi, je suppose.

Je me sers un café et remarque tout de suite que quelque chose cloche. Il n'y a pas un bruit dans l'appartement. Normalement, Audrey devrait déjà être levée. Sofiane, non, vu ce qu'on a bu ce serait étonnant, il est naturellement enclin à se réveiller plus tard que tout le monde, alors là... Mais ils sont chez Lise, encore. Je crois que c'est la première fois depuis une éternité que je me lève dans une maison vide. C'est étrange. Ça me perturbe. Et même si j'ai souvent râlé du manque d'intimité et du fait de ne jamais pouvoir être seul, je ne crois pas apprécier ce soudain moment rien que pour moi. La culpabilité doit sûrement ajouter, aussi, à cette sensation de malaise. Je pense à ce que j'ai dit à Margaux, mais je l'aime plus que je ne la hais. Et je n'aurais jamais dû lui balancer ça, je ne l'aurais pas fait, d'ailleurs, si je n'avais pas été plein d'alcool de pêche au point de divaguer sur un dictateur chinois...

Sans ressentir le besoin de m'excuser, je me dis qu'il est temps que nous parlions, elle et moi. Treize heures, je me décide à traverser pour aller discuter de nous avec Margaux. Une voiture de location immatriculée à Paris est garée devant chez eux. Si sa mère est là, ce n'est peut-être pas le meilleur moment de me pointer. D'un autre côté, je crois que je sauterais à peu près sur n'importe quelle excuse pour m'éviter d'avoir à affronter la situation. Tant qu'on ne met pas les choses à plat, il reste de l'espoir. Là, je risque de repartir en ayant une véritable rupture à gérer. Car malgré ce que j'ai pu dire, ils ont tous raison : nous ne nous sommes pas vraiment séparés. Alors je ne me laisse pas trop l'occasion de changer d'avis et j'avance. Jusqu'à entendre des éclats de voix par la fenêtre entrouverte du bureau.

Je sais. Je devrais repartir et attendre une meilleure opportunité. Mais je ne suis pas aussi correct que j'en donne l'impression et je fais même un pas sur le côté pour ne pas être aperçu de l'intérieur.

## Anthony

– Tu n’as pas le droit de te pointer ici sans prévenir !

– Margaux, bébé, laisse-moi t’expliquer.

*Bébé ? Sérieux ?* Si ce type est qui je pense, il mériterait qu’on le frappe pour beaucoup de raisons. Appeler Margaux *bébé* en est définitivement une. Elle n’a pas une tête à ce qu’on l’appelle bébé, sans déconner.

Ils discutent moins fort, je me rapproche. J’aperçois monsieur Grandbart qui sort son chien et m’adresse un petit signe. Je m’appuie nonchalamment sur le mur, ce qui ne trompe personne étant donné que je ne suis pas chez moi et qu’il le sait. Mais il est assez poli pour faire comme si de rien n’était.

– Tu dois partir, rentre chez toi, Xavier.

– Et nous ?

– Tu plaisantes, j’espère ? Il n’y a pas de *nous* . En fait, il n’y a jamais eu de nous. Il y a eu toi et Olivia, et moi au milieu.

– Elle ne fait plus partie du tableau.

Margaux ricane. Je ne l’ai jamais entendue ricaner. Ce type la fout en l’air, c’est évident.

– Elle t’a quitté, voilà pourquoi elle ne fait plus partie du tableau. Tu me prends vraiment pour une abrutie ?

– Mais tu m’aimais ! Et je t’aime toujours.

Silence.

Je retiens ma respiration.

– Je pensais que je t’aimais, je me suis trompée.

– Non, tu m’aimais.

Et moi, je n’aime pas le ton qu’il prend avec elle.

– Crois-moi, je connais la différence, maintenant. Et non, je n’étais pas amoureuse de toi.

– Comment ça, tu connais la différence, maintenant ? Ça veut dire quoi, ça ?

– Même si je n’ai aucun compte à te rendre, ça veut dire que maintenant, je sais ce que c’est de véritablement aimer.

Nouveau silence.

– Je te dirais bien que c’est mal d’écouter une conversation privée, mais comme je suis en train de faire la même chose...

Je fais un bond en arrière, je n’avais pas vu Morgan se poster de l’autre côté de la fenêtre. Je viens de perdre dix ans d’espérance de vie avec la trouille que je me paye. Je place la main sur mon cœur, pour vérifier qu’il n’en a pas profité pour se barrer de ma cage thoracique. Le frère de Margaux sourit, fier de lui.

– Tu aurais pu te signaler...

– Tu aurais pu taper à la porte, pour *te* signaler.

– D’accord, cinquante-cinquante. Mais si tu cherches à m’éliminer de la vie de ta sœur, sois plus subtil et évite de me faire crever d’une crise cardiaque devant chez vous.

– Je n’essaie pas de me débarrasser de toi.

Je hausse les épaules.

– Si tu l’avais vue pendant ces longs mois avec ce connard... Tu l’as changée, en bien. Enfin, tu l’as aidée à redevenir elle. Xavier était mon meilleur pote, et si j’ai toléré leur relation, c’est uniquement parce que j’étais de l’autre côté de l’Océan et parce que je n’avais pas mon mot à

dire, aussi, bien sûr. Mais bref, je m'en veux de n'avoir pas été là pour l'aider à ouvrir les yeux.

– Je vais rentrer. En fait, je ne suis pas trop à l'aise de discuter de tout ça avec toi.

– Tu venais pour la voir ?

– Lui parler. Je voulais...

– Lui dire qu'en réalité tu ne la hais pas ?

– Est-ce que tu peux arrêter de finir mes phrases à ma place ? C'est agaçant.

– Désolé. Je te laisse parler, je ne dis plus rien.

– J'ai terminé.

– Donc, je peux parler ?

– J'ai la gueule de bois, mec, je préfère ne pas continuer cette conversation surréaliste avec toi et aller boire cinquante litres de Perrier chez moi.

Il se contente de sourire. Ils ont le même sourire. Quand on les voit tous les deux, on cherche le rapport, vu qu'ils sont censés être jumeaux. Là où Margaux est assez petite, lui est grand, plus que moi. Ce qui n'est pas difficile, je dois faire à peine dix centimètres de plus que Margaux. Mais lui est bien plus grand, en comparaison. Il est roux foncé, là où elle est blonde presque platine. Bon, je passe sur la barbe, heureusement qu'ils n'ont pas ça en commun. Leurs yeux n'ont de similaire que la couleur, et encore, ceux de Morgan sont plus foncés. Donc, en fin de compte, je ne serais même pas sûr de deviner qu'ils sont de la même famille si je les croisais, encore moins de remarquer qu'ils ont vécu dans le même utérus. Alors ce sourire, je sais de suite qu'il est aussi franc et enfantin que celui de sa sœur.



– C'est quoi cet air niais ? me demande Sof en prenant un verre d'eau.

– Je ne sais pas de quoi tu parles.

– Si, tu sais...

Il fait une bonne tête d'ahuri et reprend son air sérieux dans la foulée.

– J'ai le droit de sourire, non ?

– Oui, mais là, tu me fiches la trouille. Ça fait deux semaines que tu te morfonds. Du coup j'ai un peu peur.

– Je souris, je ne suis pas en train de planifier la façon dont je me débarrasserai de ton corps après t'avoir éliminé. Mais j'avoue que si tu continues, je vais y venir.

– Je te tuerai avant que tu aies le temps de seulement songer à t'en prendre à moi. C'est quoi cette voiture ?

Avec Audrey, ils sont rentrés à l'instant de chez Lise, où ils ont passé la nuit. Il a l'air bien plus frais que moi, la vie est injuste.

– L'ex de Margaux, je l'informe depuis mon poste d'observation.

Il se tourne vers moi, son verre à mi-chemin vers sa bouche.

– Comment tu sais ça ?

– Il se peut que je sois allé chez elle pour lui parler et que j'aie surpris une conversation.

– Quel type de conversation ?

– Privée. Elle qui lui disait de partir, ce genre de chose.

– C'était il y a combien de temps ?

– Deux heures.

– Et il est toujours là ?

Je ne réponds rien, il voit bien qu'il est toujours là.

– Je me disais aussi, c'était bizarre que tu squattes la cuisine.

Il a raison, ce n'est pas comme si j'allais me mettre à mitonner un bon petit plat, d'un coup. Mais c'est la seule pièce de la maison qui donne une bonne vue sur la rue. On a aussi les toilettes, mais il faut grimper sur la cuvette, c'est moins pratique question espionnage. Et entre ce matin et maintenant, je me suis transformé en commère type les Vamps, car je n'ai pas quitté la berline noire des yeux, ou presque.

Et j'ai pesté. J'ai été obligé d'aller faire une pause, mais justement, les toilettes donnant sur la rue, j'ai pu poursuivre mon observation.

– Ce mec a l'air aussi bouché que toi, en fait. Je commence à voir un schéma dans le choix de ses relations, lâche-t-il en venant s'installer à côté de moi.

– Je ne vois pas de quoi tu parles. Lui et moi n'avons rien en commun.

– Elle lui dit de partir, il est toujours là. Elle te dit qu'elle n'est pas prête, tu la traques pendant des semaines.

Il regarde droit devant lui, complètement inconscient du fait que je suis là, la bouche ouverte, à analyser ce qu'il vient de me dire.

– Non, mais je déconne, détends-toi.

Il me tend son poing. Je le fixe en silence.

– Quoi ? Me laisse pas dans le vent.

Audrey entre à ce moment.

– Audrey, *please* ...

Elle tape machinalement dans son poing avec le sien, sans lui accorder plus qu'un coup d'œil.

– Merci, ça ne se fait pas de me laisser en plan, Anthony. Tu crains. Je ne suis pas étonné qu'elle se soit tirée.

– Techniquement, elle est revenue et c'est moi qui ai dit non, cette fois, je précise, histoire de remettre les choses à leur place.

– Hmm... si ça te rassure de voir ça sous cet angle.

– Tu attends quoi, là ?

– J'espionne avec toi, je suis solidaire.

– Ou alors, tu es juste trop curieux et tu ne supportes pas que j'apprenne avant toi la suite des événements chez les voisins.

– On dirait les Vamps, lance Audrey avant de sortir.

Je savais que c'était l'effet que ça donnait.

– J'ai un truc pour toi, bouge pas, m'informe Sof avant de suivre Audrey.



Il revient rapidement et me tend une petite enveloppe blanche, sans inscription. Je l'ouvre et y trouve une carte où est simplement noté « Merci » d'une écriture un peu maladroite.

– C'est quoi ?

– Aurélie.

Le silence qui suit cette annonce est chargé de questions que je n'arrive pas à organiser. Mon attention est complètement détournée de mon obsession de ces deux dernières heures.

– Quand ?

– Quelques jours avant.

– Elle te l'a donnée pour moi ?

– Oui.

– Pourquoi tu as attendu ?

– Tu n'étais pas prêt.

Il fixe toujours la rue, mais sous son air détaché et détendu, je sais qu'il m'accorde absolument toutes ses pensées. C'est à mon tour de lui tendre mon poing et il tape dedans sans même se retourner.

– Le voilà, annonce-t-il en se redressant.

Je quitte le petit carton des yeux pour constater qu'un type sort de chez Margaux.

– Je retire ce que j'ai dit : vous n'avez rien en commun. Tu as vu cette montagne ?

L'ex de Margaux pourrait être rugbyman sans souci. Et je serais ravi de lui faire tomber quelques dents, pour mieux coller au rôle, si j'étais assez grand. Mais il me faudrait un marchepied et ça casserait tout l'effet.

– Comment peut-elle passer de ça à toi ?

– Je ne sais pas si je dois bien le prendre, ou pas...

Sofiane me regarde enfin, étonné.

– Putain, t'es con ou quoi ? Tu penses vraiment que je pourrais ne pas être de ton côté ?

Il secoue la tête et me laisse seul finir d'espionner la voiture de location qui s'éloigne au bout de la rue.



Je n'ai pas osé retourner voir Margaux. Pas après le départ de son ex. Je me suis dit que le timing serait trop parfait et, comme j'ai du mal à lui mentir, j'ai peur qu'elle ne devine aussitôt que j'ai espionné sa conversation. Si son frère ne lui a pas encore dit.

Alors la semaine a démarré sans qu'on se parle, sans qu'on ait cette fameuse explication qui reste le gros non-dit entre nous. J'ai dans l'idée qu'elle m'évite, ou qu'elle me laisse du temps. Je ne sais plus trop quoi penser. C'est pourtant simple, il suffirait qu'on discute. Mais j'ai la sensation que tout va rentrer dans l'ordre, alors je suis moins zombie qu'au cours des deux semaines qui ont suivi son départ à Paris. C'est comme si je savais qu'on prend juste le temps, elle et moi, de revenir sur la même page. Sans avoir besoin de se le dire.

Je jette un œil à la boîte de médicaments que ma patiente me montre pendant que le petit tube se remplit du sang du pauvre homme qui partage sa vie et à qui je décernerais bien la médaille du mérite, à l'occasion.

– Ça, Madame Boulon, c'est à votre époux.

– Mais ça me fait du bien à l'estomac, pourquoi je ne pourrais pas en prendre ?

– Parce que vous n'avez pas de problème de digestion. Et si jamais vous en avez, vous devez aller voir le médecin et régler ça avec lui. Et puis, si vous prenez les comprimés de votre mari, il n'en aura pas assez pour terminer le mois.

Je mets le pansement en place et exerce moi-même la pression pour éviter le saignement. Je range mon matériel ainsi que les tubes de prélèvements dans leur boîte, puis dans ma sacoche.

– Mais si le médecin ne veut pas m'en donner, je fais comment, moi ?

– Laisse l’infirmier tranquille, Marcelle. Tu vois bien qu’il a du travail.

– Je ne dérange pas monsieur Renard, n’est-ce pas que je ne vous dérange pas ?

– Pas du tout, Madame Boulon. Je dois y aller, promettez-moi de ne pas continuer à prendre les comprimés de votre mari.

– Bien, je ne le ferai plus.

Je ne la crois pas une seconde, mais je ne peux pas non plus jouer le rôle du gardien de prison. Je les salue tous les deux, lance un regard compatissant à la victime consentante de cette femme et me dirige vers l’entrée. Je sors et rallume mon portable privé, comme je le fais chaque fois que je suis en pause déjeuner. Je démarre la voiture et une vibration m’indique un SMS.

« A PPELLE-MOI. »

Je compose le numéro de Lise en Bluetooth pendant que je prends le chemin de la maison.

– Tu rentres manger chez toi ?

– C’est le plan.

– Viens à la maison, plutôt.

– Pourquoi ? Tu t’ennuies ? Tu as prévu quoi ?

– J’ai du poulet coco.

– J’arrive.

Depuis la première fois où elle a essayé d’en faire avec l’aide d’Ange, Lise a décidé que le poulet coco serait le seul plat qu’elle réussirait, et donc qu’elle le perfectionnerait inlassablement. Elle est un peu comme moi quand il s’agit de s’alimenter : vite fait bien fait. Du coup, c’est un véritable défi pour elle. Au fil des essais dont j’ai été l’un des testeurs, elle est parvenue à réussir l’exploit d’être partie d’une bouillie infâme pour arriver à un plat qu’on croirait sorti d’un restaurant familial. Impossible de refuser quand elle me propose de venir en manger. Je sais que ça cache certainement quelque chose, mais il est treize heures

trente et j'ai la dalle. Je ne réfléchis plus avec mon cerveau depuis onze heures du matin, environ.

Quand j'arrive devant sa porte, elle ouvre avant que j'aie le temps de sonner. Elle a son air des grands jours : *coupable* écrit sur le visage en lettres néons et capitales.

– Il y a aussi du tiramisu en dessert.

Tiramisu ? Elle a dû faire une sacrée connerie.

## Anthony

Lise se décale pour me laisser entrer et sort.

– Tu vas où ?

– N'oublie pas : j'ai fait du tiramisu ! Va au salon.

Et elle referme la porte derrière elle. Hum... OK. Tout est normal. Elle m'invite à déjeuner chez elle et elle se barre. Je n'ai qu'une heure de pause, donc je ne cherche pas trop à comprendre et me laisse guider par l'odeur du poulet coco que je sens d'ici.

– Salut.

Margaux est assise à table, deux couverts sont mis et elle se lève quand je ne réagis pas.

– Je sais que tu ne voulais pas vraiment me parler. Mais j'ai des choses à te dire, alors Lise m'a aidée à organiser ce repas. Je voudrais juste que tu m'écoutes. Ensuite, je te laisse tranquille. Promis.

Je pose ma sacoche sur une chaise et m'installe en face d'elle sans un mot. Elle a raison, on doit discuter et je me suis calmé. J'ai encaissé son départ. Et son retour. Soyons adultes.

– Je te sers ? me propose-t-elle en se rasant.

– Je vais me servir, merci.

Je m'occupe de remplir nos assiettes tout en évitant son regard que je sens sur moi. C'est bizarre, d'être là, en train de manger avec elle,

comme si de rien n'était. Et en même temps, je préfère me raccrocher à la conversation que j'ai entendue.

Nous mangeons un moment, le bruit des couverts troublant légèrement les voix de Freddie Mercury et Bowie qui chantent *Under Pressure* sur la platine de Lise. Du coin de l'œil, je vois Margaux gigoter sur sa chaise. Je n'ai pas vraiment le temps de faire dans la dentelle, alors je finis ma bouchée et lui lance :

– Tu voulais me parler. Je t'écoute.

Elle regarde devant elle, puis sur le côté, mais pas moi. Et savoir qu'elle est mal à l'aise me fait sourire. Pas parce qu'elle l'est, mais parce que je reconnais les signes. Je *la* connais. Il peut se passer n'importe quoi, maintenant : je la connais.

– Je suis partie à Paris parce que Xavier a eu un accident. Rien de grave. Je n'ai pas réfléchi. Je te dois des excuses, et je sais que tu n'es pas prêt à me pardonner. Ce n'est pas important. Enfin si, ça l'est, mais je comprends.

Je pose ma fourchette et lui accorde toute mon attention. Elle a ses cheveux attachés en une tresse qui repose sur son épaule, l'extrémité atteignant la pointe de son sein.

– Dès que je suis partie, tu m'as manqué. Mais j'avais besoin de réfléchir. Loin de toi. Parce que quand je suis avec toi, je n'arrive pas à penser clairement. Tu me perturbes.

– Je te perturbe en bien ? Ou en mal ?

– Les deux. Surtout en bien.

– Et tu as pu réfléchir à tout ça ?

– Je ne suis pas allée le voir. Je suis arrivée à l'hôpital et je ne me suis pas sentie à ma place.

– Le problème, Margaux, c'est que tu t'es fermée à moi. Tu as eu une réaction de rejet, et ça m'a fait mal.

– Je sais.

– Tu ne peux pas me repousser dès que tu as une contrariété. Si je fais partie de ta vie, c'est sans restriction.

– Je ne suis pas habituée à partager mes soucis. Je m’isole dès que je ne me sens pas bien. Ce n’est pas toi...

– Si tu termines en disant « c’est moi », je crois que je vais mal le prendre.

– Mais c’est *vraiment* moi. J’ai besoin de temps seule pour assimiler, analyser, prévoir la suite. Je ne pouvais pas rester avec toi dans ces conditions. M’éloigner m’a aidée à y voir plus clair. Mais je n’ai pas réussi à vraiment m’éloigner.

– Deux jours, c’est deux jours de trop.

– Je sais...

– Et tu as vu quoi, alors ?

– Nous.

Je vérifie l’heure, je ne peux pas me permettre de prendre du retard, j’ai trop de patients à voir, aujourd’hui.

– Je vais chercher le dessert.

Elle se lève et débarrasse nos assiettes. Je commence à me lever pour l’aider, elle pose la main sur mon bras :

– Je m’en occupe, tu travailles après, repose-toi.

Elle attrape aussitôt mes couverts, me privant de son contact. C’est quand elle m’a touché que j’ai senti à quel point elle m’avait manqué. Elle revient vite et, effectivement, Lise a cuisiné son fameux tiramisu au chocolat.

– Ce que tu as fait, me tourner le dos, me laisser derrière toi sans te retourner, ça ne peut pas fonctionner comme ça, Margaux.

– Je veux y travailler.

– Tu imagines ce que ça me fait, de te voir partir loin de moi, sans remords ?

– J’ai eu des remords.

– Me laisser en plan pendant quarante-huit heures, je n’appelle pas ça des remords.

– J’en ai eu. J’ai du mal à les montrer, mais j’en ai eu. J’en ai encore. Et je sais que tu as souffert d’être abandonné et que...

– Ça n’a rien à voir, ne mélange pas tout.

Je me tais, agacé, et mange mon dessert. Elle ne dit rien un moment. Quand j’ai terminé, je me lève et commence à remettre ma veste.

– Attends.

Elle vient vers moi et cette fois c’est moi qui évite son regard.

– Tu ne veux pas que je me ferme, mais c’est exactement ce que tu fais, me dit-elle en s’approchant encore.

Je recule d’un pas et finis par poser les yeux sur elle.

– J’ai toujours été très clair sur mes intentions avec toi, je lui réponds en croisant les bras.

Que je décroise aussitôt, je ne suis pas en position défensive. Je n’ai aucune raison de l’être.

– Alors, deux poids deux mesures ? me demande-t-elle en posant les mains sur ses hanches.

Sa robe n’est pas décolletée, pas courte, elle est même très sage. Et je la trouve pourtant terriblement sexy dedans.

– Je dois m’ouvrir à toi, mais tu peux faire comme si tu n’avais pas un énorme souci avec ton passé ? Sans me lancer dans une interprétation psychologique, Anthony, il est évident que tu souffres d’une peur de l’abandon que j’ai réveillée en allant à Paris sans toi.

J’ouvre la bouche pour répondre, protester. Et la referme. Parce qu’elle a raison, bien sûr. Et si je n’aime pas y penser, je serais incapable de nier en étant crédible. Que ce soit par rapport à elle ou à moi. Je vais m’asseoir sur le canapé. D’une certaine façon, c’est mieux qu’on soit en terrain neutre, ni chez elle ni chez moi. Même s’il va falloir que j’aie une petite discussion avec Lise, celle qui doit soi-disant toujours prendre mon parti.

Margaux reste où elle est et m’observe, je la vois du coin de l’œil.

– OK. Admettons. Je m’ouvre : oui, j’ai souffert et je souffre encore d’avoir été abandonné. À ton tour.



Je la vois hésiter, ses mains à présent jointes devant elle, et je n'ai pas besoin de vérifier pour savoir qu'elle évite mon regard. Je soupire et lui dis :

– Laisse-moi juste un peu de temps, d'accord ?

– Je ne suis pas pressée. Laisse-moi juste essayer, d'accord ?

Elle ne bouge pas, et je comprends ce besoin de s'éloigner de moi dont elle parlait. Cette impression que mes pensées partent dans tous les sens et n'arrivent pas à se coordonner lorsque je suis à proximité de son corps, d'elle.

– Je dois retourner travailler.

– Tu me répondras, si je t'appelle ?

– Je te répondrai.

– Merci.

– De quoi ?

– De nous laisser une chance.

Je hausse les épaules. Et puis je réalise que, non, ce n'est pas rien, c'est important. Je laisse courir le dos de mes doigts sur sa joue, juste un effleurement, elle incline la tête pour accentuer ce contact. Et je sors avant de faire une connerie. L'embrasser sans être sûr que c'est le bon moment, par exemple.



– Tu m'en veux ?

Quand je suis rentré après ma tournée, Lise m'attendait dans mon salon. Elle avait sur le visage l'air de celle qui se sent coupable. Je suis allé prendre ma douche, elle n'a pas bougé, Ange installé en face d'elle, plongé dans un livre.

– À ton avis ?

J'essaie de conserver un air neutre, elle sourit. Elle commence à bien me connaître.

– C'est le tiramisu, personne n'y résiste ! lance-t-elle, soulagée.

– En même temps, c’est le seul dessert que tu sais faire, tu as eu le temps de te perfectionner.

– Merci Sofiane pour ta brillante intervention. Je vais donc retirer du frigo la portion que j’avais préparée pour toi, lui répond-elle alors qu’il s’assoit à côté d’elle.

– Je la mangerai, ce ne sera pas perdu, intervient Ange sans quitter son livre des yeux.

– Je croyais que tu ne mangeais que des graines ?

– Sof ?

– Oui ?

– Ta gueule.

Je profite de la pseudo-dispute entre Ange et Sofiane pour faire signe à Lise de me suivre. J’en ai marre de raconter ma vie devant tout le monde. Elle vient avec moi à la cuisine où Audrey prépare une tisane. Une tisane ! Je le sais parce qu’elle me l’a dit quand je lui ai demandé ce qui empestait autant.

– C’est elle qui est venue te demander de l’aider ? j’interroge Queen en m’appuyant sur le comptoir.

– Oui. Elle a un plan.

– Un plan ?

– On l’aide toutes les deux, en fait, précise Audrey qui se sert une tasse et fait signe à Lise qui hoche la tête.

– Le clan des mémés va aider mon ex à...

– Han ! Interdit de dire ça ! s’insurge Lise. Ce n’est pas ton ex !

Je ne relève pas le fait que « le clan des mémés », par contre, ça a l’air de passer.

– OK, c’est quoi alors ?

– L’amour de ta vie.

Je la regarde en silence.

– Arrête, tu le sais aussi bien que nous.

– C’est quoi cette histoire de plan ?

– Fais-nous confiance, homme de peu de foi.

– Tu es sérieuse ? La dernière fois que je t’ai fait confiance, je me suis retrouvé à danser sur la musique de *La Boum* , avec une nana bourrée, et j’ai fini la soirée à courir après Margaux pour réparer les dégâts.

Elle a au moins la décence d’avoir l’air embarrassée.

– Fais-nous confiance, *maintenant* , ajoute-t-elle en redressant le menton.

– Tu sais qu’elles ne vont pas attendre ta permission, je ne comprends même pas pourquoi tu discutes. Bon, on y va ? dit Ange qui débarque dans la cuisine.

– Je parle avec ta copine, si ça ne t’ennuie pas.

– Queen, j’ai un truc très important à te dire.

– Quoi ?

– Je ne peux te le dire que dans notre lit et sans aucun vêtement sur nous.

Elle me regarde en haussant les sourcils et en souriant bêtement :

– Le devoir m’appelle. Laisse-la faire, tu verras.

Ange attrape sa main et l’entraîne vers la sortie sans même nous dire au revoir.

– Si je deviens aussi...

– Tu auras de la chance, m’interrompt Audrey en me tendant la tasse de tisane qui était prévue pour Lise.

Bon, ben, va pour le club des mémés...



– Comment ça, tu me remplaces ? Pourquoi ? Je n’ai pas besoin d’être remplacé. Ça va foutre en l’air tout le planning !

Je viens à peine de rentrer et Audrey m’a tout de suite annoncé qu’elle assurerait la tournée à ma place, ce week-end. C’est louche et je n’aime pas qu’on chamboule nos habitudes.

– Je te remplace sans contrepartie et le planning ne change pas. Tu n’auras pas besoin de rattraper ces journées.

– Pourquoi ?

C'est de plus en plus louche.

– Parce que. Arrête de poser des questions et va préparer un sac avec des affaires pour le week-end.

– Tu me fous dehors, en plus ?

– Tu ne veux pas faire ce que je te demande sans râler ? Juste, pour une fois, Anthony, obéis.

– Obéis ? Tu viens vraiment de me demander de t'obéir ? Et tu penses que ça va me donner envie d'obtempérer ?

– Oh, c'est bien ça, comme mot. Obtempérer... Je note pour le ressortir.

– La ferme ! lançons-nous Audrey et moi en même temps à Sofiane.

– Je suis blessé, les gars. Vous êtes hyper agressifs. Mon cœur saigne.

Le regard que je lui lance n'a aucun effet sur lui, comme toujours. Mais celui d'Audrey est bien plus efficace. Parfois, je me demande si elle ne possède pas des informations compromettantes sur lui pour être la seule à réussir à le canaliser. Il s'en va dans sa chambre et... voilà, il claque encore la porte.

– Allez, prends quelques affaires de toilette, des fringues, ton chargeur de téléphone, tout ça.

Audrey me pousse dans le couloir et je décide d'arrêter de poser des questions, quelque chose me dit que ça ne me mènera nulle part. Je récupère un petit sac de voyage dans mon armoire, de quoi contenir l'essentiel pour deux jours, et... oui : je lui obéis. J'ai essayé de protester, on va dire que c'est l'intention qui compte, non ?

On sonne à la porte pile au moment où je ferme la glissière du sac. Personne ne se décide à aller ouvrir, je me sacrifie.

Margaux se tient sur le seuil, au naturel. Elle porte un jean moulant avec des bottes de moto qui lui arrivent à mi-mollet et a un pull assez long par-dessus lequel elle a passé une petite veste en cuir. Ses cheveux

sont ramassés en une tresse, comme l'autre jour, qui retombe sur le côté.

– Prêt ?

– Pour quoi ?

– Me laisser te séduire.

## Anthony

– On aurait pu prendre ma voiture...

Elle me lance un coup d'œil de côté et sourit sans répondre. Nous arrivons en ville, elle se gare sur le parking d'une agence de location et se tourne vers moi :

– Le truc, c'est que tu vas devoir me faire confiance. Quand tu appliquais la liste de Lise pour me séduire, je t'ai suivi. Tu penses pouvoir me suivre ?

– Tu as une liste de Lise ?

Je commence à m'inquiéter, j'avoue.

– Tu penses pouvoir me suivre ? répète-t-elle en éludant ma question.

Elle semble attendre ma réponse, sérieusement. Je hoche la tête :

– D'accord. Je te suis.

– Je vais chercher les clefs de la voiture. Ne bouge pas.

Je la regarde prendre les choses en main et ça me fait plaisir. Parce que je sais déjà où ça va nous mener. Mais je ne veux pas lui gâcher le week-end. Alors je reste sagement à ma place et je l'attends. Quand elle revient, elle m'ouvre la portière, comme j'ai pu le faire si souvent avec elle. Je joue le jeu et attends qu'elle fasse de même avec la location qui

a l'air très confortable. Un bon point pour elle, car où qu'on aille, dans sa 106, c'est avoir mal au cul au bout de trente minutes...

Elle fait le tour et se place derrière le volant. Elle me tend une clef USB avant de se mettre à faire tous ses réglages de rétro.

– J'ai fait une compilation pour la route.

– La route pour aller où ?

– Lyon.

– Je...

– Non, on a dit que tu me faisais confiance. Pas de questions.

Elle démarre et je fais de mon mieux pour me taire. Étant de nature curieux, peut-être pas autant que Sofiane mais assez tout de même, ça me demande un sacré effort. Je branche la clef et lance la playlist en random. *Alabama Song* des Doors s'engage. Margaux tourne brièvement la tête et se concentre à nouveau sur la route.

– Tu peux dormir si tu es fatigué. Je conduis.

– Tout le long ?

– On fera une petite pause. Mais oui, tu es en vacances pour les deux prochains jours.

Je ne vais pas protester. Je me cale bien sur mon siège et m'oriente vers elle pour la garder dans mon champ de vision.

– Quoi ? me demande-t-elle en souriant sans quitter la route des yeux.

– C'est bizarre de te voir habillée comme ça.

– Bizarre bien ? Ou bizarre pas bien ?

Je tends le bras et pose la main sur sa nuque, sous ses cheveux. Je glisse les doigts sur sa peau, lentement. Son contact m'a manqué, je rattrape petit à petit les moments perdus loin d'elle. Elle entrouvre les lèvres mais ne dit rien.

– Je peux ? Ça ne va pas à l'encontre de ton plan ?

Elle secoue la tête, s'engage sur l'autoroute et attend d'être sortie de la bretelle d'accès pour me répondre :

– Tu peux. Mais tu n'as pas le droit de... tu sais...

Je me redresse et retire ma main.

– Hé ! J'ai dit que tu pouvais ! tente-t-elle de protester.

– Revenons sur ce que tu viens de dire. Je n'ai pas le droit de quoi ?

– M'embrasser. Et plus.

– Et plus ?

– Tu as dit que je pouvais tenter de te séduire. Comment suis-je censée te séduire si nous nous embrassons ?

– Je ne vois pas d'incompatibilité avec ton plan.

– Tu avais l'intention de m'embrasser ? Tu m'as pardonnée ?

Je pourrais lui dire que j'ai surpris cette conversation qui m'a donné envie de repartir avec elle, en oubliant son ex et ce qui va avec. Mais j'ai la sensation que tout ce qu'elle a préparé pour ce week-end est important pour elle. Et pour moi. Qu'on a besoin de ça, de cette transition.

– Non, c'était une question rhétorique.

Elle a l'air déçue pendant une seconde. Elle se reprend aussitôt et m'adresse un grand sourire forcé.

– Alors c'est tout bon.

Le trajet s'étire sur la trois voies déserte, ou presque. La nuit est déjà tombée et il ne reste que quelques rares voitures, comme nous. J'ai la dalle, mais je n'ose pas perturber son organisation. Environ deux heures après notre départ, elle sort à une aire d'autoroute et se gare.

– Je vais chercher quelque chose dans le coffre, m'informe-t-elle.

Je l'attends, j'ai l'impression que je vais passer deux jours à l'attendre, en réalité. Cela dit, j'ai déjà passé des semaines à l'attendre, et je ne me souviens pas que ça ait été une torture.

– Tiens !

Elle s'assoit à sa place, recule son siège et me tend un sachet.

– On pique-nique dans la voiture ? je lui demande en sortant un sandwich du Ziploc.

– On arrivera plus rapidement si on ne s'arrête pas dans un restaurant.



Elle laisse le contact avec le chauffage qui tourne. Je croque dans le pain de mie, sans croûte. Je découvre du maïs et du thon mélangés à de la mayonnaise.

– OK, qui est ton informateur ? Lise ?

– Sofiane.

– C'est parfait, merci Margaux.

Quand j'étais au collège, ma tante me faisait toujours ces sandwiches. Je lui demandais de retirer le tour des tranches de pain de mie, elle plaçait cette mixture à l'intérieur et c'était pour moi le meilleur des repas. C'est resté mon sandwich préféré, même si j'ai évolué question régime alimentaire. Car à l'époque, je ne me nourrissais que de ça. Sof est plus observateur que je ne l'aurais cru. Enfin non, je mens : Sofiane est « plus » beaucoup de choses, c'est juste qu'il renvoie de lui une image *d'adulescent* qui refuse de grandir et de prendre la vie au sérieux.

Margaux repose le Tupperware de taboulé qu'elle s'est préparé et se met à me parler en regardant devant elle :

– Le soir où j'ai reçu le coup de fil de mon frère pour me prévenir au sujet de Xavier, je crois que j'ai eu peur, surtout. On était tellement bien, je ne sais pas, ça m'a fichu la trouille. Tu comprends ce que je veux dire ou c'est moi qui...

– Non, je vois. Enfin, je ne serais pas parti comme tu l'as fait, après on réagit tous différemment face à une situation.

Elle se tourne vers moi et je lis sur son visage toute la culpabilité qu'elle porte en elle de ce choix qu'elle a fait, et regrette.

– Si je n'étais pas partie, si je n'étais pas allée à Paris et si je ne m'étais pas retrouvée devant sa chambre d'hôpital, reprend-elle doucement, je n'aurais peut-être pas réalisé à quel point je tenais à toi et, surtout, à quel point il me laisse indifférente, à présent.

Je retiens ma respiration, ne voulant pas troubler ce moment, et j'attends qu'elle prononce les mots que j'ai surpris. Elle ignore que je l'ai entendue dire ça à son ex. Elle ignore que j'espère l'entendre me le

dire, à moi. Au lieu de ça, elle récupère son repas et se remet à manger en silence.

De nous deux, je suis celui qui est pressé, qui veut avancer plus vite. Elle est prudente, fait attention à ne pas trop prendre de risques. Je me doute qu'elle ne veut plus être blessée et que c'est une manière pour elle de se protéger. Mais j'aimerais qu'elle prenne ce risque, pour nous.

J'aimerais être assez...



– On est arrivés.

J'ouvre un œil. Je me suis endormi pendant ma digestion. Très galant. J'ai laissé Margaux conduire sur tout le trajet et en plus j'ai roupillé au lieu de lui tenir compagnie. Je regarde autour de nous, nous sommes garés dans un parking souterrain et elle est déjà en train de récupérer ses affaires dans le coffre. Je la suis, m'étire et attrape mon sac. Elle verrouille la voiture et sa main libre saisit la mienne.

– Se tenir la main, on peut ?

Elle s'arrête et me lâche.

– Je plaisante, je te taquinai, ne...

– C'est juste que des fois, j'oublie. Et je sais que toi, non. Mais je crois que mon cerveau a enclenché un mode de survie et qu'il préfère occulter ce que j'ai fait.

Je reprends sa main et l'attire un peu à moi :

– Je te suis.

Elle hoche la tête et nous entraîne vers l'ascenseur. Nous sommes à l'hôtel. Je suis curieux de voir si elle nous a pris des chambres séparées. Ou des lits jumeaux. Vu qu'on ne peut même pas s'embrasser...

Elle récupère une seule carte au système automatique. Je la regarde marcher devant moi et son pull est trop long pour me permettre de jouer au voyeur. Nous montons en silence jusqu'au quatrième étage, elle s'arrête devant la chambre 416 et nous y entrons.

– Un seul lit, Margaux ? C'est autorisé ?

Elle m'ignore et pose son sac sur la table. La chambre n'est pas énorme, je la croise en allant m'installer de l'autre côté. Je laisse traîner la main sur sa hanche, mais ni elle ni moi ne soulevons ce détail.

– Je prends la salle de bain en premier, si ça te convient ?

– Pas de souci.

Mon ton détaché ne la trompe sûrement pas. Je m'assois au bord du lit et envoie un SMS à Lise.

« C 'ÉTAIT POUR ÇA, LE TIRAMISU ? »

« V OUS ÊTES ARRIVÉS ? »

« J 'AI POSÉ UNE QUESTION EN PREMIER. »

« O H, ÇA VA, HEIN... D IS-MOI QUE TU ES MALHEUREUX ! »

« M ERCI , Q UEEN. »

« J E LE SAVAIS ! A NGE ÉTAIT PERSUADÉ QUE TU M'EN VOUDRAIS. »

« J E ME VENGERAI QUAND MÊME. »

« P OURQUOI TU ME PARLES AU LIEU DE PROFITER DE M ARGAUX ? »

« E LLE EST SOUS LA DOUCHE. »

« P OURQUOI TU N'ES PAS AVEC ELLE, DONC ? »

« J E N'AI PAS LE DROIT DE L'EMBRASSER, NI PLUS. »

« “ N I PLUS” ? Ç A VEUT DIRE QUOI, ÇA ? »

« ... »

« A H OUI ! B ON COURAGE, PARCE QUE MOI, “PLUS”, JE PEUX ! S ALUTATIONS ! »

« C 'EST ÇA... »

– La place est libre.

Je me retourne et si j'avais le maigre espoir qu'elle sorte de la salle de bain avec juste une petite serviette autour d'elle, c'est loupé. Elle a un pantalon de pyjama noir et un débardeur assorti. Elle se glisse sous la couverture et me regarde. Je me penche un peu vers elle et me rappelle notre accord à temps. Je peux lui faire plaisir, on a le temps. Je prends mon sac et m'enferme dans l'autre pièce.



Je reviens dans la chambre où seule la petite lampe de chevet de mon côté est allumée. Pas un bruit. Elle a dû s'endormir. Ce qui est compréhensible étant donné qu'elle a conduit plus de quatre heures. Je dors habituellement en caleçon, mais avec cette histoire d'y aller doucement, j'ai gardé un t-shirt, au cas où. En même temps, on va passer la nuit dans le même lit, ça va être difficile de faire comme si de rien n'était.

Je marche lentement jusqu'à ma place pour ne pas la réveiller.

– Je ne dors pas, murmure-t-elle lorsque je la rejoins sous les couvertures.

Je m'allonge sur le côté, de manière à être face à elle. Je n'ai pas encore éteint la lumière.

– J'ai envie de t'embrasser, Margaux.

– Je sais, moi aussi j'en ai envie.

– Je trouve ça complètement con de nous refuser ce plaisir, puisqu'on est d'accord sur le sujet.

Elle se redresse sur un coude. Ses cheveux lâchés retombent par-dessus son épaule.

– Tu sais, ce moment avant qu'on s'embrasse pour la première fois ? Ce moment où on attend, on ne sait pas quand ça va se produire, alors on guette toutes les petites réactions de l'autre. On a le cœur qui s'emballe au moindre effleurement. Les mains un peu moites et la respiration inégale. Je veux ça pour nous. Et je le veux maintenant, et après. J'ai envie de t'embrasser, j'en ai tellement envie que ça me demande un immense effort pour résister. J'évite de regarder tes lèvres, aussi. Parce que je sais que j'ai besoin de ça, cette attente, cette tension. Ce que tu m'as offert, je veux te l'offrir.

Je comprends ce qu'elle me dit, je comprends sa décision de ne pas se précipiter. Je la vois fragile et peu sûre d'elle, en face de moi. Je constate chaque pas qu'elle fait vers moi et j'apprécie être le centre de ses pensées, en ce moment. Comme elle est le mien. Cet équilibre rassurant qui fait écho entre nous. Alors je l'attire vers moi.

– Tourne-toi, je lui demande en posant la main sur sa taille.

Elle ne réfléchit pas une seconde avant de faire ce que je lui demande.

Mon cœur s'emballe, je l'effleure, j'ai les mains un peu moites et ma respiration est inégale... Je lui murmure les paroles de *Peggy Sue* à l'oreille, elle se rapproche encore un peu et je la sens rire à la manière un peu stupide dont je chante.

*Oh well, I love you gal yes I need you...*

## Anthony

Après un réveil un peu embarrassant pour moi, naturel pour elle qui s'en sort beaucoup mieux à ce jeu du « avançons pas à pas », elle m'a proposé un petit déjeuner dans une brasserie que Lise lui a conseillée. Nous sommes attablés dans le fond de la salle, elle a pris un croissant avec un chocolat et je me suis laissé tenter par une formule complète. Elle vérifie son téléphone assez souvent. Ça ne me rappelle pas un bon souvenir.

– Tu attends un coup de fil ?

Elle relève la tête. Elle a un air coupable sur le visage et secoue la tête.

– Non, je regarde l'heure.

– Pourquoi ?

– Pour la prochaine étape.

Elle est détendue. Aujourd'hui, elle porte un pantalon noir, une chemise à carreaux rouges et le cuir que je commence à bien apprécier sur elle. Elle a ces bottes de moto qui lui donnent un air *badass* et je suis faible, si faible... Elle m'a définitivement rendu fétichiste des chaussures.

– Tu ne m'as pas dit ce que tu as fait tout le temps que tu es restée à Paris. Si tu n'as pas vu ton ex...

– Je ne l’ai pas vu. Pourquoi tu en parles comme si j’avais pu te mentir ?

– Non, ce n’est pas ça. C’est juste... Enfin... Je ne sais pas, Margaux, tu t’es précipitée vers lui, et...

Je mets la main dans mes cheveux. Elle a raison, je ne suis pas passé à autre chose. J’ai beau savoir ce qu’elle ressent pour moi, je vis son départ comme un abandon, une pseudo-trahison. Ça fait un peu dramatique, mais la voir me tourner le dos, je pense que ça a été une des choses les plus difficiles à assumer de toute ma vie.

– Il faut que j’arrive à... tu sais... C’était dur de te voir le rejoindre. Voilà, c’est tout. Ça me passera.

Je n’ai plus faim, je repousse mon assiette et regarde autour de nous. Des fois, je crois que je vis bien les choses, et ça me tombe dessus. À force de faire semblant, je parviens à me tromper moi-même, à y croire. Puis d’un coup, la vie me rappelle que je ne suis pas aussi insensible que je voudrais bien qu’on le pense. Que j’ai ce traumatisme qui remonte à la surface quand ça tombe le plus mal. Comme maintenant, où elle essaie vraiment de se racheter et où je remets ça sur le tapis.

Du coin de l’œil, je la vois se lever et elle vient se placer devant moi, accroupie au sol. Je me tourne instinctivement vers elle, sans me poser de questions. Car je lui en veux, mais je lui ai déjà pardonné. C’est contradictoire, je le sens bien. Ça me perturbe.

Elle pose la tête sur mes genoux et ses bras autour de ma taille. Plusieurs clients nous observent, elle s’en fout. Elle me donne toujours l’impression de marcher la tête haute et de n’accorder aucune importance à ce que le reste du monde pense d’elle. Le fait qu’elle en accorde à ce que moi je pense, c’est plus que ce qu’il me faut pour m’apaiser. Oui, elle est partie. Mais elle est revenue. Je glisse les mains sous ses bras et l’incite à se relever. J’écarte les jambes, elle avance et c’est moi qui appuie mon front contre son ventre, la serrant dans mes bras.

– OK. On peut y arriver, je chuchote pour qu'elle seule m'entende.

– Je sais. Et j'attendrai. Si tu as besoin de temps pour me faire à nouveau confiance, j'attendrai, Anthony.

Elle passe les mains sur ma nuque et ses doigts jouent avec les mèches qui descendent dans mon cou.

– J'étais avec Morgan, en Lozère. On avait besoin de se couper du monde, lui et moi. Je n'ai pas vu Xavier, lui oui. Mais pas moi. Je ne voulais pas le voir.

Je ne dis rien, je la garde contre moi encore un peu.

– Il est venu, l'autre jour. Je lui ai parlé. Mais il ne s'est rien passé.

Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'attendais qu'elle me parle de cette visite. Ce serait mon tour de lui dire que je sais qu'il était là, je préfère me taire.



À dix heures, elle a sorti son téléphone pour suivre les indications de son GPS, et nous avons traversé une bonne partie de Lyon pour nous rendre dans un quartier qui, a priori, semble assez résidentiel. Et puis nous nous sommes arrêtés devant cette petite devanture sombre, je n'ai pas vraiment fait attention. Je n'ai pas réalisé qu'elle était en train de me conduire au paradis.

Des vinyles, partout. Des 33 tours, pour la plupart, des caisses et des caisses de 33 tours. Margaux a déniché un disquaire comme il n'en existe plus et elle a fait ça pour moi.

– Je crois que je vais avoir un orgasme, je lui murmure à l'oreille.

Elle se met à rire, elle tente de se contrôler et plaque une main sur sa bouche, mais elle me regarde et repart. Je ne sais pas par où commencer, je dois avoir l'air perdu, car elle se calme enfin et m'indique le comptoir d'un signe de tête.

– Je t'ai fait mettre quelques albums de côté, au cas où. Tu veux que je demande la sélection que j'ai réservée ?

– Tu as fait ça ?



Elle hoche la tête en souriant, je crois qu'elle prend autant de plaisir que moi à être ici. Moi parce que c'est ma passion, tout ça. Et elle parce qu'elle voit à quel point j'apprécie son attention.

Nous retrouvons le vendeur, un type qui doit avoir dépassé l'âge de la retraite depuis trente ans, environ, et ils commencent à discuter avec Margaux.

– Ah ! L'amie de la journaliste ! Bien sûr, j'ai tout mis ici, bougez pas !

J'attends qu'il s'éloigne dans la réserve et fais pivoter Margaux vers moi.

– Merci.

– Attends, tu n'as pas vu ce que j'ai fait mettre de côté...

– Peu importe. Enfin si, j'ai hâte de voir. Mais quoi que ce soit, merci.

– Et merci Lise.

– J'ai cru comprendre.

– Elle m'a beaucoup aidée. Je voulais trouver un endroit comme celui-ci, et elle a justement fait un article sur lui il y a quelques mois.

– Ah oui ! Je m'en souviens !

Ça me revient d'un coup et je me rappelle m'être dit qu'il faudrait que je vienne y faire un tour un jour.

– Et voilà ! Laissez dans la boîte ce qui ne vous intéresse pas.

Nous le remercions et il nous laisse fouiller. Je suis curieux de voir ce que Margaux a choisi pour moi. Les disques sont protégés dans des pochettes en plastique scellées et je les manipule comme d'habitude : avec révérence.

– Non...

– Je sais que tu l'as déjà, mais...

– Mais ça doit valoir une fortune !

Je retourne délicatement le 33 tours et reviens sur l'avant, là où il est dédicacé. Je ne suis pas spécialement groupie dans l'âme, j'aime la musique avant tout. Mais savoir que je tiens dans mes mains un

exemplaire que Jeff Buckley a lui-même tenu le temps de signer, je trouve que ça a un côté intemporel, presque magique, et je sais que, quel que soit le prix, je vais repartir avec. Surtout depuis que tout l'album a une nouvelle signification à mes yeux.

– On s'en fout, je le prends.

Je crois que je vais prendre la caisse, même.

– J'adore ce que tu as choisi !

– Lise m'a aidée, elle connaît ta collection. On a évité les doublons, enfin sauf *Grace* .

– C'est parfait ! Je les veux tous !

Je suis comme un gamin à qui on donnerait carte blanche dans un magasin de bonbons. D'ailleurs, je suis tellement content qu'on pourrait croire que j'ai abusé du sucre. Ou que j'ai pris un acide, au choix. Quand Emma est survoltée, on la dirait sous acide, donc...

Je fais signe au vendeur.

– À ce propos... hésite Margaux en se dandinant.

Je détache mes yeux du *collector* qui sera bientôt dans mes étagères et l'observe, elle est gênée.

– Quoi ?

– Je ne pense pas que ça va te plaire, mais ça fait partie du plan, en fait. Donc tu as dit que tu suivrais le plan, tu te souviens ?

Je hausse un sourcil et attends qu'elle crache le morceau.

– En fait, j'ai un accord avec le propriétaire. Tu ne payes rien.

– Comment ça ?

– C'est moi qui t'offre ce que tu veux.

– Pas question.

– Tu as dit que tu me faisais confiance.

– En quoi te laisser dépenser je ne sais combien pour...

– J'ai envie de t'offrir des disques, tu vas m'en empêcher ?

– Je viens de dire que je prends tout !

– Embrasse-moi.

– Hein ?

Elle se fiche de moi ? C'est quoi cette diversion à deux balles ?

– Non, je lui réponds enfin.

J'ai conscience que nous avons une audience, mais ce serait trop facile.

– Non ? répète-t-elle, sûrement aussi surprise que moi.

– Non, je ne t'embrasserai pas pour que tu aies le dernier mot. Je paye.

– En fait, Monsieur, c'est déjà réglé, intervient le type derrière son comptoir.

Je leur lance à tous les deux un regard noir qui n'a aucun effet. Elle lui sourit et ajoute :

– On passera plus tard avec la voiture, comme convenu. Merci beaucoup. Anthony, tu veux encore jeter un œil ?

– Je peux acheter et payer moi-même ce que je veux ?

– Non, je te l'ai dit.

– Alors on peut partir.

Nous sortons, elle a l'air inquiète. Je l'attrape par la taille et la plaque contre le mur à côté de la vitrine de la boutique.

– Tu m'en veux ?

– Je ne vais pas t'embrasser, Margaux.

Elle se tient droite, la tête relevée vers moi. Sans ses talons habituels, elle doit se mettre sur la pointe des pieds si elle veut que nos lèvres soient alignées. Mais c'est à mon tour de décider quand. Et comment. Je plonge dans son cou tendu vers moi et ma langue goûte enfin sa peau. Je l'entends soupirer, ses mains se crispent sur mes bras. Je remonte doucement vers son oreille, en mordille le lobe, elle frémit et je murmure :

– Merci.

Je recule et la laisse reprendre ses esprits avant de lui demander :

– Et maintenant ?

– Musée. Concert. Hôtel.

J'éclate de rire à son style télégraphique, c'est elle qui essaie alors de me fusiller du regard, sans aucun effet.

– Embrasse-moi, Anthony.

– Non. Musée, tu disais ?

– Tu as eu des nouvelles de ta mère ?

– C'est ta vengeance ?

– Non, mais j'y pense d'un coup.

– Tu me demandes de t'embrasser, je refuse, et ça te fait penser à ma mère. Cette conversation me met mal à l'aise, je dois l'avouer...

– Désolée, association d'idées.

– C'est toujours malsain, je lui précise.

– C'est juste que je me suis posé la question et là j'essaie de détourner mon attention de tes lèvres.

– Oh, Margaux, c'est petit, ça !

– Tenté ?

– Parlons de ma mère.

– C'est ce que je pensais.

Je lui souris en secouant la tête, mais je lui réponds malgré tout :

– Je n'ai pas envie de la revoir. Ni mon père. Je ne pense pas que le lien du sang soit suffisant pour définir une famille, tu vois ?

– Je vois, oui. Je sais que je ne suis pas génétiquement liée à l'un de mes pères, mais j'ignore lequel et je refuse de le savoir. Je les considère pourtant tous les deux comme ma famille.

– Voilà, et moi c'est le contraire. Je sais que je suis lié à mes deux parents par mon code ADN et je ne les considère vraiment pas comme ma famille. Ce sont des étrangers. Ça fait de moi quelqu'un d'insensible ou d'injuste de ne pas les vouloir dans ma vie ?

– C'est ton droit. Je te l'ai déjà dit, ce qui est important c'est ce que tu penses.

– Merci.

– Du coup, tu as envie de m'embrasser, c'est ça ?

– Bien essayé.



- Tu te rends compte, la taille de ces petites statuettes ?
- En fait, une statuette est une petite statue. Donc « petite statuette », c'est un pléonasme.
- Tu es encore contrariée ?
- J'ai changé d'avis, je suis d'accord avec toi : je trouve ça complètement ridicule d'attendre. Embrasse-moi.
- Tu imagines le boulot de dingue pour sculpter ces *petites* statuettes, Margaux ?

Je reste penché sur la vitrine dans le secteur « antiquités égyptiennes » et je crois qu'elle a déjà perdu patience depuis quelques salles, une douzaine je dirais.

Est-ce que j'ai envie de l'embrasser ? Oui.

Est-ce que je m'amuse ? Complètement.

J'en profite tant que j'ai le dessus, je sens qu'elle me le fera payer tôt ou tard.

– C'est un chat, ça, tu crois ?

– Tu n'as qu'à lire l'explication.

Elle boude vraiment. Je crois que c'est la première fois que je la vois comme ça.

À notre arrivée au concert, dans une salle excentrée, elle est toujours contrariée. Mais elle vient de m'offrir un concert pour Ghinzu, un des premiers groupes que je lui ai fait découvrir. Alors honnêtement, j'arrête de jouer le temps de profiter du show. Nous sommes dans la fosse, je l'ai placée devant moi. Déjà parce qu'elle est plus petite, mais aussi parce que ça me permet de faire attention à elle. Si ça part en pogo, je pourrai l'attirer en arrière et opérer une retraite stratégique. Même si nous sommes assez loin du bord de la scène, où ça bouge généralement. D'accord, je n'ai aucune intention noble dans ce geste. Elle a posé ses mains sur les miennes et nous écoutons la première partie.

Lorsque les musiciens montent sur scène, je la serre un peu plus. De temps en temps, je dépose un baiser sur le haut de sa tête, sa tempe, elle y répond en exerçant une pression sur mes mains. Le son est très fort, je sens les basses vibrer dans mes tripes. Je n'avais plus assisté à un concert depuis trop longtemps. Qu'elle soit là rend ce moment parfait.

Jusqu'à ce qu'elle se retourne, après le dernier rappel, les gens bougeant autour de nous pour quitter la salle, et qu'elle me demande :

– Embrasse-moi.

## Margaux

– Sérieux ?

– Je le hais.

– Je croyais que ce week-end, c'était pour lui, pour lui montrer que tu veux qu'il fasse partie de ta vie, tout ça.

– Ouais, ben non.

– Fais attention, ton côté petite fille capricieuse ressort !

Je regarde mon frère et décide de me montrer un peu plus mûre. Je lui tends mon majeur sous le nez.

– Ah ! Je ne le faisais pas, ça, quand j'étais une petite fille.

– Cette nana, Lise, c'est ça ? Elle a une mauvaise influence sur toi, je trouve.

– Je suis comment ?

– Immature ?

– Ma tenue, Morgan !

– Parfaite. Et moi ?

– Viens ici.

Je refais son nœud de cravate. Je me demande si ce n'est pas la première fois de sa vie qu'il en porte une.

– Ça fait une semaine, tu pourrais arrêter de bouder.

– Il sait pourquoi je suis contrariée.

- Il te fait marcher.
- C'est bien pour ça que je boude !

Voilà, je l'ai dit, c'est officiel : je suis une sale gamine. Mais passer une nouvelle nuit dans le même lit que lui sans le toucher... ne pas pouvoir l'embrasser du tout... et le croiser de loin cette semaine parce qu'il avait des tournées de dingue et que j'ai rattrapé mes heures au club... Tout ça n'a pas aidé à ce que je me détende. C'était vraiment, vraiment, mais vraiment n'importe quoi de vouloir attendre. Il m'a prise au mot et ça me fait une belle jambe, maintenant, ces effleurements et toutes ces conneries que j'ai pu débiter.

– Tu es frustrée. Et s'il y a bien un détail que je ne veux pas connaître sur ta vie intime, c'est ça.

Il recule et se regarde dans le miroir avant de hocher la tête, satisfait.

– Tu sais ce qu'on dit au sujet des mariages ? me demande-t-il sans quitter son reflet des yeux.

– On dit beaucoup de choses au sujet des mariages.

– Il paraît que c'est le moment de s'éclipser pendant la soirée pour se taper un coup d'un soir.

– Déjà, ça m'étonnerait que ce soit vraiment un adage. Et je ne veux pas d'un coup d'un soir !

– Tu vois ce que je veux dire...

– Non ! C'est toi qui prévois de...

– Hé ! Si jamais l'occasion se présente, petite sœur, je ne vais pas refuser.

– Pas avec mes amies.

– Pourquoi ?

– Audrey est la seule célibataire. Et je sais que tu veux juste t'amuser. Elle est trop sensible pour ça.

– OK, tes amies sont hors limite. Ça tombe plutôt bien que tu n'aies pas d'amies dans le coin !



Je lui envoie mon poing dans l'épaule et sors de ma chambre. Sérieusement, il ne pensait pas vraiment que je partagerais ma chambre avec lui à vingt-quatre ans ? Il a installé son matelas gonflable dans le bureau. Mais je sais qu'il prévoit de squatter la chambre de David et Michel quand ils seront partis. Bientôt...

## Anthony

– Tu sais qu'elle est très en colère contre toi ?

Je me tourne vers Lise, qui a visiblement remarqué celle qui capte toute mon attention. Nous sommes tous sur notre trente et un pour le mariage de David et Michel. Le club est bondé. Contrairement aux fiançailles, ils ont invité toutes leurs familles et leurs amis. Malgré ce monde, c'est elle que je vois, et uniquement elle. Elle porte une tenue noire moulante, robe crayon (maintenant que je connais le nom), et ses cheveux sont coiffés à la mode des années cinquante, comme toujours. Elle a un tout petit chapeau sur le côté, une sorte de voilette, et ses lèvres sont maquillées de rouge. J'ai bien entendu repéré ses chaussures, des escarpins qui, j'en suis convaincu, l'amènent à ma hauteur. Ce que j'aime le plus, et que j'ai adoré toute la semaine, c'est son air contrarié. L'impatience qu'elle manifeste ouvertement sur son visage. Sa frustration qu'elle ne masque pas et avec laquelle j'ai assez joué.

– Je sais. Tu portes une robe, ça me fait bizarre, j'ajoute en observant Lise.

– Quoi, elle n'est pas bien, ma robe ?

– Heureusement que tu as tes motardes, sinon j'aurais pu ne pas te reconnaître. Enfin ta robe encore... mais ce sac. Il me perturbe.

– Quoi ? Il est génial ce sac ! Et je te signale que c'est ta copine qui m'a filé l'adresse du site où je l'ai acheté. En direct de Belldandy, mon

cher, ça le fait, non ?

– C'est un cercueil.

– Oui, mais un cercueil sac à main. Avoue que c'est rock n' roll comme concept ! Ange aime bien.

– Tu te mettrais une plume au cul, Ange aimerait bien.

– Certes. On parlait de Margaux.

– Non. *Tu* parlais de Margaux.

– Elle est superbe. Tu ne l'as pas quittée des yeux de toute la cérémonie, me fait-elle remarquer.

– Ni pendant les photos. Et je la regardais encore durant le vin d'honneur. Et donc ?

– Non, rien. Je me demandais juste quand tu prévoyais de la... Oh. Maintenant. OK. Cool. Salut. À plus tard, alors !

Je n'entends pas la fin de ce qu'elle dit, étant donné que je suis en train de me diriger vers Margaux. Elle-même tente de s'éclipser dans le couloir qui mène au bureau. Elle regarde par-dessus son épaule et s'assure que j'ai bien compris le message. Je la suis et, dès que je suis sûr que nous sommes seuls, j'attrape sa main et la tire en arrière. Elle trébuche sur ses talons.

– Je croyais que tu pouvais tout faire avec ces chaussures ?

– Anthony.

– Tu es encore fâchée ?

– Je le suis.

– Je suis sûr que tu ne l'es pas vraiment.

– Crois-moi, je te déteste.

– Non.

– Quoi ?

– Non, Margaux : tu ne me détestes pas.

– Si.

– Tu m'aimes.

Le silence me répond, et puis elle secoue la tête en souriant.

– Si, tu m'aimes.

– Tu m’as ignorée toute la semaine.

– Dis-moi que tu m’aimes.

– Non.

– Si, dis-le-moi.

Je l’attire contre moi, elle se laisse faire et j’avais raison : elle est pile à la bonne hauteur.

– Embrasse-moi, me demande-t-elle encore une fois.

J’attends, mes lèvres à quelques millimètres des siennes. Son souffle effleurant ma peau et ses mains remontant jusqu’à mes cheveux. Je m’abandonne à ce geste à présent si familier. Je ferme les yeux et murmure :

– Je sais que tu m’aimes. Dis-le-moi.

– Je t’aime, chuchote-t-elle avant de combler l’espace qui nous sépare.

Je souris contre sa bouche, enserme sa taille et l’incite à reculer jusqu’à la porte du bureau. Je tâtonne pour ouvrir sans interrompre une seconde notre baiser. Sa langue me caresse timidement, je lui donne l’accès demandé ; je n’ai plus envie de jouer. J’ai envie d’elle. De nous. Maintenant. Nous entrons dans la pièce qui va devenir son lieu de travail pendant quelques mois. Je nous fais tourner et elle se retrouve dos à la porte. Je la pousse et nous enferme tout en l’y plaquant. Peut-être un peu trop fort. Mais elle ne proteste pas et je ne peux plus attendre.

– Pas ici...

– Quoi ?

Je me recule et l’observe. Car même si je suis impatient, un mot d’elle et elle sait que j’arrête.

– Viens.

Elle m’entraîne à sa suite et nous voilà dans l’observatoire. Une couverture est étalée sur le sol, elle y a disposé des coussins. Et installé un verrou à la porte.

– Vous aviez tout prévu, Mademoiselle Chanel...

Elle retire son petit chapeau et le pose, sans me quitter des yeux. Elle allume son lecteur MP3 qu'elle a branché dans un coin de la pièce et *The Way You Look Tonight* démarre. Elle commence à déboutonner sa robe. Décidément, j'adore ces robes qui se ferment entièrement sur l'avant. Je suis à un mètre d'elle, et je fais encore un pas en arrière afin d'avoir une meilleure vue sur le strip-tease qu'elle m'offre. Elle arrive au dernier bouton et retire sa robe qu'elle laisse tomber à ses pieds. J'ouvre la bouche pour lui dire à quel point je la trouve belle, mais tout ce que j'arrive à faire c'est soupirer. Son ensemble est noir, en dentelle, simple. C'est elle qui le rend sexy. Pas de porte-jarretelles, juste elle, en toute simplicité et tellement parfaite.

– Tu m'en veux encore, Anthony ?

Je secoue la tête. Elle sourit et pose les mains sur ses hanches. Ses courbes sont... faites pour moi. C'est ça. Ses hanches sont faites pour que je les tienne dans mes paumes. Ses seins pour accueillir ma bouche. Ses lèvres pour me sourire. Juste pour moi.

Quand elle se baisse pour retirer ses chaussures, je retrouve ma voix :

– Non !

Elle relève la tête vers moi, ses cheveux masquant une partie de son décolleté, et je prends cet instantané d'elle. Car le regard qu'elle me lance vaut mieux que mille déclarations. Je sais qu'elle m'aime, c'est comme...

*Mon évidence.*

Et d'un coup, cet abandon de mon enfance me paraît plus facile à surmonter. Car ma famille, maintenant, je n'en ai aucun doute : c'est elle.

Je m'approche d'elle et elle commence à me déshabiller lentement. J'aurais cru que depuis le temps, avec toute cette attente, nous aurions été frénétiques, pressés, dans l'urgence de nous retrouver. Mais maintenant que je peux à nouveau la toucher comme je le souhaite, comme *elle* le souhaite, je savoure chaque contact de mes mains sur sa

peau laiteuse. Elle finit de retirer mes vêtements et je dégrafe son soutien-gorge. Je ne regarde que son visage, je me nourris de son attention. Jusqu'à ce que je sente ses seins contre mon torse et qu'elle s'agenouille devant moi. Je prends conscience de tous les invités dans le club. Mon regard se perd parmi la foule qui danse sur la piste. Elle me prend entre ses lèvres rouges et j'agrippe ses cheveux. Elle sera décoiffée, plus tard. Mais elle n'y accorde aucune importance. Je m'observe entrer et sortir de sa bouche et je n'ai jamais rien vu d'aussi excitant et beau à la fois. Je l'arrête et la rejoins sur la couverture. Je l'allonge doucement. Je retire sa culotte et me place au-dessus d'elle. J'embrasse sa poitrine, délicatement, tout en la pénétrant d'un doigt. Elle soupire. Je fais courir ma langue sur sa mâchoire et dépose un baiser au coin de ses lèvres. Elle se tourne un peu, mais je suis déjà reparti sur ses seins que je lèche l'un après l'autre tout en la préparant pour moi.

– Anthony...

Elle arrive à me supplier et à me faire ressentir son amour juste en prononçant mon prénom. Je me place entre ses cuisses qu'elle écarte en repliant les jambes autour de moi. Je tourne la tête et mon regard s'attarde sur ses chaussures. Définitivement fétichiste. J'entre en elle lentement, très lentement, mes yeux ancrés dans les siens. Elle aspire un peu d'air lorsque je comble la distance pour aller au plus loin possible, d'un coup. Elle soulève le bassin, comme si nous pouvions encore nous rapprocher. Je m'appuie sur les avant-bras autour de son visage et m'abaisse pour l'embrasser. Encore une fois. Je ne bouge plus, nos corps restent soudés l'un à l'autre, mais je ne peux plus arrêter de l'embrasser. Nos langues se retrouvent, elle me maintient de ses mains enfouies dans mes cheveux et cet échange dure un instant, une seconde, une minute, une éternité... pas assez longtemps.

Lorsque je recule pour reprendre mon souffle, j'en profite pour ressortir presque jusqu'au bout et revenir d'un coup. Je répète ce mouvement plusieurs fois, lentement. J'aime voir dans ses yeux l'attente

et le plaisir mêlés. Elle ne me presse pas, elle profite tout comme moi du moment qui nous est offert. C'est notre façon de nous retrouver. Je reviens vers elle et lui avoue :

- Je t'ai entendue parler avec lui.
- Je sais.
- Je ne te cache plus rien.
- Moi non plus.
- Je ne t'ai jamais haïe.

Elle hoche la tête. Je crois que j'avais besoin de lui dire tout ça. Comme si nous repartions de zéro. Comme si nous nous rencontrions pour la première fois et que nous démarrions notre relation, maintenant. Alors que j'ai l'impression de la connaître depuis toujours.

Je souris sans cesser mes mouvements. Elle serre les doigts sur mes épaules et gémit chaque fois que je heurte cet endroit sensible en elle. Ses cheveux sont étalés autour d'elle et, même si je capte des mouvements à travers les parois vitrées de la pièce, plus rien n'existe en dehors d'elle et moi. À nouveau, elle a cette faculté d'annihiler totalement le reste du monde. Et elle ne le sait pas. Je la regarde, allongée sous moi, offerte entièrement, sans restriction, et elle n'a aucune idée de l'effet qu'elle a sur moi. De la façon dont elle a réussi à me séduire, ce soir-là, avec son maquillage en ruine et ses vêtements froissés. Elle ignore que, dès l'instant où j'ai posé les yeux sur elle, elle aurait pu faire n'importe quoi, j'étais déjà amoureux. Peut-être sans le savoir, mais c'était le début de cette chute dans laquelle elle m'a entraîné avec elle.

Elle noue ses jambes autour de ma taille, les talons de ses chaussures appuyant un peu sur le bas de mon dos. La sensation me fait sursauter et je m'enfonce un peu brutalement en elle. Elle rejette la tête en arrière en gémissant.

- S'il te plaît, n'arrête pas...
- Dis-moi encore que tu m'aimes, je lui demande en lui obéissant.
- Toi, dis-le-moi.

Et je le lui dis...

# Les bonnes adresses de Margaux

---

Belldandy - Mode et accessoires (France)  
[www.belldandy.fr](http://www.belldandy.fr)

Unique Vintage - Mode et accessoires (USA)  
[www.unique-vintage.com](http://www.unique-vintage.com)

Happy Days Diner - Restaurants (France)  
[www.happydaysdiner.com](http://www.happydaysdiner.com)

Et souvent, elle chine en brocantes et vide-greniers !



## Remerciements

---

Anthony et Margaux, j'avais leur histoire en tête depuis un bon moment, mais entre la première version et celle-ci, il y a bien sûr une belle différence. Comme souvent, je modifie totalement en cours d'écriture. Je sais qu'on entend régulièrement des auteurs se plaindre au sujet des personnages qui n'en font qu'à leur tête. Pendant longtemps, ça me faisait ricaner bêtement, à la façon d'Homer Simpson, pour situer. Je n'y croyais pas, je me disais que ce n'est pas compliqué de décider quoi faire avec quel personnage, ils n'ont pas une vie indépendante de ce que l'auteur peut leur imposer. Et puis ça m'est tombé dessus. Anthony est totalement parti en roue libre, il m'a complètement échappé. Alors je me suis dit « OK, laisse-toi porter et lâche ton plan ». Je me suis aussi dit « Bon, j'y vais mais j'ai peur, hein ». Vous avez la référence ? Non ? Ceux qui n'ont pas la référence, vous craignez. Margaux quant à elle a été un sacré challenge. Elle ne ressemble à aucune des héroïnes que j'ai pu créer jusqu'à présent. Je la voulais froide, distante, pas spécialement fun, mais je voulais qu'on l'aime. Qu'on s'attache à elle à travers les yeux d'Anthony que j'ai fait le principal narrateur de cette histoire dans cet objectif. J'ignore si ça a fonctionné, mais plus Anthony tombait amoureux d'elle, plus j'arrivais à l'apprécier. Car ça a été difficile pour moi d'écrire un personnage féminin aussi différente de moi. Difficile mais très formateur. Et puis je souhaitais montrer qu'on peut se planter, dans la vie, l'important n'est

pas d'être parfait, mais d'apprendre de ses erreurs et de tenter de les réparer. Oui, je suis philosophe à mes heures perdues. Que dire de la playlist du livre... Je l'ai tellement écoutée ! Les 33 tours, c'est une passion que je partage avec Anthony, même si ma collection est ridicule à côté de la sienne. Et *Grace* tourne régulièrement sur ma platine en me faisant penser à cette scène en particulier, systématiquement. Des trois tomes, elle est celle qui me met facilement le smile quand j'ai un petit coup de mou (mais ma préférée est celle du tome 3, et je ne dis pas ça pour teaser, ce n'est pas mon genre) (ou si peu). Les personnes qui ont travaillé sur ce tome son à peu près les mêmes que pour le précédent. Alors merci à vous qui m'accompagnez à chaque roman, de près ou de loin, car vous permettez à mes histoires d'évoluer grâce à vos conseils, vos avis, vos suggestions, ou simplement votre présence. Et si vous voulez savoir qui sont les anges gardiens de mes romans, rendez-vous dans les remerciements du tome 1 ! Je voudrais juste, avant de partir et vous laisser refermer ce livre, le dédier à tous ceux qui font des erreurs, parfois plusieurs fois avant de le réaliser, mais qui font ensuite en sorte d'être la meilleure version d'eux-mêmes, avec ou sans le soutien d'un type choupinet comme Anthony (Oui, j'ai le droit de dire « choupinet », c'est moi l'auteure). Le plus important n'est pas de ne jamais tomber, c'est de toujours se relever, en lâchant quelques jurons certes, mais de se relever quand même. Je vous laisse, j'ai rendez-vous avec Sofiane, mais ne le dites pas à mon mari, merci.

Fleur

PS : c'est bon, maintenant vous pouvez refermer le livre. Merci d'avoir pris le temps de le lire.

PPS : Merci Emi pour ton aide de dernière minute !





**LA FRENCH TEAM NEW ROMANCE® RASSEMBLE  
LES AUTEURES FRANÇAISES DE NEW ROMANCE®.**

**CETTE COMMUNAUTÉ VOUS PROPOSE  
DES RENDEZ-VOUS MENSUELS :**

- **DES VIDÉOS INÉDITES**
- **DES DÉDICACES**
- **DES RENCONTRES VIP  
AVEC VOS AUTEURES  
FRANÇAISES PRÉFÉRÉES !**

**SAVE THE DATE :**  
**VENEZ LES RENCONTRER AU FESTIVAL NEW ROMANCE®**  
**CANNES AU PALAIS DES FESTIVALS • 22-24 SEPTEMBRE 2017**  
[www.festivalnewromance.com](http://www.festivalnewromance.com)

**RETROUVEZ NOUS  
SUR LA CHAÎNE YOUTUBE HUGONewROMANCE®**

**Hugo ⇄ L'éditeur de la NEW ROMANCE®**

Hugo ⇄ Roman *Fyctria la mondaine*



 [hugonewromance](https://www.facebook.com/hugonewromance) #FTNR





# FESTIVAL *New* ROMANCE® by **nolim**

CANNES ♥ PALAIS DES FESTIVALS  
22-24 SEPTEMBRE 2017

LIVRES

*L'événement dédié à la New Romance en France*

**UN WEEK-END INOUBLIABLE  
POUR TOUTES LES FANS DE NEW ROMANCE**

AUTEURS

Pour sa 2<sup>e</sup> édition, le Festival New Romance voit les choses en grand :

- ♥ Un lieu mythique pour accueillir encore plus d'auteurs stars.
- ♥ Un Salon du livre pour rencontrer vos auteurs préférées, participer à des masterclass et découvrir en avant-première les nouveautés New Romance
- ♥ Un dîner et une grande soirée de remise des prix dans le Palais des Festivals et vos stars préférées qui font la fête avec vous !

DÉDICACES

SOIRÉE

Et de nouvelles animations au cœur du Salon pour vous éclater entre filles tout au long du week-end !

ANIMATIONS

Alors, tentées ? Réservez vos pass sur :

[www.festivalnewromance.com](http://www.festivalnewromance.com) ♥

AVANT-PREMIÈRE

EN PARTENARIAT AVEC **COSMOPOLITAN**



CNEWS **Matin**

**Voici**

AWARDS